



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ŒVRES

DE

P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M DCCC LXXXVII

LA
PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.

18 — sur papier de Chine.

N° 228.

Ar.



ŒUVRES

P. DE RONSARD

PAR J. VAN NELLE

avec des Notes de J. Van NELLE

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

ÉDITEUR



PARIS

ALPHONSE LEBLANC ÉDITEUR

M. DCCC.

ŒVRES
DE
P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC LXXXVII

G R R.2

PQ

1661 -

.A1

1866

V.14

=

LES
OEUVRES DE
P. DE RONSARD
GENTILHOMME

VANDOMOIS.

Reueues, corrigees & augmentees
par l'Autheur.

Voyez le contenu d'icelles au second feuillet suyuant.



A PARIS,
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,
à l'enseigne S. Claude.

1584.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

SOMMAIRE DV CONTENV

EN CE LIVRE, DIVISE' EN

S E P T P A R T I E S.

I.

AMOURS de Caffandre.	page 1.
Amours de Marie, II. liures.	115.181.
Les vers d'Eurymedon & de Calliree.	188.
Sonnets & Madrigals pour Aftree.	194.
Le Printemps à la fœur d'Aftree.	197.
Sonnets pour Helene, II. liures.	199.214.
Amours diuerfes, & Sonnets à perfonnes diuerfes.	233.243.
Gayetez, & Epigrammes.	256.262.
La Charite.	265.

II.

Les Odes, V. liures.	270.
----------------------	------

III.

La Franciade, IIII. liures.	401.
Elegie fur le liure de la Chaffe, du Roy Charles IX.	466.
Vers du Roy Charles IX.	466.467.

IIII.

Bocage Royal, premiere partie & feconde.	471.509.
Les Eclogues & Mascarades.	533.
Les Elegies.	593.

V.

Les Hynnes, II. liures.	655.700.
-------------------------	----------

VI.

Les Poëmes, II. liures.	747.797.
Les Epitaphes.	837.

VII.

Les Discours des miferes de ce temps.	871.
---------------------------------------	------

EXTRAICT DV PRIVILEGE.

PAR lettres patentes du Roy, donnees à la Roquette lez Paris, le septiesme iour de Decembre, mil cinq cens quatre vingts trois: Signees, Par le Roy en son Conseil MORÉ. Et seellees du grand seel sur simple queue en cire iaune: Il est permis à Gabriel Buon, marchand & Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, toutes les Oeuures de Pierre de Ronsard Gentilhomme Vandomois, reueuës, corrigees & augmentees par l'Auteur, en grande ou petite marge, & en diuers volumes, ainsi qu'il aduîsera pour le mieux: Auec defenses à tous Imprimeurs, & Libraires de ce Royaume, d'imprimer lesdites Oeuures de Ronsard, iusques au terme de dix ans prochains: ny en vendre & debiter de nouuellement imprimees dans ledit temps, autres que celles imprimees par ledit Buon: A peine de confiscation desdits liures, trois cens escus d'amende enuers ledit Buon, & d'autre amende arbitraire. En outre veut ledit seigneur, que mettant vn extraict du Priuilege au commencement ou à la fin desdites Oeuures, il soit tenu pour deuëment notifié à tous Imprimeurs & Libraires.

Acheué d'imprimer le quatriesme iour de Ianuier, 1584.





NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

PIERRE DE RONSARD

ON reproche volontiers aux poètes de notre temps leur empressement à étaler leur généalogie, à énumérer les moindres particularités de leur enfance, et surtout à mettre le public dans la confiance de leurs amours. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, ils ne font que suivre fidèlement l'exemple de leurs devanciers du xvi^e siècle. Plus que tout autre, Ronsard s'est raconté lui-même dans ses vers, avec un luxe de détails qui facilite singulièrement la tâche de ses biographes, pour peu qu'ils prennent la peine de le lire avec attention et la plume à la main.

Ses premiers récits d'une certaine étendue datent de 1554. Cette année-là il publie son *Bocage*, et le dédie : « A P. de Paschal du bas país de Languedoc. »

Dans cette dédicace Ronsard se pique de la plus farouche indépendance (VI, 359) :

Ronsard. — 1.

6

*Quelcun trouuera bien estrange,
Et ridera son front, dequoi
L'heure Paschal d'une louange
Dont beureux se tiendroît un Roi :
Mais moi contant, qui ne mandie
Des Rois ni biensfaictz ni bonneurs,
Aux scauans mes vers ie dedie
Plus volontiers qu'aux grans Seigneurs.*

On est forcé d'avouer que ces sentiments forment un contraste complet avec ceux que le poète affichera plus tard, et l'on comprend qu'il n'ait jamais reproduit cette pièce restée enfouie dans cette première publication, où ses éditeurs n'ont point songé à l'aller chercher.

Du reste, s'il n'attend de cette dédicace ni bienfaits, ni honneurs, il compte en obtenir un avantage d'une autre espèce, ainsi qu'il nous le déclare d'une façon assez naïve (VI, 360) :

*... i'espere qu'en recompense,
Paschal me fera quelquesfois
Immortel par son éloquence,
Qui vauît mieux que le bien des Rois.*

Ronsard, comptant sur sa bienveillante indiscretion, le prend pour son confident et lui adresse l'épître qui commence ainsi¹ :

A Pierre de Paschal, du bas país de Languedoc.

*Je veus, mon cher Paschal, que tu n'ignores point
D'où, ne qui est celui, que les Muses ont ioint
D'un nœud si ferme à toi, afin que des années,
A nos nepueus futurs, les courses empanées,
Ne celent que Paschal & Ronsard n'estoient qu'un
Et que tous deus n'auoient qu'un mesme cœur commun.*

Il proclame l'éternité de cette affection, bien différente des

1. Bocage, ft 22. Personne n'a signalé cette première forme de la célèbre *Elegie* à Belleau (IV, 95.)

passions amoureuses, souvent aussi peu durables que violentes :

... jamais le tans vainqueur
Des amours n'offlera ce beau nom de mon cœur.

Pourtant, qui le croirait ? six ans plus tard le « cher Paschal » est transformé en « cher Belleau. » Nous ne pouvons passer outre sans nous demander la cause de cette substitution, et sans examiner un peu ce qu'était devenu ce Pascal, que nous venons de voir ami si affectionné de Ronsard. Écoutons d'abord Du Verdier, qui lui donne place dans sa *Bibliothèque* (Lyon, 1585. In-f. p. 1035) :

« Il n'y est en rang d'Autheur, mais d'un pur abuseur du monde, qui repaïssoit les gens de fumée au lieu de rost, & qui avec cela sceut tirer de l'espargne douze cens liures de gaiges par chacun an, pour faire l'histoire de France : & pour en donner bonne esperance, feroit de petits billets portans ces mots : *P. Paschalij liber quartus rerum à Francis gestarum* : iacoit qu'il n'en eut pas faict seulement six feuillets lorsqu'il mourut. Dequoy Adrian Turnebus, professeur Royal, qui n'auoit que le tiers de tels gaiges, bien qu'il meritaist trois fois dauantage, despité de voir la France ainsi befflée, feit vne Satyre contre luy. l'en ay veu à Paris au logis de la petite harpe, rue de la Harpe, tout ce qu'il en auoit faict en sa vie, qui ne passoit pas dix ou douze feuillets, que s'en allant il auoit laissé avec quelques hardes à son hôte nommé Maugis pour gage de la somme de cinquante escus fol, qu'il luy deuoit encores, de reste de despence. »

La Satire de Turnèbe dont parle Du Verdier a été mise en français par Joachim du Bellay sous ce titre : *Traduction d'une epistre latine de Monsieur Tornebus sur vn nouveau moyen de faire son proufit de l'estude des lettres* (I, 468). Le poète ne nomme point Paschal, mais le désigne en des termes qui ne

permettent aucun doute, car il parle de quelques feuillets (I, 473),

*Avec un titre au front, qui se donnoit la gloire
D'estre le liure quart de la Françoisse bistoire.*

A l'exemple de Turnèbe, Ronsard avait dévoilé Paschal dans une pièce latine, que nous n'avons point, mais qu'Estienne Pasquier a mentionnée, en termes par malheur un peu ambigus, dans la lettre suivante adressée au poète (I, xvi, col. 23, éd. 1723) :

« J'ay leu & releu l'Eloge Latin que vous avez fait de Pascal : & l'ay leu de bien bon cœur ; car quelle chose peut venir de vostre lime, qui ne me plaise ? Vray Dieu que vous avez à propos descouvert sa piperie ? Comme non seulement vous avez combatu, ains abatu ce grand monstre ? Si que je me promets (quelque privilege d'impudence qu'il se donne) que deormais il apprendra à se taire, & de ne publier ses inepties devant la face de nostre Prince. Parquoy soudain que j'ay esté de repos, je n'ay eu rien en plus grande recommandation que d'habiller à la Françoisse vostre Latin. Ce sera à vous de juger si bien ou mal. D'une chose vous puis-je asseurer, que si je ne vous ay satisfait, je me suis contenté moy-mesme, pour revanger une juste querelle de nostre France & des gens doctes, entre lesquels combien que je ne me donne nul lieu, si vy-je en ceste esperance, que chacun d'eux tant par vostre exemple que le mien, apprendra à la parfin, de garantir ce Royaume de ceste dangereuse beste. En quoy nous ne faisons rien qui n'ait esté attenté par ce grand personnage Tournebu. »

La Monnoye nous a révélé le motif principal de l'animosité qui éclata contre Paschal. Il avait promis de faire, à la manière de Paul Jove, les Éloges des hommes doctes de son temps. Tous ses contemporains s'empressèrent à l'envi d'en-

trer en communication avec le futur panégyriste. Jules Scalliger, averti qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir sa place marquée dans le recueil en préparation, avait immédiatement envoyé un discours très élogieux sur sa personne, Ronsard et d'autres s'étaient aussi laissé prendre à ce piège, et l'ouvrage n'avait pas paru. Ces fausses promesses sont indiquées dans les vers de Du Bellay (I, 473) :

... par sa ruse
Des plus ambitieux l'esperance il abuse.
Car ceulx là qui sont plus de la gloire enuieux,
Le flattent à l'enuy, & tachent curieux
De gaigner quelque place en ce tant docte liure,
Qui peut à tout iamaïs leur beau nom faire vivre.

Après cette déconvenue, Ronsard supprima sa dédicace à Pascal; quant à l'épître qu'il avait si à propos préparée pour nous renseigner sur sa vie, il l'adressa sous le nom d'*Elegie* à Remy Belleau. Elle va servir tout à la fois de point de départ et de cadre à ce que nous avons à dire de la famille du poète, et de l'histoire de ses jeunes années.

Il prétend descendre d'un chef de partisans, un « Marquis de Ronfart, » qui, parti vers 1340 de Roumanie (IV, 96),

... hardy vint servir Philippes de Valois,
Qui pour lors auoit guerre encontre les Anglois.
Il s'employa si bien au service de France,
Que le Roy luy donna des biens à suffisance
Sur les riuës du Loir...

Ce fut là qu'il bâtit le château de la Poissonnière, dont Binet cherche ainsi à nous expliquer le nom (éd. de 1623, p. 1638) : « Ronfard signifiant en la langue du pays, comme qui diroit cœur cheualeureux; aussi les armes de ceste maison semblent l'exprimer, ayant pour tymbre vn cheual, & dans l'escuillon trois poiffons, qu'on dit en la mesme langue se nommer Roff, c'est à dire cheuaux, & se trouuer dans le Da-

nube. De là pourroit auoir esté nommée la Seigneurie de la Poiffonniere, maison paternelle de Ronfard. »

Ce château est situé dans la vallée du Loir, à sept lieues ouest de Vendôme, sur le penchant d'une colline qui domine le bourg de Couture et est elle-même surmontée par la forêt de Gastine. Son architecture, qui date de François Ier, indique qu'il a été reconstruit ou du moins entièrement restauré par le père du poète. Il existe encore aujourd'hui tel à peu près qu'il était au moment de la naissance de celui-ci.

Sur la porte d'entrée on lit : *Ici naquit Pierre de Ronsard, gentilhomme Vendômois*. Outre cette inscription, qui est récente, on en trouve dans cette demeure un grand nombre d'anciennes. Une d'entre elles revient souvent, se répète presque sur toutes les fenêtres et s'impose comme une pensée dominante : *Avant partir*. On l'a diversement interprétée et l'on en a été chercher assez loin le sens qui, suivant nous, se présente de lui-même. Ces deux mots *avant partir* n'indiquent-ils pas tout simplement que ce manoir est la demeure de prédilection de son maître, son étape dernière avant le départ final ?

Les autres inscriptions sont, pour la plupart, beaucoup moins mélancoliques. La tourelle octogone contenant l'escalier, qui peut être considérée comme l'entrée principale du logis, nous présente cette consécration : *Voluptati et Gratiis*, à la Volupté et aux Grâces. Sur la fenêtre de la mansarde de la tourelle une inscription chargée d'abréviations, mais qui semble devoir se lire ainsi : *Domus oculus longe speculatur*, signale aux visiteurs la vue étendue dont on jouit de cet endroit. D'autres croisées portent les inscriptions suivantes : *Veritas filia temporis*, *Domine conserva me*, *Respice finem*, placées chacune entre deux initiales E. L. La lettre L est la première du prénom du père de Ronsard, *Loys*, qui figure en toutes lettres dans plusieurs des sculptures du manoir. Quant à l'E, on n'en peut deviner le sens. Il est certain du moins

qu'il n'appartient pas à la femme de Loys, Jeanne Chaudrier, dont le blason ne figure nulle part dans cette demeure, qui semble avoir reçu tous ses embellissements avant le mariage de son propriétaire.

A l'intérieur, ce qui mérite surtout d'être remarqué c'est la cheminée de la grande salle, ornée d'au moins cinquante écussons des protecteurs et alliés de la famille. Là figure cette devise qui dut plus d'une fois fortifier le poète dans des moments de découragement : *Non fallunt futura merentem*, l'avenir appartient au mérite. Elle est tracée en lettres enlacées et conjointes, et se trouve coupée par moitié par le blason « d'azur à trois ross d'argent posés de fasce. » Audessous sont sculptées des plantes dont le pied est dévoré par des flammes. Ces emblèmes ont reçu bien des interprétations diverses. La plus probable est que ces tiges sont des ronces qui brûlent (*ardent*) et que ce symbole, formant armes parlantes, signifie : *Ronce-ard*.

Le cabinet de travail possède aussi une cheminée sculptée, beaucoup moins belle, qui porte cette devise : NYQVIT NYMIS¹.

Quant aux communs creusés en plein roc, ils étaient ornés aussi d'arabesques et d'inscriptions. C'était d'abord la buanderie belle, puis la fouriere, la cuisine, ainsi désignée : *Vulcano & diligentia*, ensuite *Vina barbara*, qu'on a traduits par « vins étrangers, » mais qu'on doit plutôt rendre, à notre avis, par vins grossiers, vins destinés aux serviteurs, ce qu'on appellerait aujourd'hui vins d'office. La porte suivante est surmontée d'un broc et de deux verres au-dessous desquels on lit : *Cui des videto*, vois à qui il convient de le donner. Cela n'indique-t-il pas un vin de choix, un vin réservé aux

1. *Rien de trop*. Cette sentence se trouve dans l'*Andrienne* de Térence (I, 1, 61). C'est la traduction de μηδὲν ἄγαν, qu'on lisait, dit-on, sur le fronton du temple de Delphes.

gourmets et qui ne doit pas être prodigué à ceux qui ne seraient pas dignes de l'apprécier? Ce n'est pas là, nous devons l'avouer, l'opinion commune : les uns font au contraire de cet endroit le caveau des vins moins estimés, et les autres le réduit « où l'on traitait les pauvres errants. » Ensuite, c'est le garde-manger : *Custodia dapum*, enfin la cave principale avec ce sage conseil : *Suſtine & abſtine*.

Après la cave se trouve un petit oratoire dédié à saint Jacques. Au-dessus de la porte, ornée de coquilles de pèlerins, on lit : *Tibi ſoli gloria*. En face de cet oratoire existait encore au commencement de ce siècle une chapelle, plus ancienne que le manoir, mais dépourvue de tout intérêt architectural, qui a été démolie par un des propriétaires du château, M. Gabriel de la Haye.

Si nous avons un peu insisté sur la description si souvent reproduite de cette demeure¹, c'est pour rectifier quelques interprétations qui nous ont paru erronées, et surtout parce que nous avons trouvé utile de constater une fois de plus, dans un logis de cette époque, le mélange de souvenirs profanes et d'idées chrétiennes, si ordinaire alors, et qui devait précisément rencontrer dans les vers de Ronsard sa plus haute expression poétique.

Dans l'élégie où Ronsard nous raconte sa jeunesse, il nous dit (IV, 96) :

*Mon pere fut toujours en ſon viuant icy
Maître-d'hoſtel du Roy, & le ſuiuit auſſi
Tant qu'il fut prifonnier pour ſon pere en Eſpaigne.*

1. DE PASSAC, *Vendôme et le Vendomois*, 1823, in-4°. — *Histoire archéologique du Vendomois*, 1849, in-4°. — M. DE PÉTIGNY, *Histoire du Vendomois*. — ACHILLE DE ROCHAMBEAU, *La Famille de Ronsart*. Paris, A. Franck, 1868, in-18, avec *Album* in-8° de 19 pl. — (PASTY DE LA HYLAYS) *Le Bas-Vendomois historique et monumental*, Saint-Calais, Peltier, 1878, 8°. — MARIE DRONSART, *La Maison de Ronsard* (*Figaro* du 24 août 1889).

Il y a dans cette période de la vie du père de Ronsard des actions dont le poète avait le droit de s'enorgueillir et qui eurent sur sa carrière une influence des plus directes.

Louis de Ronsard, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, était maître d'hôtel de François I^{er}, qu'il accompagna en Italie. Ce roi, prisonnier en Espagne pendant toute une année après la défaite de Pavie, ne recouvra sa liberté que par le traité de Madrid, en abandonnant pour otages ses deux fils, le dauphin François, né le 28 février 1518, mort en 1536, et le duc d'Orléans, qui succéda à son père sous le nom d'Henri II. Louise de Savoie, leur grand'mère, régente pendant la captivité de François I^{er}, et à qui Charles-Quint avait demandé les deux enfants de France, ou un certain nombre de grands capitaines, eut l'habileté et le courage de préférer la première proposition, plus dure en apparence, mais en réalité moins funeste à l'État. L'échange du roi contre les princes se fit le 26 mars 1526, à Fontarabie, sur une barque amarrée au milieu de la Bidassoa, qui sépare les deux royaumes¹, et leur mise en liberté n'eut lieu que quatre ans plus tard, le 1^{er} juillet 1530, moyennant une rançon considérable, et avec un cérémonial analogue à celui qui avait été observé lors de l'échange précédent.

Louis de Ronsard, chargé de les accompagner, eut pour eux, pendant ce long exil, la sollicitude la plus constante. Nous en avons un témoignage dans une lettre écrite par lui à monseigneur de Montmorency « grant Maistre, » à qui il envoie des nouvelles des princes confiés à sa garde².

Après quelques détails généalogiques sur la famille de sa mère Jeanne Chaudrier du Bouchaige, veuve de M^{re} Guy des Roches, chevalier, sieur de la Basne³, mariée en se-

1. GAILLARD, *Histoire de François I^{er}*, t. II, p. 492.

2. Voyez à l'*Appendice*, p. cix.

3. A. DE ROCHAMBEAU, *Famille de Ronsard*, p. 23-24.

condes noces à Louis de Ronsard, le 2 février 1514, le poète en arrive à sa biographie personnelle. Avant de l'aborder nous devons constater que la date de sa naissance n'est pas fixée avec certitude. Le désir de la faire concorder avec certaines opinions médicales ou astrologiques, ou de la faire coïncider avec quelque grand événement, en est évidemment la cause. Rien ne le fait mieux comprendre que ce passage de son oraison funèbre par Du Perron (éd. de 1623, p. 1670) :

« Quant au temps de sa naissance, il y en a diuerfes opinions. Les vns veulent qu'il soit né l'an mil cinq cens vingt-deux, & par ainsi mort en son an climacterique; chose que l'on a remarqué arriuer à beaucoup de grands personages : Les autres s'arrestent à ce qu'il en a escrit, ayant signalé l'année de sa natiuité par la prise du grand Roy François, comme souuent il se rencontre de ces fortunes notables à la naissance des hommes illustres. »

En effet, Ronsard, ainsi que l'indique Du Perron, a tâché le premier de faire concorder le mieux possible sa naissance avec la prise de François I^{er}. Pour établir ce fait, en apparence si simple, il prend un soin minutieux et excessif de se montrer sincère, et tombe, à force d'insister, dans un pléonasme qui serait inexplicable si sa préoccupation n'en était la cause (IV, 96) :

*... sans mentir ie diray verité
Et de l'an & du iour de ma natiuité.
L'an que le Roy François fut pris deuant Pauie,
Le iour d'un Samedi, Dieu me presta la vie
L'onzieme de Septembre...*

Binet confirme cette date, et achève en même temps la pensée du poète (p. 1638) : « Du Mariage de Loys & de Jeanne de Chandrier (*sic*) naquit Pierre de Ronsard... vn

Samedy 11. de Sept. 1524. Auquel iour, le Roy François I. fut prins deuant Pauie. Et pourroit-on douter si en mesme temps la France receut par ceste prinse mal-encontreuse vn plus grand dommage, ou vn plus grand bien par ceste heureuse naissance, à laquelle estoit aduenu comme à d'autres de grands personnages, d'estre remarquée d'une si memorable rencontre. Ainsi que la naissance du grand Alexandre fut signalée & comme esclairée par l'embrasement du Temple de Diane en la ville d'Ephese. »

De Thou a reproduit dans son *Histoire* (liv. LXXXII) l'idée de cette singulière compensation; mais moins préoccupé de la pousser à l'extrême rigueur, et surtout plus soucieux de l'exactitude historique, il ne prétend pas avec Binet que Ronsard est né le jour de la bataille de Pavie, ce qui est matériellement impossible, puisqu'elle a eu lieu le 24 février 1525; il se contente de dire, avec le poète lui-même, que sa naissance a eu lieu *dans l'année* de cette bataille, et c'est en 1525, et non en 1524, qu'il la mentionne; il n'en reste pas moins difficile d'expliquer le texte de Ronsard, car le 11 septembre ne tombe un samedi dans aucune de ces deux années: en 1524, c'est un dimanche, en 1525 un lundi¹. Concluons donc que Ronsard est né à une date assez rapprochée de la bataille de Pavie et qu'il a sans doute un peu violenté la stricte exactitude des faits, pour rendre plus frappant un rapport qui flattait son imagination et surtout sa vanité.

Tout ce qui se rattache à lui prend ainsi, sous la plume de ses contemporains, une importance singulière. Un accident,

1. Ronsard, lui-même, fournit sur son âge des renseignements contradictoires. Plus loin (p. xix), il dit qu'il avait à peine seize ans en 1540, ce qui concorde avec l'assertion de Binet qui le fait naître en septembre 1524, mais ailleurs il se prétend plus jeune (voyez p. xlix, lxiii et lxiv).

qui aurait pu lui être funeste et qu'il se contente d'indiquer (IV, 97) :

... presque ie me vy
Tout aussi tost que né, de la Parque rauy,

devient pour Binet (p. 1639) un indice de gloire future : « Comme on le portoit baptizer du Chasteau de la Poissonniere en l'Eglise du lieu, celle qui le portoit trauerfant un pré, le laissa tomber par mesgarde à terre, mais ce fut sur l'herbe & sur les fleurs, qui le receurent plus doucement : & eut encor cet accident, vne autre rencontre qu'une Damoiselle qui portoit vn vaisseau plein d'eau rose & d'amas de diuerfes herbes & fleurs selon la coustume, pensant aider à recueillir l'enfant, luy renuersa sur le chef vne partie de l'eau de senteurs, qui fut vn presage des bonnes odeurs, dont il deuoit remplir la France, des fleurs de ses doctes escrits. »

Si tost que i'eu neuf ans, au college on me meine (IV, 97).

Il s'agit du collège de Navarre, où il fut condisciple de Charles, cardinal de Lorraine, ce qu'il ne manqua pas de lui rappeler en mainte occasion (III, 270 ; IV, 409) :

*Il dit par ses raisons que dès la fienne enfance
(Si cela peut seruir) eut de vous cognoissance,
Et en mesme College, & sous mesme Regent.*

... ie me sens estre
*Heureux, d'auoir appris deffous vn mesme maistre,
Et en mesme college avecques toy, Seigneur
Qui comme vn petit astre estois desia l'honneur
De tous tes compaignons en meurs & en science.*

Cette camaraderie fut toutefois de courte durée; au bout de six mois il quittait le collège (IV, 97) :

*Ie mis tant seulement vn demy an de peine
D'apprendre les leçons du regent de Vailly.*

Son panégyriste Du Perron trouve moyen de l'en féliciter (p. 1670) : « Ce libre & genereux esprit, qui ne se pouuoit forcer par les loix & par la feuerité d'un precepteur, mais auoit besoin de quelque passion interieure pour l'exciter à desployer sa vigueur, se desgoutta du premier coup des lettres & de l'estude. »

Dès lors, malgré l'insuffisance de cette éducation, il s'essayait déjà dans la poésie, ainsi qu'il nous le raconte en vers charmants qui évoquent l'image de certains paysages de Corot (V, 176) :

*Le n'auois pas douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forêts des hommes recuillées,
Dans les autres secrets de frayeur tout-couuers,
Sans auoir soin de rien ie composois des vers :*

*Et le gentil troupeau des fantastiques Fées
Autour de moy dansoient à cottes degraffées.*

Les goûts littéraires semblaient innés dans sa famille. Dans l'*Épître de Jehan de Ronsard son oncle* (VI, 364), il le loue d'avoir usé en faveur des Muses

... tant d'huile & de chandelles¹.

Son père écrivait très bien en français et en latin. « Ce Loys, dit assez dédaigneusement Binet (p. 1638), auoit quelque cognoissance des lettres, & principalement de la Poésie, mesmes faisoit quelquefois des vers, tels toutefois que le temps pouuoit porter : & me souuient en auoir ouy reciter

1. Voyez sur ses rapports avec cet oncle : VEILLARD, *P. Ronsard... laudatio funebris*. Parisiis. Buon, 1546 (*sic*, 1586). In-4°, ff 6 v° : « Habebat ab Auunculo viro omni liberali sacraque doctrina politissimo, non solum bibliothecam varia & multiplici librorum suppellectile instructam, sed etiam exemplum huius reconditoris disciplinæ quod sibi proponeret ad imitandum. »

quelques-vns à nostre Ronsard. » Il était le protecteur et l'ami de Jean Bouchet, le fameux *Traverseur des voyes perilleuses*, qui devait tant prêter à rire aux compagnons de son fils et notamment à Joachim du Bellay¹. Il le conseillait, lui proposait d'utiles innovations, par exemple l'alternance des rimes masculines et féminines² :

*En tous mes vers de epistres leonyns
Le entremeslay de puis de feminins
En masculins deux a deux...*

Malgré ses goûts personnels, Louis de Ronsard s'efforça de diriger son fils vers une carrière plus fructueuse que celle des lettres. Au mois d'août 1536, il le fit entrer comme page dans la maison du dauphin François, qui se trouvait alors à Lyon et dont il était le conseiller et maître d'hôtel ordinaire; par une étrange fatalité le jeune prince mourut presque aussitôt après à Tournon (V, 249) :

*Trois iours deuant sa fin ie vins à son seruice :
Mon malheur me permet qu'au lièz mort ie le veiffe,
Non comme vn homme mort, mais comme vn endormy,
Ou comme vn beau boulon qui se pancbe à demy,
Languissant en Auril...*

Un spectacle bien autrement douloureux attendait l'enfant. Comme on pensait que le jeune prince avait été empoisonné, on procéda à l'ouverture du corps en présence de tous les serviteurs. Le père de Ronsard figure parmi les témoins dans l'acte dressé à cette occasion³; il n'est pas fait mention du fils à cause de son jeune âge, mais il nous apprend lui-même qu'il assista à cette triste opération (V, 249) :

*Je vy son corps ouurir, osant mes yeux repaistre
Des poumons & du cœur & du sang de mon maistre.*

1. DU BELLAY, t. I, p. 56.

2. Voyez l'*Appendice*, p. cxj.

3. BRANTOME, éd. Lalanne, t. III, p. 446.

*Tel sembloit Adonis sur la place estendu,
Après que tout son sang du corps fut respendu.*

François mort, Ronsard passa au service de Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François I^{er} (IV, 97) :

*Le vins en Auignon, où la puissante armée
Du Roy François estoit fierement animée
Contre Charles d'Autriche, & là ie fus donné
Page au Duc d'Orleans...*

Le poète ne resta pas longtemps près de lui. Trois mois après la mort du dauphin, Jacques Stuart, roi d'Écosse, quitte son île, rend visite au roi de France et lui demande sa fille en mariage (V, 250),

*La belle Madeleine bonneur de chasteté,
Vne Grace en beauté, Iunon en maiesté.*

Une Grâce, fort bien ; mais une Junon, c'est peut-être beaucoup dire, car Madeleine n'avait que seize ans. Il faut lire dans le *Tombeau de Marguerite de France* (V, 250) la très poétique description de ce mariage, qui eut lieu le 1^{er} janvier 1536.

Ronsard fut cédé à la jeune reine d'Écosse (IV, 97) :

*... après ie fus mené
Suiuant le Roi d'Escoffe en l'Escoffoise terre.*

Ce ne fut pas sans quelque regret que le duc d'Orléans se sépara de son page, mais il voulait égayer un peu l'isolement où allait se trouver sa sœur Madeleine.

Brantôme, un de nos premiers reporters, nous répète en ces termes ce que Ronsard lui raconta au sujet des sentiments de cette reine (VIII, 127) : « Elle fut donq' mariée au roy d'Escoffe ; & ainfin qu'on l'en vouloit destourner, non qu'il ne fût, certes, vng beau & braue prince, mais pour estre condempnée à aller faire son habitation en vng peys

barbare & vne gent brutalle, luy disoit-on, elle respondoit : « Pour le moins tant que ie viuray ie seray reyne, ce que « i'ay tousiours désiré. » Mais quand elle fust en Escosse, elle en trouua le pays tout ainsin qu'on luy auoit dict, & bien different de la douce France. Toutefois, sans autre semblant de la repantance, elle ne disoit autre chose, sinon : « Hélas ! « i'ay voulu estre reyne ; » couurant sa tristesse & le feu de son ambition d'une cendre de patience, le mieux qu'elle pouuoit. M. de Ronsard m'a conté cecy, lequel alla aueq' elle en Escosse, sortant hors de page d'aueq' M. d'Orléans, qui le luy donna pour aller aueq' elle, & veoir son monde. »

Ronsard, dont l'adolescence paraissait condamnée aux plus douloureux spectacles, vit bientôt expirer la reine (V, 250) :

*Ny larmes du mary ny beauté ny ieunesse,
Ny vœu ny oraison ne flechist la rudesse
De la Mort qu'on dit fille à bon droit de la Nuit,
Que ceste belle Royne auant que porter fruit,
Ne mourust en sa fleur : le poumon qui est hôte
De l'air qu'on va soufflant, luy tenoit à la coste.
Elle mourut sans peine es bras de son mary,
Et parmy ses baisers : luy tristement marry,
Ayant l'ame du dueil & de regret frappée,
Voulut cent fois percer son corps de son espée.
La raison le relint, & tout ce faict ie vey,
Qui ieune l'auois Page en sa terre suiuy,
Trop plus que mon merite, honoré d'un tel Prince,
Sa bonté m'arrestant deux ans en sa prouince.*

Suivant Du Perron (p. 1670), ce fut en Écosse que le penchant de Ronsard pour les lettres devint impérieux. Il « y seiourna deux ans & demy, pendant lesquels il apprit les particularitez & la langue de la prouince. Or ce fut là premierement qu'il commença à prendre goust à la poésie. Car un Gentil-homme Escossois, nommé le Seigneur Paul, tres-bon Poëte Latin, se plaisoit à luy lire tous les iours quelque chose de Virgile ou d'Horace, le luy interpretant en Fran-

çois, ou en Escossois : & luy qui auoit defia jetté les yeux sur les rymes de nos anciens Auteurs, s'efforçoit de le mettre en vers le mieux qu'il luy estoit possible. »

Binet, qui parle également de ce « Seigneur Paul, Escossois, » ajoute (p. 1641) : « Baïf m'a asseuré toutesfois qu'il estoit Piedmontois, lequel auoit esté page avec Ronsard. » Pourquoi ne pas supposer qu'il s'agit de deux personnes différentes, et que Ronsard, attiré dès l'enfance vers la littérature, se rapprochait instinctivement de tous ceux qui en avaient le goût et pouvaient lui en faciliter l'étude ?

En revenant d'Angleterre, Ronsard rentra chez son ancien maître (V, 251 ; IV, 97) :

*Retourné, ie fus Page au grand Duc d'Orleans,
Le tiers fils de FRANÇOIS...*

Long temps à l'Escurie en repos ne me tint.

« Il auoit, dit Binet (p. 1639), pour compagnon & familier amy le Seigneur de Carnualet. » Lorsque ce condisciple, plus âgé que lui de quatre ans, fut nommé gouverneur du duc d'Anjou, depuis Henri III, il lui adressa un sonnet où il le compare à Chiron et à Phoenix (II, 13); mais au temps dont nous parlons le futur poète était surtout habile aux exercices du corps.

Suivant Du Perron (p. 1671), « il se rendoit merueilleux par dessus tous ses compagnons, fust à tirer des armes, à monter à cheual, à voltiger, à lutter, à ietter la barre, & autres tels efforts, où l'auantage de la complexion est principalement requis. Car ceux qui l'ont cogneu en sa premiere fleur racontent que iamais la nature n'auoit formé vn corps mieux composé ny proportionné que le sien, tant pour l'air & les traits du visage qu'il auoit tres-agreable, que pour sa taille & sa stature extremement auguste & Martiale. »

Pendant que Ronsard se formait à tous les exercices, son maître songeait à devenir le gendre de Charles-Quint (V, 251) :

*En magnifique pompe en Flandre il visita
Par deux fois l'Empereur, qui benin le traita :
Il luy promit sa fille, & chargé d'esperance,
De ieunesse & d'Amour, fist son retour en France.*

Enchanté de son page, le duc d'Orléans l'envoie (IV, 97)

... en Flandres & Zelande.

Ronsard était chargé, dit Marcassus, de « quelques parolles de creance » que le prince adressait à sa fiancée. Je devais ensuite, nous dit-il, me rendre (IV, 97)

*... en Escoffe, où la tempeste grande
Aueques Lassigni, cuida faire toucher
Poussée aux bords Anglois la nef contre vn rocher.
.....
La nef en cent morceaux se rompt contre le bord,
Nous laissant sur la rade, & point n'y eut de perte
Sinon elle qui fut des flots salez couuerte.
.....
D'Escoffe retourné, ie fus mis hors de page.*

Toutefois son éducation de gentilhomme n'était pas encore terminée, et s'il quitta la maison de Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François I^{er}, ce fut pour entrer dans celle de Henri, second fils de ce roi, qui, devenu dauphin par la mort de François, premier maître du poète, devait bientôt succéder à son père sous le nom d'Henri II. Il rappelle en ces termes cette époque de sa vie dans une pièce intitulée : *Caprice. Au Seigneur Simon Nicolas* (VI, 232) :

*Tu ma cogneus, deslors que i'estois Page
A ce grand Roy qui deuoil, sans l'effort
D'vn accident, darder son nom du bord
Où le Soleil tueille sa paupiere,
Iusqu'ou il tombe en l'onde mariniere;*

et ailleurs (IV, 188) il dit à Henri II lui-même :

*Pay, quand i'estois ton page, autrefois sous Granual
Veu dans ton escurie vn semblable cheval
Qu'on surnommoit Hobere, ayant bien cognoissance
De toy quand tu montois...*

Bientôt le jeune page compléta son éducation par des voyages qui devaient le préparer aux affaires (IV, 97) :

*... à paine seize ans auoient borné mon âge,
Que l'an cinq cens quarante avec Baïf ie vins
En la haute Allemagne...*

Nous avons raconté dans la biographie de Jean Baïf (p. v) l'ambassade de Lazare de Baïf son père, et nous n'avons pas à y revenir.

« Apres ce voyage, dit Binet (p. 1640), il en fit vn autre en Piedmont, avec ce grand Capitaine de Langey, pour faire seruice au Roy, en la profession, où le flot des affaires du temps, & non l'inclination de sa nature le pouffoit. »

Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, parti pour l'Italie en novembre 1541, ne devait pas revenir en France; il mourut à Saint-Saphorin, le 9 janvier 1543, entouré de tous les gens de sa maison, dont Rabelais nous donne la liste et parmi lesquels il se place¹.

Au moment de cette catastrophe, Ronsard était depuis longtemps de retour, mais il est probable qu'au cours de son voyage il avait eu occasion de se trouver avec Rabelais, et ce serait de cette rencontre que daterait la mésintelligence que plusieurs historiens ont signalée entre eux.

Il faut remarquer que le plus ancien témoignage de cette animosité prétendue nous a été fourni en 1697 par Bernier². Comme indice contemporain de leur querelle on ne pourrait

1. *Quart liure*, c. xxvii.

2. *Jugements... sur les œuvres de... Rabelais*, p. 52.

alléguer que l'*Épître de François Rabelais* par Ronsard (VI, 253), badinage dénué de toute acrimonie.

A l'époque où l'on écrivait l'histoire littéraire sans se préoccuper des dates, on a pris la harangue de l'écolier limousin pour une satire du style de Ronsard, mais *Pantagruel* a paru en 1533, c'est-à-dire lorsque le poète n'avait encore que huit ans. Cela n'embarrasse guère Michelet : selon lui, la colère de Ronsard vient de ce qu'il avait été, non pas critiqué, mais annoncé dans ce livre ¹ :

« La haine des deux partis venait de loin. Rabelais, dès les premières pages du *Pantagruel*, quinze ans d'avance, avait prédit Ronsard...

« Joachim était propre neveu du cardinal Jean du Bellay, le patron de Rabelais ; il en était jaloux, et il haïssait cruellement ce roi des rieurs. Ce fut lui qui, plus que personne, travailla contre Rabelais, éleva l'autel nouveau, la nouvelle religion littéraire, le nouveau dieu Ronsard. »

On ne saurait plus mal tomber, car Joachim Du Bellay semble chercher toutes les occasions de faire l'éloge de Rabelais. Déploie-t-il le dédain avec lequel notre langue est traitée ? il se hâte de faire en faveur du grand railleur une réserve des plus formelles ² : « Tous les fçauans hommes de France n'ont point méprisé leur vulgaire. Celuy qui fait renaitre Aristophane, & faint si bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. » Dresse-t-il la liste des *enfants poétiques* du temps ? il y place, non sans quelque complaisance (I, 145),

L'utile et doux Rabelais,

pour qui les vers n'ont jamais été un titre de gloire, et il le

1. *Histoire de France*, t. XI, c. 11.

2. DU BELLAY, I, 61 ; voyez encore t. II, 410, 565, et note 129.

met à côté du *grand Baif*, de *Dorat* et même du *Pindare François*, ce qu'il n'aurait osé faire si quelque dissentiment sérieux avait existé entre eux. C'en est assez, et trop peut-être, sur une légende fort persistante quoique très peu fondée; il est temps, après cette digression, de reprendre la suite de la biographie du poète.

Vers cette époque il est atteint d'un mal dont l'origine est assez difficile à connaître : de cette surdité, que Du Bellay se glorifie de ressentir également et à laquelle il adresse un hymne, dédié à Ronsard, la regardant comme la cause unique de la gloire du poète (II, 403) :

*La Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
Des plaisirs de la court, & du bas populaire,
Pour suyvre par un trac encores non battu
Ce penible sentier, qui meine à la vertu.*

Ronsard place immédiatement après son voyage en Allemagne avec Lazare Baif l'apparition de cette infirmité (IV, 98) :

*Mais l s !   mon retour vne aspre maladie
Par ne sçay quel destin me vint boucher l'ouie,
Et dure m'accabla d'affolement si lourd,
Qu'encores aujourd'buy i'en reste demy-sourd.*

Binet à ce sujet cherche à donner une explication scientifique qui rappelle celles que Molière met dans la bouche des médecins de ses comédies (p. 1640) : « pendant qu'il estoit en Allemagne, il fut contraint de boire des vins tels qu'on les trouue, la plus grand part souffrez & mixtionnez : Occasion, avec les tourmens de mer, les incommoditez des chemins, & autres peines de la guerre, qu'il auoit souffertes, que plusieurs humeurs grossieres luy monterent au cerueau, tellement qu'elles luy causerent vne defluxion, puis vne fiéure tierce, dont il deuint sourdaut. » Nous devons remarquer, avec Sainte-Beuve,

qu'un passage d'un pamphlet latin que nous nous abstenons de traduire, attribuée à son mal une tout autre origine ¹.

Ronsard, se voyant moins apte aux négociations et aux affaires, ressentit l'impérieux désir de se vouer tout entier à l'étude. Il ne regrettait point de n'avoir pas profité au collège de Clermont; c'était un autre genre d'éducation, plus large, plus étendu, plus en rapport avec les idées nouvelles qui se faisaient jour, qu'il ambitionnait d'acquérir.

Le difficile pour Ronsard était d'obtenir l'autorisation de son père.

Plusieurs fois le poète s'est plu à nous faire connaître la sollicitude dont il a été entouré; dans sa *Prosopopee de Louys de Ronfard* (V, 163), il nous a fait entendre l'écho des conseils de morale austère prodigués à sa jeunesse. Ce père prudent tenait surtout à ce que son fils eût une profession bien définie. Il lui laissait toute liberté de se faire avocat, médecin, soldat, mais il ne voulait pas qu'il s'adonnât à la poésie et lui répétait souvent (V, 175) :

*Homere que tu tiens si souvent en tes mains,
Qu'en ton cerveau mal-fain comme vn Dieu tu te peins,
N'eut iamais vn liard...*

C'est ce qui fait dire à Binet (p. 1642) : « l'an 1543. il fit

1. *Plus dicunt quod Ronfardus
Certo fit factus surdus
A lue bipanica,
Et quamuis sudauerit
Non tamen receperit
Auditum & reliqua.*

(*Prosa Magistri nostri Nicolai Mallarii Gomorrhæi Sorbonici, ad M. Pelrum Ronfardum, presbyterum poetam papalem Sorbonicum. 1563.*)
— Cf. LEBER, *De l'état réel de la presse et des pamphlets, depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIV.* Techener, 1834, p. 89.

trouuer bon à son pere le desir de se remettre aux lettres, mais non en intention qu'il s'addonast à la Poësie, luy defendant expressement de tenir aucun liure François, l'ayant cogneu presque dès le berceau enclin au mestier des Muses. »

Un acte de tonsure¹, publié par M. l'abbé Froger, nous révèle le motif qui dut décider le père de Ronsard à laisser son fils reprendre ses études favorites. L'infirmité survenue à Pierre de Ronsard lui fermant la carrière diplomatique qui avait semblé s'ouvrir brillamment devant lui, son père, dont la tendresse et la sagesse mondaine ne sauraient être mises en doute, consentir à ce qu'il se livrât à des travaux qui pouvaient le conduire aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Mais il ne put préparer comme il l'aurait souhaité la nouvelle carrière qu'il rêvait pour son fils : il mourut d'une façon assez subite « le sixiesme iour de Iuin 1544. en la ville de Paris seruant son quartier chez le Roy. Ronsard donc voulant recompenser le temps perdu, ayant le plus souuent pour compagnon le sieur de Carnualet, Gentil-homme Breton, & des mieux nourris, se desroboit de l'Escurie du Roy, pres de laquelle il estoit logé aux Tournelles, pour passer l'eau, & venir trouuer Iean Dorat, honneur du pays Limosin,... auquel ie dois aussi vne bonne partie de mes estudes. Dorat demouroit lors au quartier de l'Vniuersité chez le Seigneur Lazare de Baif Maistre des Requestes ordinaires de l'Hostel du Roy, & enseignoit les lettres Grecques à Iean Antoine de Baif son fils (Binet, p. 1642). »

Bientôt Dorat devenu, de précepteur privé, professeur public, est chargé de gouverner le collège de Coqueret. Ronsard n'hésite pas à l'y suivre. Dévoré du désir de savoir, qui caractérise cette vaillante époque, ce jeune homme élégant, dissipé, déjà poète non sans quelque mérite, ne refait pas

1. Voyez l'*Appendice*, p. cxiv.

seulement son éducation, ne se contente pas de se placer temporairement sous la discipline d'un maître; il se soumet aux exercices scolaires et devient *écolier* dans toute la rigueur du mot, dont il n'a pas hésité à se servir (V, 406) :

*J'ay fuiui les grands Rois, j'ay fuiui les grands Princes,
J'ay pratiqué les mœurs des estranges provinces,
J'ay long temps escolier en Paris habité.*

Claude Garnier, un des commentateurs du poète, a dit à propos de ces vers (éd. de 1623, p. 1379) : « Quand apres la mort de son pere Louys de Ronfard, il changea la Court à la maison du sçauant Dorat precepteur de Jean Antoine de Baif où sa demeure fut de sept ans, à fin de vaquer à la Poësie, & la mettre en son periode : & ne faut estre esmerueillé de ce change, car alors Paris estoit ce que fut Athenes, la Muse ayant tant de vogue en son estenduë, qu'elle y donnoit le couuert à trente mille Escoliers. »

Je n'oserais garantir l'exactitude du chiffre, mais la vivacité du sentiment qui entraînait alors vers l'étude toutes les classes de la société est incontestable; il n'y avait pas bien longtemps que Rabelais avait mis dans la bouche de Pantagruel cette assertion si vraie dans son amusante exagération (t. I, p. 255) : « Je voy les brigans, les boureaulx, les auanturiers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs & prescheurs de mon temps. »

Ronsard et Baif ont parlé à plusieurs reprises de leur séjour chez Dorat, de leur vive amitié, de la façon dont ils s'entr'aidaient dans leurs travaux; nous avons raconté tout cela assez au long, dans nos *Notices* sur Dorat (p. XIII-XVII) et sur Baif (p. VII-VIII), pour nous borner ici à le rappeler.

Il resterait à donner une liste des condisciples de Ronsard et de Baif. Dans l'impossibilité d'en dresser une un peu complète, mentionnons du moins quelques noms faciles à recueillir. Binet, après s'être déclaré lui-même élève de Dorat

(p. 1642), ajoute : « plusieurs beaux esprits se refueillerent & vindrent boire en ceste fontaine dorée, comme M. Antoine de Muret, qui auoit ja grand auancement en l'eloquence Latine, Lancelot Charles, Remy Belleau, & quelques autres. » (p. 1643).

Joignons-y Pierre Paschal, que Ronsard nous signale dans l'épître transformée plus tard en *Elegie* à Belleau, et un ami intime de Paschal, Durban, qui, dans cette même épître, occupe la place dévolue ensuite à Baïf. Ronsard adresse à ce même Durban, dans les *Meslanges* de 1559, une pièce intitulée : *Ode à Michel Pierre de Mauleon, Protenotere de Durban*, qui devint plus tard la 22^e du livre III (II, 297).

Binet, à notre gré trop sobre de détails sur les premiers essais littéraires de Ronsard, signale cependant « quelques petits Poèmes, où paraissoit desia ie ne sçay quoy du magnanime caractère de son Virgile (p. 1643), » et nous répète le reproche, rempli tout à la fois d'enthousiasme et d'amertume, adressé par le jeune poète à Dorat, lorsque celui-ci lui révéla le *Prométhée* d'Eschyle : « Et quoy, mon Maistre, m'auiez-vous caché si long temps ces richesses ? » Il nous apprend que Ronsard avait traduit cette tragédie ; enfin il nous le montre s'appliquant « à tourner en François le Plutus d'Aristophane, & le faire représenter en public au Theatre de Coqueret, qui fut la premiere Comedie Françoisie iouée en France. » Les disciples du poète en ont recueilli un fragment imprimé pour la première fois dans l'édition de 1623. C'est plutôt une imitation libre qu'une traduction exacte. Les expressions en sont très populairement françaises, les proverbes habilement transposés dans le langage de nos farces, et on n'y trouve pas trace des tournures grecques ou latines affectées plus tard par le poète, et qui donnèrent à son œuvre une réputation de pédantisme, qu'il n'a méritée que pendant peu d'années et qu'il a conservée durant des siècles.

b.

Malgré son assiduité au collège de Coqueret, Ronsard avait soin de ne pas se laisser oublier à la Cour. Ce fut dans un des voyages qu'il y fit qu'il rencontra Cassandre (I V, 98) :

*... en Auril, Amour me fist surprendre,
Suiuant la Cour à Blois, des beaux yeux de Cassandre.*

Binet, plus précis, ajoute le quantième : le « 21. iour d'Auril » (p. 1644), mais sans nous faire connaître l'année; c'est le poète qui vâ nous la dire, dans un des sonnets des *Amours* (I, 60) :

*L'an mil cinq cens avec quarante & fix,
En ses cheueux vne Dame cruelle,
Autant cruelle en mon endroit que belle,
Lia mon cœur de ses cheueux surpris.*

Il nous apprend que Cassandre était née à Blois (I, 66) :

*Ville de Blois, naissance de ma Dame,
Seiour des Roys & de ma volonté,
Où ieune d'ans ie me vy surmonté
Par vn œil brun qui m'outre-perça l'ame.*

Il complète ainsi son portrait (I, 11) :

*Vne beauté de quinze ans enfantine,
Vn or frisé de meint creffe anelet,
Vn front de rose...*

Quant à son nom, rien de plus difficile à découvrir. Le poète nous laisse à ce sujet dans une complète incertitude (IV, 98) :

*Soit le nom faux ou vray, iamais le temps veinqueur
N'effacera ce nom du marbre de mon cœur.*

Binet, il est vrai, nous dit (p. 1644) : « Ronfard s'estant

en-amouré d'une belle fille Blesienne qui avoit nom Cassandre... resolut de la chanter, tant pour la beauté du sujet que du nom, » et Muret fait la remarque suivante, à propos de ces mots d'un des premiers sonnets des *Amours* (I, 4 et 380),

... *ma guerriere Cassandre,*

« la Dame de l'Auteur s'appelle ainsi en son propre nom. » Mais Brantôme affirme le contraire avec bien plus de vraisemblance (IX, 257) : « Il l'a déguisée d'un faux nom. »

Sans nous arrêter à toutes les suppositions faites à ce sujet, dont nous avons parlé dans nos notes sur les *Amours* (I, 380), nous invoquerons un témoignage important de d'Aubigné, dont on a négligé jusqu'ici de tirer parti. Il dit dans son *Primems* (éd. Réaume, t. III, p. 17) :

*Ronsard, si tu as sçeu par tout le monde espandre
L'amitié, la douceur, les graces, la fierté,
Les faueurs, les ennuy, l'aise & la cruauté,
Et les chastes amours de toy & ta Cassandre :
Je ne veux à l'envy, pour sa niepce entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux, & ma cendre à ta cendre...*

Il nous donne ailleurs quelques détails précis sur cette nièce de Cassandre dont il était amoureux, et nous fait connaître le nom des deux jeunes filles; il dit en parlant de Ronsard : je l'ai « cogneu priuement, ayant osé à l'âge de vingt ans luy donner quelques pieces, & luy daigné me respondre. Nostre cognoissance redoubla sur ce que mes premiers amours s'attacherent à Diane de Talzi, niece de Mlle de Pré qui estoit sa Cassandre¹. »

1. D'AUBIGNÉ, *Lettres touchant quelques points de diverses sciences...*

II. T. I, p. 457.

Dans sa *Vie*, sous les années 1570, 1572 (t. I, p. 18-21), il complète et précise ces détails, en nous apprenant qu'il « devint amoureux de Diane Saluiaty, fille aînée de Talcy, » et que « le Cheualier Saluiaty rompit le mariage sur le différent de la religion. »

La passion de Ronsard pour Cassandre était surtout une passion d'artiste et de poète, un moyen de former et d'assouplir son style; il pétrarchisait à Blois, comme il pindarisait au collège de Coqueret; et uniquement désireux d'égaler les grands poètes de l'antiquité et de l'Italie, il ne se pressait pas de faire imprimer des vers qui n'étaient encore à ses yeux que des études et des exercices. Une circonstance fortuite le fit changer d'avis et le décida à produire ses œuvres en public.

« Enuiron ce temps, qui estoit l'an mil cinq cens quarante neuf, ainsi qu'il retournoit d'un voyage de Poitiers à Paris, de fortune il se rencontra en vne mesme hostellerie avec Ioachim du Bellay, ieune Gentil-homme Angeuin, & issu de ceste illustre & docte maison de Du-Bellay, lequel en retournant aussi de Poitiers de l'estude des Loix... ils se firent cognoistre l'un à l'autre, pour estre non seulement alliez de parentage, mais de mesme inclination aux Muses : qui fut cause qu'ils acheuerent le voyage ensemble; & depuis l'attira Ronsard à demeurer avec luy & Baif, pour en cest heureux Trium-virat, & à la semonce les vns des autres, donner effect à l'ardent desir qu'ils auoient de refueiller la Poësie Françoisse, auant eux foible & languissante (Binet, 1644). » Ceci explique le ton de *La deffence & illustration de la Langue Françoisse*, signée des initiales de Du Bellay, rédigée par lui, et à laquelle toutefois Ronsard a peut-être eu en réalité la plus grande part. C'est une sorte de sténographie des déclamations enflammées de ces trois jeunes gens, qui, préparant une révolution littéraire avec autant d'ardeur

que s'il s'agissait d'une revanche nationale, terminent ainsi leur manifeste : « La donq', François, marchez couraigeusement vers cete superbe Cité Romaine : & des ferues Depouilles d'elle (comme vous auez fait plus d'une fois) ornez vos Temples & Autelz... Donnez en cete Grece Mentereffe, & y semez encor' vn coup la fameufe Nation des Gallogrecz. » (I, 62.)

Après un semblable cri de guerre, impossible de demeurer dans l'inaction. Ronsard publie quelques pièces isolées telles que l'*Epithalame* d'Antoine de Bourbon et de Jeanne de Navarre (II, 308), et l'*Hymne de la France* (VI, 146), puis il sollicite pour ses *Odes* un privilège, qui lui est accordé le 10 janvier 1549. L'ouvrage paraît sous la date de 1550; il est précédé d'un avis *Au Lefteur* (II, 474), dans lequel on trouve avec quelque étonnement les déclarations suivantes : « Quand tu m'appelleras le premier auteur Lirique François... lors tu me rendras ce que tu me dois... des mon enfance i'ai tousiours estimé l'estude des bonnes lettres... & ofai le premier des nostres, enrichir ma langue de ce nom Ode, comme l'on peut ueoir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le liure de Iaques Peletier du Mans... affin que nul ne s'atribue ce que la uerité commande estre à moi. »

Ce langage, si outrecuidant en apparence, avait pourtant sa raison d'être, que Binet nous fait connaître (p. 1645) : « Ainsi que le bruit couroit des Amours de Cassandre, & de quatre liures d'Odes, que ja Ronfard promettoit... Du Bellay, qui auoit sur le mesme subyet d'Amour, chanté son Oliue, apres luy voulut s'effayer aux Odes sur l'inuention & crayon de celles de Ronfard, qu'il trouua moyen de tirer & de voir sans son sçeu. Il en composa quelques-vnes, lesquelles avec quelques Sonnets sans mot dire, pensant preuenir la renommée de Ronfard, il mit en lumiere sous le nom de Recueil de Poësie, qui n'engendra en Ronfard, si non vne enuie, à

tout le moins vne raisonnaable ialousie contre Du Bellay, iusques à intenter action contre luy pour le recouurement de ses papiers; lesquels ayant retiré par droit, non seulement ils quitterent leur querelle, mais Ronfard ayant incité Du Bellay à continuer ses Odes, redoublerent leur amitié. »

La suite de l'avis *Au Lecteur des Odes* confirme ce récit (II, 475) : « Depuis aiant fait quelques vns de mes amis participans de telles nouuelles inuentions, approuuans mon entreprise, se sont diligentés faire apparroistre combien nostre France est hardie, & pleine de tout uertueus labeur, laquelle chose m'est agreable pour ueoir, par mon moien, les uieus Liriques, si heureusement resuscités¹. »

La priorité de Ronsard comme poète lyrique est reconnue, son rôle de chef d'école accepté; c'est tout ce qu'il demande, il est ensuite tout disposé à se montrer bon prince, et proclame Joachim du Bellay son meilleur auxiliaire.

Dès que les *Odes* parurent, les amis de Ronsard les portèrent aux nues; d'excellents compositeurs, tels que Certon, Goudimel, Janequin, les mirent en musique, et ce fut une mode de les chanter.

On devine quelle fut alors la colère des anciens poètes de l'école de Marot, seuls jusque-là en possession de la faveur de la Cour. Heurtés dans leurs préjugés littéraires, attaqués avec une verve insolente par Du Bellay, qui avait

1. Nous avons fait remarquer (II, 482) qu'il manque à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, comme à un très grand nombre d'autres, deux feuillets non chiffrés avant le folio 1. M. l'abbé Froger, qui possède un exemplaire complet, y a trouvé un *Surauertiffement*, qui avait échappé à tous les éditeurs, et qu'il a publié le premier dans *Les premières poésies de Ronsard*, Mamers, G. Fleury, 1892. In-8°, p. 30 et 31. Voyez notre *Appendice* (p. cxv) pour ce *Surauertiffement*, à la suite duquel on trouve, dans l'édition originale des *Odes*, le *Privilege du Roy* donné à « Fontaine Bleau, le disième iour de Ianuier M. D. XLIX. »

traité d'*epiïeries* les divers genres qu'ils cultivaient¹, et de chanson vulgaire la *Deploration du bel Adonis*, de Mellin de Saint-Gelais², le plus considérable d'entre eux, ils se groupèrent sous la conduite de celui-ci, pour frapper les novateurs dans la personne de leur chef. Binet nous dit (p. 1645) que Mellin « en pleine assemblée deuant le Roy... calomnia les œuvres de Ronsard, » et, quelques lignes plus loin, dans un passage curieux, il nous révèle les procédés des critiques du poète « lisans au Roy ses vers tronquez, & les prononçans de mauuaise grace, meïsmes les mots non communs. » Ces mots *non communs*, qui, perfidement isolés de ce qui les entourait, devenaient l'objet principal des railleries de ces lecteurs de mauuaise foi, c'étaient moins encore les expressions nouvelles tirées du grec et du latin que les termes vendômois dont la rusticité choquait fort les courtisans³. Estienne Pasquier nous apprend que ces procédés faillirent obtenir un plein succès (*Recherches*, VII, vi, col. 705) : « Melin de Saint Gelais, dit-il, degoustoit le Roy Henry de la lecture de ce jeune Poëte, & par un Privilege de son aage, & de sa barbe, en fut quelque temps creu. Qui fut cause qu'en cette belle Hymne que Ronsard fit sur la mort de la Royne de Navarre⁴, après auoir imploré tout secours & aide de cette ame sanctifiée, il conclud par ces trois vers :

*Et fais que deuant mon Prince,
Deormais plus ne me vince
La tenaille de Melin.*

Ce dernier vers fut depuis changé en un autre, après leur reconciliation⁵. »

1. I, 38.

2. I, 39, et 482 note 36.

3. Voyez, à l'*Appendice*, *Surauertiffement*, p. cxv.

4. II, 390, et 503 note 204.

5. Voyez II, 404.

Dans le *Cinquième livre de ses Odes*, publié en 1552, à la suite de la première édition des *Amours*¹, le poète adresse à Marguerite de Savoie, sœur d'Henri II, une pièce dans laquelle on trouve le récit fait par lui-même de l'affaire de Saint-Gelais et de la bienveillante intervention de la princesse. Nous croyons utile d'insérer ici ce morceau remplacé, après la paix faite avec Saint-Gelais, par quatre strophes entièrement différentes² :

*N'est-ce pas toi, vierge tresbonne,
Qui ne peult souffrir que personne
Deuant tes yeulx soit mesprisé,
Et qui tant me fus fauorable
Quand par l'Enuieux miserable
Mon œuure fut Mellinisé ?*

*Lorsqu'un blasmeur avec ses roles,
Pleins de mes plus braues parolles
Et des vers qui sont les plus miens,
Grinçoit la dent enuuenimée
Et aboyoit ma renommée,
Comme au soir la Lune est des cbien.*

*Se trauaillant de faire croire
Au Roy ton frere, que la gloire
Me trabissoit villainement,
Et que par les vers de mon œuure,
Autre chose ne se decœuure
Que mes louenges seulement.*

*Mais il luy feist voyr que l'Enuie
Eloit le Tyran de sa vie,
Qui le suit d'un paz eternal,
Qui tousiours tousiours l'accompaigne,
Comme vne Furie compaignie
Le dox d'un palle criminel.*

1. P. 133.

2. Voyez II, 379-380, depuis : *C'est toy Princeffe, qui animes, jusqu'à : Qui puisse estonner nos neueux ?*

*Ce n'est ainsî qu'on me despile,
 Plusost courageux on m'incite
 A lâcher mes traiçz aguizés,
 Tombans du ciel comme tempeste,
 Pour venir fouldroyer la teste
 De ces vieux masques deguisez.*

*Bien souuent mainte & mainte nue
 Pour nuire au Soleil est venue,
 Mais oncque ne l'ont deuestu
 Des traiçz de sa clarté plus forte,
 Aussi son entreprinse morte
 Brunchera deffoubz la vertu.*

La querelle ne se prolongea guère. Michel de l'Hospital prit, en vers latins, la défense de Ronsard, dans une Élégie et dans une Épître adressée à Charles de Lorraine, qui, avec la duchesse de Savoie, s'était montré son meilleur guide dans les instants difficiles (VI, 191) :

*... tout esgaré dedans la Cour s'alloye,

 Comme s'erroy ainsî ie veis luire vne flame :
 Hât ce fut le secours propice de Madame
 Sœur vnique du Roy, & le vostre, Seigneur,
 Qui me fut du chemin le fidele enseigneur.*

Ces hauts témoignages de sympathie donnèrent à réfléchir à Saint-Gelais et rendirent la réconciliation plus facile. Un ami commun des deux poètes, Guillaume des Autels, y contribua par une pièce intitulée : *De l'accord de Messieurs de Saint-gelais, & de Ronsart*¹, qui se termine ainsi :

*Comment pourroit ce mortel fiel
 Abbreuer ta gracieuse ame,
 O Mellin, Mellin tout de miel,
 Mellin tousiours loin de tel blame?*

1. Dernière pièce des *Façons lyriques*, à la suite de : *Amoureux repos de Guillaume des Autelz, Gentilhomme Cbarrolois*. A Lyon, par Jean Temporal. M. D. LIII. Signature I iiij. In-8°.

*Et toy, divin Ronsart, comment
 Pourroit ton haut entendement
 S'abaisser à ce vil courage?
 Le champ des Muses est bien grand :
 Autre que vous encores prend
 Son droit en si bel beritage :
 Mais vous auez la meilleur' part :
 Si maintenant ie l'auoys telle,
 Je ferois la paix immortelle
 De SAINGELAIS, & de RONSARD.*

Mellin se rétracta; et son adversaire lui adressa comme gage de réconciliation, dans les *Amours* de 1553, une ode, où après avoir eu soin de prendre acte des excuses que Saint-Gelais lui avait faites avec une certaine solennité, il lui accorde son pardon (II, 353) :

*... à tort on me fist croire
 Qu'en fraudant le prix de ma gloire
 Tu auois mal-parlé de moy,
 Et que d'une longue risée
 Mon œure par toy mesprisée,
 Ne seruit que de farce au Roy.
 Mais ore, Melin, que tu n'es
 En tant d'honnestes compagnies
 N'auoir mesdit de mon labeur,
 Et que ta bouche le confesse
 Deuant moy-mesme, ie delaisse
 Ce despit qui m'ardoit le cœur.*

Saint-Gelais en fut quitte pour un sonnet assez amphigou-rique, qui commence ainsi :

*D'un seul malheur se peut lamenter celle,
 En qui tout l'heur des astres est compris,
 C'est, ô Ronsard, que tu ne fus espris,
 Premier que moi de sa viue estincelle.*

Ronsard se contenta de cet hommage assez singulier, qui,

suivant la remarque de Colletet¹, indique « que Mellin de Saint-Gelais luy-mesme estoit amoureux de Cassandre, & qu'ainsi il n'estoit pas moins son rival en amour qu'en poésie. »

Le sonnet de Saint-Gelais, *En faueur de P. de Ronsard*, fut placé en tête de l'édition des *Amours* de 1553; et Ronsard, fidèle à sa parole, remplaça ses attaques par des plaintes générales et impersonnelles contre les envieux. Il appela même Saint-Gelais, ainsi que le remarque Binet (p. 1645), « le premier des mieux appris. » C'est dans la pièce du *Bocage royal*, adressée à Charles de Lorraine, que Ronsard a fait de lui ce bel éloge (III, 274) :

Saint Gelais qui estoit l'ornement de nostre âge,

Vit (mal-heureux mestier!) vne tourbe infinie
De poltrons auancez, & peu luy profiloit
Son luth, qui le premier des mieux appris estoit.

Il est vrai que lorsque Ronsard rendait une si éclatante justice à son rival, celui-ci était mort depuis longtemps.

Les Amours, dont l'impression fut achevée le 30 septembre 1552², ne se composaient, dans cette première édition, que des pièces adressées à Cassandre, qui forment le premier livre du recueil actuel. Les réminiscences grecques et latines, les allusions mythologiques, les imitations des auteurs anciens ou italiens, abondent encore dans cet ouvrage, surchargé de toutes les recherches d'une érudition raffinée. Tous les écrits de la jeunesse de Ronsard sont entachés du même défaut; le titre de la pièce suivante, publiée en 1553, avec

1. *Pierre de Ronsard*, p. 60. Voyez BLANCHEMAIN, *Ceuvres inédites de P. de Ronsard*, Paris, Aubry, 1855.

2. Voyez la description que nous avons donnée de cette édition d'après le seul exemplaire connu de la Bibliothèque d'Orléans, I, 376.

Le cinquième livre des Odes augmenté, fait naïvement ressortir le procédé de composition du poète : La Harangue que fit Monseigneur le Duc de Guise aus souldars de Mex, le iour qu'il pensoit auoir l'assaut, traduite en partie de Tyrtée poète Grec.

Ronsard, on le voit, ne se contente pas d'imiter les harangues que les historiens et les poètes anciens mettaient dans la bouche de leurs capitaines, il en emprunte les termes mêmes et place dans la bouche du duc de Guise les paroles de Tyrtée. C'est déjà le procédé de transposition, reproché plus tard à Boileau (*Sat.* ix) :

... luy qui fait icy le Régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant luy Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Cet excès d'érudition n'était pas alors pour déplaire. L'Académie des Jeux floraux, que Du Bellay avait désignée comme la protectrice des vieilles formes poétiques (I, 38), crut à la fois juste et prudent de consacrer, d'une manière éclatante, le mérite du chef de la nouvelle école. Nous n'avons pas la délibération officielle qui lui conféra ces honneurs, mais un procès-verbal postérieur nous en donne une fidèle analyse¹ : « En l'année mil cinq cens cinquante quatre... la fleur de l'Eglantine feut adiugée à Pierre de Ronsard, pour son excelent & rare sçavoir pour l'ornement qu'il auoit appourté à la poesie françoise &... le prix d'icelle auoient esté conuerti en vne Pallas d'argent qui lui feust enuoyée de la part dudit college & des capitoulz. » Binet complète ce récit par les détails qui suivent (p. 1648) : « Combien que ce prix ne se donnast qu'à ceux qui se presentoient, & qui auoient fait

1. VII^e livre des *Conseils de la maison de ville de Tholose*. Du troisième iour du mois de may mil cinq cens quatre vingtz six. *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*. Communication de M. Arnoult.

expérience de leur gentil esprit en la Poësie, toutefois de la franche & pure liberalité du Parlement & peuple de Tholose, entre lesquels le sieur de Pybrac tenoit lors vn des premiers rangs, & par decret public, pour honorer la Muse de Ronsard, qu'ils appellerent par excellence le Poëte François, estimant l'Eglantine trop petite pour vn si grand Poëte, luy enuoyerent vne Minerue d'argent massif de grand prix, laquelle Ronsard ayant receuë presenta au Roy sous le nom de Pallas, present conuenable à ses valeurs, qui l'eut fort agreable, l'estimant beaucoup d'auantage qu'elle ne valoit, pour auoir serui de marque à la valeur infinie d'vn tel personnage. » Quant aux capitouls, « Ronsard leur enuoya en recompense l'Hymne de l'Hercule Chrestien qu'il adressa à Odet Cardinal de Chastillon lors Archeuesque de Tholose son Mecene, & qui auoit esté des premiers qui donna l'entrée à la reputation de sa Poësie en Cour. »

Le don fait à Henri II par Ronsard est une preuve de la respectueuse familiarité du poëte à l'égard du roi; il avait, comme nous l'avons dit, été attaché à la personne du prince bien avant son avènement au trône, et fit partie de sa maison jusqu'à sa mort. Il nous le déclare lui-même formellement (V, 255) :

Je le serui seize ans domestique à ses gages.

Le roi, qui se vantait de l'avoir formé, l'appelait : « sa nourriture¹, » mais longtemps il avait surtout vu en lui un compagnon de jeux. « Le Roy, dit Binet (p. 1641), ne faisoit partie, fust à la luitte, fust au balon, & autres exercices propres à degourdir & fortifier la ieunesse, où Ronsard ne fust tousiours appelé de son costé : Tesmoin lors que le Roy fit partie au balon dans le pré aux Clercs, avec Monsieur de Lon-

1. BRANTOME, III, 289.

gueuille : où le Roy ne voulut iamaïs commencer le jeu qu'il n'y fust, & dit tout haut, apres auoir gaigné, que Ronfard en estoit la cause. »

Cette renommée, dont il s'était contenté quelque temps, ne lui suffisait plus; ce qu'il voulait c'était auoir à la Cour, comme poète, un rang digne de lui. Il y parvint lorsque la duchesse de Savoie eut ouvert les yeux d'Henri II : « Il estima à grand honneur d'auoir vn si bel esprit en son Royaume : Et de là en auant le gratifia & d'honneurs & de biens assez amplement, & de pension ordinaire. » (Binet, p. 1647.)

Ronsard ne négligeait rien pour mériter ces faveurs. Lui que nous auons vu en 1554 se vantant de ne point mendier « Des Rois ni biensfaictz ni honneurs¹, » adresse, en 1555, à Diane de Poitiers, une pièce du troisième livre de ses *Odes* dans laquelle il lui donne un avant-goût des louanges qu'il voudrait être admis à lui prodiguer (VI, 367) :

*Je chanterois vers l'eglise ta foi,
Comme tu es la parente du Roi
Qui te cberist comme vne Dame sage,
De bon conseil, & de gentil courage,
Graue, benine, ayant les bons esprits
Et ne metant les Muses à mespris.*

Ces éloges ont de quoi nous surprendre, et ce n'est guère sous cet aspect que nous nous représentons la favorite d'Henri II; il est juste de remarquer pourtant que certains contemporains, dont l'appréciation était tout à fait désintéressée, s'exprimaient à peu près de même à son sujet. Marino Cavalli, ambassadeur vénitien, dit dans un de ses rapports² : « Henri II n'est guère adonné aux femmes : la sienne lui

1. Voyez ci-dessus, p. ij.

2. *La Diplomatie des Princes de l'Europe au XVI^e siècle*, par ARMAND BASCHET. — Paris, Plon, 1862. In-8°, p. 431.

suffit; pour la conversation, il s'en tient à celle de Madame la Seneschale de Normandie, âgée de quarante huit ans. Il a pour elle une tendresse véritable; mais on pense qu'il n'y a rien de lascif, & que dans cette affection c'est comme entre mere & fils; on affirme que cette dame a entrepris d'endoc-triner, de corriger, de conseiller Mr le Dauphin. »

Les sollicitations du poète paraissent n'avoir pas eu grand succès. Il les a souvent renouvelées, tout en en variant le plus possible la forme (VI, 263) :

*Seroy-ie seul viuant en France de vostre âge,
Sans chanter vostre nom si craint & si puissant?*

*.....
J'ay peur d'estre accusé de la postérité,
Qui tant oyra parler de vostre Delté,
Dequoy, moy la voyant, ie ne l'auray louée.*

Ailleurs, faisant allusion à l'emblème du croissant, qui lui était consacré, il s'écrie (VI, 379) :

*... nostre soleil vous ornant de ses rais
Vous fait partout verser un bonheur en la France,
Fors sur moy, qui ne sens encore l'abondance
Que dessus un chacun repandent vos beaux traits.*

Ne réussissant point directement, il cherche des intermédiaires, et prie Olivier de Magny de s'adresser à leur ami commun, d'Avanson, conseiller d'État et ambassadeur à Rome, pour obtenir d'elle « quelque faueur; » en revanche il promet de le peindre comme un nouveau Phœbus (VI, 34) :

Des Muses conduisant la neuuaine celeste.

Ce changement de conduite si complet n'avait rien qui étonnât la cohorte des poètes faméliques du temps, mais elle affligeait les amis sérieux de Ronsard. Estienne Pasquier, lui parlant dans une lettre de 1555 de la foison « d'escrivaiffeurs » qui a surgi à sa suite, constate qu'ils ne font que donner plus de lustre à ses écrits : « Lefquels, pour vous dire en

amy, je trouve tres-beaux lors qu'avez seulement voulu contenter vostre esprit : mais quand par une servitude à demy courtofane estes sorty de vous mesmes pour estudier au contentement, tantost des grands, tantost de la populace, je ne les trouve de tel alloy... » Puis, répondant à un passage d'une de ses lettres qui ne nous est pas parvenue, c'est en ces termes, dignes d'Alceste, qu'il lui rend grâce de l'avoir nommé dans ses vers : « Quant à ce que me mandez, qu'en quelques endroits de vos œuvres, vous estes souvenu de moy, je vous en remercie, comme celuy qui ne fera iamais marry que l'on sçache à l'advenir que Ronsard & Pasquier furent de leurs vivans amis. Mais en vous remerciant, je souhaitterois que ne fissiez si bon marché de vostre plume à hault-loüer quelques-uns que nous sçavons notoirement n'en estre dignes. Car en ce faisant, vous faictes tort aux gens d'honneur. Je sçay bien que vous me direz qu'estes contraint par leurs importunitez, de ce faire, ores que n'en ayez envie. Je le croy : mais la plume d'un bon Poëte, n'est pas telle que l'aureille d'un Juge, qui doit donner de mesme balance, audience au mauvais, tout ainsi qu'au bon. Car quant à la plume du Poëte, elle doit estre seulement voüée à la celebra-tion de ceux qui le meritent. » (I, VIII, col. 12).

Nous ne savons si Ronsard répondit à Pasquier. S'il le fit, ses dénégations ne durent pas être très vives, car il a lui-même fait plus tard au cardinal de Châtillon, non sans quelque exagération et beaucoup d'amertume, des aveux d'une nature analogue (V, 148) :

*... i'appris le chemin d'aller souuent au Louvre :
Contre mon naturel i'appris de me trouuer
Et à vostre coucher & à vostre leuer,
A me tenir debout dessus la terre dure,
A suiure vos talons, à forcer ma nature :
Et bref en moins d'un an ie deuins tout changé.*

Il avait formé ce rêve, souvent renouvelé depuis, avec

aussi peu de succès : doter la France d'une épopée. Du Bellay avait consacré un chapitre de son programme au *long Poème François* (I, 41), et Ronsard s'était réservé cette tâche. Cette épopée nationale devait nécessairement être imitée d'Homère et de Virgile. L'histoire d'un Francus, fils d'Hector, fondateur de la monarchie française, racontée dans la partie légendaire de nos annales, était, à ce point de vue, un sujet excellent. Pour y travailler avec succès il fallait beaucoup de temps et, par conséquent, d'assez grands secours pécuniaires. C'est ce que le poète ne cesse de répéter au roi, qui lui objecte les dépenses et les préoccupations causées par la guerre; aussi chaque fois qu'une accalmie se produit, Ronsard revient à la charge (II, 75) :

*Les vertus & les biens que ie veux recevoir
D'un si puissant Monarque, est vn iour de pouuoir
Amener lon Francus suiuy de mainte trope
De guerriers, pour donter les Princes de l'Europe.
Mais il te faut payer les frais de son arroy;*

et ailleurs (VI, 261) :

*Roy, qui les autres Roys surmontez de courage,
Ne vous excusez plus desormais sur la guerre,
Que vostre ayeul Francus ne vienne en vostre terre,
Qui durant vos combats differoit son voyage.*

Plus à l'aise avec le Cardinal de Lorraine, il lui expose naïvement l'impatience qu'il ressent en voyant le roi prodiguer à des peintres étrangers un argent qui pourrait servir à payer des vers à sa louange (VI, 192) :

*Me blasme qui voudra d'importuner le Roy
D'augmenter ma fortune...*

*Il ne scauroit monstrier largesse plus bonneste
Que vers ceux que la Muse & Phœbus Apollon
Nourrissent chèrement pour illustrer son nom.*

c.

*Je ne scaurois penser que des peintres estranges
 Meritent tant que nous les postes des loüanges,
 Ny qu'un tableau basty par un art ocieux
 Vaille vne Franciade œuvre laborieux.*

Il revient à plusieurs reprises sur les mêmes idées, et bien loin de demander le secret sur ses confidences, il explique fort nettement qu'il compte qu'elles seront répétées au roi :

*Hà, bons Dieux! qui mettroit la Franciade à fin
 Sans le bien-fait d'un Roy? ie le vous dis, à fin
 Que vostre Saincteté quelquefois luy redie.*

Il ne prétend pas tromper le roi, ce n'est pas un secours temporaire qu'il demande pour un travail de ce genre, c'est une bonne pension, qui lui donnera une dizaine d'années de tranquillité pour composer son poème avec une sage lenteur :

*Vne ode, vne chanson se peut faire sans peine :
 Mais vne Franciade, œuvre de longue baleine,
 Ne s'accomplit ainsy : il me faut esprouuer
 La longueur de dix ans auant que l'acheuer.*

Il prévoit une objection, qui le trouble et qu'il tient à prévenir :

*Peut-estre on me dira que ie suis de loisir,
 Et que ie la deurois chanter pour mon plaisir :
 Mais certes ce n'est moy qui en vain me distile
 Le cerueau par dix ans pour vne œuvre inutile.*

Ses amis vantaient ce poème avant qu'il fût commencé. L'un d'eux, Pierre Lescot de Clany, chargé de contribuer aux embellissements du Louvre, entreprenait d'y symboliser la Franciade. C'est du moins ce qui semble résulter de ce récit un peu obscur de Binet (p. 1648) : « Il n'y auoit grand Seigneur en France qui ne tint à grande gloire d'estre en son amitié, & ses œuvres en font assez de foy. Ce fut aussi ce qui esmeut le sieur de Clany, à qui le Roy Henry auoit

commis la conduite de l'architecture de ses Chasteaux, de faire engraver en demy-boffe sur le haut de la face du Louvre vne Déesse qui embouche vne trompette, & regarde de front vne autre Déesse portant vne couronne de Laurier, & vne palme en ses mains, avec ceste inscription en table d'attente & marbre noir :

VIRTVTI REGIS INVICTISSIMI.

« Et comme vn iour le Roy estant à table luy demandoit ce qu'il vouloit signifier par cela, il luy respondit qu'il entendoit Ronsard par la premiere figure, & par la trompette la force de ses vers, & principalement de la *Franciade* qui poufferoit son nom & celuy de la France par tous les quartiers de l'Vniuers. »

Le poète, dans le *Discours* où il remercie son ami, nous dit à peu près la même chose, mais d'une manière plus claire, et sans faire intervenir directement la *Franciade*. Le morceau contient en outre une curieuse appréciation de Henri II sur Ronsard, ce qui nous engage à le reproduire en entier (V, 178) :

*Il me souuient vn iour que ce Prince à la table
Parlant de ta vertu comme chose admirable,
Disoit que tu auois de toy-mesmes appris,
Et que sur tous aussi tu emportoies le pris
Comme a fait mon Ronsard, qui à la Poësie
Maugré tous ses parens a mis sa funlaifse.
Et pour cela tu fis engraver sur le haut
Du Louvre, vne Déesse, à qui iamais ne faut
Le vent à ioüe enflée au creux d'une trompette,
Et la monstras au Roy, disant qu'elle estoit faite
Expres pour figurer la force de mes vers,
Qui comme vent portoyent son nom par l'Vniuers.*

Si Ronsard était ami de Pierre Lescot, il était au contraire fort mal avec Philibert Delorme.

Parlant, dans son *Discours contre fortune* (V, 153), de la libéralité de François I^{er} envers les poètes, il s'exprime ainsi :

*... sans le pourchasser venoit le benefice
A celui qui faisoit à la Muse service.
Maintenant ie ne suis ny vaneur, ny maçon
Pour acquerir du bien par si basse façon :
Et si ay fait service autant à ma contrée
Qu'une vile truelle à trois croffes tymbrées.*

Marcassus dit assez timidement à l'occasion de ce passage (V, 457) : « Le croy qu'il parle d'un certain Architecte à qui le Roy auoit donné une Abbaye, » mais Binet est beaucoup plus formel, et rapporte à l'occasion des dissentiments de Ronsard et de Philibert Delorme, une anecdote qui nous montre le poète se livrant à une de ces plaisanteries érudites, si goûtées à cette époque.

Parlant des diverses satires que Ronsard avait écrites, Binet (p. 1652) en cite une « qu'il appelloit la Truelle croffée (VI, 373), blâmant le Roy de ce que les benefices se donnoient à des maçons, & autres plus viles personnes : où particulièrement il taxe un de Lorme, Architecte des Tuilleries, qui auoit obtenu l'Abbaye de Liury, & duquel se trouue un liure non impertinent de l'Architecture. Et ne fera hors de propos de remarquer icy la mal-vueillance de ceſt Abbé, qui pour s'en venger fit un iour fermer l'entrée des Tuilleries à Ronsard qui suiuoit la Royne-mere : mais Ronsard, qui estoit assez picquant & mordant quand il vouloit, à l'instant fit crayonner sur la porte que le sieur de Sarlan luy fit aussi tost ouurir, ces mots en lettres capitales, **FORT. REVERENT. HABE.** Au retour la Royne voyant ceſt eſcrit, en presence de doctes hommes & de l'Abbé de Liury meſmes, voulut ſçauoir que c'estoit, & l'occasion. Ronsard en fut l'interprete, apres que de Lorme se fust plaint que ceſt eſcrit le taxoit : car Ronsard luy dit qu'il accordoit, que par une douce ironie il prit ceſte inſcription pour luy, la liſant en François, mais qu'elle luy conue-

noit encor mieux la lisant en Latin, remarquant par icelle les premiers mots racourcis d'un Epigramme Latin d'Aufone, qui commence, *Fortunam reuerenter habe*, le renuoyant pour apprendre à respecter sa premiere & vile fortune, & ne fermer la porte aux Muses. La Royne ayda Ronsard à se venger : car elle tança aigrement l'Abbé de Liury apres quelque risée, & dit tout haut, que les Tuilleries étaient dediées aux Muses. »

Bien que Ronsard et ses amis aspirassent surtout à composer des œuvres de longue haleine, ils se trouvaient à chaque instant forcés de faire de ces vers de circonstance qu'ils avaient si cruellement reprochés à leurs prédécesseurs.

Après la paix de Cateau-Cambresis, les mariages d'Élisabeth, fille du roi, avec Philippe II, roi d'Espagne, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie, furent arrêtés. Ronsard composa un *Discours* en vers adressé au duc de Savoie (III, 259), un *Chant pastoral à Madame Marguerite* (III, 418), et *XXIII inscriptions* (VI, 178) en l'honneur des plus grands personnages de la Cour. Ces inscriptions étaient destinées à une comédie qu'on devait représenter en la maison de Guise par le commandement du cardinal de Lorraine. Paris avait un air de fête, « on ne parloit, dit d'Aubigné¹, que de tournois, qui se dressoient en la ruë S. Anthoine, toute despauée, conuertie en lices, ornee de theatres & arcs triomphaux. » Ce fut au début de ces réjouissances, le 29 juin, que le comte de Montgommeri blessa le roi à la tête; celui-ci expira le 10 juillet; l'avant-veille de sa mort, le 8, le mariage de Marguerite avec le duc de Savoie avait été célébré à minuit, dans l'église Saint-Paul. « La salle des Tournelles preparee pour les dances, masquarades & balets, seruit de chapelle ardente au corps du Prince². » Quant à Ronsard, il n'en publia pas

1. *Histoire universelle*, liv. II, c. 13.

2. *Ibid.*

moins, quelque temps plus tard, ses vers de circonstance, si vite hors de saison ; il se contenta de les accompagner d'un court avertissement, où il s'exprime ainsi : « Ami Lecteur, ie te supplie de croire que tout ce petit recueil estoit composé auant la mort du feu Roy. » (VI, 436).

Du Bellay, qui avait aussi rimé bon nombre d'*inscriptions* « Sur la paix & sur les mariages, » prévient, dans un avis du même genre (II, 464), « que la plus grand' part en estoit imprimée deuant le malheur & defastre, » et qu'on doit les mettre « au ranc de tant de preparatifs de triomphe & refiouvissance, qui sont... demourez inutiles. »

A Henri II succède François, surnommé le roi-dauphin à cause de sa qualité d'époux de Marie Stuart, reine d'Écosse.

Cette nouvelle souveraine inspirait à Ronsard un vif intérêt. Tout jeune, on s'en souvient, il avait passé deux ans à la cour de Jacques Stuart, son père, en qualité de page de Madeleine de France, première femme de celui-ci.

A la mort de ce prince, sa fille, devenue, à l'âge de sept jours, reine d'Écosse, et arrachée à grand'peine à la rage de ses ennemis par sa mère, Marie de Lorraine, seconde femme de Jacques, avait été amenée en France. A son aspect, le poète s'était senti envahir par le souvenir de ce pays d'Écosse où sa vocation s'était révélée. Aussi quand il apostrophe la Fortune, si dure envers cette princesse, on découvre, sous la banalité de cette indignation convenue, des traces d'une pitié véritable (V, 18) :

*Premierement tu l'as dès la mammelle
Affuiliée à porter le malheur,
Lors que sa mere atteinte de douleur,
Dans son giron, craignant l'armée Angloise,
L'alloit cachant par la terre Escossoise.
A peine estoit sortie hors du berceau,
Que tu la mis en mer sus un vaisseau,
Abandonnant le lieu de sa naissance,
Sceptre, & parens, pour demeurer en France.*

Peu à peu on la vit croître en intelligence et en beauté. « Tant qu'elle a esté en France, dit Brantôme (VII, 406), elle se referuoit tousiours deux heures du iour pour estudier & lire : aussi il n'y auoit guieres de sciéces humaines qu'elle n'en discourut bien. Surtout elle aimoit la poësie & les poètes, mais sur tous M. de Ronfard, M. du Belay, & M. de Maisonneville, qui ont fait de belles poësies & elegies pour elle. » Il semblerait que plusieurs de ces vers dont parle Brantôme auraient dû être consacrés à célébrer l'avènement de Marie Stuart au trône de France, mais la mort tragique d'Henri II avait plongé la Cour dans la consternation ; le sacre de François II, qui se fit le 18 septembre, fut célébré sans grande pompe¹, et les troubles continuels qui eurent lieu pendant ce règne si court, ne laissaient guère de place aux divertissements et à la poésie. Cependant, quand, en 1560, Ronsard adresse au Roy François II la *Preface* de la première édition du *Liure de Meslanges contenant six vingtz chansons, des plus rares* (VI, 463), il est bien évident que ce n'est pas seulement ce prince qu'il a en vue, mais plutôt encore la reine qui, comme le remarque Brantôme (VII, 408) : « Chantoit tres bien, accordant sa voix avec le luth, qu'elle touchoit bien ioliment de ceste belle main blanche & de ces beaux doigtz si bien façonnez, qui ne deuoient rien à ceux de l'Aurore. »

Ce ne fut guère qu'après la mort de François II, et surtout dix-huit mois plus tard, lorsqu'en août 1561 elle partit pour l'Écosse, que Ronsard célébra dignement cette reine.

Il nous peint le départ de Marie Stuart comme un deuil pour la Cour et pour les Muses (V, 4) :

*Le iour que vostre voile aux Zephyrs se courba,
Et de nos yeux pleurans les vostres desfroba,*

1. *Journal de Brulart*, cité par le président Hénault.

*Ce iour, la mesme voile emporta loin de France
Les Muses qui fouloyent y faire demeurence.*

Il lui adresse son livre, espérant qu'elle aura pour lui un souvenir (V, 15) :

*Elle courtoise, ô liure glorieux,
Te receuant d'un visage ioyeux,
Et te tendant la main de bonne forte,
Te demand'ra comme Ronfard se porte,
Que c'est qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il est :
Tu luy diras qu'icy tout luy desplaist,
Soul. de foy-mesme...*

Il ne se trompait point sur l'intérêt qu'elle lui portait, comme Marcassus nous l'apprend par une note placée en tête du premier livre des *Poèmes*, qui lui est dédié (éd. 1623, p. 1171) : « Ceste Princeesse cherissoit grandement nostre Poète, & l'estimoit comme elle le tesmoigna bien par le buffet de vaisselle d'argent, de la valeur de deux mil escus, qu'elle luy enuoya, avec ceste inscription : A Ronfard l'Apollon des François ¹. »

Il ne faudrait pas prendre au tragique la tristesse d'ailleurs très réelle du poète. Le jeune roi de quatorze ans qui venait de monter sur le trône, lui apportait des distractions de son goût. On sait qu'il existait entre Charles IX et lui un aimable commerce de poésie (V, 258) :

*Il faisoit de mes vers & de moy telle estime,
Que souvent sa grandeur me rescriuoit en ryme,
Et ie luy respondois, m'estimant bien-heureux
De me voir affailliy d'un Roy si genereux.*

A ce propos les personnes d'une demi-érudition ont volontiers à la bouche ces beaux vers attribués à Charles IX :

*Tous deux également nous portons des Couronnes;
Mais, roy, ie les reçois, & Poète, tu les donnes.*

1. Suivant Binet (p. 1652) ce fut en 1583, étant prisonnière, que Marie Stuart fit remettre, par le sieur de Nau, son secrétaire, ce présent à Ronsard.

Malheureusement nous sommes forcé de les détromper; jamais ce prince n'a exprimé des idées aussi libérales, dans un style aussi cornélien. C'est en pleine Fronde que ces vers ont été écrits. On les trouve pour la première fois dans une *Histoire de France*, publiée par un certain Jean Royer. Assez mauvais poète, il se piquait cependant d'écrire des tragédies, et était fort lié avec Rotrou. Peut-être celui-ci est-il pour quelque chose dans les vers en question, fort analogues à la nature de son talent (III, 542-543).

Le roi écrit d'un tout autre style, amical mais enfantin (III, 179) :

*Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
Maintenant n'est plus temps de faire iardinage :
Il faut fuire ton Roy qui t'aime par-sus tous
Pour les vers qui de toy coulent braues & dous.*

Parfois il laisse percer son égoïsme, et même quelque dureté (III, 181) :

*... lors que ta vieillesse en comparaison ose
Regarder ma ieunesse, en vain elle propose
De se rendre pareille à mon ieune Printemps :
Car en ton froid Hyuer rien de verd n'est dedans.*

La réponse du poète est empreinte d'une gravité digne (III, 182-183) :

*Charles, tel que ie suis, vous serez quelque iour,
.....
Je vous passe, mon Roy, de vingt & deux années¹.
.....
Heureux trois fois beureux, si vous auez mon âge,
Vous seriez deliuré de l'importune rage
Des cbaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.*

1. Charles IX étant né le 27 juin 1550, Ronsard, d'après ce calcul, serait de 1528, mais il est probable qu'il se rajeunit un peu. Voyez ci-dessus p. xj.

Ronsard. — I.

d

Ces sages remarques ne faisaient pas grande impression sur le prince, qui avait la familiarité brutale et la plaisanterie un peu lourde.

Binet nous apprend (p. 1650) « qu'il disoit ordinairement en gaussant qu'il auoit peur de perdre son Ronsard, & que le trop de biens ne le rendist paresseux au mestier de la Muse, & qu'un bon Poète ne se deuoit non plus engraisser que le bon cheual, & qu'il le falloit seulement entretenir, & non affouuir. »

La conformité de goûts qui unissait le roi et le poète effaçait bien vite ces petits dissentiments. Ils étaient passionnés tous deux pour la chasse et la fauconnerie. Aussi Ronsard ne dédaigne point de placer parmi les épitaphes des grands personnages de son temps, celle de *Courte, chienne du Roy Charles IX*, que le prince chérissait si fort qu'il se fit faire des gants de sa peau (V, 320) :

*Après que la Mort la rauit,
Encore le Roy s'en seruit,
Faisant conroyer sa peau forte
En gans que sa Maiesié porte.*

Bientôt *Beaumont*, lévrier du roi, meurt à son tour, et le poète le fait dialoguer avec Caron et nous montre *Courte* le recevant dans les Champs Élysées (V, 325) :

*Courte à Beaumont fist l'umble reuerence,
Luy demanda des nouuelles de France:
Puis sont entrez deffous les bois myrtez.*

Malgré la différence des rangs, le roi et le poète échangeaient divers présents. Binet, en parlant de la prédilection de Ronsard pour Bourgueil, nous dit (p. 1665) que cet endroit lui plaisait « à cause du deduit de la chasse auquel il s'exerçoit volontiers, & où pour cet exercice il faisoit nourrir des chiens que le feu Roy CHARLES luy auoit donnez, ensemble vn Faucon, & vn Tiercelet d'autour. »

Le poète, qui « sçauoit (comme il n'ignoroit rien) beaucoup de beaux secrets pour le iardinage, fust pour semer, planter, ou pour enter, & greffer en toutes sortes... souuent en presentoit des fruits au Roy CHARLES IX, qui prenoit à gré ce qui venoit de luy. » Un sonnet de Ronsard nous le montre offrant des pompons, ou melons, de son jardin, au roi (II, 23).

Il ne faut pas croire que Ronsard ait été seulement pour Charles IX un compagnon de distractions et de plaisirs. Il l'accompagnait le 24 septembre 1567, dans sa dangereuse retraite de Meaux à Paris, ainsi qu'il le rappelle dans l'épithaphe du roi (V, 257) :

*Je me trouuay deux fois à sa royale fuite
Lors que ses ennemis luy donnerent la fuite,
Quand il se pensa voir par trahison surpris
Auant qu'il peust gagner sa cité de Paris;*

du reste il ne le quittait guère (V, 258) :

*Quatorze ans ce bon Prince, alegre ie suiuy :
(Car autant qu'il fut Roy, autant ie le seruy).*

Ce que nous avons à dire de cette étroite liaison nous a entraîné un peu loin ; il nous faut revenir à la part que Ronsard a prise dans les guerres religieuses, sinon comme combattant, ainsi que plusieurs l'ont affirmé avec une grande vraisemblance, du moins comme poète, transporté violemment, par la force des choses, du milieu des douces fictions mythologiques dans la brutale réalité des discussions du moment.

Le massacre de Vassy, qui eut lieu le 1^{er} mars 1562, fut le signal de la première guerre civile. Il amena un soulèvement général des protestants, et, de leur côté, les catholiques organisèrent jusque dans les moindres localités une énergique résistance. Les principaux historiens contemporains,

quelle que soit leur religion, font jouer un rôle à Ronsard dans cette prise d'armes : « Presque par toutes les parties de France, dit d'Aubigné¹, les Curez ayant eu charge d'exhorter à prendre les armes : tout ce qui en estoit capable s'enrolla par les villes, bourgades & villages. L'Anjou ayant commencé comme nous avons dit, le Vandosmois fit ses legionnaires, ausquels commanda pour un temps Ronsard gentilhomme de courage, & à qui les vers n'avoient pas osté l'usage de l'espee. »

Voici maintenant le récit du Président de Thou² : « La Noblesse touchée de ces maux, prit les armes pour en arrêter le cours, et choisit Pierre Ronsard pour les commander. Ce genie sublime charmé des agrémens, des commoditez, et des délices qu'il trouva dans ce lieu, avoit accepté la cure d'Évailles. Ce n'étoit pas un de ces Ecclésiastiques qui regardent le sacerdoce et les fonctions pastorales, comme un engagement à la vie sérieuse, ou comme un frein à la liberté et à la licence que les Poètes se donnent... Comme les amusemens et les plaisirs de la vie tranquille, qu'il menoit depuis quelque tems, ne lui avoient pas fait perdre ses anciennes inclinations, l'occasion qui se présentoit réveilla celle qu'il avoit pour les armes. Ainsi Ronsard qui ne pouvoit plus souffrir l'insolence de ceux qui alloient impunément piller les Temples, forma une troupe de jeunes Gentils-hommes; il se mit à leur tête et châtia sévèrement un grand nombre de ces brigands. Mais sçachant qu'il arrivoit un corps de troupes du Mans, il se retira dans son presbytère. »

Chez Théodore de Bèze³ le ton est nécessairement différent, mais les faits rapportés demeurent les mêmes : « Ayant assemblé quelques soldats en vn village nommé d'Euaillie

1. *Histoire universelle*, liv. III, c. vi.

2. *Histoire universelle... traduite sur l'édition latine de Londres*. Londres, M. DCC. XXXIV. Liv. xxx, t. IV, p. 222.

3. *Histoire ecclésiastique*, II, p. 538, éd. de 1580, Anvers.

dont il (Ronsard) estoit Curé, fit plusieurs courtes avec pilleries & meurtres. »

Varillas, dont les anecdotes sont souvent suspectes, après avoir reproduit les mêmes faits d'après les historiens contemporains que nous venons de citer, ajoute¹ : « Il s'en excusa depuis, en disant agreablement que n'ayant pû deffendre ses Paroissiens avec la Clef de Saint Pierre, que les Calvinistes ne respectoient ny ne craignoient, il avoit pris l'épée de Saint Paul. »

Une grave objection existait naguère contre ces témoignages formels : le poète, disait-on, n'était pas curé d'Évaillé. Aujourd'hui des actes authentiques nous le montrent titulaire de cette cure² ; après cela il paraît difficile, malgré quelques contradictions dans les dates, de révoquer encore en doute une action louée par les uns, blâmée par les autres, mais qu'aucun contemporain ne s'est avisé de nier.

Du reste, que Ronsard ait ou non combattu les protestants les armes à la main, il est certain du moins qu'en cette même année 1562, il se mit à les attaquer comme poète, avec une violence sans égale, dans une série de pièces où il traite à fond les questions religieuses et politiques du moment, et dont la première est le *Discours des miseres de ce temps, à la Roynne mere du Roy, Catherine de Medicis* (V, 329).

Jusqu'alors les catholiques ne s'étaient pas montrés fort habiles à défendre la religion ; et les théologiens réformés, très habitués à discuter dans notre langue, l'emportaient sur leurs adversaires.

Du Perron, dont on ne saurait récuser le témoignage, nous le dit formellement dans son *Oraison funebre de Ronsard* (éd. 1623, p. 1672) : « Ils auoient beaucoup d'auantage sur les

1. *Histoire de Charles IX*, t. I, p. 171. Éd. de 1584.

2. L'ABBÉ FROGER, *Ronsard ecclésiastique*, Mamers, 1882. P. 13 et 14.

Docteurs Catholiques, dont les vns s'estoient endormis tout à fait durant le long repos de l'Eglise : les autres s'estoient plus employez à entretenir le peuple à la pieté & à la deuotion, qu'à l'eloquence & aux beaux discours... Il sembloit aux ames populaires que leurs Docteurs estoient hommes barbares & ignorans, qui ne sçauoient pas seulement parler leur langue maternelle ; & que tout ce qu'il y auoit d'esprits polis & iudicieux en ce Royaume, estoit de l'autre party : & sur ce prejugué on faisoit courir force liurets de Theologie par les mains du vulgaire, non seulement en prose & en oraison soluë, mais mesme en ryme & en poésie. A quoy vne infinité de gens applaudissoient pour la nouueauté du sujet : lequel ils n'auoient point encore veu traiter en tel genre d'escriture, iusques à tant que ce grand Ronsard prenant en main les armes de sa profession, c'est à dire, le papier & la plume, à fin de combattre ces nouveaux Escriuains, s'aida si à propos d'une science prophane, comme la sienne, pour la defense de l'Eglise, & apporta si heureusement les richesses & les tresors d'Egypte en la Terre sainte, que l'on recogneut incontinent que toute l'elegance & la douceur des lettres n'estoient pas de leur coûté, comme ils pretendoient. »

Rien n'est plus intéressant au point de vue littéraire que de voir Ronsard, le poète classique et mythologique par excellence, changer tout à coup de matière et de style, et traiter avec une énergique simplicité les sujets les plus cruellement présents. Après avoir signalé, sans nous y arrêter ici, l'importance de cette subite évolution, nous allons rechercher dans ces ouvrages d'un caractère si particulier la nature des doctrines religieuses et philosophiques du poète, et le récit de plusieurs circonstances de sa vie.

Déjà en 1560, dans le *Discours à G. Des-Autels*, qui porte comme complément de titre dans cette première édition : *Sur le tumulte d'Amboise* (V, 355 et 476), Ronsard proclame la

supériorité de la tactique protestante et la nécessité de l'imiter (V, 355 et 358) :

*Ainsi que l'ennemy par liures a seduit
Le peuple desuoyé qui faussement le suit,
Il faut en disputant par liures le confondre,
Par liures l'affaillir, par liures luy respondre.*

*Las! des Lulberiens la cause est tres-mauuaise,
Et la defendent bien : & par malheur fatal
La nostre est bonne & sainde, & la defendons mal.*

Le *Discours des miseres de ce temps* (V, 329), la *Continuation du Discours* (V, 336), la *Remonstrance au peuple de France* (V, 366) et la *Responce... aux iniures... de ie ne sçay quels Predicantereaux...* (V, 397), sont la réalisation de ce programme.

C'est dans la *Responce* qu'il faut aller chercher la date du *Discours*, son occasion, le temps que Ronsard a mis à le composer. Il l'écrivit pendant le siège de Paris qui précéda la bataille de Dreux, c'est-à-dire en novembre ou décembre 1562 (V, 427) :

*Or quand Paris auoit sa muraille assiegée,
Et que la guerre estoit en ses faubours logée,
Et que les morions & les glaiues tranchans
Reluisoyent en la ville & reluisoyent aux champs,
Voyant le laboureur tout pensif & tout morne,
L'un trainer en pleurant sa vache par la corne,
L'autre porter au col ses enfans & son lit :
Je m'enferme trois iours renfrongné de despit,
Et prenant le papier & l'encre de colere,
De ce temps malheureux i'escriui la misere.*

Ces divers écrits nous offrent un ensemble de documents précieux, dont jusqu'ici on n'a point tiré grand parti.

Remarquons d'abord l'aveu que Ronsard fait à deux reprises d'avoir été fort tenté dans sa jeunesse d'embrasser le parti de la Réforme (V, 372, 380) :

*L'ay autrefois gousté, quand i'estois ieune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuuage :
Mais quelque bon Démon m'ayant ouy crier,
Auant que l'aualer me l'osta du gosier.*

*Si vous eussiez esté simples comme deuant,
Sans aller les faueurs des Princes poursuivant :
Si vous n'eussiez parlé que d'amender l'Eglise,
Que d'oster les abus de l'auare Prestriſe,
Ie vous eusse fuiuy, & n'eusse pas esté
Le moindre des fuiuens qui vous ont escouté.*

Tout en attaquant les protestants, il convient de la légitimité de certaines de leurs plaintes, et n'est guère moins sévère pour les évêques que pour les prêcheurs de la Réforme (V, 378) :

*Vous mesmes les premiers Prelats reformez vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups :
Ostez l'ambition, la richesse excessiue,
Arrachez de vos cœurs la ieunesse lasciuie,
Soyez sobres de table, & sobres de propos.*

Il faut dire, au très grand honneur de Ronsard, qu'il ne se contentait pas de débiter ces excellentes maximes en thèse générale, mais qu'il les adressait directement à ceux à qui elles pouvaient s'appliquer, au risque de leur déplaire et de se les aliéner.

Nous ne pouvons résister au désir de rapporter ici quelques vers exquis tout remplis d'une pitié ou plutôt d'une tendresse pour les pauvres et les humbles, qui n'est point, quoiqu'on en dise, une découverte de ces dernières années (VI, 188) :

*... & ie ſçay bien que vous
Meritez à bon droit qu'on baiſe vos genous,
Qu'on embrasse vos pieds : mais, Prince, ou ie me trompe,
Ou vous deuez fuir ceſte mondaine pompe,
Et ne deuez vſer de ſi baults appareils
Sinon vers les plus grands qui ſeront vos pareils.
A ces Monſtres de Court vous deuez comme maiſtre
Faire d'un braue front vos grandeurs apparoiſtre,*

*Et combien vous pouuez : mais aux petits qui vont
Tremblant en vous voyant & qui n'osent le front
Hauffer vers les rayons de vostre clair visage,
Vous devez estre simple & plein de doux langage
Pour leur guigner le cœur, imitant l'Eternel
Qui se daigna vestir d'un habit corporel,
Et rejetlant les grands où tout orgueil abonde,
Se rendit familier des plus petits du monde.*

Notez que ceci est adressé à Charles, cardinal de Lorraine, frère du duc de Guise, qui, au dire de Brantôme (t. IV, p. 278) : « en sa prospérité... estoit fort insolant & aueuglé n'arregardant guieres les personnes ny n'en faisant cas. » C'est dire que si ces vers pouvaient trouver là leur application ils risquaient d'être fort mal accueillis.

Dans les rangs des réformés que Ronsard attaquait si résolument, il trouvait des amis et des protecteurs de la veille; c'est une des inévitables misères de ces temps troublés. Répandant à pleines mains l'invective, l'injure, parfois même les malédictions, il s'arrête respectueux et reconnaissant devant Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, frère aîné de l'amiral Coligny. Odet était fort ami des lettres. Rabelais, qui lui dédie *Le quart livre* de son *Pantagruel*, lui dit (II, 252) : « sans vous m'estoit le cueur failly, & restoit tarie la fontaine de mes esprits animaulx. »

Il ne s'était pas montré moins bienveillant pour Ronsard, à qui il avait conseillé de fréquenter la Cour en lui faisant entrevoir une carrière ecclésiastique des plus brillantes (t. V, p. 147) :

*... depuis que vostre œil daigna tant s'abaisser
Que regarder mes vers, & l'auteur caresser,
Et que vostre bonté (qui n'a point de pareille)
Promist de m'endormir sur l'une & l'autre oreille :
Adonc l'ambition s'alluma dans mon cœur,
Credule ie conceu la Royale grandeur,
Ie conceu Eueschez, Prieurez, Abbayes.*

d.

Ce rêve devait s'évanouir de la façon la plus inattendue : le cardinal, tout en conservant la pourpre, prit femme et passa à la Réforme. Ronsard s'adresse dans ses satires, avec regret, avec vénération, à son ancien protecteur¹ :

*Je cognois vn Seigneur, las ! qui les va suivant,
(Duquel iusqu'à la mort ie demourray seruant :)
Je scay que le Soleil ne voit çà bas personne
Qui ait le cœur si bon, la nature si bonne,
Plus amy de vertu, & tel ie l'ay trouué,
L'ayant en mon besoin mille fois esprouué :
En larmes & souspirs, Seigneur Dieu, ie te prie
De conseruer son bien, son honneur & sa vie.*

Le *Discours* de Ronsard fut jugé, dit Binet (p. 1648) : « de tant d'efficace pour combattre les ennemis de la Religion Catholique, que le Roy & la Roynie sa mere l'en gratifierent, comme aussi fit le Pape Pie V. qui l'en remercia par lettres expresses : ce qui fut cause que ceux de la nouvelle opinion commencerent à l'attaquer. » Antoine de Chandieu, ministre protestant, Florent Chrestien, et peut-être Jacques Grevin, ancien disciple et ami du poète, déguisés sous les pseudonymes de Zamariel, de Mont Dieu et de La Baronie, dirigèrent contre lui des répliques virulentes remplies de ces injures, banales dans leur atrocité, qu'on se prodiguait au xvi^e siècle sans y attacher grande importance. Un seul de leurs reproches paraît sérieux, se reproduit à satiété, s'affiche même au titre du libelle, ils y nomment leur adversaire : *Messire Pierre de Ronsard, iadis Poète, & maintenant Prebtre* (V, 482), et ils placent en appendice : *La Metamorphose dudit Ronsard en Prebtre*.

Au xvi^e siècle et même jusqu'à la Révolution, la prêtrise n'avait pas des caractères aussi nets, aussi tranchés qu'aujourd'hui. Les poètes, les artistes, rétribués à l'aide de béné-

1. V, 384. Voyez aussi V, 345.

fices, prieurés, abbayes ou cures, étaient obligés en certains cas à faire office extérieur d'ecclésiastique et à en revêtir le costume ; mais, tant qu'ils ne célébraient point personnellement la messe et ne recevaient pas la confession des fidèles, ils ne portaient point le titre de prêtre.

Ronsard, qui, nous l'avons vu, était curé d'Évaillé, qui plus tard prendra en tête du *Tombeau du... Roy... Charles IX*, la qualité d'*Aumosnier ordinaire de sa Majesté* (V, 471), ne songe pas un instant à nier sa participation aux offices en costume ecclésiastique (V, 413) :

*D'un surpelis ondé les espauls ie m'arme,
D'une baumuffe le bras, d'une chape le dos,*

*.....
Le ne perds vn moment des prieres diuines :
Dès la poignée du iour ie m'en vais à matines,
J'ay mon breuiare au poing, ie chanta quelquefois
(Mais c'est bien rarement) car i'ay mauuaise vois :
Le deuoir du seruice en rien ie n'abandonne,
Je suis à Prime, à Sexte & à Tierce & à Nonne,
J'oy dire la grand' Messe, & avecques l'encent,*

*.....
J'honore mon Prelat des autres l'outre-passe,
Qui a pris d'Agenor son surnom & sa race.*

Ce prélat est l'évêque du Mans, cardinal de Rambouillet, de la maison d'Angennes, qui, nous dit Claude Garnier, « se r'apporte au nom d'Agenor, Prince du temps de la guerre Troyenne. » Ajoutons, pour être juste, qu'il termine sa note avec une légère ironie par la réflexion suivante : « Voylà que c'est d'estre amy des Poètes. »

Le commentateur avait conclu de tout ceci, par pure conjecture, que le poète était archidiacre du Mans. De nos jours un ecclésiastique qui s'est occupé de cet aspect de la vie de Ronsard, avec autant de compétence que de bonheur, M. l'abbé Froger, nous le montre, preuves en main,

investi le 16 juin 1560 de l'archidiaconé de Château-du-Loir¹.

Malgré tous les détails que le poète nous donne sur ses occupations ecclésiastiques, il affirme, assez faiblement d'ailleurs, qu'il n'est point prêtre (V, 399) :

Or sus, mon frere en Christ, tu dis que ie suis Prestre :
L'atteste l'Eternel que ie le voudrois estre,
Et auoir tout le chef & la dos empesché
Deffous la pesanteur d'une bonne Euesché.

Plus loin il dit encore (V. 401) :

Si tu veux confesser que Lou-garou tu fois,
Hoste melancolique des tombeaux & des crois,
Pour te donner plaisir vrayment ie te confesse
Que ie suis Prestre raz, que i'ay dit la grand' Messe.

C'est dans ce dernier vers que se trouve exprimé dans toute sa rigueur le nœud de la question, mais elle paraît résolue par l'acte même d'installation dans le canonicat du Mans, conféré à Pierre de Ronsart *prêtre* (*Magistrum Petrum de Ronsart presbiterum*).

« Ainsi pour conclure, dit à ce sujet M. l'abbé Froger (p. 27), à moins d'admettre que le scribe chargé d'enregistrer la prise de possession ne se soit trompé, et qu'il n'ait écrit *prêtre* là où il eût dû transcrire *clerc*, il est presque impossible de mettre en doute la prêtrise de Ronsard. »

On trouve d'ailleurs dans le *Discours à Odet de Colligny* (V, 227) une sorte d'aveu, assez formel. Le poète s'amuse à parcourir tous les états, toutes les conditions sociales, et nous montre comme

... la farce² humaine
Au plaisir de Fortune au monde se demaine.

1. L'ABBÉ FROGER. *Ronsard ecclésiastique*, Maniers, 1882. P. 21.

2. Les éditions de 1584, de 1623 et, par suite, la nôtre, portent à tort : *force*.

Puis, arrivant à parler de lui-même et de sa propre condition, il nous dit :

*Dès le commencement que ie fus donné Page
Pour user la plus part de la fleur de mon âge
Au royaume Escossois de vagues emmuré :
Qui m'eust, en m'embarquant sur la poupe, iuré
Que changeant mon espée aux armes bien apprise,
L'eusse pris le bonnet des Pasteurs de l'Eglise,
Le ne l'eusse pas cru...*

et plus loin il ajoute, dans l'édition de 1660 :

*Or puis que homme d'église il faut en bonnet rond
Louer publiquement comme les autres font...*

Mais plus tard ce terme trop précis d'homme d'église a été remplacé par celui, beaucoup plus vague, de *Protenotaire*.

A toutes les autres accusations, Ronsard répond d'une façon précise et victorieuse. Loin de rien dissimuler, il saisit au vol l'occasion de faire connaître ses doctrines, ses opinions, sa façon d'être.

Sa *Response* affecte de parti pris l'allure rigoureuse d'une réfutation en quelque sorte judiciaire, paragraphe par paragraphe ; mais la vivacité du ton, l'élévation des pensées, l'indignation et l'indulgence dédaigneuse, qui circulent tour à tour dans ce morceau, lui conservent toute sa valeur poétique (V, 410) :

*Tu dis, en vomissant desur moy la malice,
Que j'ay fait d'un grand Bouc à Bacchus sacrifice :
Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet, diront qu'il n'en est rien.*

Nous n'avons pas à revenir ici sur ce banquet d'Arcueil en l'honneur de Jodelle, raconté tout au long par nous dans la biographie de ce poète, nous nous contentons de rappeler que sur ce point la justification de Ronsard n'a laissé de doute à personne.

Il répond ensuite aux reproches que ses adversaires lui adressent relativement à sa conduite (V, 411) :

*Tu te plains d'autre-part que ma vie est lasciue,
En delices, en ieux, en vices excessiue :
Tu mens meschamment : si tu m'auois suiuy
Deux mois tu sçaurois bien en quel estat ie vy.*

Ici il expose très naïvement le détail de ses occupations quotidiennes. On trouve dans ce récit le tableau, étrange pour nous, d'une vie à la fois élégante, religieuse et littéraire. A peine pouvons-nous en marquer en passant les traits principaux, mais nous en recommandons l'intéressant ensemble à tous les lecteurs curieux.

Sa journée commence par la prière, puis il se lève, s'habille, lit ou compose pendant quatre ou cinq heures; quand la fatigue le gagne il se rend à l'église. Au retour il passe une heure à deviser, dîne sobrement, dit ses grâces, et consacre le reste de la journée à une honnête récréation. Elle varie suivant le temps qu'il fait : quand l'après-dînée est plaisante, il va se promener (V, 412) :

*... tantost parmy la plaine,
Tantost en vn village, & tantost en vn bois,
Et tantost par les lieux solitaires & cois.*

Pendant cette promenade il cause sans contrainte avec un ami et souvent s'endort parmi les fleurs à l'ombre d'un saule; parfois il fait quelque lecture.

Le ciel est-il triste et noir, il « cherche compagnie, » joue à la prime, saute, lutte, fait de l'escrime, plaisante avec ses amis, car ainsi qu'il le dit :

Je ne loge chez moy trop de feuerilé.

Ajoutons, pour être sincère, que cette pensée était, dans la première édition, suivie de ces quatre vers qui ont disparu plus tard :

*J'ayme à faire l'amour, j'ayme à parler aux femmes,
A mettre par escrit mes amoureuses flammes;
J'ayme le bal, la danse & les masques aussi,
La musique & le luth, ennemis du soucy.*

Ensuite vient le coucher; alors, dit Ronsard :

*... leuant les yeux
Et la bouche & le cœur vers la voute des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.*

Une chose frappe dans cette vie équilibrée, où la piété, le travail, le repos, la fantaisie, la gymnastique, la galanterie même, ont une place si bien ménagée qu'aucune occupation ne vient empiéter sur l'autre, c'est que cet ennemi prétendu de Rabelais a pratiqué précisément le genre de vie souhaité par Ponocrate pour Gargantua, et réalisé par les heureux habitants de l'abbaye de Thélème.

Cette *Respon*se nous fournit encore l'occasion de recueillir de la bouche même de Ronsard quelques témoignages curieux sur ses actions et sur sa personne. Nous le voyons assister, le 24 août 1561, dans la grande salle du réfectoire de Poissy, au fameux Colloque entre les catholiques et les protestants (V, 416) :

*Tu dis que des Prelats la troupe docte & sainte
Au colloque à Poissy trembla toute de crainte,
Voyant les Predicans contre elle s'assebler :
Je la vy disputer, & ne la vy trembler.*

Il donne de lui-même ce portrait assez désavantageux (V, 415) :

*Tu dis que ie m'engraiffe à l'ombre d'un clocher :
Predicant mon amy, ie n'ay rien que la chair,
J'ay le front renfrongné, & ma peau mal traitée
Retire à la couleur d'une ame Achéronie.*

Il déclare cependant n'avoir pas tout à fait trente-sept ans,

ce qui concorde assez bien avec ce que nous avons dit (p. IX-XI) de la date de sa naissance (V, 405) :

*Tu dis que ie suis vieil, encore n'ay-ie atteint
Trente & sept ans passez, & mon corps ne se plaint
D'ans ny de maladie, & en toutes les fortes
Mes nerfs sont bien tendus, & mes veines bien fortes :
Et si i'ay le teint palle & le cheueu grison,
Mes membres toulefois ne sont bors de saison.*

Cette vieillesse anticipée s'était manifestée de bonne heure; il y avait longtemps déjà qu'il avait adressé cette apostrophe aux Muses (VI, 382) :

*Pour auoir trop aimé vostre bande inégale,
Muses qui defiez (ce dittes vous) les temps,
I'ay les yeux tous batus, la face toute pale,
Le chef grison & cbauue, & si n'ay que trente ans.*

La polémique religieuse ne fut, dans la carrière poétique de Ronsard, qu'un brillant accident. Il reprit bientôt le cours de ses occupations habituelles, et fit paraître en 1565 un volume intitulé *Elegies, Mascarades & Bergerie*. Il contient une curieuse dédicace à la reine Élisabeth, que nous avons reproduite pour la première fois (VI, 446), et qui, ainsi que nous l'apprend le poète, lui a été commandée par Catherine de Médicis (VI, 448) : « Le ne puis faire seruice plus agreable à la Royne ma maistresse que vous honorer de ce liure, qui contient en la plus grande part, les Ioustes, Tournoys, Combatz, Cartelz, & Masquarades, représentées en diuers lieux par le commandement de sa Maiesté : pour ioindre & vnir dauantage, par tel artifice de plaisir, noz Princes de France qui estoient aucunement en discord. » On a souvent parlé de cette politique toute féminine de Catherine, mais il est curieux de trouver un poète, écrivant pour ainsi dire officiellement sous son nom, signaler l'emploi de cet « artifice de plaisir. » Ce fut sans doute à l'occasion de cette dédicace que la reine d'Angleterre, admirant les vers

de Ronsard, « les voulut comme comparer à vn diamant d'excellente valeur qu'elle luy enuoya¹. »

Catherine lui demanda bientôt une œuvre plus digne de lui, et dont le souvenir s'est conservé davantage. Elle regrettait l'obscurité de la première partie des *Amours* de Ronsard adressée à Cassandre, le ton libre et familier du second livre consacré à Marie, et même à deux Marie, et elle aurait souhaité que le poète se rapprochât du genre de Pétrarque, dont elle était grande admiratrice.

« Sa Majesté, dit Binet (p. 1650), l'excita à escrire de pareil style, comme plus conforme à son âge, & à la grauité de son sçauoir : Et ayant, ce luy sembloit, par ce discours occasion de vouër sa Muse à vn sujet d'excellent merite, il print le conseil de la Roynie pour permission, ou plustost commandement de s'adresser en si bon lieu, qui estoit vne des filles de sa Chambre, d'une tres-ancienne & tres-noble maison en Xaintonge. »

Ronsard la célébra sous son véritable nom : Hélène de Surgères (I, 298). Elle appartenait à une famille d'origine espagnole (VI, 26), avait passé son enfance dans le Piémont (VI, 30), et faisait depuis quelques années partie de la suite de Catherine de Médicis. Son savoir et sa sagesse, plus encore que sa beauté, avaient attiré l'attention sur elle. Brantôme, chose rare, ne trouve que du bien à en dire. Il la désigne ainsi parmi les filles d'honneur qui n'ont point voulu se marier : « Mademoyselle de Surgieres, la docte de la court; auffy l'apelloyt-on la *Mynerue*². »

1. BINET, p. 1652.

2. Édit. Lalanne. T. IX, p. 720. — C'est du reste Ronsard qui avait proposé de lui donner ce surnom :

Qui deuroit des François Minerus estre appellee. (I, 323)

Ronsard. — I.

Tu es sçauante, sage, & douce, & vertueuse,

lui dit Amadis Jamyn¹. Ajoutons que toute jeune qu'elle était, elle connaissait déjà la souffrance : un capitaine des Gardes du Roy, Jacques de la Rivière, dont elle avait agréé l'hommage, était mort pendant la troisième guerre de religion. Amadis Jamyn avait adressé à ce sujet, à Hélène, ces vers touchants (*Œuvres poétiques*, f. 299) :

*Tes chauds soupirs ny de tes yeux la pluye
N'ont le pouuoir de tirer ton amy
Hors de la fosse où il est endormy.
Lisant souuent, comme tu fais, contemple
Mille guerriers, qui le seruent d'exemple,
Que tout perist en ce bas Vniuers.*

Ronsard raconte en détail, dans ses *Sonnets pour Hélène* (I, 318), l'histoire de ce dernier amour, qui, bien qu'ayant pour point de départ une fantaisie purement littéraire de la reine, devint par la suite le plus sérieux et le plus pur qu'il eût jamais éprouvé. Sa vive affection, la tristesse de la jeune fille, leurs longs entretiens, tout revit dans ses vers, avec le mot propre, l'expression juste et sobrement poétique. Il ne s'agit que d'isoler avec soin ces récits, pleins de sincérité, des galanteries banales qui les recouvrent et les déguisent².

Hélène était silencieuse et se plaisait à se renfermer dans l'égoïsme de sa douleur (I, 296) :

Regarde-la marcher toute penfue à foy,

dit Ronsard, qui peint ainsi d'un seul vers son attitude douloureuse et imposante. Bien qu'elle eût fait, dès la première

1. *Œuvres poétiques, Meslanges*, l. V, f. 284 r°. Paris, 1575.

2. Voir, pour cet épisode de la vie de Ronsard, l'intéressant opuscule intitulé : *Le dernier amour de Ronsard. Hélène de Surgères. Étude historique*, par Pierre de Nolhac. Paris, Charavay, 1882. (Extrait de *La Nouvelle revue* du 15 septembre 1882.)

rencontre, une vive impression sur lui, il demeura trois mois sans oser lui parler des sentiments qu'elle lui inspirait. L'âge, qui d'ordinaire amène avec lui la hardiesse, intimide au contraire en pareil cas, et le poète était un peu embarrassé par ses quarante-quatre ans; mais sa grande réputation, la louange si puissante auprès des femmes, comme le dit La Fontaine, lui gagnèrent peu à peu le cœur de la jeune affligée. Elle avait, ce qui est bien surprenant à cette époque, un culte attendri pour les morts, elle se plaisait à errer dans les cimetières; et le flexible talent de Ronsard se pliait, par amour pour elle, à exprimer ces idées pourtant si éloignées des siennes. Il nous la peint ainsi visitant la tombe de M^{lle} de Bacqueville, une de ses plus chères amies (I, 325) :

*Passant dessus la tombe où Lucrece repose,
Tu versas dessus elle une moisson de fleurs :
L'eschaufant de souffirs, & l'arrosant de pleurs,
Tu monstras qu'une mort tenoit ta vie en close.*

*.....
Puis que ton naturel les fantômes embrasse,
Et que rien n'est de toy, s'il n'est mort, effimé,
Sans languir tant de fois, esconduit de ta grace,
Je veux du tout mourir pour estre mieux aimé.*

Quand elle pouvait s'isoler un peu, elle recherchait avidement dans les œuvres du poète ce qui se rapprochait de ces sentiments, et s'en entretenait ensuite avec lui (I, 277) :

*Nous promenant tous seuls, vous me disiez, Maistresse,
Qu'un chant vous desplaisoit, s'il estoit doucereux :
Que vous aimiez les plaints des tristes amoureux,
Toute voix lamentable & pleine de tristesse.
Et pource (disiez-vous) quand ie suis loin de presse,
Le choisis vos Sonnets qui sont plus douloureux.*

S'il voulait parler un autre langage, elle ne l'encourageait guère, et il laisse quelquefois échapper sa mauvaise humeur d'avoir péniblement monté jusque dans les combles des

Tuileries, où elle habitait, pour ne recueillir que des mépris (I, 327) :

*Je ne ferois marry si tu contois ma peine,
De conter les degrez recontez tant de fois :
Tu loges au sommet du Palais de nos Rois :
Olympe n'auoit pas la cyme si bautaine.
Je pers à chaque marche & le poulx & l'baleine :
J'ay la sueur au front, j'ay l'estomac penitbois,
Pour ouyr un nenny un refus vne vois
De desdain de froideur & d'orgueil toute pleine.*

Souvent, tandis que Ronsard parlait de son amour, Hélène distraite, les yeux obstinément fixés sur quelque lointaine abbaye, lui répondait en lui vantant les joies du renoncement et de la retraite (I, 278) :

*Vous me distes, Maistresse, estant à la fenestre,
Regardant vers Mont-martre & les champs d'alentour :
La solitaire vie & le desert sejour
Valent mieux que la Cour, ie voudrois bien y estre.*

Cette tristesse allait jusqu'à altérer sa santé (I, 307) :

*Le mois d'Aoust bouillonna d'une chaleur esprise,
Quand j'allay voir ma Dame assise aupres du feu :
Son habit estoit gris, duquel ie me despleu,
La voyant toute palle en vne robbe grise.
Que plaignez-vous, disoy-ie, en vne chaire assise?
Je tremble & la chaleur reschauffer ne m'a peu,
Tout le corps me fait mal, & viure ie n'ay peu
Sains depuis fix ans, tant l'ennuy me tient prise.*

L'ennui, dans la langue du xvi^e siècle, c'est ce qu'aujourd'hui nous appelons le chagrin; mais Hélène était jeune, elle était demoiselle d'honneur de Catherine de Médicis, et obligée par nécessité, par devoir même, à prendre part aux plaisirs de la Cour la plus élégante et la plus raffinée qui ait jamais existé.

Ces plaisirs qu'elle n'aurait pas cherchés la ressaisissaient

violemment lorsqu'elle s'y trouvait mêlée, une sorte de réaction fiévreuse se produisait, et elle se laissait emporter au tourbillon.

Ronsard, qui aurait dû être heureux de cette diversion à sa tristesse, la lui reproche avec amertume (I, 297) :

*Tandis que vous dancez & ballez à vostre aise,
Et masquez vostre face ainsi que vostre cœur,
Passonné d'amour, ie me plains en langueur,
Ores froid comme neige, ores chaud comme braise.
Le Carnaual vous plaist : ie n'ay rien qui me plaise
Simon de souffrir contre vostre rigueur.*

Gardons-nous de prendre ces plaintes trop au sérieux ; ce sont thèmes poétiques bien plus que douleurs réelles. Renouveler la matière de ses chants, trouver l'occasion de les diversifier, faire montre d'habileté, étaler des difficultés subtilement vaincues, demeure la préoccupation constante du poète. Aussi, après avoir gémi sur le goût d'Hélène pour le bal, il nous la dépeint dansant « d'artifice vn beau ballet d'amour » dans la grande salle des Tuileries (I, 319), et nous en décrit minutieusement les capricieux méandres.

Il ne se montre pas amant fort exigeant, mais il voudrait obtenir quelque chose qui pût lui rappeler, lorsqu'il est seul, l'objet de son affection (I, 274) :

*Si j'auois le portrait de vostre belle face,
Las ! ie demande trop ! ou bien de vos cheueux,
Content de mon malheur ie serois bien beureux.*

*Mais ie n'ay rien de vous que ie puisse emporter,
Qui soit cher à mes yeux pour me reconforter,
Ne qui me touche au cœur d'une douce memoire.*

Hélène, dans sa froideur, répondait à ces prières par des raisonnements du plus rigide platonisme ; et Ronsard, un peu impatienté, répliquait en termes que la jeune fille devait trouver bien grossiers (I, 274) :

*Vous dites que l'Amour entretient ses accords
Par l'esprit seulement, ie ne scaurois le croire :
Car l'esprit ne sent rien que par l'ayde du corps.*

Il revient à chaque instant sur la chevelure d'Hélène, qui semble avoir été sa plus réelle beauté (VI, 30) :

Plus que mes yeux l'aime tes beaux cheueux,

*Ces cheueux
Menus primes subtils qui coulent aux talons,
Entre noirs & chastains bruns deliez & longs,
.
Cheueux non acbelez... (I, 320).*

Après avoir ainsi pétrarquisé, il tombe à des familiarités, qu'on est tenté de qualifier de naturalistes. Dans son désir d'obtenir quelques-uns de ces cheveux qu'Hélène lui refuse, il se tiendrait satisfait si, lorsqu'il assiste à sa toilette, elle lui laissait mettre de côté les démêlures; mais il n'obtient pas même ce bonheur (VI, 30) :

*... le peigne fidelle
Garde sa proye, & puis ta Damoiselle
Serre le reste, & me l'oste des doigts.*

Cette fille, qu'il n'avait pas su se rendre favorable, était sa bête noire (VI, 26) :

... tu as vne laide & fotte Damoyfelle.

Malgré ses rigueurs, Hélène était très sensible à la gloire que lui apportait l'amour de Ronsard; un jour elle lui présente une couronne et le proclame son poète (I, 323) :

*De Myrte & de Laurier fueille à fueille enserrez
Helens entrelassant vne belle Couronne,
M'appella par mon nom : Voyla que ie vous donne,
De moy seule, Ronsard, l'escriualn vous ferez.*

Chantée par lui, elle le fut par tous les poètes du temps :

*... Ronsard adorant ta vertu non vulgaire
L'a tant mise en auant parmy tous les endrois
Qu'on ne vante qu'Helene...*

dit Amadis Jamyn¹ ; et, ce qui se comprend moins, et ne paraît pas fort délicat, Ronsard s'exprime de même (VI, 27) :

*Quand au commencement i'admiray ton merite,
Tu viuois à la Cour sans louange & sans bruit :
Maintenant vn renom par la France te suit.*

Soit par reconnaissance, soit par réelle sympathie, Hélène s'était enfin décidée à s'engager envers le poète à une sérieuse affection (I, 286) :

*Dessus l'autel d'Amour planté sur vostre table
Me fistes vn serment, ie vous le fis aussi,
Que d'un cœur mutuel à s'aimer endurcy
Nostre amitié promise troit inuiolable.*

On serait d'abord tenté de ne voir là qu'une expression figurée ; il n'en est rien. Au xvi^e siècle, cette mise en scène païenne n'ornait pas seulement les vers des poètes, elle prenait dans leur vie une réalité matérielle. Richelet, qui a commenté ce livre des *Amours*, fait à ce propos la note suivante : « J'ay appris du sieur Binet que ce serment fut iuré sur vne table tapissée de Lauriers, symbole d'éternité, pour remarquer la mutuelle liaison de leur amitié procedante de la Vertu, qui est immortelle. » (p. 251.)

Une fois ce pacte juré, des rapports plus fréquents s'établirent entre Hélène et Ronsard.

Souvent ils allaient en voiture ensemble et se livraient à de longs entretiens (I, 284) :

*Cocbe cent fois beureux, où ma belle Maistresse
Et moy nous promenons raisonnans de l'amour.*

1. Le second volume des *Œuvres d'Amadis l'amin*, Sonnets, f. 83 r^o. Paris, Felix le Mangnier, 1584.

Quand le poète était retenu au lit par la maladie, Hélène n'hésitait pas à l'aller voir (VI, 28) :

*L'auoy dedans le liâ vn teint iaunement fade,
Quand celle qui pouuoit me remettre en vigueur,
Ayant quelque pitié de ma triste langueur,
Me vint voir, guarissant mon mal de son aillade.*

Elle ne marquait pas d'ailleurs une bien vive sollicitude pour celui à qui elle rendait visite (I, 311) :

*L'auois esté saigné, ma Dame me vint voir
Lors que ie languissois d'une bumeur froide & lente :
Se tournant vers mon sang, comme toute riante
Me dit en se iouant, Que vostre sang est noir !*

Ronsard s'efforçait-il de transformer l'affection qui existait entre eux en un sentiment plus vif, Hélène lui répondait par des considérations physiologiques fort naïvement exprimées, suivies d'un refus des plus nets (VI, 29) :

*D'une extrême froideur tout mon corps se compose,
Ie n'aime point Venus, j'abhorre telle chose,
Et les presens d'Amour me sont vne poison :
Puis ia ne le veux pas...*

De telles déclarations désolaient Ronsard et lui donnaient l'envie de rompre brusquement une liaison qui ne lui causait guère que des chagrins (I, 271) :

*Puis qu'elle est tout byuer, toute la mesme glace,
Toute neige, & son cœur tout armé de glaçons,
Qui ne m'aime finon pour auoir mes chansons,
Pourquoy suis-ie si fol que ie ne m'en delace ?*

Quelquefois même l'œil « haue & battu » d'Hélène, son « teint palle & desfaiât, » ont fait naître en lui des soupçons odieux, qu'il n'a pas craint d'exprimer dans un sonnet, où le français prend des libertés à peine permises au latin, mais qui, par bonheur, ne figure pas dans son recueil (VI, 31-32).

L'intimité des deux amants dura sept années¹. La pièce qui clôt les deux livres consacrés à Hélène est de mai 1574 (I, 340) :

*Je chantois ces Sonnets amoureux d'une Helene,
En ce funeste mois que mon Prince mourut.*

Le poète y confond le chagrin que lui causent les rigueurs de sa dame et la perte de son roi, puis il conclut par un vers d'une poignante tristesse, que lui envieraient les poètes pessimistes de notre temps :

*La vivante & le mort tout malheur me propose :
L'une aime les regrets, & l'autre aime les pleurs :
Car l'Amour & la Mort n'est qu'une mesme chose.*

A dix ans d'intervalle nous retrouverons encore une fois le nom d'Hélène de Surgères sous la plume de Ronsard ; mais alors il n'est plus question ni d'amour, ni même de poésie. Accablé de maux et de chagrins, il charge son ami Galland « de presenter ses humbles baïsemains à Mademoiselle de Surgeres, & mesme de la supplier d'employer sa faueur enuers le thresorier regnant pour le faire payer de quelque année de sa pensïon. » (VI, 488)

Les gens qui se plaisent aux questions insolubles se sont demandé si la « rigueur » d'Hélène, dont Ronsard se plaint encore dans le dernier sonnet du second livre, est bien réelle et si la jeune fille n'a jamais faibli devant sa tendresse et sa constance. Nous ne sommes point de ceux qui, à trois cents ans de distance, croient pouvoir décider sans appel sur de pareilles questions. Nous pencherions cependant en faveur de la vertu de M^{lle} de Surgères, si certaine démarche qui lui est attribuée ne semblait indiquer une conscience un peu inquiète : « Mademoiselle de Surgeres, dit Du Perron²,... me prioit

1. T. I, 425, note 371.

2. Perroniana, art. Gournay. Genève, 1667, p. 161.

chez Monsieur de Rets que ie fisse une Epistre devant les œuvres de Ronfard, pour monstrier qu'il ne l'aymoit pas d'amour impudique. Je luy dis au lieu de cet Epistre, il y faut seulement mettre vostre portraict. » Nous aimons à croire que ce sont là propos d'anas, et que Du Perron n'a pas répondu avec cette brutalité; mais l'anecdote n'en constate pas moins deux choses : l'incertitude qui régnait encore après la mort de Ronsard sur la nature de sa liaison avec M^{lle} de Surgères, et l'exagération avec laquelle il a parlé de la beauté de sa maîtresse.

Quant à la postérité, qui se soucie peu des problèmes que les curieux se posent au sujet de la biographie des poètes, mais seulement de la partie impérissable de leurs chants, tout ce qu'elle a retenu de cette liaison, c'est l'admirable sonnet qui commence ainsi (I, 316) :

*Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, deuidant & filant,
Direz chantant mes vers, & vous esmerueillant,
Ronsard me celebroit du temps que s'estois belle.*

L'orgueil du poète y éclate avec une naïveté confiante, il y songe plus à lui qu'à sa tendresse, et par là ce petit chef-d'œuvre forme un contraste frappant avec celui, encore plus connu, que lui a inspiré Cassandre (II, 168) :

Mignonne, allons voir si la rose...

et où l'on sent à un si haut degré l'élan de la passion vraie et l'ingénuité de la jeunesse.

En écoutant le doux récit que le poète nous a fait, presque jour par jour, des phases diverses de son amour durant sept années, nous avons pour un instant oublié les troubles, les ravages, les misères de toutes sortes, de ce triste temps.

Comment une vie intellectuelle si intense, raffinée parfois jusqu'à la préciosité, a-t-elle pu trouver son éclosion et son

développement au milieu de catastrophes dont tous ressentait le contre-coup ? C'est un phénomène inexplicable dont Ronsard s'étonne tout le premier (I, 308) :

*Au milieu de la guerre, en un siecle sans foy,
Entre mille procez, est-ce pas grand' folie
D'escrire de l'Amour?...*

Aussi dit-il un peu plus loin :

*Muses ie prens mon sac, ie seray plus beureux
En gagnant mes procez qu'en fuiuant vos riuieres.*

Le Iuge m'a trompé...

Nous ne connaissons pas le détail de ces procès, soutenus à cause des bénéfices qu'il possédait, surtout comme prieur de Saint-Côme ; mais nous possédons sa requête aux maire et échevins de la ville de Tours, pour se plaindre des empiétements d'un sieur Fortin, qui prétendait user en propriétaire d'un terrain que le couvent lui avait simplement cédé par bail emphytéotique. Quand on vient de lire les vers d'amour du poète, il est assez curieux de parcourir les lettres d'affaires qu'il écrivait, comme prieur d'un couvent, au même moment et peut-être avec la même plume. Il ne manque point d'entrain en attaquant l'infortuné teinturier (VI, 482) : « Le ne fais point de doubte qu'il ne veuille perfuader à ceux qui le voudront croire que facilement il enrichira les fauxbourgs de Tours, comme les Gobelins ceux de Saint Marceau. Quand à moy, ie n'en croy rien, pource que ie n'en voy rien & aussi que nullement il ne donne sa teinture & sa peine à ses voisins, ains la vend bien cher, sinon quelquefois quelque vieux deuanteau d'une bonne femme qu'il fera reteindre pour grand mercy. » Il s'en suivit une expertise et Fortin fut très heureux de se tirer d'affaire par une transaction¹.

1. L'ABBÉ FROGER, *Ronsard ecclésiastique*, p. 38.

Si le poète venait à bout de ses adversaires devant les juges, il ne pouvait rien contre les incursions à main armée, et prenait le parti philosophique de s'en consoler en songeant à sa belle (I, 326) :

*Voyant par les foudars ma maison saccagée,
Et mon païs couuert de Mars & de la mort,
Pensant en ta beauté tu estois mon suport.*

Non content de rimer des sonnets amoureux, Ronsard, défenseur de l'orthodoxie, Ronsard, félicité par le pape pour son énergie contre les hérétiques, se distrait des misères du temps en inscrivant le nom d'Hélène sur l'écorce des arbres de son prieuré, et en lui dédiant une fontaine (I, 331) :

*A fin que ton bonneur coule parmy la plaine
Autant qu'il monte au Ciel engraué dans vn Pin,
Inuoquant tous les Dieux, & resspandant du vin,
Je consacre à ton nom ceste belle Fontaine.*

Sans vouloir prendre cette cérémonie païenne au sérieux, on est obligé de convenir que la Fontaine d'Hélène ne figure pas uniquement dans les vers du poète : elle a une existence géographique, constatée par son scrupuleux biographe Binet, qui a soin de remarquer que Ronsard consacra à Hélène de Surgères « vne fontaine en Vendosmois, & qui encor au-iourd'huy garde son nom, pour abbreuer ceux qui veulent deuenir Poëtes. » (p. 1650.)

Ce moment est celui de sa plus haute faveur, de sa plus éclatante réputation. Le 14 novembre 1570, Charles IX demande à l'infant de Portugal de nommer le poète chevalier de l'Ordre de la Croix du Christ¹.

Quelques mois plus tard, le Cardinal Louis d'Este, chargé par le pape Pie V d'une mission auprès de Charles IX, amène avec lui le Tasse à la cour de France; ce poète de vingt-

1. Voyez l'*Appendice*, p. cxviii.

trois ans, déjà presque illustre, témoigne à Ronsard toute son admiration ; une tradition bien établie constate leur passagère mais réelle intimité. Les œuvres du Tasse prouvent l'estime qu'il faisait de Ronsard ; dans le dialogue intitulé : *Le Catanaïs ou des idoles* (Il Cataneo ovvero degl' idoli), il le compare au Caro, et semble donner la préférence au poète français¹, du moins quant au choix des expressions et à la sublimité des pensées.

Les érudits italiens ont trouvé dans les manuscrits du Tasse un témoignage plus direct de ses rapports avec Ronsard. C'est une sorte de pièce de comptabilité écrite, ainsi qu'il convient à un poète, au dos d'un sonnet. En voici le texte : « Lasciati in Roma al signor Maurizio per l' eccellentissimo signor Ronfard scudi due². » Le comte Mariano Alberti, à qui l'on doit la publication de ces manuscrits, pense qu'il y a une confusion entre cet emprunt fait à Ronsard et celui qui a fait dire à Balzac, dans ses *Entretiens*³ : « Dans la cour des Valois, Torquato Tasso a eu besoin d'un escu, & l'a demandé par aumône à une Dame de sa connoissance ; » mais n'est-il pas plus naturel de croire que le Tasse, presque toujours besogneux, « quasi sempre bifogno » comme le dit le comte Mariano Alberti lui-même, a contracté ces deux emprunts différents, qui ne furent probablement pas les seuls.

Le Tasse et Ronsard durent s'entretenir souvent, dans leur courte entrevue, du rêve commun qui occupait leur pensée : la composition d'un poème épique. Le poète italien, plus heureux en cela que le poète français, conduisit à bonne fin

1. A. DUPRÉ. *Relations du Tasse avec Ronsard*. Vendôme, Lemercier, 1874. In-8°, 15 p. (Extrait du *Bulletin de la Société du Vendomois*.)

2. *Manoscritti inediti di Torquato Tasso*. Lucques, 1837. In-fol.

3. Elzévir, 1659. In-12, p. 171.

sa *Jérusalem*, tandis que Ronsard ne put donner qu'un échantillon de sa *Franciade*.

Nous l'avons vu solliciter d'Henri II la subvention nécessaire à l'accomplissement de son œuvre, nous le retrouvons plus pressant encore auprès de Charles IX (III, 236) :

... mon Roy, s'il vous plaist que ie face
La Franciade, œuvre de long espace,
Oyez mes vœux : il seroit bien saison
Qu'eussiez esgard à mon cheueul grison,
Sur qui defia l'autonnale tempeste
A fait gresler quarante ans sur la teste.

Dès 1568 on annonçait comme très prochaine la publication du poème. Cette année-là, le médecin du cardinal de Guise adresse à Ronsard un *advertissement*¹ dans lequel il s'exprime ainsi : « Sachant, Ronfard, que tu n'atens plus que l'heure de mettre en lumière ta Franciade, ie t'ay bien & amiablement voulu advertir, de ce qui est bon, honneste, & neceffaire à cognoistre & à sçavoir (combien que tu sçaches toutes choses) pour le comble & perfection de ton œuvre, pour la prééminence & reuanche de nostre patrie... » L'auteur de cet opuscule a surtout pour but de mettre le poète en garde contre : « Ces mensongers Alemans lesquels sans honte s'attribuent tout ce que le papier peut endurer & porter. »

La publication, même partielle, de l'ouvrage, était encore assez éloignée, mais aussitôt qu'un livre du poème était écrit il était sans doute présenté au roi, afin d'émouvoir sa libéralité. Telle a été, selon toute apparence, la destination d'un manuscrit du second livre, portant les armes de France, qui est actuellement conservé à la Bibliothèque nationale².

1. *Advertissement du medecin de Monseigneur le Cardinal de Guyse, à Ronfard. Touchant sa Franciade.* A Lyon. Par Benoist Rigaud. 1568. (A la fin du 16^e ft. : « A Paris ce 15. iour d'Auril. 1568. ») In-8^e de 16 fts.

2. F⁴⁵ S.-Germain, 1665.

Quant à l'édition originale des quatre premiers livres du poème, les seuls publiés, elle date, d'après l'achevé d'imprimer, du 13 septembre 1572; elle est donc à peine postérieure de quelques semaines à la Saint-Barthélemy. Cela explique en partie le peu de bruit que ce poème, si vanté et si attendu, fit après son apparition.

Ronsard semble toutefois très préoccupé de l'achèvement de son œuvre; le 11 novembre suivant, il écrit aux chanoines de Saint-Martin de Tours afin d'être autorisé à se faire remplacer dans les fonctions de semainier, qu'il devait remplir à la collégiale, de huit semaines l'une (VI, 484). La raison qu'il leur donne, c'est la nécessité de continuer la *Franciade*, dont il vient, grâce à Dieu, de voir paraître le commencement.

En tête figure une *Préface sur la Franciade touchant le poème héroïque*, adressée *Au lecteur apprentif*, et qui n'est guère qu'une édition plus étendue et plus complète d'un *Abregé de l'art poétique françois*, composée en 1565 pour Alphonse Delbène (VI, 448), et au sujet duquel Pasquier a écrit une lettre à Ronsard (liv. II, VII).

La mort de Charles IX empêcha la continuation de l'œuvre, ainsi que le poète nous le dit formellement (III, 176) :

*Si le roy Charles eust vescu,
L'eusse achevé ce long ouvrage.*

A l'avènement d'Henri III, Ronsard a grand soin de lui remettre en mémoire toutes les occasions où il a célébré les hauts faits des membres de sa famille. Les premiers vers que vous adressa votre poète, lui dit-il, étaient une ode. Vous étiez encore au berceau (III, 200),

*Et fusiez tout rani, la teste sou-leuant,
Semblant, ce luy sembloit, de l'aller approuvant;*

ensuite viennent d'assez fermes conseils (III, 201) :

*Sire, commencez bien à vostre aduenement,
De tout aile la fin suit le commencement.
Il faut bien enfourner...*

puis Ronsard offre ses services, non sans fierté, mais avec un visible découragement (III, 203) :

*S'il vous plaist l'appeller, sans farder vne excuse
Il vous ira trouuer avec la mesme Muse
Dont il cbanta Henry, son Charles, & aussi
Vous à present son Roy des Muses le souci :
Ou si vostre disgrace à ce coup il essaye,
Il sera cazanier comme vn vieil Morte-paye
Qui renferme sa vie en quelque vieil cbasteau,
Pareffeux, accrochant ses armes au rasteau,
Au pais inutile, & veincu de paresse
Pres de son vieil barnois confine sa vieillesse.*

Les infirmités du poète commençaient à l'éloigner de la Cour, où il ne revenait que de temps à autre, pour ne point se laisser oublier (IV, 7) :

*... ie retourne à baiser vos genous
Pour réchauffer mon sang en m'aprobant de vous,
Et aussi, mon grand Roy, pour ofer satisfaire
A vos commandemens, s'il vous plaist me les faire.
Ne vous arrestez point à la vieille prison
Qui enferme mon corps, ny à mon poil grison,
A mon menton fleuri : mon corps n'est que l'escorce.
Seruez-vous de l'esprit, mon esprit est ma force.*

Il va jusqu'à tracer au roi la conduite qu'il devrait tenir à son égard, et lui dicte même les paroles qu'il serait à propos qu'il prononçât (IV, 7) :

*Quand j'auray cest bonheur soit de vous rencontrer
Sortant de vostre cbambre, ou soit pour y entrer,
Le vous suppli' de dire (& aussi ie l'espere)
Celuy fut eleué par les mains de mon pere,*

*Par mes freres nourri, & de moy bien-aimé.
Il fut l'un des premiers qui de gloire allumé
Fit passer mon langage aux nations estranges,
Ornant ma race & moy d'honneurs & de louanges,
Et monstra le chemin encores non battu
A mes nobles François de suiure la vertu.*

Dans son désir d'attirer l'attention du roi, il trace, après en avoir obtenu la permission, les portraits des personnages qui fréquentent la Cour (III, 206) :

*... si ie vous puis plaire,
Il me plaist, vous plaissant, d'escrire & de desplaire.*

La galerie est assez curieuse : ce sont les prélats qui ne vont pas à leurs églises, les marchands qui se veulent mêler de gouverner l'État, les hâbleurs qui prétendent avoir dépensé leur bien en faisant le voyage de Pologne pour le service du roi. A ces esquisses s'en ajoutait une autre, celle du mignon¹ :

*Si quelque dameret se farde ou se desguise,
S'il porte une putain au lieu d'une chemise,
Atifé, gaudronné, au collet empoizé,
La cape retrouffée & le cheueul frizé;
Si plus ie voy porter ces larges verdugades,
La coiffure ebonlée & ces ralepenades,
Ces cheueux empruntez d'un page ou d'un garson;
Si plus des estrangers quelqu'un suit la façon,
Qu'il craigne ma fureur...*

Le portrait ne fut probablement pas du goût du roi, car il ne figure que dans la première édition².

1. Ces vers sont les seuls où il soit certain que Ronsard ait attaqué les jeunes efféminés de la Cour. On trouve quelques pièces manuscrites de ce genre, qui portent le nom du poète et où le roi n'est pas ménagé, mais elles paraissent indignes de Ronsard (VI, 411-414). Quant aux *Sonnets d'Etat*, que Blanchemain lui avait attribués dans son recueil d'*Œuvres inédites*, ils n'ont pas été admis par le savant éditeur dans sa publication définitive.

2. Voyez BLANCHEMAIN, VII, 306.

Ronsard. — I.

f

Dans une des pièces que nous venons de citer, Ronsard traite Henri III en poète (III, 194) :

*Apollon qui l'escoute, & les Muses qui vont
Dansant autour de luy, l'inspirent de leur grace,
Soit qu'il veille tourner vne chanson d'Horace,
Soit qu'il veille chanter en accords plus parfaits
Les gestes martiaux que luy mesmes a faicts.*

Il dit encore, un peu plus loin (III, 196) :

*Nul poète François des Muses seruiteur
Ne presenta iamais ourage à sa bauteur,
Qu'il n'ait recompensé d'un present magnifique,
Honorant le bel art que luy mesme il pratique.*

Néanmoins ce roi, beaucoup plus préoccupé de philosophie et d'éloquence que de poésie, s'intéressait si peu aux vers de Ronsard, qu'il entreprit de le transformer en orateur. Nous avons vu, dans notre *Notice* sur Baïf (p. xxxv), que le roi avait complètement changé le caractère de l'Académie de musique et de poésie fondée par ce poète, et qu'il lui avait donné, en la rapprochant de sa personne, un caractère officiel. Binet nous dit (p. 1664) qu'Henri III voulant dresser l'Académie de son Palais, « fit chois des plus doctes hommes de son Royaume, pour apprendre à moindre peine les bonnes lettres par leurs rares discours, enrichis des plus belles choses qu'on peust rechercher sur vn sujet, & qu'ils deuoient faire chacun à leur tour. Du nombre desquels furent choisis des premiers avec Ronfard, le sieur de Pybrac, qui estoit autheur de ceste entreprise, & Doron Maistre des Requestes, Tyard Euesque de Chalons, Baïf, Desportes Abbé de Tyron, & le docte du Perron. » D'Aubigné faisait aussi partie de cette académie, dont il a parlé dans son *Histoire universelle*¹.

Ronsard se plia, non sans quelque peine, à la tâche nou-

1. Voyez notre *Notice biographique* sur Baïf, p. xxxv.

velle qui lui était imposée : « Quant à l'oraison continue, dit Binet, il ne disoit pas des mieux en propos communs, ou plustost se plaisoit en vne dedaigneuse nonchalance, laquelle il mettoit au compte de sa liberté. Que s'il auoit à discourir, en presence ou par commandement des grands avec quelque appareil, il disoit des mieux : tefmoin le docte discours qu'il fit, sur le subiect des vertus actiues, qui se void encores entre les mains des curieux, & qu'il accompagna d'une généreuse & pareille action, par le commandement & en presence du Roy Henry III. » (p. 1664.)

Parmi les *Discours académiques* conservés à la Bibliothèque de Copenhague, cinq traitent cette question : *Quelles vertus sont les plus excellentes, les morales ou les intellectuelles*. Le premier est anonyme, le second est celui de Ronsard (VI, 466-471), le troisième et le quatrième, qui en est un complément, ont pour auteur Philippe Desportes, et le cinquième est d'Amadis Jamyn. A ces cinq discours, que nous possédons, il faut ajouter la curieuse mention de deux autres, qui nous est fournie par d'Aubigné dans une de ses lettres portant pour suscription : *A mes filles, touchant les femmes doctes de nostre siecle*. « Je chois, dit-il, ... dans la Cour pour mettre en ce rang la Marechale de Rez & Madame de Lignerolles... Ces deux ont fait preuve de ce qu'elles favoyent plus aux choses qu'aux paroles, dans l'Academie qu'avoit dressée le Roy Henry troisieme, & me souvient qu'un jour entre autres, le probleme estoit sur l'excellence des vertus morales & intellectuelles ; elles furent antagonistes, & se firent admirer. » (t. I, p. 447.)

Sept discours au moins furent donc prononcés dans cette discussion, à moins que le premier, dont nous ne connaissons point l'auteur, ne soit d'une des deux dames dont parle d'Aubigné. Il paraît probable que ce fut cette série de morceaux qui servit à inaugurer la nouvelle Académie ; il est certain du moins, d'après le début du discours de Ronsard,

qu'il parlait dans cette assemblée pour la première fois, et que c'était le roi lui-même qui avait posé la question (VI, 466) : « Encores, Sire, que ie ne me fois iamais exercé à longuement discourir & que ma principale vacation a esté plus d'escrire que de parler, si est ce que, obeissant à vostre commandement, ie m'en acquiteray le mieulx que ie pourray & feray d'autant plus digne de pardon que i'essaye vng chemin tout nouveau & que ie fais tout ce que ie puis pour vous obeir & seruir...

« Il me semble que la question que Vostre Maieité nous proposa l'autre iour, nous commandant de nous en aprester, est à sçauoir si les vertus morales sont plus louables, plus nécessaires & plus excellentes que les intellectuelles. »

Desportes, qui succède à Ronsard, marque encore plus nettement que lui sa répugnance pour ce genre d'exercice : « Je desireroy quasi que les poètes ne fussent mis iamais en tel ieu comme est cetuy cy auquel, Sire, vous nous mettez, & moy moins que pas vn des autres, pour la cognoissance & iuste défiance que i'ay de mes forces¹. »

Ronsard a encore composé pour l'Académie du Palais un discours contre l'Envie. Il ne figure pas dans le manuscrit de Copenhague, où trois feuillets blancs lui avaient été réservés, mais on le trouve à la Bibliothèque nationale, dans un volume de la collection Dupuy (VI, 471).

Il est assez probable que quand Ronsard venait prononcer ces discours dans l'Académie du Palais, il habitait encore la maison dont Colletet parle en ces termes² : « Dans la matu-

1. Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*. Paris, Leroux, 1887, 8°, p. 231.

2. *Pierre de Ronsard*, par Guillaume Colletet. *Œuvres inédites de Ronsard recueillies par Prosper Blanchemain*. Paris, Aubry, p. 55. — Voyez notre *Appendice*, p. cxix.

rité de son aage il aimoit le seiour de l'entrée du fauxbourg Saint-Marcel, à cause de la pureté de l'air de cette agreable montagne que i'appelle son Parnasse & le mien. Et certes ie marquerai tousiours d'un eternal crayon ce iour bien heureux que la faueur du ministre de nos Roys me donna le moyen d'acheter vne de ces maisons qu'il aimoit autrefois habiter en ce mesme fauxbourg, & sans doute apres celle de Baif qu'il aimait le plus. » Mais bientôt il ne vint à Paris qu'à de très rares intervalles, et ne quittait même l'abbaye de Croixval que dans des circonstances solennelles, du genre de celle dont nous allons parler.

Le roi de Navarre, ayant recouvré sa liberté à l'arrivée d'Henri III en France, en avait profité pour quitter la Cour et faire de nouveau profession de Calvinisme. A cette nouvelle, Catherine, inquiète des progrès du parti protestant, fit faire à Monsieur, duc d'Alençon, des ouvertures de paix qu'il accueillit favorablement. Investi des duchés d'Anjou, Touraine et Berry, il résolut de faire une entrée solennelle à Tours. Pour la célébrer avec plus d'éclat, les bourgeois de la ville donnèrent à l'un d'eux, Marc Belletoise, une somme de trente-six sols tournois, afin qu'il fit le voyage de Tours à l'abbaye de Croixval et allât prier Ronsard de vouloir prendre la peine de venir « en la dicte ville pour honorer & enrichir ladicte entrée de ses epigrammes & autres inuentions. » Ce fut à cette occasion qu'il composa un sonnet que la Nymphé de la Fontaine de Beaune récita au Prince (II, 6). Elle était vêtue d'un drap de soie, qui, façon comprise, n'avait pas coûté moins de huit écus un tiers aux bourgeois de Tours. Pendant toute la durée du séjour du duc d'Alençon au Plessis, ils firent porter chaque jour à Ronsard, de Tours au prieuré de Saint-Cosme, le vin de ville en flacons et bouteilles, et firent, tant pour lui que pour d'autres seigneurs de la suite de Monsieur, l'emplette de « douze aunes de velours noir faczon de Lucques & douze aunes de taffetas

noir gros grain¹. » Après son entrée officielle à Tours, le duc d'Anjou alla gracieusement visiter le poète dans sa retraite. Celui-ci lui marqua sa reconnaissance par de nombreux sonnets. Il lui en adressa un au moment où il pénétrait dans la maison (II, 4), un autre en lui présentant du fruit (II, 6); à l'entrée du potager une « Nymphé Iardiniere » lui en récita un troisième (II, 5), enfin une « Nymphé bocagere » l'accueillit avec un quatrième sonnet, dès qu'il eut mis le pied dans le bois.

De telles distractions étaient rares, et le poète découragé, assailli par la maladie, se voyait obligé de renoncer peu à peu aux divers déplacements que ses fonctions lui imposaient. Au mois d'août 1583, il écrit aux chanoines de Saint-Martin, qui l'avaient désigné pour assister au Concile provincial, tenu d'abord à Tours et ensuite à Angers, qu'il ne pourra se rendre dans cette ville à cause d'une fièvre quotidienne et de violentes douleurs de la tête et des reins (VI, 486-487).

La maladie qui frappait si cruellement le corps de Ron-sard, ne faisait que réveiller son activité d'esprit et lui inspirait l'impérieux désir de faire, avant de mourir, un complet examen de conscience littéraire, de ramener ses œuvres à une certaine unité de ton, à une concision relative, et d'en former un ensemble mieux ordonné.

Lui, qui n'avait jamais essayé de rien demander aux libraires pour la publication de ses vers, se montre exigeant pour cette édition (VI, 487): « Il entendoit que Buon, son libraire, luy donnaist soixante bons escus, pour auoir du bois, pour s'aller chauffer cet hyuer avec son amy Gallandius, & s'il ne le veut faire, il exhorte son amy d'en parler aux libraires du Palais qui en donneront sans doubte dauantage, s'il tient bonne mine & qu'il sçache comme il faut faire valoir le priuilege perpetuel de ses œuures; ce qui est d'autant plus à remar-

1. Voyez l'*Appendice*, p. cxxj.

quer que les priuileges d'aniourd'huy ne sont que pour quelques années & non pas perpetuels. »

L'ami chargé de cette négociation la mena à bonne fin, et, quelque temps après, Ronsard vint à Paris, où il fit un séjour assez prolongé, qui acheva de miner sa santé, ainsi que nous l'apprend Du Perron (p. 1677) : « Il demeura vn Hyuer en ceste ville, auquel, outre les empeschemens qu'il auoit le reste du iour, il estoit contraint de veiller les soirs pour voir les espreuues, & fournir de matiere aux presses des Imprimeurs, qui deuorent vne grande quantité de labeur. Or estoit-il fort cassé & abbatu, tant à cause des exercices violens qu'il auoit faits en sa ieunesse, de sauter, luitter, voltiger, monter à cheual, & autres diuers excez, que pour la grande subjection qu'il auoit renduë à sa profession, depuis la fleur de son aage iusques au commencement de sa vieillesse. »

Ce Jean-Philippe Galland, ou Gallandius, principal du collège de Boncourt, qui avait été le mandataire du poète dans toute cette affaire et lui avait donné asile pour vaquer à ce dernier travail, était le plus intime ami de Ronsard, qui l'appelait, en français, sa « seconde âme¹, » et en grec, μονοφύλονος, le seul aimé². Il avait, comme il nous l'apprend³, « acquis par le droit d'hospitalité la familière accointance » du poète, qui, depuis une dizaine d'années, venait faire d'assez longs séjours au collège de Baucourt, sur l'emplacement actuel de l'École polytechnique, dans une situation alors presque champêtre, que Ronsard, si porté à tout poétiser, n'hésitait point à nommer « le Parnasse de Paris⁴. »

La dernière revision que Ronsard donna de ses œuvres

1. VI, p. 293.

2. *Georg. Crittonii laudatio funebris habita in exequiis Petri Ronsardi*. Lutetiae, apud Abraham D'auuel, M. D. LXXXVI. In-4° p. 11.

3. Dédicace de l'éd. de 1623.

4. BINET, p. 1652.

forme un gros in-folio, dont l'achevé d'imprimer est du « quatriefme iour de Ianuier, 1584¹. » C'est le texte que nous avons reproduit dans nos cinq premiers volumes, réservant le sixième pour les pièces ajoutées par Ronsard, ou qui n'avaient jamais été réunies à son recueil général².

La publication de Ronsard fut fort diversement jugée aussitôt qu'elle parut, « les vns approuuant les censures & additions qu'il y auoit faites, les autres les trouuant languissantes, & estimant qu'elles se sentoient de la froideur de la vieillesse³. » Ce serait là une question très longue et très difficile à trancher; nous ne l'essayerons point, nous étant appliqué à mettre sous les yeux du lecteur, qui doit en être le véritable juge, tout l'ensemble des pièces du procès; nous nous contenterons de présenter ici quelques observations générales.

D'abord, en ce qui concerne les ouvrages de commande écrits par Ronsard pour ses protecteurs, il est incontestable que dans cette édition ils sont à la fois meilleurs et plus conformes aux doctrines et à la volonté du poète. Il ne suffit pas aux princes que la louange soit excessive, il faut encore qu'elle soit prolongée; et, comme le dit Ronsard, non sans une malicieuse amertume, ils ne trouvent « iamais rien de bon, ny de bien fait, s'il n'est de large estenduë, & comme on dit en prouerbe, aussi grand que la Mer » (IV, 377).

On ne saurait en vouloir au poète, rendu à son indépendance par le bénéfice du temps écoulé, d'avoir abrégé ou même supprimé certaines pièces, auxquelles la complaisance avait eu plus de part que l'inspiration; on serait plutôt tenté de lui reprocher de les avoir écrites que d'en avoir

1. Pour la description de cette édition, voyez les deux feuillets de fac-similé en tête de notre tome I et la note 1, p. 371-375.

2. Quelques opuscules ont été supprimés par le poète, ou se sont trouvés égarés. Voyez l'*Appendice*, p. cxxiv.

3. DU PERRON, p. 1678.

diminué l'étendue. Elles intéressent l'histoire bien plus que la littérature, et les curieux pourront les consulter soit dans les variantes, soit dans notre sixième volume¹.

Binet cherche à disculper Ronsard d'un autre grief qu'on lui reprochait assez vivement (p. 1661) : « Il a changé l'adresse d'aucunes pièces de ses œuvres, mais ce n'a pas été par légèreté ou inconstance d'amitié, mais par bonne raison, ainsi qu'il m'a raconté, & que nous voyons au sonnet qui commence,

A Phœbus, Patoüillet (I, 184).

Qui s'adressoit premièrement à Jacques Greuin Medecin, bel esprit certes, & l'honneur de nostre pays Beauuoisin; qui le meritoit bien, n'eust été qu'ayant aidé à bastir le Temple de Calomnie contre Ronsard, en haine des Discours des miseres de nostre temps, il s'en rendit indigne, & de son amitié de laquelle il honoroit son gentil esprit. »

Nous avons vu, au début de cette *Notice*, une substitution du même genre, mais moins motivée peut-être, du nom de Paschal à celui de Belleau. Ce procédé, qui étonnait déjà les contemporains de Ronsard, nous surprend encore plus qu'eux; il ne s'explique que par l'insatiation des poètes du xvi^e siècle, qui regardaient la mention d'un contemporain, dans leurs vers, comme un brevet d'immortalité qu'ils pouvaient accorder ou retirer à leur gré.

Il était naturel que Ronsard ne plaçât point dans son recueil définitif les pièces libres qu'il avait composées dans sa jeunesse. Quelques-unes d'entre elles, admises dans l'édition de 1623, ont été reproduites par nous. Un assez grand nombre d'autres, qui lui ont été attribuées sans preuve, et

1. Voyez à l'*Appendice*, p. cxxj, une pièce de ce genre, *L'Ordre tenu à l'Entrée de Madame Elizabet*, à laquelle Ronsard a pris une part assez difficile à déterminer exactement.

qui n'étaient pas de nature à être réimprimées, ont été énumérées par Blanchemain (VI, 337-340).

L'effort que Ronsard avait fait pour mener à bonne fin l'édition de ses œuvres, épuisa ses forces et augmenta les douleurs de goutte dont il avait déjà ressenti plusieurs fois les atteintes; nous apprenons de Du Perron (p. 1678) « qu'il demeura dix mois entiers perclus & arresté dedans vn liét. »

Le dernier séjour de Ronsard chez Galland dura du mois de février 1585 au 13 juin de la même année¹. Presque continuellement alité, il profitait des moindres intervalles que ses douleurs lui laissaient pour composer quelques vers. Son *Hymne à Mercure* date de ce moment. Il décrit ainsi ses souffrances au début de ce poème (VI, 316) :

*Encore il me restoit entre tant de malheurs
Que la vieillesse apporte, entre tant de douleurs
Dont la goutte m'affaut pieds, iambes & ioindure,
De chanter, ja vieillard, les mestiers de Mercure.*

Les vers suivants qui terminent presque la pièce, nous montrent Binet consolant Ronsard, et l'assistant dans les procès qui ajoutaient en ce moment d'ennuyeuses préoccupations à ses maux (VI, 320) :

*BINET, sois d'Apollon, dont la viue eloquence
Flate mon mal d'espoir, mon procez d'assurance,
Au lieu de tes beaux vers, du trafic de nostre art,
Des bonneurs de Mercure icy ie te fay part.*

Georges Critton, dans son éloge funèbre de Ronsard², évoque le souvenir des promenades que faisait Ronsard sous les arbres de la cour et des jardins, entouré des élèves, à qui il traduisait en français, vers pour vers, tantôt un passage d'Horace, tantôt un morceau de Virgile; mais, lors de ce

1. BINET, p. 1652.

2. *Georg. Crittonii laudatio funebris...* In-4°, ft. 10.

dernier séjour, le poète avait dû renoncer à ces douces occupations, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il parvint, le jour de Pâques, à s'avancer jusqu'à l'autel pour recevoir les sacrements, et à fléchir ses genoux endoloris.

Galland le portait de sa voiture à son lit, le soutenait quand il tombait en faiblesse, le couchait comme un enfant. Il avait soin surtout d'écarter doucement les visiteurs de marque, qui venaient en grand nombre de la Cour, du Palais, et même des nations lointaines, et dont l'affluence l'aurait importuné¹. Au mois de juin le poète quitta Paris et « se fit mener à Croix-val, qui estoit sa demeure ordinaire, pour estre vn lieu fort plaissant, & voisin de la forest de Gastine, & de la fontaine Bellerie, par luy tant celebrees, & pour estre le pais de sa naissance². » Ce voyage était déjà pour lui une difficile entreprise. Ne pouvant être transporté dans une voiture ordinaire, il « fit faire vn coche³ » dans lequel il se trouvait plus commodément installé. Son cher Galland ne voulut point le quitter et lui prodigua ses soins pendant ce douloureux trajet. Il semble avoir passé assez tranquillement le reste de l'été. Néanmoins il sentait ses forces décliner. Le vendredi 20 septembre, il mandait Jean Mirault, notaire royal à Saint-Paterne, et, en présence de quatre témoins, parmi lesquels

1. VEILLARD, *ft.* 32 v°.

2. BINET, p. 1653. — M. l'abbé Froger décrit ainsi l'état actuel des ruines de ce prieuré : « Au pied d'une colline que revêtent encore les arbres de « Gastine la Sainte, » sur la rive droite d'un petit ruisseau, la Cendrine, affluent du Loir, se dresse un corps de logis, seul débris du prieuré. Les anciennes ouvertures ont été murées, un enduit épais ne permet plus d'en retrouver la place : portes et fenêtres ont été ouvertes au gré des derniers propriétaires. Seuls, le toit aigu et un rempart, jadis orné de crochets sculptés dont il reste quelques spécimens, et que gardent encore à chaque base deux lions accroupis, rappellent le xvi^e siècle. » (*Ronsard ecclésiastique*, p. 35).

3. BINET, p. 1652.

se trouvait Louis de Bueil, sieur de Racan, père du poète, il faisait abandon en faveur de Galland de ses trois prieurés de Saint-Gilles, de Croix-Val et de Saint-Guingalois ¹.

Un mois plus tard, un appel désespéré, adressé par lui à son ami ², nous le montre dans le plus triste état de santé, pensant bien « s'en aller avec les feuilles. » C'est l'expression dont il se sert; mais conservant une grande fermeté d'âme, il souhaite de disparaître le plus tôt possible, puisqu'il n'est sur terre qu'un fardeau inutile, *iners terra pondus*.

« Quelques iours apres, comme la douleur luy augmen-
toit, & que ses forces diminuoient, ne pouuant dormir pour
l'indigestion, & grandes douleurs d'estomach, qu'il sentoit,
il enuoya querir avec vn Notaire le Curé de Ternay, pour
deposer le secret de sa volonté; ouït la Messe en grande de-
uotion, & s'estant fait habiller premierement, receut la
Chrestienne Communion, ne voulant tant à son aise recevoir
celuy qui auoit tant enduré pour nous, regrettant sa vie
passée, & en preuoyant vne meilleure. Ce fait, il se fit de-
uestir & remettre au liët, disant : Me voila au liët attendant
la Mort, terme & passage commun d'une meilleure vie :
quand il plaira à Dieu m'appeller, ie suis tout prest de partir.
Il renuoya le Notaire, luy disant qu'il n'y auoit encore rien
de pressé, & qu'il se portoit mieux apres auoir mis toute sa
fiance en Dieu ³. »

Par une triste conséquence des désordres de cette époque si troublée, il ne put pas même jouir de la tranquillité suprême dont nous entourons les mourants : des bandes protestantes revenant du siège d'Angers mettaient l'Anjou et le Vendô-

1. Voyez FROGER, p. 50, et *Saint-Guingalois de Château-du-Loir*, par l'abbé CHARLES, *Revue du Maine*, t. V, p. 380.

2. T. VI, p. 489.

3. BINET, p. 1653.

mois en alarme. Le moribond dut être transporté à Montoire, dans son bénéfice de Saint-Gille, où il se trouvait un peu moins exposé qu'à Croix-Val. Ce fut là que le 30 octobre il fut rejoint par Galland. Après y avoir solennisé la fête de la Toussaint, il revint à Croix-Val, accompagné de son ami.

Les insomnies étaient son plus cruel supplice. Il essayait de tromper la longueur du temps en dictant des vers que ses amis s'empressaient de recueillir¹. Quant aux remèdes, ils étaient tous inefficaces ; le pavot, dont il abusait, ne lui causait qu'une sorte d'abattement, qu'il décrit dans un sonnet où il porte envie aux animaux hibernants (VI, 301) :

*Heureux, cent fois beureux animaux qui dormez
Demy an en voz trous, soubz la terre enfermez,
Sans manger du pauot qui tous les sens affomme :
P'en ay mangé, j'ay beu de son iust oublieux
En salade, cuit, cru : & toutesfois le somme
Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.*

Plus calme dans la journée, il parlait avec la lucidité des mourants des maux de tous genres qui menaçaient encore la France. Binet, son minutieux biographe, nous le dit expressément. Du Perron, plus explicite, nous rapporte les paroles adressées à ce sujet par le poète à son ami Galland ; ce discours, car c'en est un, composé d'une façon artificielle, sent son exercice de classe ; Du Perron, plus préoccupé de l'effet oratoire que de l'exactitude biographique, le place le propre jour de la mort de Ronsard, ce qui achève de le rendre invraisemblable ; néanmoins les pensées dernières, exprimées par le poète dans ses lettres, dans ses vers, et probablement aussi dans ses entretiens, y sont habilement fondues. C'est du roman, je l'accorde, mais du roman histo-

1. BINET, p. 1655.

rique et contemporain, et à défaut de la vérité tout entière, que nous ne pouvons atteindre, nous soumettons ici à la sagacité du lecteur cet intéressant morceau, à travers lequel il en saura du moins découvrir quelques parcelles :

« Comme il cognut qu'il se vouloit mettre en deuoir de le consoler, mais que les pleurs & les souspirs luy empeschoient la parole, il prit le premier le propos & luy dit, Qu'il estoit bien-heureux de partir de ce siecle où il sembloit que tout alloit en confusion & en ruine : Que s'il y auoit quelque chose qui l'obligeast à desirer d'y demeurer plus long-temps, c'estoit l'affection qu'il portoit à ses amis, entre lesquels il tenoit le premier rang; mais qu'il se promettoit qu'ils ne seroient iamais esloignez l'un de l'autre, & que si leurs corps estoient separez, pour le moins leurs ames conuerseroient ensemble : Quant à luy, puis que c'estoit le plaisir de Dieu, il y obeissoit volontiers, & qu'aussi bien ceste vie ne luy estoit plus qu'une mort continuele : Qu'il ressentoit que Dieu l'appelloit à une meilleure & plus asseurée, qu'il en auoit diuers aduis, non seulement par le manquement de sa chaleur naturelle qui defailloit tout à fait, mais aussi par des presages qui venoient de plus loin, & que quelques nuits auparavant, comme tout le monde estoit sorti de sa chambre, il luy estoit apparu une grande lumiere, & là dessus luy recita ceste histoire dont mille personnes ont ouï parler¹. »

Après une quinzaine de jours passés à Croix-Val, il voulut revoir son prieuré de Saint-Cosme-en-l'Île, près de Tours. C'est Du Perron qui nous donne sur ce dernier voyage de Ronsard les détails les plus précis : « Ce Prieuré est situé en un lieu fort plaissant assis sur la riuere de Loire, accompagné de bocages, de prairies, & de tous les ornemens naturels qui embellissent la Touraine, de laquelle il est l'œil & les de-

1. Page 1681.

lices; ce qui le luy faisoit par dessus ses autres maisons, comme estant la plus propre à entretenir ses Muses & recréer la beauté de son esprit, & d'ailleurs le premier bien Ecclesiastique dont il auoit esté pourueu¹. Ne conseruant donc plus autre passion sinon de s'y voir transporter, à fin de jouir de ceste dernière felicité d'y mourir, & se persuadant que ses os y reposeroient plus doucement, il se fit mettre dans son chariot, tout perclus & estropié que ie vous l'ay décrit; & s'estant ainsi acheminé malgré les injures de l'air, trauailla tant de ceste première traite, qu'il alla coucher enuiron à trois lieuës de là, & l'autre lendemain d'après qui estoit vn iour de Dimanche (probablement le 17 novembre), arriua finalement à S. Cosme sur les cinq heures du soir. » (p. 1680.)

Binet, dont le récit, plus succinct, concorde d'ailleurs sur tous les points essentiels avec celui-ci, dit qu'il demeura « en chemin, & pour faire sept lieuës, trois iours entiers : pendant lequel temps, il eut deux foibleesses grandes. » (p. 1655.) Après huit jours de séjour à Saint-Cosme, sentant ses forces diminuer de plus en plus, « il fit venir pour estre consolé, l'un des Religieux nommé Jacques Desguez, aagé de soixante & quinze ans, Aumosnier de Saint Cosme, & issu de noble maison (car ceste

1. « La maison prieurale existe encore au midi du chevet de l'église, et, malgré quelques remaniements modernes, elle n'a pas trop perdu de son caractère primitif. C'était un logis du x^v^e siècle, comme une partie de l'église elle-même, avec des fenêtres carrées à meneaux croisés prismatiquement; un escalier de bois conduit au premier étage, et dessert, à droite et à gauche, deux vastes pièces à poutres sculptées et à hautes cheminées. Ronsard habitait probablement la chambre à droite, accompagnée d'un large cabinet et ornée au nord d'une pittoresque galerie, ou loge en bois, soutenue en saillie sur des poutrelles obliques; du haut de ce balcon rustique on a une belle vue sur les coteaux de la Loire. » (L'ABBÉ FROGER, *Ronsard ecclésiastique*.) Voyez : *Rapport sur la recherche des restes de Ronsard au prieuré de Saint-Cosme-lès-Tours*, par l'ABBÉ CHEVALIER. *Bulletin de la Société archéologique du Vendomois*, 1870, p. 170.

Religion n'en reçoit d'autre sorte) auquel, ainsi qu'il luy eust demandé de quelle resolution il vouloit mourir, il respondit assez aigrement en ceste sorte : Qui vous fait dire cela, mon bon amy ? doutez-vous de ma volonté ? ie veux mourir en la Religion Catholique comme mes ayeulx, bisayeulx, trisayeulx, & comme l'ay tesmoigné assez par mes escrits. L'Aumosnier luy dit lors, qu'il ne l'entendoit en ceste façon; mais que ce qu'il luy en auoit dit, estoit pour sçauoir s'il vouloit ordonner quelque chose par forme de derniere volonté, & pour tirer de luy-mesmes ceste resolution de bien mourir, qui a grande efficace quand elle naist en nous-mesmes, sans l'attendre d'autrui. Ronfard alors luy dit, Je desire donc que vous & vos confreres soyez tesmoins de mes dernieres actions. Alors il commença à discourir de sa vie. » (p. 1655.) Ce discours, très sommairement indiqué par Binet, est développé par Du Perron, qui le place, comme celui que nous avons reproduit ci-dessus, au jour même de la mort du poète. Comme il a évidemment pour fond principal les paroles qu'il a prononcées, nous avons jugé utile de le reproduire : « Lors commanda qu'on luy appellast tous ses Religieux... auxquels quand ils furent assemblez il commença à faire ceste declaration ; Qu'il recognoissoit qu'il auoit esté pecheur comme les autres hommes, voire beaucoup plus grand pecheur que la plus part des autres hommes : Qu'il s'estoit laissé decevoir aux charme de ses sens, & ne les auoit pas reprimez & chastiez comme il deuoit : Ce pendant, qu'il auoit tousiours tenu la foy & la religion que ses ayeulx luy auoient laissée ; qu'il auoit tousiours embrassé la creance & l'vnion de l'Eglise Catholique ; qu'il auoit mis vn bon fondement, mais qu'il auoit basti dessus, du foin, du bois & de la paille. Pour le regard du fondement qu'il auoit estably, il estoit tres-assuré qu'il demeureroit : Quant à ce qu'il auoit edifié dessus, il esperoit en la misericorde du Seigneur qu'il seroit consommé par le feu de sa charité & de son amour. Pourtant les prioit-il qu'ils creussent comme il auoit

creu, mais ne vescuissent pas comme il auoit vescu : neantmoins qu'il n'auoit iamais entrepris ny sur la vie, ny sur les biens, ny sur l'honneur de personne, mais que ce n'estoit pas dequoy se glorifier deuant Dieu. Puis s'apperceuant qu'ils auoient le visage tout trempé, adjousta qu'ils ne pleurassent point de le voir en l'extremité où il estoit, mais plustost deplorassent leur condition de ce qu'ils auoient encore à languir si long-temps apres luy. Que le Monde estoit vne perpetuelle agitation, vne perpetuelle tourmente, vn perpetuel naufrage; que c'estoit vne mer & vne confusion de pechez, de larmes & de douleurs, & que le seul port de toutes ces infortunes & miseres c'estoit la Mort. Pour luy, qu'il n'emportoit aucun desir ny aucun regret de la vie, qu'il en auoit effayé toutes les fausses & pretenduës felicitez, qu'il n'y auoit rien oublié qui luy eust peu apporter la moindre ombre de contentement, mais qu'à la fin il auoit trouué par tout l'Oracle du Sage, Vanité des vanitez. Que de la plus belle & plus louable de toutes ces vanitez, qui estoit la gloire & la renommée, il auoit eu autant de sujet d'en estre rassasié que personne de son siecle, qu'il en auoit jouy & triomphé par le passé, maintenant qu'il la laissoit & resignoit à sa patrie, pour la recueillir & posseder apres sa mort, & s'en alloit d'icy bas aussi content & assouuy de la gloire du Monde, comme desireux & affamé de celle de Dieu. » (p. 1681.)

Les sentiments chrétiens très sincères exprimés ici ne vont pas sans regrets; en imitant Horace, le poète n'auait su se défendre d'adapter parfois à la conduite de sa vie quelques-unes de ces pensées qu'il traduisait avec tant de charme : l'effroi de la fuite du temps, la hâte de le mettre à profit pour la volupté, en un mot, toute cette philosophie païenne résumée par lui dans ce vers de son ode la plus citée (II, 168) :

Cueillez cueillez vostre ieunesse.

Ce n'était pas la force, l'énergie, qu'il avait demandées aux Anciens. Son épicurisme n'avait rien de commun avec celui de Lucrèce; et les mâles accents de Sénèque et de Lucain, qui devaient si souvent inspirer notre Corneille, n'avaient jamais tenté sa Muse. Néanmoins, sevré des plaisirs par la maladie, rassasié de gloire, il abjura de bonne foi des doctrines qui avaient régné sur son esprit bien plus que sur son cœur; et, désabusé des espérances de la vie, il aspira avec une avide sincérité à celles de l'au-delà.

Après s'être ainsi mis en règle avec Dieu, il s'occupa de faire son testament, qu'il avait ajourné, nous l'avons vu, mais pour lequel il ne croyait plus pouvoir attendre. Le dimanche 22 décembre, il partagea ses biens entre l'Église, les pauvres de Dieu, ce sont ses termes, et ses parents et serviteurs. Nous n'avons pas le texte de ce testament, mais seulement celui d'une autre disposition dernière, datée de l'après-midi du même jour, et que nous ne pouvons nous expliquer. Ronsard y déclare, devant notaire, résigner Saint-Guingalois et Croix-Val en faveur de Gatien Moreau et René Guetier, prêtres du diocèse du Mans, et Saint-Gilles de Montoire, en faveur de Pierre Mouzay, prêtre du diocèse de Tours. Il ne fait dans cet acte aucune allusion aux dispositions analogues que, deux mois auparavant, il avait prises en faveur de son ami Galland. M. l'abbé Froger n'a pu deviner non plus à quelle influence était dû ce revirement. Nous ferons remarquer seulement que les témoins de cet acte sont tous des ecclésiastiques, et que Jacques Desguez, l'aumônier de Saint-Cosme, qui avait assisté Ronsard, le signe le premier. Par bonheur, ces dispositions, qui n'étaient évidemment pas conformes aux véritables intentions du poète, n'eurent qu'un effet momentané. Ceux qu'elles avaient désignés se hâtèrent de prendre possession des bénéfices qui leur avaient été attribués; mais M. l'abbé Froger nous apprend que Galland réussit plus tard à écarter ses concurrents et à

demeurer paisible possesseur de tout ce que son ami lui avait abandonné.

Le jour de Noël, il demanda au sous-prieur d'entendre sa confession, « célébrer en sa chambre, & luy distribuer la Communion, qu'il receut d'une singulière deuotion & plus grande qu'on n'eust attendu d'un personnage nourry parmy les débauches irréligieuses d'une Court, disant incessamment, que Dieu n'estoit Dieu de vengeance, ains de misericorde, & que ceste diuine douceur qu'il auoit entierement en l'imagination, luy aydoit fort à supporter ses douleurs, lesquelles il meritoit bien & de plus grandes. » (BINET, p. 1655). Quoiqu'il eût renoncé à tout, et que sa faiblesse fût extrême, le poète survivait encore, et son incessante occupation était de dicter des vers. Enfin, s'étant senti fort mal le 27 décembre, « il commanda sur les trois ou quatre heures qu'on luy apportast les Sacremens requis en telles extremitez, lesquels ayant sainctement & deuotement receus, & ayant dit les dernières paroles, il se tourna vers la paroy pour reposer... Enuiron... une heure apres, il sortit de ce sommeil, ou plustost de cest assoupissement : mais comme il se sentit esueillé, il reconnut que son discours commençoit à se troubler, & apprehenda que les assistans n'y remarquaissent de l'alteration, & qu'il luy arriuaist de leur dire quelque chose mal à propos. Pour à quoy remedier il appela sa garde, & luy commanda qu'elle prist garde à luy, & que quand il commenceroit à refuer elle le pouffast, & l'en aduertist : ayant encore ce beau soin au dernier acte de sa vie, de ne vouloir pas qu'il luy eschappast aucune parole indigne de l'esprit & de la bouche du grand Ronsard. » (DU PERRON, p. 1682).

« Semblable à celui qui sommeille, il rendit (son esprit) à Dieu, ayant les mains jointes au Ciel, & qui en tombant firent cognoistre aux assistans le moment de son trespas, qui fut sur les deux heures de nuit, le Vendredy vingt septiesme Decembre

mil cinq cens quatre-vingts cinq, ayant vescu soixante & vn an, trois mois & seize iours. » (BINET, p. 1656.)

Près de trois mois après, Desportes, réunissant à sa table plusieurs amis du poète, leur proposa de rendre à Ronsard des honneurs dignes de lui, dans la chapelle du collège de Boncourt, favorablement située pour réunir ses admirateurs. C'est ce que nous apprenons de Du Perron, qui s'exprime ainsi en dédiant à Desportes l'*oraison funèbre* qu'il prononça dans cette circonstance : « Vous la recevrez, s'il vous plaist, à vos perils & fortunes... Et vous souuiendrez, vous & ceux qui assisterent au festin qui se fit chez vous le Mardy dix-huictiesme de Mars, où le dessein de ces funerailles fut pris, que ie n'eue depuis le lendemain, qui fut le Mercredy des Cendres, iusques au Lundy suiuant qu'elle fut prononcée, pour m'y preparer. » (p. 1667.)

Binet rend compte en ces termes de l'imposante cérémonie célébrée par les amis du poète (p. 1657) : « Le sieur Galland... fit dresser vn magnifique appareil en la Chappelle de Boncourt, là où furent celebrées & imitées ses funerailles fort solennellement le Lundi 24. de Feurier, 1586. Le seruice mis en Musique nombrée, animé de toutes sortes d'instrumens, fut chanté, par l'eslite de tous les enfans des Muses, s'y estans trouuez ceux de la Musique du Roy, suiuant son commandement... Je n'aurois iamais fait, si ie voulois descrire par le menu les Oraisons funebres, les Eloges & vers qui furent ce iour sacrez à sa memoire, & combien de grands Seigneurs auec ce genereux Prince de Valois, accompagné du Duc de Joyeuse, & du Reuerendissime Cardinal son frere, ausquels Ronsard appartenoit, honorerent ceste pompe fu-

nebre, à laquelle l'élite de ce grand Senat de Paris daigna bien assister, comme à vn acte public, fuiuite de la fleur des meilleurs esprits de la France.

« Apres dîner le sieur Du Perron prononça l'Oraison Funebre avec tant d'eloquence, & pour laquelle ouïr l'affluence des Auditeurs fut si grande, que Monseigneur le Cardinal de Bourbon, & plusieurs autres Princes & Seigneurs furent contrains de s'en retourner pour n'auoir pu forcer la presse...

« A l'issuë de l'Oraison fut représentée vne Eclogue par moy faicte, pour fermer cest acte funebre. » La pièce dont parle ici Binet, intitulée : *Perrot. Eclogue meslée*, est adressée « A Monseigneur le Duc de Joyeuse, Admiral de France. »

Il y avait longtemps que Binet travaillait avec ardeur à réunir, suivant l'usage du temps, un imposant *Tombeau* poétique en l'honneur de Ronsard. Il avait songé à lui rendre cet hommage, bien avant que Desportes eût l'idée d'organiser la cérémonie funèbre du collège de Boncourt. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante, écrite par lui à Sainte-Marthe, le 24 janvier 1586¹.

« A Monsieur, Monsieur de Sainte Marthe, Tresorier
general de France
A Poitiers.

« Monsieur, lamitié que jay receue de Monsieur de Ronsard & qu'il vous a departie lors qu'il viuoit, pour les vertus rares qu'il recognoissoit en vqus, m'ont incité à vous rescrire & vous prier dhonorer sa memoire de quelques vers affin de les mettre au rang de ceux que i'assemble pour son tombeau. Je sçay que sa memoire est assez illustree par ses

1. Nous devons la communication de cette lettre, demeurée jusqu'à ce jour inédite, à l'obligeance de notre confrère, M. Ludovic Lalanne. Elle se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, manuscrits, In-fol. n° 292, ft. 39.

propres escritz mais si nous ne l'honorons gueres dauantage pour les vers que nous luy sacrerons nous pourrions encourir vn deshonneur ne faisant pour luy ce que nous n'auons refusé pour d'autres de moindre vertu. Je ne vous mande rien de sa mort qui est tout asseurée au grand regret de la Muse françoise mais ie vous puis asseurer que la plus part de ses amis, ie dy de ceux dont luy mesme il a fait cas & estime, mont ja baillé pour satisfaire à mon desir. Vous estes lun de ceux quil a le plus estimé comme il ma dit maintesfois, voila pourquoy plus asseurement jattens de voz nouuelles. Monsieur Rapin se recommande à voz bonnes graces comme aussi je fais de bien bon cœur, priant Dieu,

« Monsieur, de vous donner autant d'heur que voz vertus en meritent. De vostre maison à Paris ce XXIII^e Ianvier 1586.

« Vostre tres-humble seruiteur. CL. BINET. »

Binet aurait souhaité que sa biographie de Ronsard, et le *Tombeau* qu'il avait préparé, pussent paraitre à la date des obsèques célébrées au collège de Boncourt. N'ayant pu y parvenir, il publia seulement ce jour-là *Les derniers vers de Pierre de Ronsard* (t. VI, p. 297-304), précédés de l'épître suivante :

A LA NOBLE ET VER-
TVEVSE COMPAGNIE QVI A
HONORE LES OBSEQVES DE

*Monsieur de Ronsard, Prince des
Poëtes François.*

« MESSIEVRS, l'honneur que vous faites à l'heureuse memoire de feu Monsieur de RONSARD, assistant à cet office funebre dressé par la pieté singuliere de Monsieur Galland, son plus fidele amy, est vn dueil public, par lequel vous n'honorez ou regrettez pas seulement vn Ronfard, comme le premier de

la France, qui a si heureusement enrichi le tresor de nostre langue, & de la Poësie : Mais par mesme moien vous honorez nostre France mesme, & regrettez bien à propos ses miseres, ausquelles il n'a point desiré de suruiure. Si la diligence des ouuriers l'eust permis, le papier tant honoré du beau nom de Ronsard eust tesmoigné son dueil, & accompagné voz regretz de la noire teinture des vers des plus choisis personages de notre France, que i'ay prié de ce deuoir, & des principaux points du cours de sa vie que nous auons dressé, non pour illustrer sa memoire dauantage, ains pour n'obscurcir la nostre, si nous faisons autrement. Mais le temps, maistre de noz actions, ne l'a sceu permettre pour ce iour. Seulement il nous a permis de vous presenter les derniers enfans de sa Muse, conçeus au liët de la mort, & comme naissans de son tombeau, asçauoir les deux Epigrammes en forme d'inscriptions, les Stances, & les quatre premiers Sonets recueillis par Monsieur Galland, lors qu'estant à Croix-Val tormenté cruellement de grandes douleurs, & ne pouuant dormir durant les longues nuits d'hiuer, il le prioit d'escrire au matin ce qu'il auoit composé la nuit : Et les deux derniers Sonets escripts soubz luy peu auant sa mort (dictant, priant, & mourant tout ensemble) par vn des Religieux de son prieuré de Sainct Cosme lez Tours, auquel lieu s'estant fait, tout malade, transporter de sa maison de Croix-Val, quelques iours au parauant, finalement desnüé de toutes ses forces, plein de foy toutesfois, & d'entendement, il a rendu son esprit à Dieu. Lequel ie prie,

« Messieurs, en recompense de ce dernier office vous vouloir tousiours accompagner de sa grace. De Paris, ce XXIIII de Februrier M. D. LXXXVI.

« Vostre tref-obeissant

« seruiteur C. B. »

Trois ans après ces imposants hommages rendus à la mé-

moire du poète, son souvenir n'était pas même consacré, dans le prieuré de Saint-Cosme, par une simple inscription, ainsi que nous le prouve le témoignage d'Estienne Pasquier (*Recherches*, liv. VII, col. 730) : « Il fut enterré à costé fenestre de l'autel, si vous entrez dedans l'Eglise, sans qu'il y ait aucune remarque de tombeau, fors une vingtaine de carreaux neufs de brique, au milieu de plusieurs autres vieux. Qui fut cause qu'un jour de Saint Marc, l'année mil cinq cens octante neuf, oyant vespres en ce lieu, poussé de son influence, ou bien d'un juste despit de voir ce grand personnage en une sepulture si pauvre, fis sur le champ ceste... Epitaphe. »

Cette épitaphe en vers latins, pur hommage littéraire, ne changea rien à l'état de la sépulture du poète. Ce fut seulement en 1609 que Joachim de La Chétardie, conseiller-clerc au Parlement de Paris et prieur-commandataire de Saint-Cosme, voulut perpétuer dans ce monastère la mémoire de son illustre prédécesseur. Pour cela il prit dans le *Tombeau de Ronfard* (éd. de 1623, p. 1713) une épitaphe latine, composée par Jean Héroard, médecin du roi, et y ajouta un titre et une dédicace, ce qui forma l'inscription suivante :

EPITAPHIVM PETRI RONSARDI

POETARVM PRINCIPIS ET HVIVS CÆNOBII QVONDAM
PRIORIS.

D. M.

CAVE, VIATOR, CAVE, SACRA HÆC HVIVS EST.
ABI, NEFASTE, QVAM CALCAS HVIVS SACRA EST.
RONSARDVS ENIM IACET HIC,
QVO ORIENTE ORIRI MVSE,
ET OCCIDENTE COMMORI,
AC SECVM INHVIMARI VOLVERVNT.
HOC NON INVIDEANT, QVI SVNT SVPERSTITES,
NEC PAREM SORTEM SPERENT NEPOTES.

IN CVIVS PIAM MEMORIAM
 IOACHIM DE LA CHETARDIE,
 IN SVPREMA PARISIENSI CVRIA SENATOR
 ET ILLIVS, VIGINTI POST ANNOS,
 IN EODEM SACRO CÆNOBIO, SVCCESOR
 POSVIT.

Colletet, qui la reproduit dans sa *Vie de Ronsard* (BLANCHERMAIN, *Œuvres inédites de Ronsard*, p. 117), ajoute :
 « La voicy en françois en faueur de la satisfaction des dames
 qui pourront ietter les yeux sur cet ouurage :

« EPITAPHE DE PIERRE DE RONSARD,
 PRINCE DES POETES ET AVTREFOIS PRIEVR DE CE
 MONASTERE.

« ARRESTE, PASSANT, ET PRENDS GARDE; CESTE
 TERRE EST SAINCTE. LOIN D'ICY, PROPHANE!
 CESTE TERRE QVE TV FOYLES AVX PIEDS EST VNE
 TERRE SACREE, PVISQVE RONSARD Y REPOSE.
 COMME LES MVSES QVI NAQVIRENT EN FRANCE
 AVECQVE LVY, VOVLVRENT AVSSI MOVRIE ET S'EN-
 SEVELIR AVECQVE LVY, QVE CEVX QVI LVY SVRVI-
 RENT N'Y PORTENT POINT D'ENVIE, ET QVE CEVX
 QVI SONT A NAISTRE SE DONNENT BIEN DE GARDE
 D'ESPERER IAMAIS VN PAREIL ADVANTAGE DV CIEL.

« C'EST A LA MEMOIRE DE CE GRAND POETE QVE
 IOACHIM DE LA CHETARDIE, CONSEILLER AV SOV-
 VERAIN PARLEMENT DE PARIS ET, VINGT ANS
 APRES, SON SVCCESSEVR EN CE MESME PRIEVRÉ, A
 CONSACRÉ CESTE INSCRIPTION FVNEBRE. »

M. Achille de Rochambeau nous apprend, dans la *Famille*

de Ronsard, l'histoire des diverses translations de cette épitaphe : « En 1744, par suite de la suppression du prieuré Saint-Cosme, les chanoines de Saint-Martin de Tours, dont relevait ce bénéfice, firent enlever le cénotaphe de Ronsard pour le placer dans leur salle capitulaire, où il demeura jusqu'à la démolition de leur église monumentale, ordonnée en 1793. Après différentes vicissitudes, le marbre qui conservait l'élogieuse épitaphe fut apporté à Blois et relégué dans les greniers de l'évêché, d'où il passa enfin au Musée, en 1857. » Il y figure sous le n° 765. La consécration de l'épitaphe par La Chétardie, qui était probablement inscrite sur une plaque de marbre séparée, a disparu. L'inscription est surmontée d'un buste en plâtre, qui est considéré comme un moulage de celui que La Chétardie avait placé sur le monument érigé au prieuré de Saint-Cosme.

Tout le monde connaît, quand ce ne serait que par le jugement de Boileau, l'étrange discrédit dans lequel les vers de Ronsard étaient tombés au XVII^e siècle; il était tel que Ménage n'hésite pas à dire en parlant des ouvrages du poète (*Menagiana*, III, 103) : « Je crois qu'il feroit très-difficile dans ce temps-ci de rencontrer une personne qui osât se vanter de les avoir & de les lire, » et que Scarron, plaidant contre son père, croit établir indubitablement son peu de raison en disant (t. II, p. 67, éd. de 1719) : « Il a menacé cent fois son fils aîné de le desheriter, parce qu'il lui osoit soutenir que Malherbe faisoit mieux des vers que Ronsard. » On voit que le poète n'était plus à la mode. Il fut très longtemps avant d'y revenir. En 1827, l'Académie mettait au concours un *Tableau de la Littérature française au XVI^e siècle*. Dans leurs discours sommaires et forcément superficiels, les deux lauréats, Philarète Chasles et Saint-Marc Girardin, mêlent à peine quelques timides éloges aux critiques banales adressées à Ronsard. Un troisième concurrent prend le plus long, s'attarde aux séductions de la route, ne

songe plus au but à poursuivre. Ébloui par une floraison poétique dont la nouveauté augmente le charme, il oublie d'abord, et néglige ensuite volontairement la moitié de son sujet : la prose. Transfuge de l'École de médecine, il apportait dans la littérature un peu de l'indépendance et de la rigueur des méthodes scientifiques. A l'*Histoire de la Poésie du XVI^e siècle* il consacre tout un volume, dont Ronsard est le héros ; puis, comme une si exorbitante nouveauté ne pouvait se passer de preuves, Sainte-Beuve fait un choix des plus inattaquables poésies de Ronsard, et en forme un second volume, qui passe à la faveur du premier.

Le scandale fut grand, le succès ne fut pas moindre. Ronsard devint, ou, pour mieux dire, redevint le dieu du jour. Ses œuvres furent la bible de l'école romantique. Sainte-Beuve offrit à Hugo un magnifique exemplaire de l'édition de 1609. Ce fut l'album du cénacle, et ses marges se couvrirent de vers en l'honneur des hôtes de la place Royale.

La preuve la moins équivoque du succès réel et durable de Ronsard fut le retour à lui des libraires, dont il n'avait guère eu à se louer de son vivant, et à qui il reprochait (VI, 487) de « proffiter de tout, recevoir tousiours & ne donner iamais rien. »

En 1857, Jannet crut le moment venu de renouer la chaîne des éditions complètes du poète, interrompue dès 1629, c'est-à-dire depuis plus de deux cents ans, et il en confia le soin à Prosper Blanchemain, qui se mit au travail avec une ardeur, une conviction, une foi au-dessus de tout éloge, et employa dix années à cette publication. Elle n'était pas encore achevée, quand, en 1866, Lemerre, qui s'était fait connaître en imprimant les œuvres des jeunes poètes, aujourd'hui célèbres, du *Parnasse contemporain*, projeta de remettre en lumière, non plus seulement Ronsard, mais son école toute entière : *La Pléiade française*. Depuis lors cette

longue publication, qui s'étendait chemin faisant au delà des prévisions premières, s'est continuée lentement, trop lentement, impatientant parfois, sans les décourager jamais, les fervents admirateurs de Ronsard, que je suis heureux de remercier ici de leur inépuisable indulgence.

CH. MARTY-LAVEAUX.





APPENDICE

I.

DOCUMENTS

relatifs à Loys de Ronffart, père du Poète.

I.

(Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 3037, f° 96.)

A. MONSEIGNEVR

Monseigneur le Grant Maistre.

Mons^r. La suffisance de Mons^r le tresorier babou present porteur me gardera de vous faire longue epistre mais bien vous aduertiray de la bonne sante & disposition en quoy sont messeigneurs qui ne pourroit estre meilleure comme amplement serez informe par mondict s^r le tresorier et pareillement de leur traictement & estat de viure.

Mons^r & mademoiselle de chaigny & les autres seruiteurs & seruantes de mesdicts s^{rs} sont arriuez en ceste ville deliberez chacun en leur endroiect de bien soigneusement seruir mesdicts seigneurs en attendant que autrement le Roy & madame y aient pourueu. Et cependant mon^s ie seray seruir pour la bouche de mesdicts

1^{re} les officiers les plus capables et souffisans qui soient de par deçà. Et pource que du demourant du faict & conduicte de la maison mondit s^r le tresorier & moy en auons tenu propos ensemble & aussi que ie luy ay baille vng memoire des officiers qui furent mener a barcelonne estans es galleres & ailleurs je ne vous en diray dauantaige sinon que ie vous supplie mon^sr treshumblement me tenir en vostre bonne grace pour humblement recommande & comme lung des anciens seruiteurs de vostre maison, & qui sest employe au seruice des Roys par l'espace de quarente ans & dauantaige mon^sr quil vous plaise faire entendre ausdicts s^r & dame la peine & trauail que iay soufferte pardeca pour le seruice de mesdicts s^r en maniere que par vostre moyen elle puisse estre recongneue par cy apres et ce faisant ie vous en seray trestenu & oblige. Cy fera la fin de ma lettre. Priant nostre Seigneur mon^sr quil vous donne bonne & longue vie.

De Pedrace le xv^e janvier.

Dung de voz humbles et obeissant seruiteur (*sic*) cest

RONSART.

2.

(Dédicace de l'ouvrage intitulé : *Les Triumpbes de la Noble & amoureuse dame. Et lart de bonnestement aymer. Compose par le Trauerseur des voyes perilleuses* (Jean Bouchet). Paris, 1536, Sign. A ii v^o. In-f^o.)

✠ A noble & puissant messire
Loys Rouffart (*sic*) cheuallier feigneur de la Possionniere et de noire terre, & maistre dostel de trefillustre prince mōseigneur le Daulphin premier enfant de France : Iehan Bouchet de Poictiers humble salut.

*Recogitant nuyt & iour lexcillance
De celle amour, que par begniulance
Auez a moy, treshardy cheuallier
Non daujourdhuuy seullement ne de bier,*

Mais il y a des annees lunaires
 Neuf vingt au iust, & quinze de solaires
 Quant il vous pleut a Paris me appeller
 Et des secretz aucuns me reueller
 Du tant noble art de doulce rethorique
 Dont vous auez le scauoir & pratique,
 Par le moyen dequoy ie corrigeay
 Le chapelet des princes, que erigeay
 A la rigueur de toute quadrature
 Et du rentrer & clore en louverture,
 En tous mes vers de epistres leonyns
 Je entremeslay de puis de feminins
 En masculins deux a deux, dont la taille
 Resonne fort, fil aduient quon ni faille,
 Mais peu de gens gardent celle rigueur,
 Car a la faire y a peine & longueur,
 Aussi que auez supporte mes ouurages
 Contre leffort des veneneux langages,
 Et soubstenu par vostre cler esprit
 Tout ce que iay par cy deuant escript
 Sil est venu deuant vous par fortune
 Sans abuser de louange importune.

De tous ces biens assez memoratif
 A vous mon seigneur comme superlatif (sic)
 De bien escrire en francoys ritbme & prose
 Ne pny celler tout ce que ie compose
 Et mesmement ung ouurage nouveau
 Que trouuerex comme il me semble beau.

.
 Trouue me suis ou lon tenoit sermons
 Des gens de bien : qui ont passe les mons
 Pour guerroyer & faire au roy seruice :
 Et pour le vray iay sceu quen exercice
 Ou aultre charge, auez iceulx passez
 Vingt et deux fois : avec dbonneur assez.

Premièrement fustes a la bataille
 Qui fut en mer : quon nomme la rapaille :
 Puis a Nauarre : & a Dast la comle
 Ou buyt tournoys fistes : tout bien compte.

Sans vous ne fut ne sans vostre entreprinse
 Milan conquis : Alexandrie prinse :
 Et Loys Sforce emmene prisonnier :

*Ou fustes faict et creé cheuallier :
 Avec le Roy en voz ans fors et ieunes
 Fustes aussi quant il retira Genex
 Et vous mena pour Saulses assieger
 Le feu signeur de dunoyz : Et ranger
 Vous sceustes bien soubz royalle diuise
 Quant on dompta la force de Venize :
 Ou le feu Roy si bien ouurer vous veit
 Que cheuallier de rechief il vous feit.*

*Fustes vous pas au camp sainte Brigide :
 Ou le roy mist Souyffes soubz sa bride :
 Ouy pour certain, non sans loz meriter.*

*Ont pas voulu les roys vous beritier
 Du noble estat des cens mansionnaires,
 Que nous nommons royaux pensionnaires,
 Qui sont choiziz pour estre a lentour deulx
 Et les deffendre en arroys belliqueux.*

*Bien verrez donc si iay suiuy les termes
 De ceulx qui sont aux nobles armes fermes.
 Quant au blason des armes et diuis
 (Dont iay parle, voyre escript mon aduis)
 Vous en scauez autant que feit onc homme,
 Et en auez fait vng recueil et somme
 Puyz peu de temps, et vng aultre traicte
 Ouquel auez tresamplement traicte
 Comme on se doit es maisons des grans princes
 Entretenir par regnes et provinces,
 Ce que tresbien congnoissez et scauez
 Car quarante ans y a que vous auez
 Toujours seruy la couronne de france
 Tant en son eur, que infortune et souffrance.*

*Et tellement que a monsieur le Daulphin
 Et a monsieur Dorleans son cher frere,
 Lors que en bostaige on lieu du roy leur pere
 Furent menez, deulx on vous ordonna
 Maistre dostel, ce faix on vous donna
 Pour vostre sens preudhommie et prudence,
 Grant loyaulté, noblesse et prouidence,
 Et par quatre ans fix moys ou enuiron
 Plus endurant que a tirer auiron
 Ayant douleur avec vous pour compaignie*

*En cest estat les auez en espaigne
Toujours seruiſ, combien que par deux ans
A grans regretz, meſſieurs leſdictz enfans
Furent ferrez en vne chambre cloſe.*

*Et neust eſte rethorice la nymphe
Qui vous tranſmiſt par le ſien paranymphe
En la priſon ancre plume et papier
Dennuy et deul neuffies pas peu pier
Mais vous bailla le paſſetemps de eſcripre
Et compoſer deux traictez que deſire
Eſtre monſtrez par bonne impreſſion
Ce ſont ces deux dont iay faict mention.*

3.

EPISTRE CXXVI.

*(Epiſtres Familieres du Trauerſeur (Jean Bouchet). 1545. In-fol.
f. lxxxii v°. — Voyez auſſi les epiſtres xcvi et xcviij.)*

EPISTRE de L'acteur a meſſire Loys Rouſſart (*sic*)
Cheualier, maïſtre d'hoſtel de monſieur le
Daulphin, & ſieur de la Poiſſonniere reſpō-
ſiue a vne petite lettre miſſiue q̄ lediſt Rouſ-
ſart auoit luy meſme baillée a l'acteur en la
ville de Chaſtelleraud ou ſe rencōtrèrent.

*O Iour beureux, beure bien fortunée
Ou le bon Dieu la grace m'a donnée
De vous auoir (monſeigneur) ce iour veu,
O, que ie ſuz de trefgrand beure pourueu
Quand ie receu de voz mains celle lettre
Qu'il vous plaiſoit a Poiſiers me tranſmettre
Et la liſant me tomberent des yeulx
Larmes de ioye, & ſouſpirs gracieulx
Venoient du cuer, voire de telle ſorte
Que ne ſcauois de mon parler la porte
Pour humblement vous rendre les merci
Que ie vous doy des ans a plus de fix.*

Rouſſard. — 1.

b

*Premierement pour celle amytié bonne
 Qu'auez monstrée a ma simple personne,
 Car fustes cause, & moien principal
 D'auiro du Roy mandement special
 Pour receuoir ma fille on monastere
 De sainde croix pour viure en vie austere,
 Ou elle auoit tresgrant deuotion,
 Sans que payasse aulcune pension :
 Et quelques part monsieur ou ie puisse estre
 Cest' amytié vous donnez a congnoistre
 En extollant mon tant debile esprit,
 Et ce que i'ay redigé par escript
 Pour me donner bonneur par auantage
 Plus que ne vault le maistre, ne l'ouurage,
 Car tout le loz qui de vous vient & sort
 Est creu de tous a vostre seul rapport,
 Autant & plus que d'homme de ce royaulme (sic)
 De vostre estat, portant la lance & beaulme.
 Et la raison, c'est que voz entendez
 Latin, Francois, & que tousiours tendez
 A extoller la vertu sur le vice,
 Et qu'a trois Roys vous auez faict seruiçe,
 Comme a present de corps, & de conseil,
 Tel qu'il n'en est de plusgrant ou pareil.*

*Escript soubdain soubz mon petit cachet
 Par le vostre humble obeissant Boucbet.*

II.

LETTRE DE TONSURE

de Pierre de Ronsard.

(2^e livre des *Insinuations ecclésiastiques du diocèse du Mans*, f^o 28 r^o.
— Voyez l'Abbé FROGER, *Ronsard ecclésiastique*, p. 7.)

NOVERINT vniuersi quod nos Renatus Bellayus miseratione diuina episcopus cenomanensis dilecto nostro Petro filio nobilis viri Ludouici de Ronffart et domicelle Iohanne de Chauldrier parrochianorum S^{ti} Geruasij de Culturis nostre dioecesis cenomanensis oriundo in et de legitimo matrimonio procreato sufficientisque ætatis & literature reperto tonsuram in Domino contulimus clericalem.

Datum apud nostrum castrum de Tholeuo predictæ nostre dioecesis cenomanensis sub sigillo nostro die sexta mensis martii anno domini millesimo quingentesimo quadragesimo secundo.

Ainsi signé : Testu, & sellé sur queue simple de cire rouge l'original de la presente lettre de tonsure au dos de laquelle est escript : la presente insinuation a esté présentée et insinuée au greffe par ledit Pierre de Ronffart comparant en personne le xxviii iour de novembre l'an mil v^e cinquante et quatre (1543, nouv. style).

BRYANT.

III.

LES QVATRE PREMIERS LIVRES DES ODES.

M. D. L.

Surauertissement au Lecteur.

DEPVIS l'acheuement de mon liure, Lecteur, i'ai entendu que nos consciencieus poëtes ont trouué mauuais de quoi ie parle (comme ils disent) mon Vandomois, écriuant ore charlit, ores nuaus, ores ullent, & plusieurs autres mots que ie confesse veritablement sentir mon terroi. Mais d'autant qu'ils n'ont point de raisons suffisantes, ie ne daigneroi gaster l'encre pour leur faire entendre leur peu de verité. T'auertissant seulement de ne suiure l'erreur de telle grasse ignorance, mais fortifié de la raison qui me fauorise, ne te laisser piper par leurs songes & vaines bourdes. Car tant s'en faut que ie refuse les vocables Picards, Angeuins, Tourangeaus, Manisfeaus, lors qu'ils expriment vn mot qui defaut en nostre François, que si i'auoi parlé le naïf dialecte de Vandomois, ie ne m'estimeroy bani pour cela d'éloquence des Muses, imitateur de tous les poëtes Grecs, qui ont ordinairement écrit en leurs liures le propre langage de leurs nations, mais par sur tous Theocrit qui se vante n'auoir iamais attiré vne Muse étrangere en son país. Μουσὸν δ' ὀνόμαζεν οὐκ ἑστὸς ἑλάνθων. Quand à ce mot charlit, qu'ils reprennent tant, si l'on veut de bien pres regarder l'étymologie, tu le trouueras meilleur que chalit, & plus antique François, comme sentant encore le vieil age auquel nos premiers deuanciers erroient ça & la, portant leurs lis sur des chars, comme les Scythes, & ceus qui habitent vne partie de l'Afrique; encores auiourdui voit on en la plus grande part des maisons champestres les lis estre faits à roue, pour estre plus glissans, & faciles à manier. Non que tel etymologie me plaise, ou qu'il soit nécessité d'i auoir egard, ni en cestui-ci, ni aus autres : seulement i'ai bien voulu reboucher vn peu les dens de ces abboyeurs

par telle deriuation, affin qu'une autrefois ils ne soient si prompts à les affiler contre celui qui ne les pourroit ouïr gronder, sans les peliffer par raisons plus fortes, que celles qu'ils auroient mises en auant pour me rechigner ou me mordre. Au surplus, lecteur, ie te veil bien auertir de ce verbe ie va, tu vas, il vat, en lieu de dire ie voi, tu vas, il va, lequel i'ai forgé au patron de ie ba, tu bas, il bat, car en lieu que l'un estoit irregulier, tu en auras un autre mieus forgé, & plus François, qui est la seule touche sur laquelle tu dois examiner tes vocables sans les faire monstrueux, & mal ordonnez, comme iadis estoit ce mot hymne que i'ai refondu dedans la propre forge Françoisé, le finissant par nostre propre terminaizon inne, rimant hinne surdiuine, benine, dinne, outant le g superflu; & si tu me dis qu'il estoit François au parauant, ie te répon que c'estoit un monstre, & géant, pour n'auoir vne seule terminaizon semblable à la sienne, se finissant en mine, & si tu en treuues quelque autre, lors i'avourai ta raison, ce pendant ie ferai seruir la mienne, qu'auecq' le tens tu appreuueras, d'autant que c'est vne regle generale d'approprier sur la terminaizon françoise tous les mots tirés des Italiens, Latins, & des Grecs, pour l'ornement & perfection de nostre langue. »

IV.

LETTRES DE MARGUERITE DE FRANCE,
DUCHESSE DE SAVOIE,
en faveur de Ronsard.

I.

Au Roi.

(Bibliothèque nationale, manuscrits français, fonds Dupuy,
n° 211, f° 28.)

MONSIEUR encores que ie sache lonneur et bonne chere que vous faictes a monsieur de ronsard pour ses louables vertus qui sont telles quil na besoing daucune recommandacion enuers vostre mageste si est ce que layant tousiours congneu des son ieune age et tous les siens fort adfectionnes a vostre couronne iay bien ose prendre la hardiesse de vous suplier tres humblement monseigneur luy voulloir donner quelque bonne abeye afin quil ne pense plus a aultre chose qua escrire vos louanges et a perpetuer vostre nom, et me semble monseigneur que vous deueries estimer a grand heur dauoir durant vostre regne vng tel personnage aupres de vous car a la verite cest le premier de nostre temps estant estime tel non seulement par la france may par tous les lieux ou ses escripts sont leuz des gens scauans.

Monseigneur sans lamitie que ie scay que vous luy portez ie vous en dirois dauantage may sachant que vous congnoisses asses ses merites ie vous supliroy seulement encores vng coup de lauoir pour recomande et moy tres humblement a vostre bonne grace priant dieu monseigneur vous donner autant dheur et de contentement que vous en souhaiſte

Vostre treshumble et tresobeissante tante et fagete

MARGVERITE DE FRANCE

2.

A la Reine-mère.

(Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 3182, f° 14.)

MADAME, Encores que je soye bien asseuree de la bonne congnouissance que vous auez des labours & merites du sr de Ronfard & que pour ses vertuz & rares qualitez il vous soit assez recommande, si ne veulx je faillir, pour le desir que jay de long temps eu de son bien et aduancement & pour lesperance quil a tousiours eue en vostre aide & faueur, de vous escripre ce mot de lettre en sa recommandation et vous supplier Madame le vouloir tant pour lamour de moy que pour respect mesme tenir tousiours en vostre bonne grace, et le pourueoir de quelque benefice, pour de plus en plus luy donner moyen de continuer les labours quil a jusques icy entrepris au proffit & honneur de toute la france. Et daultant Madame que je suis certaine que telz personaiges estans congnoz de vous comme ledict Ronfart est ne peuuent sinon trouuer secours & aduancement en vostre endroict je ne vous en feray pour cestheure aultre plus humble priere, me remettant a la bonne volunte & faueur quil vous a tousiours pleu porter a ceulx qui vous ont este recommandez de ma part, qui met Madame vne obligation si grande que je ne puis sinon vous en demourer toute ma vie redevuable, & sur ce point je me recommanderay treshumblement a vostre bonne grace priant dieu vous donner Madame en sante tresbonne & longue vie.

De Ryelle ce iiij^e iour de May.

Vostre treshumble et trefobeissante seur et subgette

MARGVERITE DE FRANCE.

V.

LETTRE DE CHARLES IX

au Cardinal Henrique.

(Archives nationales de Portugal, corpo. chron., part 2^e, ma. 248, doc. II. — Voyez l'Abbé Froger, *Ronsard ecclésiastique*, p. 70. Cette pièce avait été signalée dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 2^e série, t. V, p. 74.)

A tres excellent & tres illustre prince nostre tres cher & tres amé cousin le Cardinal infant de Portugal.

Tres excellent & tres illustre Prince, nostre tres cher & tres amé cousin. Ayant entendu la singuliere affection que notre amé & feal conseiller aulmosnier ordinaire, maistre Pierre de Ronsard, gentil-homme Vandomoye, a au service grandeur & prosperité de l'ordre de la Croix du Christ & pour mieux s'y employer de paruenir au rang des Cheualiers dudit ordre, nous escripuons presentement à nostre tres cher & tres amé bon frere & cousin le roi de Portugal, en faueur dudit de Ronsard, à ce que son bon plaisir soit le y vouloir recevoir. Et sachant combien vous pouuez pour luy en cest endroit, nous auons bien voulu vous prier, comme nous faisons bien affectueusement, vouloir moyenner au dit de Ronsard ceste grace enuers nostre dit bon frere, de laquelle nous sommes asseurez qu'il l'en trouuera digne pour estre personnaige tres excellent en sçauoir & qui nous a faicts de grands & signallés services à l'honneur de nous & de la republicque françoise nous est grandement recommandé. Vous asseurant que nous receurons à singulier plaisir la faueur qu'il vous plaira luy impartir en nostre consideration & dont nous nous souuiendrons quand en pareil cas d'aucune chose nous voudrez requerir. Priant Dieu, tres excellent & tres illustre prince, vous auoir en sa sainte garde.

Escript à Soissons, le XIII^e iour de Novembre 1570.

CHARLES.

VI.

SVR LA MAISON DE L'AVTHEVR,

qui estoit autrefois la demeure de Ronsard, au faubourg
Saint-Marcel (1638).

*Il ne voy rien icy qui ne flatte mes yeux ;
Cette cour du balustre¹ est gaye & magnifique ;
Ces superbes lions, qui gardent ce portique,
Adoucissent pour moy leurs regards furieux.
Ce feuillage animé d'un vent délicieux²
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique ;
Ce parterre de fleurs, par un secret magique,
Semble avoir defrobé les estoiles des cieux.
L'aimable promenoir de ces doubles allées³,
Qui de profanas pas n'ont point esté foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens !
Dexir ambitieux d'une gloire infinie !
Le trouue bien icy mes pas avec les siens,
Et non pas dans mes vers sa force & son génie.*

1. Elle a quatre piez en carré.
2. Un grand meurier dont il vendoit les meures.
3. Les allées sont de quatre piez chascune.

(Ces trois notes ironiques sont de Tallemant des Réaux, qui a reproduit ce sonnet dans l'historiette sur Colletet. (ÉD. DE MONMERQUÉ ET PAULIN PARIS, t. VII, p. 110.) — D'après la désignation fournie par un acte de permutation entre Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn, reproduit par M. l'abbé Froger (*Ronsard ecclésiastique*, p. 65), la demeure de Ronsard, sise sur les fossés Saint-Victor, près et hors des murs de Paris, avait un ange pour enseigne : « Acta fuerunt hec in domo dicti domini de Ronsard, sita supra fossata Sancti Victoris prope & extra muros Parisiorum, vbi pro insigni pendere solebat angelus. » M. Ad. Berty a pensé qu'elle correspondait aux n^{os} 33, 35, 37, 39 de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont. Voyez l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 mai 1865, 2^e année, p. 276-279.)

b.

VII.

ETAT DES FRAIS ET DÉPENSES

pour le joyeux aduenement de M^{re} le Duc d'Anjou & de Touraine.

1576.

(Extrait des *Comptes de la ville de Tours*, communiqué par M. le docteur Giraudet. — Voyez l'ABBÉ FROGER, *Ronsard ecclésiastique*, p. 67.)

A Marc Belletoise la somme de trente six sols tournois pour vng voiage par luy fait expres de la dicte ville de Tours en l'abbaye de Creual pres Monthoyre, vers le sieur de Ronssart, le prier de vouloir bien prendre la peine venir en la dicte ville pour honorer & enrichir ladicte entrée de ses epigrammes & autres inuentions.

Plus à luy, la somme de soixante sols tournois pour auoir [fait], par chacun jour, durant le sejour fait par mondict S^r au Pleffis, porter dudiect Tours au prieuré de S^t Cosme, du vin de ladicte ville en flacons & bouteilles à M^r de Ronssart en l'honneur de la dicte ville.

Plus à Robert Lebrethon, marchand, la somme de vingt cinq liures tournois reuenant à huit ecus vn tiers pour marchandises de draps de soye par luyournys & employés à la faczon des habits d'une nymphe sortant du bogaige & jardin du carroi de Beaune, pour prononcer à mondict S^r le sonnet fait à sa louenge & honneur de sa dicte entrée.

Plus à Pierre du Tremblay, marchand, pour achat de douze aunes de velours noir faczon de Lucques & douze aunes de taffetas noir gros grain offert tant au S^r de Ronssart que plusieurs autres seigneurs de la suite de Monseigneur.

VIII.

L'ORDRE TENV A

l'Entrée de tref-haute & tref-

*chrestienne Princeſſe Madame ELIZABET**d'Auſtriche Royne de France.*

(4° de 26 fts et 2 fts non chiffrés dont 1 blanc. A la suite de : « *C'est l'ordre... tenu au ſacre... de... Madame Elizaбет d'Auſtriche... faið... le vingt cinqueſme iour de Mars, 1571.* A Paris, De l'Imprimerie de Denis du Pré... 1571. In-4° de 10 fts. — Au 1° du 27° ft, non chiffré, de l'Entrée se trouve un avertissement en latin, par SIMON BOVQVET (voyez VI, 387), qui se termine ainsi : « Græci, & Latini versus præter eos qui ex antiquis sunt excerpti, sunt AVRATI Poëtæ Regij : Gallici verò qui R. literâ subnotantur, RONSARDI : quibus B. litera supponitur, dicto BOVQVET ascribendi. » Malgré cette assertion formelle, tous les vers français, ainsi que nous l'indiquons dans la réimpression suivante, ont été également signés B, sauf un qui ne l'est point du tout, sans doute par suite de la négligence de l'imprimeur. D'un autre côté Théod. Godefroy, qui a publié cette pièce dans *Le Ceremonial françois* (Paris, Sébastien Cramoisy. M. DC. XLIX, t. I, p. 539), met cette note en marge de la première inscription française : « Ces vers & les suivants furent faits à la priere de Messieurs de l'Hostel de Ville par les sieurs de Ronſart & Dorat François, Poëtes tres-doctes & excellens es Langues Grecque, Latine & François. Ce furent de plus les mesmes qui ordonnerent pour la pluspart de toutes ces inuentions & myſteres. » Nous laissons au lecteur le soin de résoudre cette difficulté.)

(Ft 1 v°) Fut fait à la porte Saint Denis vn auant portail à la rustique... sur le hault de l'vn des costez duquel, estoit vne figure representant Pepin Roy de France...

(Ft 2 r°) A l'autre costé estoit vne autre figure representant Charles filz de ce Pepin... Au milieu du hault de ce portrait... estoient escriptz ces vers :

*De la religion Pepin fut defenseur,
Des peres sainctz l'appuy : & son filz Charlemaigne
Remist la Maiefté de l'Empire en grandeur
Tenant le sceptre en main de France & d'Alemaigne.*

B

(Ft 2 v°) Furent mis dans les flancs de ce portail deux tableaux... A l'un desquelz estoit vn homme... lequel marchoit & fouloit de ses piedz grande quantité de safran fleury & camomille, qui se monstroient non seulement resister à ceste foule, mais encore reuerdir & florir d'auantaige, comme est la nature de ces deux herbes,... au bas duquel estoit escript,

*Tant plus on foule aux piedz la fleur
Du safran, plus est fleurissante,
Ainsi de France la grandeur
Plus on la foule, & plus augmente.*

B

(Ft 3 r°) En l'autre estoit vn grand champ,... au milieu toutes sortes de fleurs, sur lesquelles estoit vne grande femme nûe demy courbee, aiant le visage beau & gracieux, & plusieurs mammelles à l'entour d'elle d'où sortoit laiçt en abondance...

Au deffous estoit escript,

*La France riche & valureuse
Est mere si fertile en biens,
Qu'elle peult de mamelle beureuse
Nourrir l'estrangier & les siens.*

(Ft 5 v°) ... venant à la Porte au Peintre estoit vn grand arc triumphal... Sur le hault duquel... estoient deux grandz Colosses... aians longues barbes, chenuës, pour representer, l'un le fleuve du Rhone... l'autre le fleuve du Danube.

(Ft 6 r°) Au deffoubz estoit vne grande table d'attente, en laquelle estoient escriptz ces vers... Latins traduiz en François... :

*Comme lon veoit le Rosne, & le Danube ensemble
L'un fleuve des Gaulois, & l'autre des Germainis,
D'un naturel accord ioindre leurs fortes mains
Quand pour tenir ce globe à l'un l'autre s'assemble :*

*Ainsi tant que la paix chassant de nous la guerre
Ioindra comme iadis les Germains aux Gaulois,
Et l'une & l'autre gent tiendra deffoubz ses loix
De deux n'estant plus qu'un l'Empire de la terre.*

B

(Ft 10 v°) ... fut mis au premier portail du pont nostre Dame vn Thoreau nageant en mer portant vne Nymphé sur sa croupe...

Au deffous estoient escritz ces vers,

*Par le vieil Iupiter Europe fut rauie :
Le ieune rauira par Isabel l'Asie.
Que d'Europe, & d'Asie on taise le renom,
France Allemagne soit de l'uniuers le nom.*

B

(Ft 12 v°) Quant au parement du pont nostre Dame... fut mis vn grand nauire d'argent... apparoiſſoit aussi l'estoille de l'Ourſe grande & petite comme guide de ce nauire...

Et au deffous... ces vers,

*Puisque l'Ourſe apparoiſt pour guider ce nauire
Et le vent Aquilon fait ses voilles enfler
Les François & Germains feront vn iour trembler
Tout le reste du monde, & ioindre à leur Empire.*

B

Voici maintenant le détail des sommes reçues par les deux poëtes à cette occasion :

« A maistre Pierre de Ronſſard, aulmoſnier du Roy, la somme de 270 liures tournois, à luy ordonnée par Meſſieurs de la ville sur les inuentions, deuises & inſcriptions qu'il a faiçtes pour les entrées du Roy & de la Royne...

« A Maistre Iehan de Dorat, poëte du Roy, la somme de 29 liures tournois, à luy ordonnée pour auoir faiçt tous les carmes grecs & latins mis tant és portiques, théâtres, arcs triomphants, que colosses qui ont esté dressés, & auoir faiçt partie des inuentions, meſmes l'ordonnance de six figures de sucre qui furent presentées à la collation de la Royne. » (CIMBER ET DANJOU, *Archives curieuses de l'Histoire de France*, 1^{re} série, t. VIII, p. 369. 1836).

IX.

OUVRAGES SUPPRIMÉS OU PERDUS.

PIÈCES LATINES.

Ronsard avait composé des satires que nous n'avons point chance de retrouver, car Binet nous apprend (p. 1662) qu'il les supprima lui-même : « Les Satyres qu'il avoit faites, & qu'il eust publiées si nostre siecle eust esté plus paisible, ne taxoient personne qui ne l'eust merité... Il m'en a monsté quelques-vnes... mais ie croy qu'elles sont fort esgarées, d'autant que m'ayant recommandé & laissé ses oeuvres corrigées de sa derniere main pour y tenir l'ordre en l'impression suiuant les memoires & aduis, desquels il s'est fié à moy, il me dit, quant aux Satyres, que l'on n'en verroit iamais que ce qu'on auoit veu, nostre siecle n'estant ny digne, ny capable de correction. »

Brantôme mentionne aussi quelques opuscules de Ronsard qui ne nous sont point parvenus et qu'il lui aurait été facile de nous conserver. Il dit en parlant du fou Thony (III, 343) : « Il a esté tel que M. Ronfard, par le commandement du Roy, daigna bien employer sa plume pour faire son épitaphe, comme du plus sage personnage de France. »

Dans son *Discours sur la Reyne de France & de Navarre, Marguerite* (Marguerite de Valois), il s'exprime ainsi (VIII, 33) : « la parure la mieux seante que ie luy ay iamais veue... ce fut le iour que la Reyne mere fit vn festin aux Tuilleries aux Polonois... Lorsqu'elle parut ainsy parée... ie dis à M. de Ronfard, qui estoit pres de moy : « Dites le vray, Monsieur, ne vous semble-il pas « voir ceste belle Reyne en tel appareil parestre comme la belle au-
« rore quand elle vient à naistre auant le iour avec sa belle face
« blanche, & entournée de sa vermeille & incarnate couleur ? car
« leur face & leur accoustrement ont beaucoup de sympathie &
« ressemblance. » M. de Ronfard me l'aduoua ; & sur ceste compa-
raison qu'il trouua fort belle, il en fit vn beau sonnet qu'il me donna, que ie voudrois auoir donné beaucoup & l'auoir pour l'in-
férer ici. »

Rappelons, pour être complet, un quatrain sur les avantages et les inconvénients de l'amour, également indiqué par Brantôme et déjà signalé par nous dans la biographie de Baif (p. xxxiiij).

On pense bien qu'il avait dû faire d'amples recueils de textes et annoter curieusement ses livres.

Georges Critton mentionne dans son oraison funèbre (p. 8), un recueil de vers grecs formé par le poète et il exprime le vœu que Galland se hâte de le publier.

Colletet parle (p. 58) de « liures italiens que Ronfard auoit lus exactement & qui sont en mille endroits marqués & annotés de sa main propre. » Il ajoute : « Je mets en ce rang les diuerfes rymes italiennes du Cardinal Bembo qui sont tombées en mes mains. »

Il ne rentrait pas dans notre sujet de rechercher les poésies latines de Ronsard, qui ne sont ni nombreuses ni remarquables. Binet, si porté à le louer à tout propos, s'exprime ainsi à cet égard (p. 1664) : « En sa premiere ieunesse il s'estoit addonné à la Muse Latine, & de fait nous auons veu quelques vers Latins de sa façon assez passables, comme ceux qu'il adresse au Cardinal de Lorraine, & à Charles Euesque du Mans & Cardinal de Rambouillet, & les Epigrammes contre quelques Ministres, & le Tombeau du Roy Charles IX. mais qui montrent par quelque contrainte forcée, ou qu'il n'y estoit point entierement né, ou qu'il ne s'y plaifoit pas; aussi n'en auoit-il continué l'exercice, pour escrire en nostre langue. »

Ajoutons à cette énumération une pièce intitulé : *Ad Tulleum, Primum Praefidem*, qui semble adressée à Christophe de Thou, et a été publiée par Blanchemain (VIII, 135).





A SON LIVRE,

SONET.

*Va Liure, va, desboucle la barriere,
Lasche la bride, & asseure ta peur,
Ne doute point par un chemin si seur
D'un pied venteux em-poudrer la carriere:
Vole bien tost, i'entens desfia derriere
De mes suiuan l'enuieuse roideur
Opiniastre à deuancer l'ardeur
Qui me pouffoit en ma course premiere.
Mais non, arreste, & demeure en ton rang,
Bien que mon cœur bouillonne d'un beau sang,
Fort de genoux, d'haleine encore bonne :
Liure cesson d'acquérir plus de bien,
Sans nous fascher si la belle couronne
Du Laurier serre autre front que le mien.*





V Œ V.

*Diuines Sœurs, qui sur les riues molles
De Castalie, & sur le mont Natal,
Et sur le bord du cheualin crystal
M'auez d'enfance instruit en vos escoles :
Si tout rauy des saults de vos caroles,
D'un pied nombreux i'ay guidé vostre bal :
Plus dur qu'en fer, qu'en cuiure & qu'en metal,
Dans vostre Temple engrauez ces paroles :*

RONCARD, AFIN QVE LE SIECLE AVENIR
DE TEMPS EN TEMPS SE PVISSE SOUVVENIR
QVE SA IEVNESSE A L'AMOVV PIST HOMAGE :
DE LA MAIN DEXTRE APAND A VOSTRE AVTEL
L'HVMBLE PRESENT DE SON LIVRE IMMORTEL,
SON COEVV DE L'AVTRE AVX PIEDS DE CESTE IMAGE.





LE PREMIER LIVRE

DES AMOVRS.

AMOVRS DE CASSANDRE.

*Qui voudra voir comme Amour me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il r'enflame & r'englace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte :*

*Qui voudra voir une ieunesse pronte
A suiure en vain l'obiet de son malheur,
Me vienne lire : il voirra la douleur,
Dont ma Deesse & mon Dieu ne font conte.*

*Il cognoistra qu'Amour est sans raison,
Vn doux abus, une belle prison,
Vn vain espoir qui de vent nous vient paistre :*

*Et cognoistra que l'homme se deçoit,
Quand plein d'erreur un aueugle il reçoit
Pour sa conduite, un enfant pour son maistre.*

*Nature ornant Cassandre qui deuoit
 De sa douceur forcer les plus rebelles,
 La composa de cent beautez nouuelles
 Que dés mille ans en espargne elle auoit.
 De tous les biens qu'Amour-oiseau couuoit
 Au plus beau Ciel cherement sous ses ailes,
 Elle enrichit les graces immortelles
 De son bel œil, qui les Dieux esmouuoit.
 Du Ciel à peine elle estoit descendue
 Quand ie la vey, quand mon ame esperdue
 En deuint folle, & d'un si poignant trait
 Amour coula ses beautez en mes veines,
 Qu'autres plaisirs ie ne sens que mes peines,
 Ny autre bien qu'adorer son pourtrait.*

*Entre les rais de sa iumelle flame
 Je veis Amour qui son arc desbandoit,
 Et dans mon cueur le brandon espandoit,
 Qui des plus froids les moüelles enflame :
 Puis en deux parts pres les yeux de ma Dame,
 Couuert de fleurs un reth d'or me tendoit,
 Qui tout crespü sur sa face pendoit
 A flots ondez pour enlacer mon ame.
 Qu'eussë-ie faiët ? l'Archer estoit si doux,
 Si doux son feu, si doux l'or de ses nouds,
 Qu'en leurs filets encore ie m'oublie :
 Mais cest oubly ne me trauaille point,
 Tant doucement le doux Archer me poingt,
 Le feu me brusle, & l'or crespë me lie.*

*Je ne suis point, ma guerriere Cassandre,
 Ny Myrmidon, ny Dolope soudart,
 Ny cet Archer, dont l'homicide dard
 Tua ton frere & mist ta ville en cendre.*

*Vn camp armé pour esclave te rendre
Du port d'Aulide en ma faueur ne part,
Et tu ne vois au pied de ton rempart
Pour t'enlever mille barques descendre.
Helas ! ie suis ce Corébe insensé,
Dont le cueur vit mortellement blessé,
Non de la main du Gregeois Penelée :
Mais de cent trais qu'un Archerot vainqueur
Par une voye en mes yeux recelée,
Sans y penser me tira dans le cueur.*

*le parangonne au Soleil que i'adore
L'autre Soleil. Cestuy-là de ses yeux
Enlustre, enflamme, enlumine les Cieux,
Et cestui-cy nostre France decore.
Tous les presens du coffre de Pandore,
Les Elemens les Astres & les Dieux,
Et tout cela que Nature a de mieux,
Ont embelli le suiet que i'honore.
Ha trop heureux si le cruel Destin
N'eust emmuré d'un rempart aimantin
Si chaste cœur deffous si belle face :
Et si mon cœur de mon sein arraché
Ne m'eust trahy, pour se voir attaché
De clous de feu sur le froid de sa glace !*

*Ces liens d'or, ceste bouche vermeille,
Pleine de lis, de roses & d'aillets,
Et ces fourcis deux croissans nouuelets,
Et ceste ioue à l'Aurore pareille :
Ces mains, ce col, ce front, & ceste oreille,
Et de ce sein les boutons verdelets,
Et de ces yeux les astres iumelets,
Qui font trembler les ames de merueille,*

*Firent nicher Amour dedans mon sein,
 Qui gros de germe auoit le ventre plein
 D'œufs non formez qu'en nostre sang il couue.
 Comment viuroy-je autrement qu'en langueur,
 Quand une engence immortelle ie trouue,
 D'Amours esclos & couuez en mon cuer ?*

*Bien qu'il te plaise en mon cœur d'allumer,
 Cœur ton suiet, lieu de ta seigneurie,
 Non d'une amour, ainçois d'une Furie
 Le feu cruel pour mes os consumer :
 Le mal qui semble aux autres trop amer,
 Me semble doux, aussi ie n'ay enuie
 De me douloir : car ie n'aime ma vie,
 Sinon d'autant qu'il te plaist de l'aimer.
 Mais si le Ciel m'a faict naistre, Madame,
 Pour ta victime, en lieu de ma pauvre ame,
 Sur ton autel i'offre ma loyauté.
 Tu dois plustost en tirer du seruice,
 Que par le feu d'un sanglant sacrifice
 L'immoler viue aux pieds de ta beauté.*

*Lors que mon œil pour t'œillader s'amuse,
 Le tien habile à ses traits descocher,
 Par sa vertu m'em-pierre en un rocher
 Comme au regard d'une horrible Meduse :
 Si d'art subtil en te seruant ie n'use
 L'outil des Sœurs pour ta gloire esbaucher,
 Qu'un seul Tuscan est digne de toucher,
 Ta cruauté soymesme s'en accuse.
 Las, qu'ay-je dit ? dans un roc emmuré,
 En te blasmant ie ne suis assuré,
 Tant i'ay grand peur des flammes de ton ire,*

*Et que mon chef par le feu de tes yeux
Soit diffamé, comme les monts d'Epire
Sont diffamez par la foudre des Cieux.*

*Le plus touffu d'un solitaire bois,
Le plus aigu d'une roche sauvage,
Le plus desert d'un separé riuage,
Et la frayeur des antres les plus cois,
Soulagent tant mes soupirs & ma vois,
Qu'au seul escart d'un plus secret ombrage
le sens guarir ceste amoureuse rage,
Qui me r'afole au plus verd de mes mois.
Là renuersé dessus la terre dure,
Hors de mon sein ie tire une peinture,
De tous mes maux le seul allegement :
Dont les beautez par Denisot enclofes,
Me font sentir mille metamorfoses
Tout en un coup d'un regard seulement.*

*Amour me paist d'une telle Ambrosie,
Que ie ne suis en ce monde enuieux
De la liqueur, dont le Pere des Dieux
Chez l'Ocean sa bouche rassasie.
Celle qui tient ma liberté saisie,
Voire mon cœur és prisons de ses yeux,
Soule ma faim d'un fruit si precieux,
Que d'autre bien ne vit ma fantaisie.
De l'aualler ie ne me puis lasser,
Tant le plaisir d'un variant penser
Mon appetit nuit & iour fait renaistre.
Et si le fiel n'amoderait un peu
Le doux du miel dont mon cœur est repeu,
Entre les Dieux, Dieu ie ne voudrois estre.*

*Ah traistre Amour, donne moy paix ou tréue,
 Ou choisissant vn autre trait plus fort,
 Tranche ma vie, & m'auance la mort :*
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est bréue.
Vn soing second en mon penser s'eleue,
Qui mon sang hume, & l'esprit me remord,
Et d'Ixion me fait egal au sort,
De qui iamais la peine ne s'acheue.
Que doy-ie faire? Amour me fait errer
Si hautement, que ie n'ose esperer
De mon salut qu'une langueur extrême.
Puis que mon Dieu ne me veut secourir,
Pour me sauuer il me plaist de mourir,
Et de tuer la mort par la mort mesme.

l'espere & crain, ie me tais & supplie,
Or' ie suis glace & ores vn feu chaud,
l'admire tout & de rien ne me chaut,
le me delace & mon col ie relie.
Rien ne me plaist sinon ce qui m'ennuie :
le suis vaillant & le cœur me defaut,
l'ay l'esperoir bas i'ay le courage haut,
le doute Amour & si ie le desfie.
Plus ie me pique, & plus ie suis retif,
l'aime estre libre, & veux estre captif,
Tout ie desire, & si n'ay qu'une enuie.
Vn Promethée en passions ie suis :
l'ose, ie veux, ie m'efforce, & ne puis,
Tant d'un fil noir la Parque ourdit ma vie

Pour aller trop tes beaux soleils aimant,
Non pour rauir leur diuine etincelle,
Contre le roc de ta rigueur cruelle
Amour m'attache à mille clous d'aimant.

*En lieu d'un Aigle, un Soin cruellement
 Souillant sa griffe en ma playe eternelle,
 Ronge mon cœur, & si ce Dieu n'appelle
 Madame, à fin d'adoucir mon tourment.
 Mais de cent maux, & de cent que i'endure,
 Fiché cloué dessus ta rigueur dure,
 Le plus cruel me seroit le plus dous,
 Si i'esperois apres un long espace
 Venir à moy l'Hercule de ta grace,
 Pour delacer le moindre de mes nouds.*

*le vey tes yeux dessous telle planette,
 Qu'autre plaisir ne me peut contenter,
 Sinon tout seul en soupirant chanter,
 Allege moy ma plaisante brunette.
 O liberté combien ie te regrette!
 Combien le iour que ie vey t'absenter,
 Pour me laisser sans espoir tourmenter
 En l'esperance où si mal on me traite!
 L'an est passé le vintuniesme iour
 Du mois d'Auril, que ie vins au seiour
 De la prison où les Amours me pleurent:
 Et si ne voy (tant les liens sont forts)
 Vn seul moyen pour me tirer dehors,
 Si par la mort toutes mes morts ne meurent.*

*Ha, qu'à bon droit les Charites d'Homere
 Vn faict soudain comparent au penser,
 Qui parmi l'air peut de loin deuancer
 Le Cheualier qui tua la Chimere:
 Si tost que luy une nef passagere
 De mer en mer ne pourroit s'élancer,
 Ny par les champs ne le scauroit laisser,
 Du faux & vray la prompte messagere.*

1.

*Le vent Borté ignorant le repos,
Conceut le mien de nature dispos,
Qui dans le Ciel & par la mer encore
Et sur les champs animé de vigueur,
Comme un Zethés, s'enuole apres mon cuer,
Qu'une Harpye en se iouant deuore.*

*le veux pouffer par la France ma peine,
Plustost qu'un trait ne vole au decocher :
le veux de miel mes oreilles boucher,
Pour n'ouir plus la voix de ma Sereine.
le veux muer mes deux yeux en fontaine,
Mon cœur en feu, ma teste en un rocher,
Mes piés en tronc, pour iamais n'approcher
De sa beauté si fierement humaine.
le veux changer mes pensers en oiseaux,
Mes doux soupirs en Zephyres nouveaux,
Qui par le monde euentent ma plainte.
le veux du teint de ma palle couleur,
Aux bords du Loir enfanter une fleur,
Qui de mon nom & de mon mal soit peinte.*

*Le Destin veut qu'en mon ame demeure
L'œil, & la main, & le poil delié,
Qui m'ont si fort brûlé, serré, lié,
Qu'ars, prins, lassé, par eux faut que ie meure.
Le feu, la prise, & le ret à toute heure,
Ardant, pressant, nouant mon amitié,
En m'immolant aux pieds de ma moitié,
Font par la mort, ma vie estre meilleure.
Oeil, main, & poil, qui bruslez & gennez,
Et enlancez mon cœur que vous tenez
Au labyrint de vostre crespé voye,*

*Que ne puis-je estre Ovide bien disant ?
Oeil tu serois un bel Astre luisant,
Main un beau lis, poil un beau ret de soye.*

*Vne beauté de quinze ans enfantine,
Vn or frist de meint cresphe anelet,
Vn front de rose, un teint damoiselet,
Vn ris qui l'ame aux Astres achemine :
Vne vertu de telle beauté digne,
Vn col de neige, une gorge de lait,
Vn cœur ia meur en un sein verdelet,
En Dame humaine vne beauté diuine :
Vn œil puissant de faire iours les nuis,
Vne main douce à forcer les ennuis,
Qui tient ma vie en ses doigts enfermée :
Avec un chant decoupé doucement,
Or' d'un souris, or' d'un gémissement :
De tels sorciers ma raison fut charmée.*

*Auant le temps tes temples fleuriront,
De peu de iours ta fin sera bornée,
Auant le soir se clorra ta journée,
Trahis d'espoir tes pensers periront :
Sans me flechir tes escrits fletiront,
En ton desastre ira ma destinée,
Pour abuser les poetes ie suis née,
De tes soupirs nos neuveux se riront.
Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bastiras sus l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les Cieux :
Ainsi disoit la Nymphé qui m'affolle,
Lors que le Ciel tesmoin de sa parolle,
D'un dextre éclair fut presage à mes yeux.*

le voudroy bien richement iaunissant
En pluye d'or goutte à goutte descendre
Dans le giron de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeux le somne va glissant.
Puis ie voudroy en toreau blanchissant
Me transformer pour sur mon dos la prendre,
Quand en Auril par l'herbe la plus tendre
Elle va fleur mille fleurs ravisant.
le voudroy bien pour allegier ma peine,
Estre un Narcisse & elle une fontaine,
Pour m'y plonger une nuit à seiour :
Et si voudroy que ceste nuit encore
Fust eternelle, & que iamais l'Aurore
Pour m'esueiller ne rallumast le iour.

Qu'Amour mon cœur qu'Amour mon ame sonde,
Luy qui cognoist ma seule intention,
Il trouuera que toute passion
Veusue d'espoir par mes veines abonde.
Mon Dieu que i'aime ! Est-il possible au monde,
De voir un cœur si plein d'affection,
Pour la beauté d'une perfection,
Qui m'est dans l'ame en playe si profonde ?
Le cheual noir qui ma Royne conduit,
Suiuant le traq où ma chair l'a seduit,
A tant erré d'une vaine trauerse,
Que i'ay grand' peur (si le blanc ne contraint
Sa course folle, & ses pas ne refraint
Deffous le ioug) que ma raison ne verse.

Cent & cent fois penser un penser mesme,
A deux beaux yeux montrer à nud son cœur,
Boire tousiours d'une amere liqueur,
Manger tousiours d'une amertume extrême,

Avoir & l'ame & le visage blême,
 Plus soupirer moins flechir la rigueur,
 Mourir d'ennuy receler sa langueur,
 Du vneil d'autrui des loix faire à soy-même :
 Vn court despit une aimantine foy,
 Aimer trop mieux son ennemy que soy,
 Se peindre au front mille vaines figures :
 Vouloir crier & n'oser respirer,
 Esperer tout & se desesperer,
 Sont de ma mort les plus certains augures.

Ce beau corail, ce marbre qui soupire
 Et cet ebene ornement du sourci,
 Et cet albâtre en voûte racourci,
 Et ces saphirs, ce iaspe & ce porphyre :
 Ces diamans, ces rubis, qu'un Zephyre
 Tient animez d'un soupir adouci,
 Et ces œillets & ces roses aussi,
 Et ce fin or, où l'or mesme se mire :
 Me sont dans l'ame en si profond esmoy,
 Qu'un autre obiet ne se presente à moy,
 Sinon, Belleau, leur beauté que i'honore,
 Et le plaisir qui ne se peut passer
 De les songer, penser & repenser,
 Songer, penser & repenser encore.

Tes yeux courtois me promettent le don
 Qu'à demander ie n'eusse pris l'audace :
 Mais i'ay grand peur qu'ils tiennent de la race
 De ton ayeul le Roy Laomedon.
 Au flamboyer de leur double brandon
 Par le penser l'esperance m'embrasse,
 la preuoyant abusé de leur grace,
 Que mon seruice aura quelque guerdon.

*Ta bouche seule en parlant m'espouuante,
Bouche prophete, & qui vraye me chante
Tout le rebours de tes yeux amoureux.
Ainsi ie vis, ainsi ie meurs en doute,
L'un me rappelle & l'autre me reboute,
D'un seul obiet heureux & malheureux.*

*Ces deux yeux bruns, deux flambeaux de ma vie
Dessus les miens respandant leur clairté
Ont esclaué ma ieune liberté,
Pour la damner en prison asseruie.
Par ces yeux bruns ma raison fut rauie,
Et quelque part qu'Amour m'ait arresté,
Ie ne sceu voir ailleurs autre beauté,
Tant ils sont seuls mon bien & mon enuie.
D'un autre espron mon maistre ne me poind,
Autres pensers en moy ne logent point,
D'un autre feu ma Muse ne s'enflame :
Ma main ne sçait cultiuer autre nom,
Et mon papier ne s'esmaille, sinon
De leurs beautez que ie sens dedans l'ame.*

*Plus tost le bal de tant d'astres diuers
Sera lassé, plus tost la Mer sans onde,
Et du Soleil la fuitte vagabonde
Ne courra plus en tournant de trauers :
Plus tost des Cieux les murs seront ouuers,
Plus tost sans forme ira confus le monde,
Que ie sois serf d'une maistresse blonde,
Ou que i'adore vne femme aux yeux vers.
O bel œil brun, que ie sens dedans l'ame,
Tu m'as si bien allumé de ta flame,
Qu'un autre œil verd n'en peut estre veinqueur !*

*Voire si fort qu'en peau iaune & ridée,
Esprit dissoult, ie veux aimer l'idée
Des beaux yeux bruns les soleils de mon cuer.*

*Bien mille fois & mille i'ay tenté
De fredonner sur les nerfs de ma Lyre,
Et mille fois en cent papiers escrire
Le nom qu'Amour dans le cœur m'a planté.
Mais tout soudain ie suis espouuanté:
Car son beau nom qui l'esprit me martyre
Hors de moymesme estonné me retire,
De cent fureurs brusquement tourmenté.
Ie suis semblable à la Prestresse folle,
Qui bégue perd la voix & la parolle,
Dessous le Dieu qui luy brouille le sain.
Ainsi troublé de l'amour qui me touche,
Fol & béant ie n'ouure que la bouche,
Et sans parler ma voix se perd en vain.*

*Iniuste Amour fusil de toute rage,
Que peut un cœur soumis à ton pouuoir,
Quand il te plaist par les sens esmouuoir
Nostre raison qui preside au courage?
Ie ne voy pré fleur antre ny riuage,
Champ roc ny bois ny flots dedans le Loir,
Que peinte en eux, il ne me semble voir
Cette beauté qui me tient en seruage.
Ores en forme ou d'un foudre allumé,
Ou d'un torrent, ou d'un Tigre affamé,
Par fantaisie Amour de nuiët les guide.
Mais quand ma main en songe les poursuit,
Le feu, la nef, & le torrent me fuit,
Et pour le vray ie ne pren que le vuide.*

*Si mille œillets, si mille liz i'embrasse,
Entortillant mes bras tout à l'entour,
Plus fort qu'un cep, qui d'un amououreux tour
La branche aimée, en mille plis enlasse :
Si le soucy ne iaunist plus ma face,
Si le plaisir fait en moy son sejour,
Si i'aime mieux les ombres que le iour,
Songe diuin, ce bien vient de ta grace.
Suiuant ton vol ie volerois aux cieux :
Mais son portrait qui me trompe les yeux,
Fraude tousiours ma ioye entre-rompue.
Puis tu me fuis au milieu de mon bien,
Comme un éclair qui se finist en rien,
Ou comme au vent s'tuanouit la nuë.*

*Ange diuin, qui mes playes embâme,
Le truchement & le heraut des dieux,
De quelle porte es-tu coulé des cieux,
Pour soulager les peines de mon ame ?
Toy quand la nuit par le penser m'enflame,
Ayant pitié de mon mal soucieux,
Ore en mes bras, ore deuant mes yeux,
Tu fais nager l'idole de ma Dame.
Demeure Songe, arreste encore un peu :
Trompeur atten que ie me sois repen
Du vain portrait dont l'appetit me ronge.
Ren moy ce corps qui me fait trespasser,
Sinon d'effet, souffre au moins que par songe
Toute une nuit ie le puisse embrasser.*

*Legers Démons qui tenez de la terre,
Et du haut ciel iustement le milieu :
Postes de l'air, diuins postes de Dieu,
Qui ses segrets nous apportez grand erre :*

Dites Courriers (ainsi ne vous enferme)
 Quelque forcier dans un cerne de feu)
 Razant nos champs, dites, a'vous point veu
 Cette beauté qui tant me fait la guerre ?
 Si de fortune elle vous voit çà bas,
 Libre par l'air vous ne resquierez pas,
 Tant doucement sa douce force abuse :
 Ou comme moy esclauve vous fera
 De sa beauté, qui vous transformera
 D'un seul regard, ainsi qu'une Meduse.

Quand en naissant la Dame que i'adore,
 De ses beautez vint embellir les cieux,
 Le fils de Rhée appella tous les Dieux,
 Pour faire d'elle encore une Pandore.
 Lors Apollon de quatre dons l'honore,
 Or' de ses rais luy façonnant les yeux,
 Or' luy donnant son chant melodieux,
 Or' son oracle & ses beaux vers encore.
 Mars luy donna sa fiere cruauté,
 Venus son ris, Dione sa beauté,
 Pithon sa voix, Cerés son abondance,
 L'Aube ses doigts & ses crins deliés,
 Amour son arc, Thetis donna ses piés,
 Clion sa gloire, & Pallas sa prudence.

Je ne serois d'un abusé la fable,
 Fable future au peuple suruiuant,
 Si ma raison alloit bien ensuiuant
 L'arrest fatal de ta voix veritable,
 Chaste prophete, & vrayment pitoyable,
 Pour m'aduerter tu me predis souuent,
 Que ie mourray, Cassandre, en te seruant :
 Mais le malheur ne te rend point croyable.

*Le fier destin qui trompe mon trespas,
Et qui me force à ne te croire pas,
Pour me piper tes oracles n'accorde.
Puis ie voy bien, veu l'estat où ie suis,
Que tu dis vray : toutesfois ie ne puis
D'autour du col me détacher la corde.*

*Las! ie me plains de mile & mile & mile
Soupirs, qu'en vain des flancs ie vais tirant,
En ma chaleur doucement respirant
Trempee en l'eau qui de mes pleurs distile.
Puis ie me plains d'un portrait inutile,
Ombre du vray que ie suis adorant,
Et de ces yeux qui me vont deuorant
Le cœur bruslé d'une flamme fertile.
Mais par sus tout ie me plains d'un penser,
Qui trop souuent dans mon cœur fait passer
Le souuenir d'une beauté cruelle,
Et d'un regret qui me pallist si blanc,
Que ie n'ay plus en mes veines de sang,
Aux nerfs de force, en mes os de mouëlle.*

*Puisse aduenir qu'une fois ie me vange
De ce penser qui deuore mon cueur,
Et qui tousiours comme un lion veinqueur
Le tient l'estrange & sans pitié le mange!
Auec le temps le temps mesme se change :
Mais ce cruel qui suce ma vigueur,
Opiniastre à garder sa rigueur,
En autre lieu qu'en mon cœur ne se range.
Il est bien vray qu'il contraint un petit,
Durant le iour son secret appetit,
Et sur mon cœur ses griffes il n'allonge :*

*Mais quand le soir tient le iour enfermé,
Il sort en queste & lion affamé
De mille dents toute nuit il me ronge.*

*Pour la douleur qu'Amour veut que ie sente,
Ainsi que moy Phebus tu lamentois,
Quand amoureux & banny tu chantois
Pres d'Illion sur les riués de Xante.
Pinçant en vain ta lyre blandissante,
Fleues & fleurs & bois tu enchantois.
Non la beauté qu'en l'ame tu sentoís,
Qui te nauroit d'une playe aigrissante.
Là de ton teint tu pallissois les fleurs,
Là les ruisseaux s'augmentoyent de tes pleurs,
Là tu viuois d'une esperance vaine.
Pour mesme nom Amour me fait douloir
Pres de Vandôme au riuage du Loir,
Comme un Phenix renaissant de ma peine.*

*Ces petits corps qui tombent de trauers
Par leur descente en biais vagabonde,
Heurtez ensemble ont composé le monde
S'entr'acrochans de liens tous diuers.
L'ennuy, le soing & les pensers couuers
Tombez espais en mon amour profonde,
Ont acroché d'une agrafe feconde
Dedans mon cœur l'amoureux uniuers.
Mais s'il aduient que ces treffés orines,
Ces dois rofins & ces mains iuoirines
Rompent ma trame en seruant leur beauté,
Retourneray-ie en eau, ou terre, ou flame ?
Non : mais en voix qui là bas de ma Dame
Accusera l'ingrate cruauté.*

Doux fut le trait qu'Amour hors de sa trouffe
 Tira sur moy : doux fut l'acroissement
 Que ie receu dès le commencement
 Pris d'une fiebure autant aigre que douce.
 Doux est son ris & sa voix qui me pousse
 L'esprit du corps plein de rauissement,
 Quand il luy plaist sur son Lut doucement
 Chanter mes vers animez de son pouce.
 Telle douceur sa voix fait distiler,
 Qu'on ne scauroit qui ne l'entend parler,
 Sentir en l'ame une ioye nouuelle.
 Sans l'ouir, dis-ie, Amour mesme enchanter,
 Doucement rire, & doucement chanter,
 Et moy mourir doucement aupres d'elle.

Contre mon gré l'attrait de tes beaux yeux
 Force mon ame, & quand ie te veux dire
 Quelle est ma mort, tu ne t'en fais que rire,
 Et de mon mal tu as le cœur ioyeux.
 Puis qu'en t'aimant ie ne puis auoir mieux,
 Permits au moins, qu'en mourant ie souspire :
 De trop d'orgueil ton bel œil me martyre,
 Sans te mocquer de mon mal soucieux.
 Mocquer mon mal, rire de ma douleur,
 Par un desdain redoubler mon malheur,
 Hair qui t'aime & viure de ses plaintes,
 Rompre ta foy, manquer de ton deuoir,
 Cela, cruelle, hé n'est-ce pas auoir
 Les mains de sang & d'homicide teintes ?

Que de Beutez que de Graces écloses
 Voy-ie au iardin de ce sein verdelet
 Enfler son rond de deux gazons de lait,
 Où des Amours les fleches sont encloses !

le me transforme en cent metamorfoses,
Quand ie te voy petit mont iumelet,
Ains du printemps un rosier nouuelet,
Qui le matin caresse de ses roses.
S'Europe auoit l'estomach aussi beau,
Sage tu pris le masque d'un toreau,
Bon Iupiter pour trauerfer les ondes.
Le Ciel n'est dit parfait pour sa grandeur.
Luy & ce sein le sont pour leur rondeur :
Car le parfait consiste en choses rondes.

Quand au matin ma Deesse s'habille,
D'un riche or cresppe ombrageant ses talons,
Et les filets de ses beaux cheveux blons
En cent façons en-onde & entortille :
le l'accompare à l'escumiere fille
Qui or'pignant les siens brunement lons,
Or' les frizant en mille crespillons,
Passoit la mer portée en sa coquille.
De femme humaine encore ne sont pas
Son ris, son front, ses gestes, ne ses pas,
Ne de ses yeux l'une & l'autre estincelle.
Rocs, eaux, ne bois, ne logent point en eux
Nymphe qui ait si follastres cheveux,
Ny l'œil si beau, ny la bouche si belle.

Avec les lis les œillets mesliez
N'égalent point le pourpre de sa face :
Ny l'or filé ses cheveux ne surpasse,
Ores tressez & ores desliez.
De ses couraux en voute repliez
Naist le doux ris qui mes soucis efface :
Et à l'enuy la terre où elle passe,
Vn pré de fleurs émaille sous ses piez.

*D'ambre & de musq sa bouche est toute pleine.
Que diray plus ? l'ay veu dedans la plaine,
Quand l'air tonnant se creuoit en cent lieux,
Son front serein, qui des Dieux s'est fait maistre,
De Iupiter rassener la destre,
Et tout le ciel obeir à ses yeux.*

*Ores la crainte & ores l'esperance
De tous costez se campent en mon cœur :
Ny l'un n'y l'autre au combat n'est veinqueur,
Pareils en force & en perseuerance.
Ores douteux, ores plein d'assurance,
Entre l'espoir le soupçon & la peur,
Pour estre en vain de moy-mesme trompeur,
Au cœur captif ie promets deliurance.
Verray-ie point auant mourir le temps,
Que ie tondray la fleur de son printemps,
Sous qui ma vie à l'ombrage demeure ?
Verray-ie point qu'en ses bras enlassé,
Recreu d'amour tout penthois & lassé,
D'un beau trespas entre ses bras ie meure ?*

*Je voudrois estre Ixion & Tantale,
Dessus la rouë & dans les eaux là bas,
Et nu à nu presser entre mes bras
Ceste beauté qui les anges égale.
S'ainsin estoit, toute peine fatale
Me seroit douce & ne me chaudroit pas
Non, d'un vautour fussé-ie le repas,
Non, qui le roc remonte & redevale.
Voir ou toucher le rond de son tetin
Pourroit changer mon amoureux destin
Aux maistrez des Princes de l'Asie :*

*Vn demy-dieu me feroit son baiser,
Et sein sur sein mon feu desembraser,
Vn de ces Dieux qui mangent l'Ambrosie.*

*Amour me tue, & si ie ne veux dire
Le plaisant mal que ce m'est de mourir,
Tant i'ay grand peur qu'on vueille secourir
Le doux tourment pour lequel ie souspire.
Il est bien vray que ma langueur desire
Qu'avec le temps ie me puisse guerir :
Mais ie ne veux ma Dame requerir
Pour ma santé, tant me plaist mon martyre.
Tais-toy langueur, ie sen venir le iour,
Que ma maistresse apres si long seiour,
Voyant le mal que son orgueil me donne,
Qu'à la douceur la rigueur fera lieu,
En imitant la nature de Dieu,
Qui nous tourmente, & puis il nous pardonne.*

*le veux mourir pour tes beautez, Maistresse,
Pour ce bel œil, qui me prit à son hain,
Pour ce doux ris, pour ce baiser tout plein
D'ambre & de musq, baiser d'une Deesse.
le veux mourir pour ceste blonde tresse,
Pour l'embompoinct de ce trop chaste sein,
Pour la rigueur de ceste douce main,
Qui tout d'un coup me guerit & me blesse.
le veux mourir pour le brun de ce teint,
Pour ceste voix, dont le beau chant m'estreint
S'il fort le cœur, que seul il en dispose.
le veux mourir és amoureux combas,
Soulant l'amour, qu'au sang ie porte enclosé,
Toute une nuit au milieu de tes bras.*

Dame, depuis que la premiere fleche
 De ton bel œil m'avança la douleur,
 Et que sa blanche & sa noire couleur
 Forçant ma force, au cœur me firent breche :
 le sens en l'ame une eternelle meche
 Toufiours flambante au milieu de mon cueur,
 Phare amoureux, qui guide ma langueur
 Par un beau feu qui tout le corps me seche.
 Ny nuit ne iour ie ne fay que songer,
 Limer mon cœur, le mordre & le ronger,
 Priant Amour qu'il me trenche la vie.
 Mais luy qui rit du tourment qui me poind,
 Plus ie l'appelle & plus ie le conuie,
 Plus fait le sourd & ne me respond point.

Ny de son chef le tresor crespelu,
 Ny de son ris l'une & l'autre foffette,
 Ny le reply de sa gorge grassette,
 Ny son menton rondement foffelu,
 Ny son bel œil que les miens ont voulu
 Choisir pour prince à mon ame sugette,
 Ny son beau sein dont l'Archerot me gette
 Le plus agu de son trait esmoulu,
 Ny son beau corps le logis des Charites,
 Ny ses beautez en mille cœurs escrites,
 N'ont asserui ma ieune affection.
 Seul son esprit miracle de nostre age,
 Qui eut du Ciel tous les dons en partage,
 Me fait mourir pour sa perfection.

Amour, Amour, que ma maistresse est belle !
 Soit que j'admire ou ses yeux mes seigneurs,
 Ou de son front la grace & les honneurs,
 Ou le vermeil de sa léure iumelle.

*Amour, Amour, que ma Dame est cruelle !
 Soit qu'un desdain rengrege mes douleurs,
 Soit qu'un despit face naistre mes pleurs,
 Soit qu'un refus mes playes renouuelle.
 Ainsi le miel de sa douce beauté
 Nourrit mon cœur : ainsi sa cruauté
 D'un fiel amer aigrist toute ma vie :
 Ainsi repeu d'un si diuers repas,
 Ores ie vis, ores ie ne vy pas,
 Egal au sort des freres d'Oebalie.*

*Cent fois le iour esbahi ie repense,
 Que c'est qu'Amour, quelle humeur l'entretient,
 Quel est son arc, & quelle place il tient
 Dedans nos cœurs, & quelle est son essence.
 le cognoy bien des astres l'influence,
 Comme la mer tousiours fuit & reuient,
 Comme en son tout le monde se contient :
 Seule me fuit d'Amour la cognoissance.
 le suis certain qu'il est un puissant Dieu,
 Et que, mobile, ores il prend son lieu
 Dedans mon cœur, & ores dans mes veines :
 Que de nature il ne fait iamais bien,
 Qu'il porte un fruit dont le goust ne vault rien,
 Et duquel l'arbre est tout chargé de peines.*

*Mille vrayment, & mille voudroyent bien,
 Et mille encor ma guerriere Cassandre,
 Qu'en te laissant ie me voulusse rendre
 Franc de ton reth, pour viure en leur lien.
 Las ! mais mon cœur, ainçois qui n'est plus mien,
 En autre part ne sçauroit plus entendre.
 Tu es sa Dame, & mieux voudroit attendre
 Dix mille morts, qu'il fust autre que tien.*

*Tant que la rose en l'espine naistra,
 Tant que d'humour le Printemps se paistra,
 Tant que les Cerfs aimeront les ramées,
 Et tant qu'Amour se nourrira de pleurs,
 Tòusjours au cœur ton nom & tes valeurs,
 Et tes beautez me seront imprimées.*

*Auant qu'Amour du Chaos ocieux
 Ouurist le sein qui couuoit la lumiere,
 Auec la terre, auec l'onde premiere,
 Sans art sans forme estoyent broüillez les Cieux.
 Tel mon esprit à rien industrieux,
 Dedans mon corps, lourde & grosse matiere,
 Erroit sans forme & sans figure entiere,
 Quand l'arc d'Amour le perça par tes yeux.
 Amour rendit ma nature parfaite,
 Pure par luy mon essence s'est faite,
 Il me donna la vie & le pouuoir,
 Il eschaufa tout mon sang de sa flame,
 Et m'agitant de son vol fait mouuoir
 Auecques luy mes pensers & mon ame.*

*l'ay veu tomber (ô prompte inimitié !)
 En sa verdure mon esperance à terre,
 Non de rocher, mais tendre comme verre,
 Et mes desirs rompre par la moitié.
 Dame, où le Ciel logea mon amitié,
 Et dont la main toute ma vie enferme,
 Pour un flatteur tu me fais trop de guerre,
 Priuant mon cœur de ta douce pitié.
 Or s'il te plaist, fay moy languir en peine :
 Tant que la mort me de-nerue & de-ueine
 le seray tien. Et plus-tost le Chaos*

*Se troublera de sa noise ancienne,
Qu'autre beauté qu'autre amour que la tienne,
Sous autre ioug me captive le dos.*

*O doux parler dont les mots doucereux
Sont engrauez au fond de ma memoire :
O front, d'Amour le Trofée & la gloire,
O doux souris, O baisers sauoureux :
O cheueux d'or, O coutaux plantureux,
De lis, d'œillets, de porfyre, & d'yuoire :
O feux iumeaux d'où le Ciel me fit boire
A si longs traits le venin amoureux :
O dents, plusloft blanches perles enclofes,
Léures, rubis, entre-rangez de roses,
O voix qui peux adoucir un Lion,
Dont le doux chant l'oreille me vient poindre :
O corps parfait, de tes beautez la moindre
Merite seule un siege d'Illion.*

*Verray-ie point la saison qui m'apporte
Ou tréue ou paix, ou la vie ou la mort,
Pour edenter le fouci qui me mord
Le cœur rongé d'une lime si forte ?
Verray-ie point que ma Naiade forte
D'entre les flots pour m'enseigner le port ?
Viendray-ie point ainsi qu'Vlyffe à bort,
Ayant au flanc son linge pour escorte ?
Verray-ie point ces clairs astres iumeaux,
En ma faueur ainsi que deux flambeaux,
Monstrer leur flame à ma carene lassé ?
Verray-ie point tant de vents s'accorder,
Et doucement mon nauire aborder,
Comme il souloit au haure de sa grace ?*

*Quel sort malin, quel astre me fit estre
 Jeune & si fol, & de malheur si plein ?
 Quel destin fit que tousiours ie me plain
 De la rigueur d'un trop rigoureux maistre ?
 Quelle des Sœurs à l'heure de mon estre
 Pour mon malheur noircit mon fil humain ?
 Quel des Démons m'eschauffant en son sein,
 En lieu de laiçt, de soin me fit repaistre ?
 Heureux les corps dont la terre a les os !
 Bien-heureux ceux que la nuit du Chaos
 Presse au giron de sa masse brutale !
 Sans sentiment leur repos est heureux :
 Que suis-je las ! moy chetif amoureux,
 Pour trop sentir, qu'un Sisyphé ou Tantale ?*

*Diuin Bellay, dont les nombreuses lois
 Par un ardeur du peuple séparée,
 Ont reuestu l'enfant de Cytherée
 D'arcs, de flambeaux, de traits, & de carquois :
 Si le doux feu dont ieune tu ardois,
 Enflambe encor ta poitrine sacrée,
 Si ton oreille encore se recrée,
 D'ouir les plaints des amoureuses vois :
 Oy ton Ronsard qui sanglote & lamente,
 Pâle de peur, pendu sur la tourmente,
 Croizant en vain ses mains deuers les Cieux,
 En fraile nef, sans mast, voile ne rame,
 Et loin du haure où pour astre Madame
 Me conduisoit du Fare de ses yeux.*

*Quand le Soleil à chef renuersé plonge
 Son char doré dans le sein du vieillard,
 Et que la nuit un bandeau sommeillard
 Mouillé d'oubly dessus nos yeux alonge :*

*Amour adonc qui sape mine & ronge
De ma raison le chancelant rempart,
Comme un guerrier en diligence part,
Armant son camp des ombres & du songe.
Lors ma raison, & lors ce Dieu cruel,
Seuls per à per d'un choc continuel
Vont redoublant mille escarmouches fortes :
Si bien qu'Amour n'en seroit le vainqueur
Sans mes pensers qui luy ouurent les portes,
Tant mes soudars sont traistres à mon cuer.*

*Comme un Cheureuil, quand le printemps détruit
Du froid hyuer la poignante gelée,
Pour mieux brouter la fucille emmielée,
Hors de son bois avec l'Aube s'enfuit :
Et seul, & seur, loin de chiens & de bruit,
Or' sur un mont, or' dans une vallée,
Or' pres d'une onde à l'escart recelée,
Libre, folastre où son pié le conduit :
De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte
Sinon alors que sa vie est atteinte
D'un trait meurtrier empourpré de son sang.
Ainsi i'alloy sans espoir de dommage,
Le iour qu'un œil sur l'Auril de mon âge
Tira d'un coup mille traits en mon flanc.*

*Ny voir flamber au poinct du iour les roses,
Ny liz planter sur le bord d'un ruisseau,
Ny son de luth, ny ramage d'oyseau,
Ny dedans l'or les gemmes bien enclofes,
Ny des Zephyrs les gorgettes declofes,
Ny sur la mer le ronfler d'un vaisseau,
Ny bal de Nympe au gazouillis de l'eau,
Ny voir fleurir au printems toutes choses,*

*Ny camp armé de lances herissé,
Ny antre verd de mousse tapissé,
Ny des forests les cymes qui se pressent,
Ny des rochers le silence sacré,
Tant de plaisir ne me donnent qu'un Pré,
Où sans espoir mes esperances paissent.*

*Dedans un pré ie veis vne Naiade,
Qui comme fleur marchoit dessus les fleurs,
Et mignotoit un bouquet de couleurs,
Echeuelee en simple verdugade.
De son regard ma raison fut malade,
Mon front pensif, mes yeux chargez de pleurs,
Mon cœur transi : tel amas de douleurs
En ma franchise imprima son œillade.
Là ie senty dedans mes yeux couler
Vn doux venin, subtil à se mesler
Où l'ame sent vne douleur extrême.
Pour ma santé ie n'ay point immolé
Bœufs ny brebis, mais ie me suis brulé
Au feu d'Amour, victime de moy-mesme.*

*Quand ces beaux yeux iugeront que ie meure,
Avant mes iours me bannissant là bas,
Et que la Parque aura porté mes pas
A l'autre bord de la riue meilleure :
Antres & prez, & vous forests, à l'heure,
Pleurant mon mal, ne me dédaignez pas :
Ains donnez moy sous l'ombre de vos bras,
Vne eternelle & paisible demeure.
Puisse auenir qu'un poëte amoureux,
Ayant pitié de mon sort malheureux,
Dans un cyprès note cet epigramme :*

CI DESOVS GIST VN AMANT VANDOMOIS,
 QVE LA DOVLEVR TVA DEDANS CE BOIS
 POVR AIMER TROP LES BEAVX YEUX DE SA DAME.

*Qui voudra voir dedans une ieunesse
 La beauté iointe avec la chasteté,
 L'humble douceur, la graue maïesté,
 Toutes vertus & toute gentillesse :*
*Qui voudra voir les yeux d'une Deesse,
 Et de nos ans la seule nouveauté,
 De cette Dame willade la beauté,
 Que le vulgaire appelle ma maïstresse :*
*Il apprendra comme Amour rit & mord,
 Comme il guarit, comme il donne la mort,
 Puis il dira, Quelle estrange nouuelle !
 Du ciel la terre empruntoit sa beauté,
 La terre au ciel a maintenant osté
 La beauté mesme, ayant chose si belle.*

*Tant de couleurs l'Arc-en-ciel ne varie
 Contre le front du Soleil radieux,
 Lors que lunon par un temps pluuieux
 Renuerse l'eau dont la terre est nourrie :*
*Ne Iupiter armant sa main marrie
 En tant d'éclairs ne fait rongir les cieux,
 Lors qu'il punit d'un foudre audacieux
 Les monts d'Epire, ou l'orgueil de Carie :*
*Ny le Soleil ne rayonne si beau,
 Quand au matin il nous monstre un flambeau
 Tout crespu d'or, comme ie vy ma Dame
 Diuersement ses beautex acconsfrer,
 Flamber ses yeux, & claire se monstrier,
 Le premier iour qu'elle enchanta mon ame.*

Quand i'apperçoy ton beau poil brunissant,
 Qui les cheueux des Charites efface,
 Et ton bel œil qui le Soleil surpasse,
 Et ton beau teint sans fraude rougissant,
 A front baissé ie pleure gemissant
 Dequoy ie suis (faulte digne de grace)
 Sous les accords de ma ryme si basse,
 De tes beautez les honneurs trahissant.
 Je connoy bien que ie deuroy me taire
 En t'adorant : mais l'amoureux vlcere
 Qui m'ard le cœur, vient ma langue enchanter.
 Donque (mon Tout) si dignement ie n'use
 L'ancre & la voix à tes graces chanter,
 C'est le destin, & non l'art qui m'abuse.

Ciel, air & vents, plains & monts découuers,
 Tertres vineux & forests verdoyantes,
 Riuages torts & sources ondoyantes,
 Taillis rafez & vous bocages vers :
 Antres mouffus à demy-front ouuers,
 Prez, boutons, fleurs & herbes rousfoyantes,
 Vallons bossus & plages blondoyantes,
 Et vous rochers les hostes de mes vers :
 Puis qu'au partir, rongé de join & d'ire,
 A ce bel œil Adieu ie n'ay sceu dire,
 Qui pres & loin me detient en esmoy,
 Je vous supply, Ciel, air, vents, monts & plaines,
 Taillis, forests, riuages & fontaines,
 Antres, prez, fleurs, dites-le luy pour moy.

Voyant les yeux de ma maistresse eslue,
 A qui i'ay dit, Seule à mon cœur tu plais,
 D'un si doux fruit, Amour, tu me repais,
 Que d'autre bien mon ame n'est goulüe.

*L'Archer, qui seul les bons esprits englue,
Et qui ne daigne ailleurs perdre ses traits,
Me fait de peur glacer le sang espais,
Quand ie l'adulse, ou quand ie la salue.*

*Non, ce n'est point une peine qu'aimer :
C'est un beau mal, & son feu doux-amer
Plus doucement qu'amerement nous brule.
O moy deux fois, voire trois bien-heureux,
S'Amour me tue, & si avec Tibulle
l'erre là bas sous le bois amoureux.*

*L'œil qui rendroit le plus barbare appris,
Qui tout orgueil en humblesse détrempe,
Et qui subtil affine de sa trempe
Le plus terrestre & lourd de nos esprits,
M'a tellement de ses beautez épris,
Qu'autre beauté dessus mon cœur ne rampe,
Et m'est auis, sans voir un iour la lampe
De ces beaux yeux, que la mort me tient pris.
Cela que l'air est de propre aux oiseaux,
Les bois aux cerfs, & aux poissons les eaux,
Son bel œil m'est. O lumière enrichie
D'un feu divin qui m'ard si viuement,
Pour me donner l'estre & le mouuement,
Estes-vous pas ma seule Entelechie ?*

*Quand ma maistresse au monde print naissance,
Honneur, Vertu, Grace, Sçauoir, Beauté,
Eurent debat avec la Chasteté,
Qui plus auroit sur elle de puissance.
L'une vouloit en auoir iouissance,
L'autre vouloit l'auoir de son costé :
Et le debat immortel eust esté
Sans Iupiter qui fit faire silence.*

Filles, dit-il, ce ne seroit raison
 Qu'une vertu fust seule en sa maison :
 Pource ie veux qu'appointement on face.
 L'accord fut fait : & plus soudainement
 Qu'il ne l'eut dit, toutes également
 En son beau corps pour iamais eurent place.

De quelle plante, ou de quelle racine,
 De quel unguent, ou de quelle liqueur
 Oindroy-ie bien la playe de mon cœur
 Qui d'os en os incurable chemine ?
 Ny vers charmez, pierre, ny medecine,
 Drogue ny ius ne romproient ma langueur,
 Tant ie sen moindre & moindre ma vigneur
 la me trainer en la barque voisine.
 Amour, qui sçais des herbes le pouuoir,
 Et qui la playe au cœur m'as fait auoir,
 Guary mon mal, ton art fay moy cognoistre.
 Pres d'llion tu bleffas Apollon :
 l'ay dans le cœur senty mesme aiguillon :
 Ne bleffé plus l'écholier & le maistre,

la desia Mars ma trompe auoit choisie,
 Et dans mes vers ja Francus deuisoit :
 Sur ma fureur ja ja lance aiguisoit,
 Epoinçonnant ma braue poësie :
 la d'une horreur la Gaule estoit saisie,
 Et sous le fer ja Sene tre-luisoit,
 Et ja Francus à Paris conduisoit
 Le nom Troyen & l'honneur de l'Asie :
 Quand l'Archerot emplumé par le dos,
 D'un trait certain me playant iusqu'à l'os.
 De ses secrets le ministre m'ordonne.

*Armes adieu. Le Myrte Pafien
Ne cede point au Laurier Delfien,
Quand de fa main Amour mefme le donne.*

*Amour, que n'ay-ie en efcriuant, la grace
Diuine autant que i'ay la volonté
Par mes efcrits tu ferois furmonté
Vieil enchanteur des vieux rochers de Thrace.
Plus haut encor que Pindare & qu'Horace,
l'appenderois à ta diuinité
Vn liure faiët de telle grauité,
Que du Bellay luy quitteroit la place.
Si viue encor Laure par l'Vniuers
Ne fuit volant deffus les Thusques vers,
Que noftre fiecle heureusement estime,
Comme ton nom, honneur des vers François,
Victorieux des peuples & des Roys,
S'en-uoleroit fus l'aifle de ma ryme.*

*Pipé d'Amour, ma Circe enchantereffe
Dedans fes fers m'arrefte emprisonné,
Non par le gouft d'un vin empoisonné,
Non par le ius d'une herbe pechereffe.
Du fin Gregeois l'efpée vangereffe,
Et le Moly par Mercure ordonné,
En peu de temps du breuuage donné
Peurent forcer la force charmereffe:
Si qu'à la fin le Dulyché troupeau
Reprint l'honneur de fa premiere peau,
Et fa prudence au-parauant peu caute.
Mais pour mon fens remettre en mon cerueau,
Il me faudroit un Aftolphe nouveau,
Tant ma raifon eft aueugle en fa faute.*

*Les Elemens & les Astres, à preue
Ont façonné les rais de mon Soleil,
Vostre œil, Madame, en beauté nompareil,
Qui çà ne là son parangon ne treuve.
Dés l'onde Ibere où le Soleil s'abreue,
Iusqu'à l'autre onde où il perd le sommeil,
Amour ne voit un miracle pareil,
Sur qui le Ciel tant de ses graces pleuve.
Cet œil premier m'apprit que c'est d'aimer :
Il vint premier tout le cœur m'entamer,
Servant de but à ses fleches dardées.
L'esprit par luy desira la vertu
Pour s'en-voler par un trac non batu
Iusqu'au giron des plus belles Idées.*

*Je parangonne à vos yeux ce crystal,
Qui va mirer le meurtrier de mon ame :
Viue par l'air il esclate vne flame,
Vos yeux un feu qui m'est saint & fatal.
Heureux miroër, tout ainsi que mon mal
Vient de trop voir la beauté qui m'enflame :
Comme ie fay, de trop mirer ma Dame,
Tu languiras d'un sentiment égal.
Et toutes-fois, enuieux, ie t'admire,
D'aller mirer les beaux yeux où se mire
Amour, dont l'arc dedans est recelé.
Va donq' miroër, mais sage pren bien garde
Que par ses yeux Amour ne te regarde,
Brulant ta glace ainsi qu'il m'a brulé.*

*Ny les combats des amoureuses nuits,
Ny les plaisirs que les amours conçoient,
Ny les faueurs que les amans reçoient,
Ne valent pas un seul de mes ennuis.*

Heureux espoir, par ta faueur ie puis
 Trouuer repos des maux qui me deçoient,
 Et par toy seul mes passions reçoient
 Le doux oubly des tourmens où ie suis.
 Bienheureux soit mon tourment qui r'empire,
 Et le doux ioug, sous qui ie ne respire:
 Bienheureux soit mon penser soucieux:
 Bienheureux soit le doux souuenir d'elle,
 Et plus heureux le foudre de ses yeux,
 Qui cuist ma vie en un feu qui me gelle.

Le sang fut bien maudit de la Gorgonne face,
 Qui premier engendra les serpens venimeux!
 Ha! tu deuois, Helene, en marchant dessus eux,
 Non écrazer leurs reins mais en perdre la race.
 Nous estions l'autre iour en vne verte place
 Cueillans m'amie & moy des bouquets odoreux:
 Vn pot de crespme estoit au milieu de nous deux,
 Et du lait sur du ionc cailloté comme glace:
 Quand vn serpent tortu de venin tout couuert,
 Par ne sçay quel malheur sortit d'un buisson vert
 Contre le pied de celle à qui ie fay seruice,
 Tout le cœur me gela, voyant ce monstre infait:
 Et lors ie m'escriay, pensant qu'il nous eust fait
 Moy, un second Orphée & elle vne Eurydice.

Petit barbet, que tu es bienheureux,
 Si ton bon-heur tu sçauois bien entendre,
 D'ainsi ton corps entre ses bras estendre,
 Et de dormir en son sein amoureux!
 Où moy ie vy chetif & langoureux,
 Pour sçauoir trop ma fortune comprendre.
 Las! pour vouloir en ma ieunesse apprendre
 Trop de raisons, ie me fis malheureux.

*le voudrois estre un pitant de village,
Sot, sans raison & sans entendement,
Ou fagoteur qui travaille au bocage :
le n'aurois point en amour sentiment.
Le trop d'esprit me cause mon dommage,
Et mon mal vient de trop de iugement.*

*Si ie trespasse entre tes bras, Madame,
le suis content : aussi ne veux-ie auoir
Plus grand honneur au monde, que me voir
En te baisant, dans ton sein rendre l'ame.
Celuy dont Mars la poitrine renflame,
Aille à la guerre : & d'ans & de pouuoir
Tout furieux, s'esbate à recevoir
En sa poitrine une Espagnole lame :
Moy plus couard, ie ne requier sinon
Après cent ans sans gloire & sans renom
Mourir oisif en ton giron, Cassandre.
Car ie me trompe, ou c'est plus de bon-heur
D'ainsi mourir, que d'auoir tout l'honneur,
Et viure peu, d'un monarque Alexandre.*

*Pour voir ensemble & les champs & le bort,
Où ma guerriere avec mon cœur demeure,
Alme Soleil, demain auant ton heure
Monte en ton char & te haste bien fort.
Voicy les champs, où l'amoureux effort
De ses beaux yeux ordonne que ie meure
Si doucement, qu'il n'est vie meilleure
Que les soupirs d'une si douce mort !
A costé droit, un peu loin du riuage
Reluist à part l'angelique visage,
Mon seul thresor qu'auarement ie veux.*

*Là ne se voit fontaine ny verdure,
Qui ne remire en elle la figure
De ses beaux yeux & de ses beaux cheueux.*

*Pardonne moy, Platon, si ie ne cuide
Que sous le rond de la voute des Dieux,
Soit hors du monde, ou au profond des lieux
Que Styx entourne, il n'y ait quelque vuide.
Si l'air est plein en sa voute liquide,
Qui reçoit donc tant de pleurs de mes yeux,
Tant de soupirs que ie sanglote aux cieux,
Lors qu'à mon dueil Amour lasche la bride ?
Il est du vague, ou si point il n'en est,
D'un air pressé le comblement ne naist :
Plus-tost le ciel, qui piteux se dispose
A recevoir l'effet de mes douleurs,
De toutes parts se comble de mes pleurs,
Et de mes vers qu'en mourant ie compose.*

*Je meurs, Paschal, quand ie la voy si belle,
Le front si beau, & la bouche & les yeux,
Teux le logis d'Amour victorieux,
Qui m'a blessé d'une fleche nouvelle.
Je n'ay ny sang, ny veine, ny moëlle,
Qui ne se change : & me semble qu'aux cieux
Je suis rauy, assis entre les Dieux,
Quand le bon-heur me conduit aupres d'elle.
Ha ! que ne suis-ie en ce monde un grand Roy ?
Elle seroit ma Roïne aupres de moy :
Mais n'estant rien il faut que ie m'absente
De sa beauté dont ie n'ose approcher,
Que d'un regard transformer ie ne sente
Mes yeux en fleuve, & mon cœur en rocher.*

*Si iamais homme en aimant fut heureux,
 le suis heureux, icy ie le confesse,
 Fait seruiteur d'une belle maistresse
 Dont les beaux yeux ne me font malheureux.*

D'autre desir ie ne suis desireux :

*Honneur, beauté, vertus & gentillesse,
 Ainsi que fleurs honorent sa ieunesse,
 De qui ie suis saintement amoureux.*

Donc si quelcun veut dire que sa grace

Et sa beauté toutes beautez n'efface,

Et qu'en amour ie ne viue contant,

Dauant Amour au combat ie l'appelle,

Pour luy prouuer que mon cœur est constant,

Autant qu'elle est sur toutes la plus belle.

Chere maistresse à qui ie doy la vie,

Le cœur, le corps, & le sang, & l'esprit,

Voyant tes yeux Amour mesme m'apprit

Toute vertu que depuis i'ay suiuite.

Mon cœur ardent d'une amoureuse enuie

Si viuement de tes graces s'éprit,

Qu'au seul regard de tes yeux il comprit

Que peut honneur, amour & courtoisie.

L'homme est de plomb, ou bien il n'a point d'yeux,

Si te voyant il ne voit tous les Cieux

En ta beauté qui n'a point de seconde.

Ta bonne grace vn rocher retiendrait :

Et quand sans iour le monde deuiendrait,

Ton œil si beau seroit le iour du monde.

Douce beauté qui me tenez le cueur,

Et qui auez durant toute l'année

Dedans vos yeux mon ame emprisonnée,

La faisant viure en si belle langueur :

*Ha ! que ne puis-je atteindre à la hauteur
 Du Ciel tyran de nostre destinée ?
 Je changerois sa course retournée,
 Et mon malheur ie mu'rois en bon heur.
 Mais estant homme il faut qu'homme i'endure
 Du Ciel cruel la violence dure
 Qui me commande à mourir pour vos yeux.
 Doncques ie vien vous presenter, Madame,
 Ce nouuel an pour obeir aux Cieux,
 Le cœur, l'esprit, le corps, le sang & l'ame.*

*L'onde & le feu sont de ceste machine
 Les deux seigneurs que ie sens pleinement,
 Seigneurs diuins, & qui diuinement
 Ce faix diuin ont chargé sus l'eschine.
 Bref toute chose ou terrestre ou diuine,
 Doit son principe à ces deux seulement :
 Tous deux en moy vivent également,
 En eux ie vy, rien qu'eux ie n'imagine.
 Aussi de moy il ne sort rien que d'eux,
 Et se suiuan en moy naissent tous deux :
 Car quand mes yeux de trop pleurer i'appaise,
 Par un espoir allegeant mes douleurs,
 Lors de mon cœur s'exhale une fornaise,
 Puis tout soudain recommencent mes pleurs.*

*Si l'escriuain de la Gregeoise armée
 Eust veu tes yeux qui serf me tiennent pris,
 Les faits de Mars n'eust iamais entrepris,
 Et le Duc Grec fust mort sans renommée.
 Et si Paris qui veit en la vallée
 La Cyprienne & d'elle fut épris,
 T'eust veu quatriesme, il t'eust donné le pris,
 Et sans honneur Venus s'en fust allée.*

Mais s'il aduient ou par le vueil des Cieux,
 Ou par le trait qui sort de tes beaux yeux,
 Que d'un haut vers ie chante ta conqueste
 Et nouveau Cygne on m'entende crier,
 Il n'y aura ny myrte ny laurier
 Digne de toy, ny digne de ma teste.

Pour celebrer des astres déuestus
 L'heur qui s'escole en celle qui me lime,
 Et pour louer son esprit qui n'estime
 Que le parfait des plus rares vertus,
 Et ses regars, ains traits d'amours pointus,
 Que son bel œil au fond du cœur m'imprime,
 Il me faudroit non l'ardeur de ma ryme,
 Mais l'Enthousiasme aiguillon de Pontus.
 Il me faudroit une lyre Angeuine,
 Et un Daurat Sercine Limousine,
 Et un Belleau, qui viuant fut mon bien,
 De mesmes mœurs d'estude & de ieunesse,
 Qui maintenant des morts accroist la presse,
 Ayant fini son soir auant le mien.

Estre indigent & donner tout le sien,
 Se feindre un ris, auoir le cœur en plainte,
 Hâir le vray, aimer la chose feinte,
 Posseder tout & ne iouir de rien :
 Estre deliure & trainer son lien,
 Estre vaillant & couarder de crainte,
 Vouloir mourir & viure par contrainte,
 Et sans profit despendre tout son bien :
 Auoir tousiours pour un seruil hommage
 La honte au front, en la main le dommage :
 A ses pensers d'un courage hautain

*Ourdir sans cesse une nouvelle trame,
Sont les effets qui logent en mon ame
L'espoir douteux & le tourment certain.*

*Oeil, qui des miens à ton vouloir disposes,
Comme un Soleil, le Dieu de ma clairté:
Ris, qui forçant ma douce liberté,
Me transformas en cent metamorfoses:
Larme d'argent, qui mes flammes arroses,
Lors que tu feins de me voir mal traité:
Main, qui mon cœur captiues arresté,
Emprisonné d'une chaisne de roses:
Je suis tant vostre, & tant l'affection
M'a peint au sang vostre perfection,
Que ny le temps, ny la mort, tant soit forte,
N'empescheront qu'au profond de mon sein
Tousiours gramez en l'ame ie ne porte
Vn œil, un ris, une larme, une main.*

*Si seulement l'image de la chose
Fait à nos yeux la chose concevoir,
Et si mon œil n'a puissance de voir,
Si quelque obiet au deuant ne s'oppose:
Que ne m'a fait celuy qui tout compose,
Les yeux plus grands, à fin de mieux pouuoir
En leur grandeur, la grandeur recevoir
Du simulachre où ma vie est enclose?
Certes le Ciel trop ingrat de son bien,
Qui seul la fit, & qui seul veit combien
De sa beauté diuine estoit l'idée,
Comme ialoux d'un bien si precieux,
Silla le monde & m'aveugla les yeux,
Pour de luy seul seule estre regardée.*

*Sous le crystal d'une argenteuse rive,
 Au mois d'Auril une perle ie vy,
 Dont la clairté m'a tellement rauy,
 Qu'en mon esprit autre penser n'arriue.
 Sa rondeur fut d'une blancheur naïue,
 Et ses rayons treluisoyent à l'enui:
 De l'admirer ie ne suis assouui,
 Tant le destin me dit que ie la suiue.
 Cent fois courbé pour la pescher à bas,
 D'un cueur ardent ie deualay le bras,
 Et ia content la perle ie tenoye,
 Sans un Archer de mon bien enuieux,
 Qui troubla l'eau & m'esblouit les yeux,
 Pour iouir seul d'une si chere proye.*

*Le premier iour du mois de May, Madame,
 Dedans le cueur ie senti vos beaux yeux
 Bruns, doux, courtois, rians, délicieux,
 Qui d'un glaçon feroient naistre une flame.
 De leur beau iour le souuenir m'enflame,
 Et par penser i'en deuieus amoureux.
 O de mon cœur les meurtriers bien-heureux !
 Vostre vertu ie sens iusques en l'ame:
 Yeux qui tenez la clef de mon penser,
 Maistres de moy, qui peustes offenser
 D'un seul regard ma raison toute esmeüe:
 Si fort au cœur vostre beauté me poingt,
 Que ie deuois iouir de vostre veüe
 Plus longuement, ou bien ne la voir point.*

*Soit que son or se cresse lentement,
 Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,
 Qui çà qui là par le sein vagabondes,
 Et sur le col nagent follastrement :*

Ou soit qu'un nonc illustré richement
De maints rubis & maintes perles rondes,
Serre les flots de ses deux tresses blondes,
Mon cueur se plaist en son contentement.
Quel plaisir est-ce, ainçois quelle merueille,
Quand ses cheueux troussiez dessus l'oreille,
D'une Venus imitent la façon ?
Quand d'un bonnet sa teste elle Adonise,
Et qu'on ne sçait s'elle est fille ou garçon,
Tant sa beauté en tous deux se desguise ?

De ses cheueux la rousoyante Aurore
Espars en l'air les Indes remplissoit,
Et ia le Ciel à longs traits rougissoit
De maint émail qui le matin decore :
Quand elle voit la Nymphé que i'adore,
Tresser son chef, dont l'or qui iaunissoit,
Le crespé honneur du sien esblouissoit,
Voire elle-mesme & tout le Ciel encore.
Lors ses cheueux vergongneuse arracha,
Et en pleurant sa face elle cacha,
Tant la beauté mortelle luy ennuie :
Puis en pouffant maint soupir en auant,
De ses soupirs fist enfanter un vent,
Sa honte un feu, & ses yeux vne pluye.

Pren ceste rose aimable comme toy,
Qui sers de rose aux roses les plus belles,
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,
Dont la senteur me rauist tout de moy.
Pren ceste rose, & ensemble refoy
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'ailes :
Il est constant, & cent playes cruelles
N'ont empesché qu'il ne gardast sa foy.

*La rose & moy differons d'une chose :
Vn Soleil voit naistre & mourir la rose,
Mille Soleils ont veu naistre m'amour,
Dont l'action iamais ne se repose.
Que pleust à Dieu que telle amour enclose
Comme une fleur, ne m'eust duré qu'un iour.*

*Suiuant mes pleurs pleurer vous deuriez bien,
Triste maison, pour la fascheuse absence
De ce bel œil qui fut par sa presence
Vostre Soleil, ainçois qui fut le mien.
Las ! de quels maux, Amour, & de combien
Vn long seiour ma peine recompense !
Quand plein de honte à toute heure ie pense,
Qu'en un moment i'ay perdu tout mon bien.
Or adieu donc beauté qui me desdaigne !
Vn bois, un roc, un fleuve, une montaigne
Vous pourront bien eslongner de mes yeux :
Mais non du cueur que prompt il ne vous suiue,
Et que dans vous plus que dans moy ne viue,
Comme en la part qu'il aime beaucoup mieux.*

*Tout me desplaist, mais rien ne m'est si grief
Qu'estre absenté des beaux yeux de ma Dame,
Qui des plaisirs les plus doux de mon ame
En leurs rayons ont emporté la clef.
Vn torrent d'eau s'écoule de mon chef :
Et tout rempli de soupirs ie me pâme,
Perdant le feu dont la diuine flame
Seule guidait de mes pensers la nef.
Depuis le iour que ie senti sa braise,
Autre beauté ie n'ay veu qui me plaise,
Ny ne verray : Mais bien puiffé-je voir,*

*Qu'auant mourir seulement cette Fere
D'un seul tour d'œil promette un peu d'espoir
Au coup d'Amour, dont ie me desespere.*

*Jaloux Soleil contre Amour enuieux,
Soleil masqué d'une face blesmie,
Qui par trois iours as retenu m'amie
Seule au logis par un temps pluieux :
Ie ne croy plus tant d'amours que les vieux
Chantent de toy : ce n'est que poësie.
S'il eust iadis touché ta fantaisie
D'un mesme mal, tu serois soucieux.
Par tes rayons à la pointe cornuë,
En ma faueur eusses rompu la nuë,
Faisant d'obscur un temps serein & beau.
Va te cacher, vieil Pastoureau champestre,
Tu n'es pas digne au Ciel d'estre un flambeau,
Mais un Bouvier qui meine les bœufs paistre.*

*Quand ie vous voy, ou quand ie pense en vous,
D'une frisson tout le cueur me fretille,
Mon sang s'esmeut, & d'un penser fertile
Vn autre croist, tant le suget m'est dous.
Ie tremble tout de nerfs & de genous :
Comme la cire au feu ie me distile :
Ma raison tombe, & ma force inutile
Me laisse froid sans haleine & sans pous.
Ie semble au mort qu'en la fosse on deuale,
Tant ie suis haue espouventable & pale,
Voyant mes sens par la mort se muer :
Et toutefois ie me plais en ma braise.
D'un mesme mal l'un & l'autre est bien aise,
Moy de mourir, & vous de me tuer.*

Morne de corps, & plus morne d'espris
Ie me trainois dans une masse morte :
Et sans sçavoir combien la Muse apporte
D'honneur aux siens, ie l'auois à mespris.
Mais dès le iour que de vous ie m'épris,
A la vertu vostre œil me fut escorte,
Et me raut, voire de telle sorte
Que d'ignorant ie deuins bien appris.
Doncques mon Tout, si ie fay quelque chose,
Si dignement de vos yeux ie compose,
Vous me causez vous mesmes tels effets.
Ie pren de vous mes graces plus parfaites :
Vous m'inspirez, & dedans moy vous faites,
Si ie fay bien, tout le bien que ie fais.

Par l'œil de l'ame à toute heure ie voy
Ceste beauté dedans mon cœur presente :
Ny mont, ny bois, ny fleuve ne m'exente,
Que par pensée elle ne parle à moy.
Dame, qui sçais ma constance & ma foy,
Voy, s'il te plaist, que le temps qui s'absente,
Depuis sept ans en rien ne defaugmente
Le plaisant mal que i'endure pour toy.
De l'endurer lassé ie ne suis pas,
Ny ne serois, allassé-je là bas
Pour mille fois en mille corps renaiître.
Mais de mon cœur ie suis desia lassé,
Qui me desplait, & plus ne me peut estre
Cher comme il fut, puis que tu l'as chassé.

Sur le sablon la semence i'épan :
Ie sonde en vain les abysmes d'un gouffre :
Sans qu'on m'inuite à toute heure ie m'ouffre,
Et sans loyer mon âge ie dépan.

En vœu ma vie à son portrait i'apan :
Deuant son feu mon cœur se change en souffre,
Et pour ses yeux ingratement ie souffre
Dix mille maux, & d'un ne me repant.
Qui sçauroit bien quelle trampe a ma vie,
D'estre amoureux n'auroit iamais enuie.
De chaud de froid ie me sens allumer :
Tout mon plaisir est confit d'amertume :
le vi d'ennuy, de dueil ie me consume :
En tel estat ie suis pour trop aimer.

Deuant les yeux nuit & iour me reuient
Le saint portrait de l'angelique face :
Soit que i'escrue, ou soit que i'entrelasse
Mes vers au Luth, tousiours il m'en souuient.
Voyez pour Dieu, comme un bel œil me tient
En sa prison, & point ne me delasse :
Comme mon cœur il empestre en sa nasse,
Qui de pensée, à mon dam, l'entretient.
O le grand mal, quand nostre ame est saisie
Des monstres naiz dedans la fantaisie !
Le iugement est tousiours en prison.
Amour trompeur, pourquoy me fais-tu croire
Que la blancheur est une chose noire,
Et que les sens sont plus que la raison !

Après ton cours ie ne haste mes pas
Pour te souiller d'une amour deshonneste :
Demeure donq, le Locrois m'admoneste
Aux bors Gyrez de ne te forcer pas.
Neptune oyant ses blasphemes d'abas,
Luy accabla son impudique teste
D'un grand rocher au fort de la tempeste :
« Le meschant court luy mesme à son trespas. »

*Il te voulut le meschant violer,
Lors que la peur te faisoit accoler
Les pieds vangeurs de la Greque Minerue :
Et ie ne veux qu'à ton autel offrir
Mon chaste cœur, s'il te plaist de souffrir
Qu'en l'immolant de victime il te serue.*

*Ie suis larron pour vous aimer, Madame :
Si ie veux viure, il faut que i'aille embler
De vos beaux yeux les regards, & troubler
Par mon regard le vostre qui me pâme.
De vos beaux yeux seulement ie m'affame,
Tant double force ils ont de me combler
Le cœur de ioye, & mes iours redoubler,
Ayant pour vie vn seul trait de leur flame.
Vn seul regard qu'il vous plaist me lascher,
Me paist trois iours, puis i'en reuiens chercher,
Quand du premier la pasture est perdue,
Emblant mon viure en mon aduersité,
Larron forcé de chose defendue,
Non par plaisir, mais par necessité.*

*Rai du nom qui me glace en ardeur,
Me souenant de ma douce Charite,
Ici ie plante vne plante d'eslite,
Qui l'esmeraude efface de verdure.
Tout ornement de royale grandeur,
Beauté sçauoir, honneur, grace & merite,
Sont pour racine à ceste Marguerite,
Qui ciel & terre emparfume d'odeur.
Diuine, fleur où mon espoir demeure,
La manne tombe & retombe à toute heure
Deffus ton front en tous temps nouuelet :*

*Jamais de toy la pucelle n'approche,
La mouche à miel, ne la faucille croche,
Ny les ergots d'un folâtre aiglelet.*

*Depuis le iour que le trait ocieux
Graua ton nom au roc de ma memoire,
Quand ton regard (où flamboyait ta gloire)
Me fit sentir le foudre de tes yeux :
Mon cœur atteint d'un éclair rigoureux
Pour euitier ta nouvelle victoire,
S'alla cacher sous tes ondes d'yuoire,
Et sous l'abri de ton chef amoureux.
Là se mocquant de l'aigreur de ma playe,
En seureté par tes cheueux s'égayé,
Tout resiouy des rais de ton flambeau :
Et tellement il aime son hostesse,
Que pale & froid sans retourner, me laisse,
Comme un esprit qui fuit de son tombeau.*

*Le mal est grand, le remede est si bref.
A ma douleur dont l'aigreur ne s'alente :
Que bas ne haut, dès le bout de la plante
le n'ay santé iusqu'au sommet du chef.
L'œil qui tenoit de mes pensers la clef,
En lieu de m'estre une estoile drillante
Parmi les flots de l'amour violente,
Contre un despit a fait rompre ma nef.
Le soïn meurtrier, soit que ie veille ou songe,
Tigre affamé, de mille dents me ronge,
Pinçant mon cœur, mes poumons & mon flanc.
Et le penser importun qui me presse
Comme un vautour affamé, ne me laisse
Second Protée aux despens de mon sang.*

*Amour, si plus ma fièvre se renforce,
Si plus ton arc tire pour me blesser,
Avant mes iours i'ay crainte de laisser
Le verd fardeau de mon humaine escorce.
la de mon cœur ie sens moindre la force
Se transmuer, pour sa mort auancer,
Deuant le feu de mon ardant penser,
Non en bois verd, mais en poudre d'amorce.
Bien fut pour moy le iour malencontreux,
Où i'auallay le breuage amoureux,
Qu'à si longs traits me versoit une œillade :
O bien-heureux ! si pour me secourir,
Dés le iour mesme Amour m'eust fait mourir
Sans me tenir si longuement malade.*

*Si doux au cœur le souuenir me tente
De la mielleuse & fielleuse saison,
Où ie perdi mes sens & ma raison,
Qu'autre plaisir ma peine ne contente.
le ne veux point en la playe de tante
Qu'Amour me fit pour auoir guerison,
Et ne veux point qu'on m'ouure la prison,
Pour affranchir autre part mon attente.
Plus que la mort ie fuy la liberté,
Tant i'ay grand peur de me voir escarté
Du doux lien qui doucement m'offense,
Et m'est honneur de me voir martyrer,
Sous vn espoir quelque iour de tirer
Vn seul baiser pour toute recompense.*

*Heureux le iour, l'an, le mois & la place,
L'heure & le temps où vos yeux m'ont tué,
Sinon tué, à tout le moins mué
Comme Meduse, en une froide glace.*

*Il est bien vray que le trait de ma face
Me reste encor, mais l'esprit deslié
Pour viure en vous, a son corps oublié,
Me laissant seul comme une froide masse.
Aucunefois quand vous tournez un peu
Vos yeux sur moy, ie sens un petit feu
Qui me r'anime & rechauffe les veines :
Et fait au froid quelque petit effort.
Mais vos regards n'allongent que mes peines,
Tant le premier fut cause de ma mort !*

*Amour archer toutes ses fleches ront
D'un coup sur moy, & ne me reconforte
D'un seul regard celle pour qui ie porte
Le cœur aux yeux, les pensers sur le front.
D'un Soleil part la glace qui me fond,
Et m'esbaïs que ma froideur n'est morte
Au raiz d'un œil, qui d'une flame accorte
Me fait au cœur un ulcere profond.
En tel estat ie voy languir ma vie,
Qu'aux plus chetifs ma langueur porte enuie,
Tant le mal croist, & le cœur me defaut :
Mais la douleur qui plus trouble mon ame,
O cruauté ! c'est qu'Amour & madame
Sçauent mon mal, & si ne leur en chaut.*

*Je vy ma Nymphe entre cent damoiselles,
Comme un Croissant par les menus flambeaux,
Et de ses yeux plus que les astres beaux
Faire obscurcir la beauté des plus belles.
Dedans son sein les Graces immortelles,
La Gaillardise, & les freres iumeaux
Alloient volant, comme petits oiseaux
Parmy le verd des branches plus nouuelles.*

*Le ciel rauy, qui si belle la voit,
Roses & liz & ghirlandes pleuuoit
Tout au rond d'elle, au milieu de la place :
Si qu'en despit de l'hyuer froidureux,
Par la vertu de ses yeux amoureux
Vn beau printemps s'engendra de sa face.*

*Plus que les Rois, leurs sceptres & leur bien,
l'aime ce front où mon Tyran se iouë,
Et le vermeil de ceste belle iouë,
Qui fait honteux le pourpre Tyrien.
Toutes beautez à mes yeux ne sont rien
Au pris du sein, qui soupirant secoüe
Son gorgerin, sous qui doucement noüe
Vn petit flot que Venus diroit sien.
En la façon que Iupiter est aise,
Quand de son chant vne Muse l'appaise :
Ainsi ie suis de ses chansons épris,
Lors qu'à son luth ses doigts elle embesongne,
Et qu'elle dit le branle de Bourgongne,
Qu'elle disoit le iour que ie fus pris.*

*Ceste beauté de mes yeux adoree,
Qui me fait viure entre mille trespas,
Couploit mes chiens, & poursuiuoit mes pas,
Ainsi qu'Adon, Cyprine la doree :
Quand vne ronce en vain enamouree,
Ainsi que moy, du vermeil de ses bras,
En les baisant luy fit couler à bas
Vne liqueur de pourpre coloree.
La terre adonc, qui soigneuse receut
Ce sang diuin, fertilement conceut
Pareille au sang vne rouge fleurette.*

Et tout ainſi que d'Helene nâquit
 La fleur qui d'elle un beau ſurnom aquit,
 Du nom Caſſandre elle eut nom Caſſandrette.

Sur mes vingt ans, pur d'offenſe & de vice,
 Guidé, mal-caut, d'un trop aueugle oiſeau,
 En ieune ſang, en menton damoiſeau,
 Sain & gaillard ie vins à ton ſervice:
 Mais, ô cruelle, outré de ta malice,
 le m'en retourne en une vieille peau,
 En chef grifon, en perte de mon beau:
 Tels ſont d'Amour les jeux & l'exercice.
 Helas, que dy-ie ! où veux-ie m'en aller ?
 D'un autre bien ie ne me puis ſouler.
 Comme la caille, Amour, tu me fais eſtre,
 Qui de poiſon s'engraiſſe & ſe repaiſt.
 D'un autre bien ie ne me veux repaiſtre,
 Ny viure ailleurs, tant ta poiſon me plaiſt.

Sans ſouſpirer viure icy ie n'ay peu
 Depuis le iour que les yeux de ma Dame
 Tous pleins d'amours verſerent en mon ame
 Le doux venin, dont mon cœur jut repeu.
 Ma chere neige, & mon cher & doux jeu,
 Voyez comment ie m'englace & m'enſlame:
 Comme la cire aux raions d'une flamme
 le me conſume, & vous en chaut bien peu.
 Il eſt certain que ma vie eſt heureuſe
 De s'écouler ioyeuſe & douloureuxſe
 Deſſous voſtre œil, qui iour & nuit me poind.
 Mais ce pendant voſtre beauté ne penſe,
 Que l'amitié d'amitié ſe compenſe,
 Et qu'un amour ſans frere ne croiſt point.

D'Amour ministre, & de perseuerance,
 Qui iusqu'au fond l'ame peux esmouuoir,
 Et qui les yeux d'un auugle sçauoir,
 Et qui les cœurs voiles d'une ignorance :
 Va t'en ailleurs chercher ta demeurance,
 Va t'en ailleurs quelqu'autre deceuoir :
 Je ne veux plus chez moy te recevoir,
 Malencontreuse & maudite esperance.
 Quand Iupiter, ce Tyran criminel,
 Teignit ses mains dans le sang paternel,
 Dérobant l'or de la terre où nous sommes,
 Il te laissa, comme un monstre nouveau,
 Seule par force au profond du vaisseau
 Que Pandore eut pour deceuoir les hommes.

Franc de raison, esclau de fureur,
 Je vay chassant une Fere sauuage,
 Or' sur un mont, or' le long d'un riuage,
 Or' dans le bois de ieunesse & d'erreur.
 J'ay pour ma lessé un long trait de malheur,
 J'ay pour limier un violent courage :
 J'ay pour mes chiens, l'ardeur, & le ieune âge,
 Et pour piqueurs l'esperoir & la douleur.
 Mais eux voyans, que plus elle est chassée,
 Plus elle fuit d'une course eslancee,
 Quittent leur proye : & retournent vers moy
 De ma chair propre osant bien leur repaistre.
 C'est grand pitié (à mon dam ie le voy)
 Quand les valets commandent à leur maistre.

Le Ciel ne veut, Dame, que ie iouïsse
 De ce doux bien que dessert mon deuoir :
 Aussi ne veux-je, & ne me plaist d'auoir
 Sinon du mal en vous faisant seruice.

Puis qu'il vous plaist que pour vous ie languisse,
 le suis heureux, & ne puis recevoir
 Plus grand honneur, qu'en vous servant pouvoir
 Faire à vos yeux de mon cœur sacrifice.
 Donc si ma main, malgré-moy, quelquefois
 De l'amour chaste outrepatte les loix,
 Dans vostre sein cherchant ce qui m'embraise,
 Punissez-la du foudre de vos yeux,
 Et la brulez : car i'aime beaucoup mieux
 Viure sans mains, que ma main vous desplaise.

Bien que six ans soyent ja coulez arriere
 Depuis le iour qu'Amour d'un poignant trait
 Au fond du cœur m'engraua le portrait
 D'une humble-fièrè, & fièrè-humble guerriere :
 Si suis-ie heureux d'auoir veu la lumiere
 En ces ans tards, où vit le beau portrait
 De sa beauté, qui mon esprit attrait
 Pour prendre au ciel une belle carriere.
 Le seul Auril de son ieune printemps
 En-dore, em-perle, en-frange nostre temps,
 Qui n'a cogneu les vertus de ma belle,
 Ny la splendeur qui reluist en ses yeux.
 Seul ie l'ay veuë : aussi ie meurs pour elle,
 Et plus grand heur ne m'ont donné les cieux.

Si ce grand Prince artizan de la lyre,
 Qui va bornant aux Indes son réueil,
 Ains qui d'un œil mal appris au sommeil
 Deçà delà toutes choses remire,
 Lamente encor pour le bien où i'aspire,
 Ne suis-ie heureux, puis que le trait pareil,
 Qui d'outre en outre entama le Soleil,
 Mon cœur entame à semblable martyre ?

*Certes mon mal contente mon plaisir,
D'auoir osé pour compaignon choisir
Vn si grand Dieu : ainsi par la campagne
Le bœuf courbé deffous le ioug pesant,
Traine le faix plus leger & plaisant,
Quand son trauail d'un autre s'accompaigne.*

*Ce petit chien, qui ma maiستresse suit,
Et qui iappant ne recognoist personne,
Et cest oiseau, qui ses plaintes resonne,
Au mois d'Auril soupirant toute nuit :
Et la barriere où quand le chaud s'enfuit,
Madame seule en pensant s'arraisonne,
Et ce iardin où son pource moissonne
Toutes les fleurs que Zephyre produit :
Et ceste dance où la fleche cruelle
M'outre-perça, & la saison nouuelle
Qui tous les ans rafraichist mes douleurs :
Et son willade, & sa parolle sainte,
Et dans le cœur sa grace que i'ay peinte,
Baignent mes yeux de deux ruisseaux de pleurs.*

*Du feu d'amour, impatient Roger
(Pipé du fard de magique cautelle)
Pour refroidir ta passion nouuelle,
Tu vins au liçt d'Alcine te loger.
Opiniastre à ton feu soulager,
Ore planant, ore noüant sus elle,
Entre les bras d'une Dame si belle,
Tu sceus d'Amour & d'elle te vanger.
En peu de temps le gracieux Zephyre,
D'un vent heureux em-poupant ton nauire,
Te fit surgir dans le port amoureux :*

*Mais quand ma nef de s'aborder est prestée,
Tousiours plus loin quelque horrible tempeste
La single en mer, tant ie suis malheureux.*

*le te hay peuple, & i'en prens à tesmoin
Le Loir, Gastine, & les riués de Braye,
Et la Neuffaune, & la verte saulaye
Que Sabut voit aboutir à son coin.
Là quand tout seul ie m'esgare bien loin,
Amour qui parle auecque moy s'essaye
Non de guarir, mais rengreger ma playe
Par les deserts, qui augmentent mon soin.
Là pas-à-pas, Dame, ie rememore
Ton front, ta bouche, & les graces encore
De tes beaux yeux trop fideles archers :
Puis figurant ta belle idole feinte
Au clair d'une eau, ie sanglote vne plainte,
Qui fait gemir le plus dur des rochers.*

*Non la chaleur de la terre qui fume
Aux iours d'Esté luy creuassant le front :
Non l'Avant-chien, qui tarit iusqu'au fond
Les tiedes eaux, qu'ardant de soif il hume :
Non ce flambeau qui tout ce monde allume
D'un bluetter qui lentement se fond :
Bref, ny l'esté, ny ses flames ne font
Ce chaud brazier qui mes veines consume.
Vos chastes feux, esprits de vos beaux yeux,
Vos doux esclairs qui rechaufent les cieux,
De mon brazier eternisent la flame :
Et soit Phæbus attelé pour marcher
Deuers le Cancre, ou bien deuers l'Archer,
Vostre œil me fait vn Esté dedans l'ame.*

Ny ce coral qui double se compasse,
 Sur meinte perle, un thresor d'Orient,
 Ny ces beaux lis, qu'Amour en suppliant
 Ose baiser, & iamais ne s'en lasse :
 Ny ce bel or qui frisé s'entrelasse
 En mille nouds crespes solastrement,
 Ny ces œillets égalez proprement
 Au blanc des liz encharnez dans sa face :
 Ny de ce front le beau ciel esclarcy,
 Ny le double arc de ce double sourcy,
 N'ont à la mort ma vie condamnée :
 Seuls les beaux yeux (où le certain Archer
 Pour me tuer sa fleche vint cacher)
 Deuant le soir finissent ma iournée.

Di l'un des deux, sans tant me déguiser
 Le peu d'amour que ton semblant me porte,
 le ne sçauroy, veu ma peine si forte,
 Tant lamenter, ne tant Petrarquiser.
 Si tu le veux, que sert de refuser
 Ce doux present dont l'espoir me conforte ?
 Sinon, pourquoy d'une esperance morte
 Me nourris-tu pour tousiours m'abuser ?
 L'un de tes yeux dans les enfers me rue,
 L'autre plus doux, à l'enuy s'esuertue
 De me remettre en paradis encor :
 Ainsi tes yeux pour causer mon renaistre,
 Et puis ma mort, sans cesse me font estre
 Or' un Pollux, & ores un Castor.

L'an mil cinq cens avec quarante & six,
 En ses cheueux vne Dame cruelle,
 Autant cruelle en mon endroit que belle,
 Lia mon cœur de ses cheueux surpris.

Lors ie pensoy, comme sot mal appris,
 Nay pour souffrir une peine eternelle,
 Que les crespons de leur blonde cautelle
 Deux ou trois iours sans plus me tiendroient pris.
 L'an est passé, & l'autre commence ores
 Où ie me voy plus que deuant encores
 Pris dans leurs rets : & quand par fois la mort
 Veut deslacer le lien de ma peine,
 Amour tousiours pour l'estreindre plus fort,
 Flatte mon cœur d'une esperance vaine.

A toy chaque an i'ordonne un sacrifice,
 Fidele coin, où tremblant & poureux
 le descourry le trauail langoureux
 Que i'enduroy, Dame, en vostre seruice.
 Vn coin meilleur plus seur & plus propice
 A declarer un torment amoureux,
 N'est point en Cypre, ou dans les plus heureux
 Vergers de Gnide, Amathonte, ou d'Eryce.
 Eussé-ie l'or d'un Prince ambitieux,
 Coin, tu serois un temple precieux
 Enrichy d'or & de despense grande :
 Où les amans par un vœu solennel
 loutant lutant autour de ton autel,
 S'immoleroient eux-mesmes pour offrande.

Honneur de May, despouille du Printemps,
 Bouquet tissu de la main qui me donte,
 Dont les beautez aux fleurettes font honte,
 Faisant esclorre un Auril en tout temps :
 Non pas du nez, mais du cœur ie te sens
 Et de l'esprit, que ton odeur surmonte :
 Et tellement de veine en veine monte,
 Que ta senteur embasme tous mes sens.

*Sus, baise moy en lieu de nostre amie,
Pren mes souspirs, pren mes pleurs ie te prie,
Qui seruiront d'animer ta couleur,
(Ainsi ta fleur ne deuiendra fanie)
Les pleurs d'humeur, les souspirs de chaleur,
Pour prendre un iour ta racine en ma vie.*

*Si l'on vous dit qu'Argus est une fable,
Ne le croyez bonne posterité,
Ce n'est pas feinte ains une verité,
A mon malheur ie la sens veritable.
Vn autre Argus en deux yeux redoutable,
En corps humain non feint, non inuenté,
Espie, aguete, & garde la beauté
Par qui ie suis douteux & miserable.
Quand par ses yeux Argus ne la tiendrait,
Tousiours au col mignarde me pendrait,
Ie cognois bien sa gentille nature.
Ha! vray Argus, tant tu me fais gemir,
A mon secours vienne un autre Mercure,
Non pour ta mort, mais bien pour t'endormir.*

*Ie parangonne à ta ieune beauté,
Qui tousiours dure en son printemps nouvelle,
Ce mois d'Auril qui ses fleurs renouuelle
En sa plus gaye & verte nouveauté.
Loin deuant toy fuira la cruauté:
Deuant luy fuit la saison plus cruelle.
Il est tout beau, ta face est toute belle:
Ferme est son cours, ferme est ta loyauté.
Il peint les bords les forests & les plaines,
Tu peins mes vers d'un bel émail de fleurs:
Des laboureurs il arrose les peines,*

*D'un vain espoir tu laues mes douleurs :
Du Ciel sur l'herbe il fait tomber les pleurs,
Tu fais sortir de mes yeux deux fontaines.*

*Douce beauté, meurtrière de ma vie,
En lieu d'un cœur tu portes un rocher :
Tu me fais vif languir & desecher
Passionné d'une amoureuse enuie.*

*Le ieune sang qui d'aimer te conuie,
N'a peu de toy la froideur arracher,
Farouche fiere, & qui n'as rien plus cher
Que languir froide, & n'estre point seruie.*

*Appren à vivre, ô fiere en cruauté :
Ne garde point à Pluton ta beauté,
Quelque peu d'aise en aimant il faut prendre.*

*Il faut tromper doucement le trespas :
Car aussi bien sous la terre là bas
Sans rien sentir le corps n'est plus que cendre.*

STANSES.

*Quand au temple nous ferons
Agenouillez, nous ferons
Les deuots selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu
Humbles se courbent au lieu
Le plus secret de l'Eglise.
Mais quand au liét nous ferons
Entrelassez, nous ferons
Les lascifs selon les guises
Des Amans qui librement*

*Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.
Pourquoy donque quand ie veux
Ou mordre tes beaux cheueux,
Ou baiser ta bouche aimee,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloistre enfermee ?
Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein delicieux,
Ton front, ta léure iumelle ?
En veux-tu baiser Pluton
Là bas, apres que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?
Après ton dernier trespas
Gresle, tu n'auras là bas
Qu'une bouchette blesmie :
Et quand mort ie te verrois
Aux Ombres ie n'auou'rois
Que iadis tu fus m'amie.
Ton test n'aura plus de peau,
Ny ton visage si beau
N'aura veines ny arteres :
Tu n'auras plus que les dents
Telles qu'on les voit dedans
Les testes de cimeteres.
Donque tandis que tu vis,
Change, Maistresse, d'avis,
Et ne m'espargne ta bouche :
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'auoir esté farouche.
Ah ie meurs ! ah baise moy !
Ah, Maistresse, approche toy !*

*Tu fuis comme un Fan qui tremble :
 Au-moins souffre que ma main
 S'esbate un peu dans ton sein,
 Ou plus bas, si bon te semble.*

*Ce ne sont qu'haims, qu'amorces & qu'apas
 De son bel œil qui m'allèche en sa nasse,
 Soit qu'elle rie ou soit qu'elle compasse
 Au son du luth le nombre de ses pas.
 Vne mi-nuit tant de flambeaux n'a pas,
 Ny tant de sable en Euripe ne passe,
 Que de beautez embellissent sa grace,
 Pour qui i'endure un millier de trespas.
 Mais le torment qui desseche ma vie
 Est si plaisant, que ie n'ay point enuie
 De m'esloigner de si douce langueur :
 Ains face Amour, que mort encores i'aye
 L'aigre-douceur de l'amoureuse playe,
 Que vif ie garde au rocher de mon cœur.*

*Œil dont l'esclair mes tempestes effuye,
 Sourcil, mais ciel de mon cœur gouverneur,
 Front estoilé, Trofee à mon Seigneur,
 Où son carquois & son arc il estuye :
 Gorge de marbre où la beauté s'appuye,
 Menton d'albastre, enrichy de bon heur,
 Tetin d'ivoire où se loge l'honneur,
 Sein dont l'espoir mes trauaux desennuye :
 Vous auez tant apasté mon desir,
 Que pour souler ma faim & mon plaisir,
 Cent fois le iour il faut que ie vous voye :
 Comme un oiseau, qui ne peut seiourner,
 Sans sur les bords poissonneux retourner,
 Et reuoler pour y trouuer sa proye.*

*Hauffe ton vol, & d'une aile bien ample,
 Forçant des vents l'audace & le pouvoir,
 Fay, Denisot, tes plumes émouvoir
 Jusques au ciel où les dieux ont leur temple.
 Là, d'œil d'Argus leurs deitez contemple,
 Contemple aussi leur grace & leur sçavoir,
 Et pour ma Dame au parfait concevoir,
 Sur les plus beaux fantastique un exemple.
 Choisis apres le teint de mille fleurs,
 Et les destrampe en l'humeur de mes pleurs,
 Que tiedement hors de mon chef ie ruë.
 Puis attachant ton esprit & tes yeux
 Droit au patron desrobé sur les dieux,
 Pein, Denisot, la beauté qui me tuë.*

*Ville de Blois, naissance de ma Dame,
 Sejour des Roys & de ma volonté,
 Où ieune d'ans ie me vy surmonté
 Par un œil brun qui m'outre-perça l'ame :
 Chez toy ie pris ceste premiere flame,
 Chez toy i'apris que peult la cruauté,
 Chez toy ie vy ceste fiere beauté,
 Dont la memoire encores me r'enflame.
 Habite Amour en ta ville à iamais,
 Et son carquois, ses lampes, & ses trais
 Pendent en toy, le temple de sa gloire :
 Puisse-il tousiours tes murailles couer
 Dessous son aile, & nud tousiours laver
 Son chef crespu dans les eaux de ton Loire.*

*Heureuse fut l'estoile fortunée,
 Qui d'un bon œil ma Maistresse appercent :
 Heureux le bers, & la main qui la sceut
 Emmaillotter le iour qu'elle fut née.*

Heureuse fut la mammelle en-mannée,
De qui le laiët premier elle receut :
Et bien-heureux le ventre qui conceut
Telle beauté de tant de dons ornée.
Heureux parens qui eustes cest honneur
De la voir naistre vn astre de bon-heur !
Heureux les murs naissance de la belle !
Heureux le fils dont grosse elle sera,
Mais plus heureux celuy qui la fera
Et femme & mere, en lieu d'une pucelle !

L'astre ascendant sous qui ie pris naissance,
De son regard ne maistrisoit les Cieux :
Quand ie nasquis il estoit dans tes yeux,
Futurs tyrans de mon obeissance.
Mon tout, mon bien, mon heur, ma cognoissance
Vint de ton ail : car pour nous lier mieux,
Tant nous unit son feu presagieux,
Que de nous deux il ne fit qu'une essence.
En toy ie suis & tu es seule en moy,
En moy tu vis & ie vis dedans toy,
Tant nostre amour est parfaitement ronde.
Ne viure en toy ce seroit mon trespas.
La Pyralide en ce point ne vit pas,
Perdant sa flamme, & le Daufin son onde.

De ton beau poil en tresses noircissant
Amour ourdit de son arc la ficelle :
Il fit son feu de ta viue etincelle,
Il fit son trait de ton ail brunissant.
Son premier coup me rendoit perissant :
Mais son second de la mort me rappelle,
Qui mon ulcere en santé renouuelle,
Et par son coup le coup va guarissant.

*Ainsi iadis sur la poudre Troyenne,
 Du soudart Grec la hache Pelienne,
 Du Mysien mit la douleur à fin :
 Ainsi le trait que ton bel œil me rue,
 D'un mesme coup me guarist & me tue.
 Hé quelle Parque a filé mon destin !*

*Ce ris plus doux que l'œuvre d'une abeille,
 Ces dents, ainçois deux rempars argentez,
 Ces diamans à double ranc plantez
 Dans le coral de sa bouche vermeille :
 Ce doux parler qui les ames resueille,
 Ce chant qui tient mes soucis enchantez,
 Et ces deux cieux sur deux astres entez,
 De ma Deesse annoncent la merueille.
 Du beau iardin de son ieune printemps
 Naist vn parfum, qui le ciel en tous temps
 Embasmeroit de ses douces haleines :
 Et de là sort le charme d'une voix,
 Qui tous ravis fait sauteler les bois,
 Planer les monts, & montaigner les plaines.*

*l'iray tousiours & resuant & songeant
 En ceste prée où ie vy l'angelette,
 Qui d'esperance & de crainte m'allaitte,
 Et dans ses yeux mes destins va logeant.
 Quel fil de soye en tresses s'allongeant
 Ornoit ce iour sa teste nouuellette ?
 De quelle rose, & de quelle fleurette
 Sa face alloit, comme Iris, se changeant ?
 Ce n'estoit point une mortelle femme
 Que ie vy lors, ny de mortelle dame
 Elle n'auoit ny le front ny les yeux.*

*Donques, Raison, ce ne fut chose estrange
Si ie fu pris : c'estoit vrayment un Ange,
Qui pour nous prendre estoit venu des Cieux.*

*l'auois l'esprit tout morne & tout pesant,
Quand ie receu du lieu qui me tourmente,
L'orange d'or comme moy iaunissante
Du mesme mal qui nous est si plaisant.
Les Pommes sont de l'Amour le present :
Tu le sçais bien, ô guerriere Atalante,
Et Cydippé qui encor se lamente
De l'escrit d'or qui luy fut si cuisant.
Les Pommes sont de l'Amour le vray signe.
Heureux celui qui de la pomme est digne !
Tousiours Venus a des pommes au sein.
Depuis Adam desireux nous en sommes :
Tousiours la Grace en a dedans la main :
Et bref l'Amour n'est qu'un beau ieu de pommes.*

*Tout effroyé ie cherche vne fontaine
Pour expier un horrible songer,
Qui toute nuit ne m'a faict que ronger
L'ame effroyée au trauail de ma peine.
Il me sembloit que ma douce-inhumaine
Crioit, Ami, sauue moy du danger,
A toute force un larron estrange
Par les forests prisonniere m'em-meine.
Lors en sursaut, où me guidoit la vois,
Le fer au poing ie brossay dans le bois :
Mais en courant apres la derobée,
Du larron mesme assaillir me suis veu,
Qui me perçant le cœur de mon espée,
M'a fait tomber dans un torrent de feu.*

CHANSON.

*Ma Dame ie n'eusse pensé,
Opiniastre en ma langueur,
Que ton cœur m'eust recompensé
D'une si cruelle rigueur,
Et qu'en lieu de me secourir
Tes beaux yeux m'eussent fait mourir.
Si preuoyant i'eusse apperceu,
Quand ie te vy premierement,
Le mal que i'ay depuis receu
Pour aimer trop loyalement,
Mon cœur qui franc auoit vescu,
N'eust pas esté si tost veincu.
Tu fis promettre à tes beaux yeux
Qui seuls me vindrent decevoir,
De me donner encore mieux
Que mon cœur n'esperoit auoir :
Puis comme ialous de mon bien
Ont transformé mon aise en rien.
Si tost que ie vy leur beauté,
Amour me força d'un desir
D'affuiettir ma loyauté
Sous l'empire de leur plaisir,
Et décocha de leur regard
Contre mon cœur le premier dard.
Ce fut, Dame, ton bel accueil,
Qui pour me faire bien-heureux,
M'ouurit par la clef de ton œil
Le paradis des Amoureux,
Et fait esclau en si beau lieu,
D'un homme ie deuins un Dieu.*

*Si bien que n'estant plus à moy,
Mais à l'œil qui m'auoit blessé,
Mon cœur en gage de ma foy
A luy mon maistre i'ay laissé,
Où serf si doucement il est
Qu'une autre beauté luy desplaiſt.
Et bien qu'il souffre iours & nuis
Mainte amoureuse aduersité
Le plus cruel de ses ennuis
Luy semble une felicité,
Et ne ſçauroit iamais vouloir
Qu'un autre œil le face doulloir.
Vn grand rocher qui a le doz
Et les pieds tousiours outragez,
Ores des vents, ore des flots
Contre les riuës enragez,
N'est point si ferme que mon cueur
Sous l'orage de ta rigueur.
Car luy sans se changer, aimant
Les beaux yeux qui l'ont en-rethé,
Semble du tout au Diamant
Qui pour garder sa fermeté
Se rompt pluſtoſt ſous le marteau,
Que ſe voir tailler de nouveau.
Ainsi ne l'or qui peut tenter,
Ny grace, beauté, ny maintien
Ne ſçauroyent dans mon cœur enter
Vn autre portrait que le tien,
Et pluſtoſt il mourroit d'ennuy,
Que d'en souffrir vn autre en luy.
Il ne faut donc pour empescher
Qu'une autre Dame en ait ſa part,
L'enuironner d'un grand rocher,
Ou d'une foſſe, ou d'un rempart :*

*Amour te l'a si bien conquis,
Que plus il ne peut estre acquis.
Chanson, les estoiles seront
La nuit sans les Cieux allumer,
Et plustost les vents cesseront
De tempester dessus la mer,
Que de ses yeux la cruauté
Puisse amoindrir ma loyauté.*

*Vn voile obscur par l'horizon espars
Troubloit le Ciel d'une humeur survenue,
Et l'air creué, d'une gresle menue
Frappoit à bonds les champs de toutes pars :
Desja Vulcan de ses borgnes soudars
Hastoit les mains à la forge cognüe,
Et Iupiter dans le creux d'une nue
Armoit sa main de l'esclair de ses dars :
Quand ma Nymphette en simple verdugade
Cueillant les fleurs, des raiz de son willade
Essuya l'air gresleux & pluvioux :
Des vents sortis remprisonna les tropes,
Et fit cesser les marteaux des Cyclopes,
Et de Iupin rasserenä les yeux.*

*En autre lieu les deux flambeaux de celle
Qui m'esclairoit, sont allez faire iour,
Voire un midi, qui d'un ferme seiour
Sans voir la nuit dans les cœurs etincelle.
Hé ! que ne sont & d'une & d'une autre æle
Mes deux costez emplumez à l'entour ?
Haut par le Ciel sous l'escorte d'Amour
Le voleroy comme un Cygne aupres d'elle.*

*De ses beaux raiz ayant percé le flanc,
 l'empourpreroy mes plumes en mon sang,
 Pour tesmoigner la peine que i'endure:
 Et suis certain que ma triste langueur
 Pourroit flechir non seulement son cuer
 De mes souspirs, mais une roche dure.*

*Si tu ne veux contre Dieu t'irriter,
 Esoute moy, ne mets point en arriere
 L'humble soupir, enfant de la priere:
 La priere est fille de Iupiter.
 Quiconque veut la priere eniter,
 Iamais n'acheue une ieunesse entiere
 Et voit tousiours de son audace fiere
 Iusqu'aux enfers l'orgueil precipiter.
 Pource orgueilleuse, eschappe cet orage,
 Dedans mes pleurs attrempe ton courage,
 Sois pitoyable, & guaris ma langueur:
 Tousiours le Ciel, tousiours l'eau n'est venteuse,
 Tousiours ne doit ta beauté dépiteuse
 Contre ma playe endurcir sa rigueur.*

*En ce printemps qu'entre mes bras n'arriue
 Celle qui tient ma playe en sa verdeur,
 Et ma pensée en oisive langueur,
 Sur le tapis de ceste herbeuse riue?
 Et que n'est-elle une Nympe natiue
 De ce bois verd ? par l'ombreuse froideur
 Nouveau Sylvain i'alenterois l'ardeur
 Du feu qui m'ard d'une flamme trop viue.
 Et pourquoy, cieux ! l'arrest de vos destins
 Ne m'a fait naistre un de ces Paladins,
 Qui seuls portoyent en crope les pucelles ?*

*Et qui tastant baisant & deuissant,
Loin de l'enuie & loin du mesdisant,
Par les forests viuoient avecques elles ?*

*Que toute chose en ce monde se muë,
Soit desormais Amour soulé de pleurs,
Des chesnes durs puissent naistre les fleurs,
Au choc des vents l'eau ne soit plus émuë :
Le miel d'un roc contre nature suë,
Soyent du printemps semblables les couleurs,
L'esté soit froid, l'hyuer plein de chaleurs,
Pleine de vents ne s'enfle plus la nuë :
Tout soit changé, puis que le nœud si fort
Qui m'estraignoit, & que la seule mort
Deuoit trancher, elle a voulu desfaire.
Pourquoy d'Amour mesprises-tu la loy ?
Pourquoy fais-tu ce qui ne se peut faire ?
Pourquoy romps-tu si faussement ta foy ?*

*Lune à l'œil brun, Deesse aux noirs cheuaux,
Qui çà qui là qui haut qui bas te tournent,
Et de retours qui iamais ne seiournent,
Trainent ton char eternal en trauaux :
A tes desirs les miens ne sont egaux,
Car les amours qui ton ame epoinçonnent,
Et les ardeurs qui la mienne eguillonnet,
Diuers souhaits desirent à leurs maux.
Toy mignottant ton dormeur de Latmie,
Voudrois tousiours qu'une course endormie
Retint le train de ton char qui s'ensuit :
Mais moy qu'Amour toute la nuit deuore,
Depuis le soir ie souhaite l'Aurore,
Pour voir le iour, que me celoït ta nuit.*

Vne diuerse amoureuse langueur,
 Sans se mourir en mon ame verdoye :
 Dedans mes yeux une fontaine ondoye,
 Vn Mongibel fait son feu de mon cuer.
 L'un de son chaud l'autre de sa liqueur
 Ore me gele & ore me foudroye :
 Et l'un & l'autre à son tour me guerroye,
 Sans que l'un soit dessus l'autre veinqueur.
 Fais, Amour, fais qu'un seul gaigne la place,
 Ou bien le feu ou bien la froide glace,
 Et par l'un d'eux mets fin à ce debat :
 Helas ! Amour, i'ay de mourir enuie,
 Mais deux venins n'estouffent point la vie,
 Tandis que l'un à l'autre se combat.

Puis que cest œil, dont l'influence baille
 Ses loix aux miens, sur les miens plus ne luit,
 L'obscur m'est iour, le iour m'est une nuit,
 Tant son absence asprement me travaille.
 Le liēt me semble un dur champ de bataille,
 Rien ne me plaist, toute chose me nuit,
 Et ce penser qui me suit & resuit,
 Presse mon cœur plus fort qu'une tenaille.
 Iu pres du Loir entre cent mille fleurs,
 Soulé d'ennuis de regrets & de pleurs,
 l'eusse mis fin à mon angoisse forte,
 Sans quelque Dieu qui mon œil va tournant
 Vers le país où tu es seiournant,
 Dont le seul air sans plus me reconforte.

Comme le chaud au feste d'Erymanthe,
 Ou sus Rhodope, ou sur quelque autre mont
 Sur le printemps la froide neige fond
 En eau qui fuit par les rochers coulante :

*Ainsi tes yeux (soleil qui me tourmente)
 Qui cire & neige à leur regard me font,
 Frappant les miens, ia distillez les ont
 En un ruisseau qui de mes pleurs s'augmente.
 Herbes ne fleurs ne seïournent aupres,
 Ains des Soucis, des lfs & des Cypres:
 Ny de crystal sa riuë ne court pleine.
 Les autres eaux par les prez vont roulant,
 Mais ceste-ci par mon sein va coulant,
 Qui sans tarir s'enfante de ma peine.*

*De soins mordans & de soucis diuers
 Soit sans repos ta paupiere esueillée,
 Ta léure soit de noir venin mouillée,
 Tes cheueux soyent de viperes couuers:
 Du sang infet de ces gros lezars vers
 Soit ta poitrine & ta gorge soüillée,
 Et d'une œillade obliquement rouillée,
 Tant que voudras guigne moy de trauers,
 Tousiours au Ciel ie leueray la teste,
 Et d'un escrit qui bruit comme tempeste,
 Ie foudroiray d: tes monstres l'effort:
 Autant de fois que tu seras leur guide
 Pour m'assaillir, ou pour sapper mon Fort,
 Autant de fois me sentiras Alcide.*

*De la mielleuse & fielleuse pasture,
 De qui le nom s'appelle trop aimer
 Qui m'est & sucre & riagas amer,
 Sans me saouler ie pren ma nourriture.
 Ce bel œil brun, qui force ma nature,
 D'un ieusne tel me fait tant consumer,
 Que ie ne puis ma faim des-affamer
 Qu'au seul regard d'une vaine peinture.*

Plus ie la voy, moins saouler ie m'en puis :
 Vn vray Narcisse en misere ie suis.
 Hé qu'Amour est une cruelle chose !
 Ie cognoy bien qu'il me fera mourir,
 Et si ne puis ma douleur secourir,
 Tant i'ay sa peste en mes veines enclose.

En m'abusant ie me trompe les yeux,
 Aimant l'obiet d'une figure vaine.
 O nouveauté d'une cruelle peine !
 O fier destin ! ô malice des Cieux !
 Faut-il que moy de moy-mesme enuieux,
 Pour aimer trop les eaux d'une fontaine,
 Que ma raison par les sens incertaine
 Cuide en faillant son mal estre son mieux ?
 Donques faut-il que le vain de ma face
 De membre à membre aneantir me face,
 Comme une cire aux raiz de la chaleur ?
 Ainsi pleuroit l'amoureux Cephiside,
 Quand il sentit dessus le bord humide
 De son beau sang naistre une belle fleur.

En ma douleur, malheureux, ie me plais,
 Soit quand la nuit les feux du Ciel augmente,
 Ou quand l'Aurore en-ionche d'Amaranthe
 Le iour meüst d'un long fleurage espais,
 D'un ioyeux dueil mon esprit ie repais :
 Et quelque part où seulet ie m'absente,
 Deuant mes yeux ie voy tousiours presente
 Celle qui cause & ma guerre & ma paix.
 Pour l'aimer trop également i'endure
 Ore un plaisir, ore une peine dure,
 Qui d'ordre egal viennent mon cœur saisir :

*Brief, d'un tel miel mon absinthe est si pleine,
Qu'autant me plaist le plaisir que la peine,
La peine autant comme fait le plaisir.*

*Or' que lupin espoint de sa semence
Veut enfanter ses enfans bien-aimez,
Et que du chaud de ses reins allumez
L'humide sein de lunon ensemence :
Or' que la mer, or' que la vehemence
Des vents fait place aux grans vaisseaux armez,
Et que l'oiseau parmi les bois ramez,
Du Thracien les tançons recommence :
Or' que les prez & ore que les fleurs
De mille & mille & de mille couleurs
Peignent le sein de la terre si gaye,
Seul & pensif aux rochers plus segrets
D'un cœur muet ie conte mes regrets,
Et par les bois ie vay celant ma playe.*

MADRIGAL.

*Que maudit soit le mirouër qui vous mire
Et vous fait estre ainsi fiere en beauté,
Ainsi enfler le cœur de cruauté,
Me refusant le bien que ie desire !
Depuis trois ans pour vos yeux ie souspire :
Et si mes pleurs, ma Foy, ma Loyauté
N'ont, ô destin ! de vostre cœur osté
Ce doux orgueil qui cause mon martire.
Et ce-pendant vous ne cognoissez pas
Que ce beau mois & vostre âge se passe,
Comme vne fleur qui languist contre-bas,
Et que le temps passé ne se ramasse.*

*Tandis qu'avez la ieunesse & la grace,
Et le temps propre aux amoureux combas,
Des doux plaisirs ne soyez iamais lasse,
Et sans aimer n'attendez le trespas.*

*Que n'ay-ie, Amour, cette Fere aussi viue
Entre mes bras, qu'elle est viue en mon cœur ?
Vn seul moment guariroit ma langueur,
Et ma douleur feroit aller à riuë.*

*Plus elle court, & plus elle est fuitiue
Par le sentier d'audace & de rigueur :
Plus ie me lasse, & recreu de vigueur
le marche apres d'une iambe tardiuë.*

*Au moins escoute, & ralente tes pas :
Comme veneur ie ne te poursuy pas,
Ou comme archer qui blesse à l'impourueë.
Mais comme amy de ton amour touché,
Nauré du coup qu'Amour m'a décoché,
Forgeant ses traits des beaux rais de ta venë.*

*Contre le ciel mon cœur estoit rebelle,
Quand le destin que forcer ie ne puis,
Me fist re-uoir la Dame à qui ie suis,
Ains que vestir ceste escorce nouuelle.*

*Vn chaud adonc de moëlle en moëlle,
De nerfs en nerfs, de conduits en conduits
Brusla mon cœur : dont i'ay vescu depuis
Or' en plaisir, or' en peine cruelle.*

*Si qu'en voyant ses beantez & combien
Elle est diuine, il me resouuint bien
L'auoir iadis en paradis laissée :
Car dés le iour que i'en re-fu blessé,
Soit pres ou loin, ie n'ay iamais cessé
De l'adorer de fait ou de pensée.*

*Voicy le bois, que ma sainte Angelette
Sur le printemps refiouist de son chant :
Voicy les fleurs où son pied va marchant,
Quand à soy-mesme elle pense seulette :
Voicy la prée & la riue mollette,
Qui prend vigueur de sa main la touchant,
Quand pas à pas en son sein va cachant
Le bel émail de l'herbe nouuelette.
Icy chanter, là pleurer ie la vy,
Icy sourire, & là ie fu rauy
De ses discours par lesquels ie des-vie :
Icy s'asseoir, là ie la vy danser :
Sus le mestier d'un si vague penser
Amour ourdit les trames de ma vie.*

*Certes mon œil fut trop auantureux
De regarder vne chose si belle,
Vne vertu digne d'une immortelle,
Et dont amour est mesmes amoureux.
Depuis ce iour ie deuins langoureux
Pour aimer trop ceste beauté cruelle :
Cruelle, non, mais doucement rebelle
A ce desir qui me rend malheureux :
Malheureux, non, heureux ie le confesse,
Tant vaut l'amour d'une telle maistresse,
Pour qui ie vy, à qui seule ie suis.
En luy plaisant ie cherche à me desplaire :
Ie l'aime tant qu'aimer ie ne me puis.
Bien que pour elle Amour me desespere.*

*Sainte Gastine, ô douce secretaire
De mes ennuis, qui respons en ton bois,
Ores en haute ores en basse voix,
Aux longs sospirs que mon cœur ne peut taire :*

Loir, qui refreins la course volontaire
 Des flots roulans par nostre Vandomois,
 Quand accuser ceste beauté tu m'oïs,
 De qui tousiours ie m'affame & m'altere :
 Si dextrement l'augure i'ay receu,
 Et si mon œil ne fut hier deceu
 Des doux regards de ma douce Thalie,
 Maugré la mort Poëte me ferez
 Et par la France appelez vous ferez
 L'un mon Laurier, l'autre ma Castalie.

Pendant, Baif, que tu frappes au but
 De la vertu, qui n'a point de seconde,
 Et qu'à longs traits tu t'enyures de l'onde
 Que l'Ascrean entre les Muses but :
 Icy bany, où le mont de Sabut
 Charge de vins son espaule seconde,
 Pensif ie voy la fuitte vagabonde
 Du Loir qui traine à la mer son tribut.
 Ores un antre, ores un bois sauvage,
 Ores me plaist le secret d'un riuage,
 Pour essayer de tromper mon ennuy :
 Mais ie ne puis, quoy que seul ie me tienne,
 Faire qu'Amour en se taisant ne vienne
 Parler à moy, & moy tousiours à luy.

Quel bien auray-ie apres auoir esté
 Si longuement priué des yeux de celle,
 Qui le Soleil de leur viue etincelle
 Rendroient honteux au midy d'un esté ?
 Et quel plaisir voyant le ciel vouté
 De ce beau front qui les beautez recelle,
 Et ce col blanc qui de blancheur excelle
 Vn mont de laiët sus le ionc cailloté ?

*Comme du Grec la trope errante & sotte,
Afriandée aux douceurs de la Lote,
Sans retourner se plaisoit d'en manger :
Ainsi i'ay peur que mon ame friande
D'une si rare & si douce viande,
Laisse mon corps pour viure en l'estranger.*

*Puis que ie n'ay pour faire ma retraite
Du labyrinth, qui me va seduisant,
Comme Thesée, un filet conduisant
Mes pas douteux dans les erreurs de Crete :
Eussay-ie au moins une poitrine faite
Ou de Crystal, ou de verre luisant,
Ton œil iroit dedans mon cœur lisant
De quelle foy mon amour est parfaite.
Si tu sçauois de quelle affection
Je suis captif de ta perfection,
La mort seroit un confort à ma plainte :
Et lors peut estre esprise de pitié,
Tu pousserois sur ma despouille esteinte,
Quelque soupir de tardive amitié.*

*Ha, Belacueil, que ta douce parolle
Vint traistrement ma ieunesse offenser,
Quand au verger tu la menas danser
Sur mes vingt ans, l'amoureuse carolle !
Amour adonc me mit à son escolle,
Ayant pour maistre un peu-sage penser,
Qui sans raison me mena commencer
Le chapelet de la danse plus folle.
Depuis cinq ans hôte de ce verger,
Je vay balant avecque faux-danger,
Tenant la main d'une dame trop caute.*

*le ne suis seul par Amour abusé :
 A ma ieunesse il fault donner la faulte :
 En cheueux gris ie seray plus rusé.*

*En escrimant, le malheur eslança
 Sur mon bras gauche vne arme rabatue,
 Qui de sa pointe entre mouffe & pointue
 Iusques à l'oz le coude m'offensa.
 Ia tout le bras à saigner commença,
 Quand par pitié la beauté qui me tue,
 De l'estancher soigneuse s'esuertue,
 Et de ses doigts ma playe elle pança.
 Las, dy-ie lors, si tu as quelque enuie
 De soulager les playes de ma vie,
 Et luy donner sa premiere vigueur :
 Non ceste-cy, mais de ta pitié fonde
 L'autre qu'Amour m'engraue si profonde
 Par tes beaux yeux au milieu de mon cœur !*

*Toufiours des bois la cyme n'est chargée
 Du faix negeux d'un hyuer eternel :
 Toufiours des Dieux le foudre criminel
 Ne darde en bas sa menace enragée.
 Toufiours les vents, toufiours la mer Egée
 Ne gronde pas d'un oragè cruel :
 Mais de la dent d'un soin continuel
 Ma pauvre vie est toufiours outragée.
 Plus ie me force à le vouloir tuer,
 Plus il renaist pour mieux s'éuertuer
 De feconder vne guerre en moy-mesme.
 O fort Thebain, si ta serue vertu
 Auoit encor ce monstre combatu,
 Ce seroit bien de tes faits le treiziesme.*

*Je veux brusler pour m'en-voler aux cieus,
Tout l'imparfait de mon escorce humaine,
M'éternisant comme le fils d'Alcmène,
Qui tout en feu s'assit entre les Dieux.
la mon esprit desireux de son mieux,
Dedans ma chair, rebelle, se promeine,
Et ja le bois de sa victime ameine
Pour s'immoler aux rayons de tes yeux.
O saint brazier, ô flame entretenue
D'un feu diuin, auienne que ton chaud
Brusle si bien ma despouille connue,
Que libre & nu ie vole d'un plein saut
Outre le ciel, pour adorer là haut
L'autre beauté dont la tienne est venue.*

*Mon fol penser pour s'en-voler plus haut
Après le bien que hautain ie desire,
S'est emplumé d'ailes iointes de cire,
Propres à fondre au rais du premier chaud.
Luy fait oiseau, disposé de saut en saut
Poursuit en vain l'obiet de son martire,
Et toy qui peux & luy dois contredire,
Tu le vois bien, Raison, & ne t'en chant.
Sous la clarté d'une estoile si belle
Cesse, Penser, de hazarder ton aile,
Qu'on ne te voye en bruslant desplumer :
Pour amortir une ardeur si cuisante,
L'eau de mes yeux ne seroit suffisante,
Ny l'eau du ciel, ny les flots de la mer.*

*Or'que le ciel, or'que la terre est pleine
De glas, de gresle esparse en tous endrois,
Et que l'horreur des plus froidureux mois
Fait heriffer les cheueux de la plaine :*

Or'que le vent qui mutin se promeine,
 Rompt les rochers, & desplante les bois,
 Et que la mer redoublant ses abois,
 Sa rage enflée aux riuages ameine :
 Amour me brusle, & l'hyuer froidureux,
 Qui gele tout, de mon feu chaleureux
 Ne gele point l'ardeur qui tousiours dure.
 Voyez, Amans, comme ie suis traité,
 le meurs de froid au plus chaud de l'esté,
 Et de chaleur au cœur de la froidure.

le ne suis point, Muses, accoustumé
 De voir vos sauts sous la tarde serée :
 le n'ay point beu dedans l'onde sacrée,
 Fille du pied du cheual emplumé.
 De tes beaux rais viuement allumé
 le fu Poëte : & si ma voix recrée,
 Et si ma lyre en t'enchantant t'agrée,
 Ton œil en soit, non Parnasse, estimé.
 Certes le ciel te deuoit à la France,
 Quand le Thuscan, & Sorgue, & sa Florence,
 Et son Laurier engraua dans les cieux :
 Ore trop tard, beauté plus que diuine,
 Tu vois nostre age, hélas ! qui n'est pas digne
 Tant seulement de parler de tes yeux.

Ny les desdains d'une Nymphe si belle,
 Ny le plaisir de me fondre en langueur,
 Ny la fierté de sa douce rigueur,
 Ny contre Amour sa chasteté rebelle :
 Ny le penser de trop penser en elle,
 Ny de mes yeux l'éternelle liqueur,
 Ny mes souspirs messagers de mon cœur,
 Ny de sa glace une ardeur éternelle :

Ny le desir qui me lime & me mord,
 Ny voir escrete en ma face la mort,
 Ny les erreurs d'une longue complainte,
 Ne briseront mon cœur de diamant,
 Que sa beauté n'y soit tousiours empreinte :
 « Belle fin fait qui meurt en bien aimant.

Au mesme liēt où pensif ie repose,
 Presque ma Dame en langueur trespassa
 Deuant-hier, quand la fièvre effaça
 Son teint d'œillets, & sa lèvre de rose.
 Vne vapeur avec sa fièvre esclose,
 Dedans le liēt son venin me laissa,
 Qui par destin, diuerse m'offensa
 D'une autre fièvre en mes veines enclose.
 L'un apres l'autre elle avoit froid & chaud :
 Ne l'un ne l'autre à mon mal ne default :
 Et quand l'un croist, l'autre ne diminue.
 L'accès fiévreux tousiours ne la tentoit,
 De deux iours l'un sa chaleur s'alentoit :
 Le sens tousiours la mienne continue.

O traits fichez iusqu'au fond de mon ame,
 O folle emprise, ô pensers repensez,
 O vainement mes ieunes ans passez,
 O miel, ô fiel, dont me repaist ma Dame :
 O chaud, ô froid, qui m'englace & m'enflame,
 O prompts desirs d'esperance cassez,
 O douce erreur, ô pas en vain traſsez,
 O monts, ô rocs, que ma douleur entame !
 O terre, ô mer, chaos, destins & cieux,
 O nuit, ô iour, ô Manes stygieux,
 O fiere ardeur, ô passion trop forte :

O vous Daimons, ô vous diuins esprits,
Si quelque amour quelquefois vous a pris,
Voyez, pour Dieu, quelle peine ie porte !

En me bruslant il faũt que ie me taise :
Car d'autant plus qu'esteindre ie me veux,
Plus le desir me r'allume les feux
Qui languissoient sous vne morte braise.
Si suis-je heureux (Et cela me r'apaise)
De plus souffrir que souffrir ie ne peux,
Et d'endurer le mal dont ie me deulx.
Ie me deulx ? non, mais dont ie suis bien aise.
Par ce doux mal i'adoray la beauté,
Qui me liant d'une humble cruauté,
Me desnoïa les liens d'ignorance.
Par luy i'appris les mysteres d'Amour,
Par luy i'appris que pouuoit l'esperance,
Par luy mon ame au ciel fit son retour.

Amour Et Mars sont presque d'une sorte :
L'un en plein iour, l'autre combat de nuit,
L'un aux riuaux, l'autre aux gendarmes nuit,
L'un rompt vn huis, l'autre rompt vne porte :
L'un finement trompe vne ville forte,
L'autre coiment vne maison seduit :
L'un le butin, l'autre le gain poursuit,
L'un deshonneur, l'autre dommage apporte.
L'un couche à terre, Et l'autre gist souvent
Deuant vn huis à la froideur du vent :
L'un boit mainte eau, l'autre boit mainte larme.
Mars va tout seul, les Amours vont tous seuls :
Qui voudra donc ne languir paresseux,
Soit l'un ou l'autre, amoureux, ou gendarme.

*lamais au cœur ne sera que ie n'aye,
Soit que ie tombe en l'oubli du cercueil,
Le souuenir du fauorable accueil,
Qui reguarit & rengregea ma playe.
Cette beauté, pour qui cent morts i'essaye,
Me saluant d'un petit ris de l'œil,
Se presenta si benigne à mon dueil,
Qu'un seul regard de tous mes maux me paye.
Si donc le bien d'un esperé bon iour,
Plein de careffe, apres un long seiour,
En cent neçtars mon esperance plonge,
Quel paradis m'apporteroit ce bien,
Si bras à bras d'un amoureux lien
le la tenois tant seulement en songe?*

*Seul ie me deuls, & nul ne peut sçauoir
Si ce n'est moy, la peine que ie porte:
Amour trop fin comme un larron emporte
Mon cœur d'emblée, & ne le puis r'auoir.
le ne deuois donner tant de pouuoir
A l'ennemy qui a la main si forte,
Mais au premier le retenir de sorte
Qu'à la raison obeist le deuoir.
Or c'en est fait! il a pris la carriere:
Plus ie ne puis le tirer en arriere:
Opiniastre, il est maistre du frein.
le cognois bien qu'il entraine ma vie:
le voy ma faulte, & si ne m'en soucie,
« Tant le mourir est beau de vostre main!*

*Au fond d'un val esmaillé tout au rond
De mille fleurs, de loin i'auisay celle,
Dont la beauté dedans mon cœur se cele,
Et les douleurs m'apparoissent au front:*

De bois toffus voyant le lieu profond,
 L'armay mon cœur d'assurance nouvelle,
 Pour luy chanter les maux que i'ay pour elle,
 Et les tourmens que ses beaux yeux me font.
 En cent façons desia ma foible langue
 Estudioit sa premiere harangue,
 Pour soulager de mes peines le faix :
 Quand un Centaure enuieux de ma vie,
 L'ayant en croppe, au galop l'a rauie,
 Me laissant seul & mes cris imparfais.

Veufue maison des beaux yeux de ma Dame,
 Qui pres & loin me paissent de douleur,
 le t'accompare à quelque pré sans fleur,
 A quelque corps orfelin de son ame.
 L'honneur du ciel est-ce pas ceste flame,
 Qui donne à tous & lumiere & chaleur ?
 Ton ornement est-ce pas la valeur
 De son bel œil, dont la force me pâme ?
 Soient tes buffets chargez de masses d'or,
 Et soient tes murs retapissiez encor
 De broderie en fils d'or enlassée :
 Cela, Maison, ne me peut resjouyr,
 Sans voir chez toy ceste Dame, & l'ouyr,
 Que i'oy tousiours, & voy dans ma pensée.

Puis qu'aujourd'huy pour me donner confort,
 De ses cheueux ma maiستresse me donne :
 D'auoir receu, mon cœur, ie te pardonne,
 Mes ennemis au dedans de mon Fort :
 Non pas cheueux, mais un filé bien fort
 Qu'Amour me lasse, & que le ciel m'ordonne,
 Où franchement captif ie m'abandonne
 En si beau poil, le lien de ma mort.

De tels cheueux le Dieu que Déle honore,
 Son col de laiët blondement ne decore,
 Ny les flambeaux du chef Egyptien,
 Quand de leurs feux les astres se couronnent,
 Maugrè la nuit ne reluisent si bien
 Que ces beaux nauds qui mes bras enuironnent.

Je m'asseuroy qu'au changement des cieux,
 Cet an nouveau romproit ma destinée,
 Et que sa trace en serpent retournée
 Adouciroit mon travail soucieux :
 Mais puis qu'il est neigeux & pluieux,
 Baignant son front d'une humide iournée,
 Cela me dit qu'au cours de ceste annee
 l'escouleray ma vie par mes yeux.
 O toy qui es de moy la quinte essence,
 De qui l'humeur sur la mienne a puissance,
 Ou de tes yeux serene mes douleurs,
 Ou bien les miens alambique en fontaine,
 Pour estoufer mon amour & ma peine
 Dans le ruisseau qui naistra de mes pleurs.

Mechante Aglaure, ame pleine d'enuie,
 Langue confitte en caquet indiscret,
 D'auoir osé publier le secret
 Que ie tenois aussi cher que ma vie.
 Fiere à ton col Tisiphone se lie,
 Qui d'un remors, d'un soin, & d'un regret,
 D'un feu, d'un foet, d'un serpent, & d'un trait,
 Sans se lasser punisse ta folie.
 Pour me venger ce vers iniurieux
 Suiue l'horreur du despit furieux,
 Dont Archiloch aiguisa son lambe :

*Mon fier courroux t'ourdisse le licol
Du fil meurtrier, que l'enuieux Lycambe,
Pour se sauver, estraignit à son col.*

*En nul endroit, comme a chanté Virgile,
La foy n'est seure, & me l'a fait sçauoir
Ton ieune cœur, mais vieil pour decevoir,
Rompant la sienne en amour trop fragile.
Tu ne sçauois, comme femme inutile,
Assuiettir les cœurs à ton pouuoir,
louët à vent, flot prompt à s'esmouuoir,
Beauté trop belle en ame trop mobile.
Escoute, Amour, si tu as quelquefois
Haussé ton vol sous le vent de ma voix,
Iamais mon cœur de son cœur ne racointes.
Puisse le Ciel sur sa langue enuoyer
Le plus aigu de sa foudre à trois pointes
Pour le payment de son iuste loyer.*

*Son chef est d'or, son front est un tableau,
Où ie voy peint le gain de mon dommage :
Belle est sa main, qui me fait deuant l'âge
Changer de teint, de cheueux & de peau.
Belle est sa bouche & son soleil iumeau,
De neige & feu s'embellist son visage,
Pour qui lupin reprendroit le plumage
Ore d'un Cygne, or' le poil d'un Toreau.
Doux est son ris, qui la Meduse mesme
Endurciroit en quelque roche blesme,
Vangeant d'un coup cent mille cruantez.
Mais tout ainsi que le Soleil efface
Les moindres feux, ainsi ma foy surpasse
Le plus parfait de toutes ses beautez.*

Toujours l'erreur qui seduit les Menades,
Ne deçoit pas leurs cerueaux estonnez :
Toujours au son des cornets entonnez
Les monts Troyens ne foulent de gambades.
Toujours le Dieu des vineuses Thyades
N'affolle pas leurs cœurs espoinçonnez,
Et quelquefois leurs esprits forcenez
Cessent leur rage, & ne sont plus maludes.
Le Corybante a quelquefois repos,
Et le Curet sous les armes dispos,
Ne sent toujours le Tan de sa Deesse :
Mais la fureur de celle qui me ioint,
En patience une heure ne me laisse,
Et de ses yeux toujours le cœur me poind.

Bien que les champs, les fleuves & les lieux,
Les monts, les bois, que j'ay laissez derriere,
Me tiennent loin de ma douce guerriere,
Astre fatal d'où s'escoule mon mieux :
Quelque Démon par le congé des Cieux,
Qui presidoit à mon ardeur premiere,
Conduit toujours d'une aile coustumiere
Sa belle image au seiour de mes yeux.
Toutes les nuits impatient de haste,
Entre mes bras ie rembrasse & retaste
Son vain portrait en cent formes trompeur :
Mais quand il voit que content ie sommeille,
Rompant mon bien s'enuole, & me refuseille
Seul en mon liçt plein de honte & de peur.

Il faisoit chaud, & le sonne coulant
Se distilloit dans mon ame songearde,
Quand l'incertain d'une idole gaillarde
Fut doucement mon dormir affolant.

*Panchant sous moy son bel yuoire blanc,
 Et m'y tirant sa langue fretillarde,
 Me baizottoit d'une léure mignarde,
 Bouche sur bouche, & le flanc sus le flanc.
 Que de corail, que de liz, que de roses,
 Ce me sembloit à pleines mains desclofes
 Tastay-ie lors entre deux maniments ?
 Mon Dieu, mon Dieu, de quelle douce haleine,
 De quelle odeur estoit sa bouche pleine,
 De quels rubis, & de quels diamans ?*

*Ces flots iumeaux de lait bien espoissi
 Vont & reuont par leur blanche valée,
 Comme à son bord la marine salée,
 Qui lente va, lente reuient aussi.
 Vne distance entre eux se fait, ainsi
 Qu'entre deux monts vne sente égalée,
 Blanche par tout de neige deualée,
 Quand en hyuer le vent s'est adouci.
 Là deux rubis haut esleuez rougissent,
 Dont les rayons cet yuoire finissent
 De toutes parts vniment arrondis :
 Là tout honneur, là toute grace abonde :
 Et la beauté, si quelqu'une est au monde,
 Vole au seiour de ce beau paradis.*

*Quelle langueur ce beau front des-honore ?
 Quel voile obscur embrunist ce flambeau ?
 Quelle palleur dépourpre ce sein beau,
 Qui per à per combat avec l'Aurore ?
 Dieu medecin, si en toy vit encore
 L'antique feu du Thessale arbrisseau,
 Vien au secours de ce teint damoiseau,
 Et son liz palle en œillets recolore.*

*Et toy Barbu, fidele gardien
Des Rhagusins, peuple Epidaurien,
Fais amortir le tison de ma vie :
S'il vit ie vy, s'il meurt ie ne suis riens :
Car tant son ame à la mienne est unie,
Que ses destins seront suiuis des miens.*

*Du bord d'Espagne, où le iour se limite,
Iusques à l'Inde il ne croist point de fleur,
Qui de beauté, de grace & de valeur
Puisse egaler le teint de Marguerite.
Si riche gemme en Orient eslite
Comme est son lustre enrichi de bon-heur,
N'emperla point de la Conche l'honneur
Où s'apparut Venus encor petite.
Le pourpre esclos du sang Adonien,
Le triste Ai Ai du Telamonien,
Ny des Indoïs la gemmeuse largesse,
Ny tous les biens d'un riuage estranger,
A leurs trefors ne sçauroyent eschanger
Le moindre honneur de sa double richesse.*

*Au plus profond de ma poitrine morte
Il m'est aduis qu'une main ie reçoÿ,
Qui me pillant entraine avecque soy
Mon cœur captif, que maistresse elle emporte.
Coustume inique, & de mauuaise sorte,
Malencontreuse & miserable loy,
Tu m'as tué, tant tu es contre moy,
Loy des humains, bride trop dure & forte.
Faut-il que veuf, seul entre mille ennuis,
Mon liçt desfert ie couue tant de nuits ?
Hà ! que ie porte & de haine & d'enuie*

*A ce Vulcan ingrat & sans pitié,
Qui s'opposant aux raiz de ma moitié,
Fait eclipser le Soleil de ma vie.*

*Ren moy mon cœur, ren moy mon cœur, mignarde,
Que tu retiens dans ton sein arresté:
Ren moy ren moy ma douce liberté,
Qu'à tes beaux yeux, mal-caut, ie mis en garde:
Ren moy ma vie, ou bien la mort retarde,
Qui me poursuit en aimant ta beauté,
Par ne sçay quelle honneste cruauté,
Et de plus pres mes angoisses regarde.
Si d'un trespas tu payes ma langueur,
L'âge à venir maugreant ta rigueur,
Dira sus toy : De ceste fiere amie
Puissent les oz reposer durement,
Qui de ses yeux occit cruellement
Vn qui l'auoit plus chere que sa vie.*

*Quand le grand œil dans les lumeaux arriue,
Vn iour plus doux seréne l'univers,
D'espics crestez ondoyent les champs vers,
Et de couleurs se peinture la riue.
Mais quand sa fuite obliquement tardiue,
Par le sentier qui roule de trauers,
Atteint l'Archer, vn changement diuers
De iour, de fleurs, & de beauté nous priue.
Ainsi quand l'œil de ma Deesse luit
Dedans mon cœur, en mon cœur se produit
Maint beau penser qui me donne assurance:
Mais aussi tost que son rayon s'enfuit,
De mes pensers fait auorter le fruit,
Et sans meurir coupe mon esperance.*

Page fuy moy : par l'herbe plus espesse
 Fauche l'esmail de la verte saison,
 Puis à plein poing en-ionche la maison
 Des fleurs qu'Auril enfante en sa ieunesse.
 Despen du croc ma lyre chanteresse,
 le veux charmer si ie puis la poison,
 Dont un bel œil enchanta ma raison
 Par la vertu d'une œillade maistresse.
 Donne moy l'encre & le papier aussi :
 En cent papiers tesmoins de mon souci
 le veux tracer la peine que i'endure :
 En cent papiers plus durs que Diamant,
 A fin qu'un iour nostre race future
 luge du mal que ie souffre en aimant.

Les vers d'Homere entre-leus d'aventure,
 Soit par destin, par rencontre ou par sort,
 En ma faueur chantent tous d'un accord
 La guarison du tourment que i'endure.
 Ces vieux Barbus, qui la chose future
 Des traits des mains, du visage & du port
 Vont predisant, annoncent reconfort
 Aux passions de ma peine si dure.
 Mesmes la nuit, le somme qui vous met
 Douce en mon liêt, augure me promet
 Que ie verray vos fiertez adoucies :
 Et que vous seule oracle de l'amour,
 Verifierez en mes bras quelque iour
 L'arrest fatal de tant de propheties.

MADRIGAL.

Vn sot Vulcan ma Cyprine façoit :
Elle en pleurant qui son courroux ne cele,
L'un de ses yeux arma d'une étincelle,
De l'autre vne eau sur sa ioïe épanchoit.
Tandis Amour, qui petit se cachoit
Comme un oiseau dans le sein de la belle,
En l'œil humide alloit baignant son aile,
Puis en l'ardant ses plumes il sechoit.
Ainsi voit-on d'une face diuerse
Rire & pleurer tout en vn mesme temps
Douteusement le Soleil du printemps,
Quand vne nuë à demi le trauerse.
Quel dueil ensemble & quel plaisir c'estoit
De voir son geste, & les pleurs qu'elle verse
Pleins de regrets que le Ciel escoutoit ?

Amour, quel dueil, & quelles larmes feintes,
Et quels souspirs ma Dame alloit formant,
Et quels sanglots alors que le tourment
D'un teint de mort ses graces avoit peintes !
Croizant ses mains à l'estomach estreintes
Fichoit au Ciel son regard lentement,
Et larmoyant parloit si tristement,
Que les rochers se brisoient de ses plaintes.
Les Cieux fermez aux cris de sa douleur,
Changeans de teint de grace & de couleur,
Par sympathie en deuindrent malades :

*Tous renfrogniez les Astres secoüoyent
Leurs raiz du chef : telles pitiez noüoyent
Dans le crystal de ses moites æillades.*

*Le feu iumeau de ma Dame brusloit
Par le rayon de leur flamme diuine,
L'amas pleureux d'une obscure bruine,
Qui de leur iour la lumiere celoït.
Vn bel argent chaudement s'escouloit
Dessus sa iouë, en la gorge yuoirine,
Au beau seiour de sa chaste poitrine,
Où l'Archerot ses fleches émouloit.
De neige tiede estoit sa face pleine,
D'or ses cheueux, ses deux sourcis d'ébene,
Ses yeux luisoyent comme vn astre fatal :
Roses & lis où la douleur contrainte
Formoit l'accent de sa iuste complainte,
Feu ses souspirs, ses larmes vn crystal.*

*Celuy qui fist le monde façonné
Sur le compas de son parfait exemple,
Le couronnant des vouûtes de son temple,
M'a par destin ton esclaué ordonné.
Comme l'esprit qui saintement est né
Pour voir son Dieu, quand sa face il contemple,
Plus heureux bien, recompense plus ample,
Que de le voir, ne luy est point donné.
Ainsi ie pers ma peine coustumiere,
Quand à longs traits i'æillade la lumiere
De ton bel œil, chef-d'œuvre nompareil.
Voila pourquoy, quelque part qu'il seiourne,
Tousiours vers luy maugré moy ie me tourne,
Comme vn Souci aux rayons du Soleil.*

Le doux Sommeil qui toute chose appaise,
 N'appaise point le soing qui m'a rauy :
 En vous ie meurs, en vous seule ie vy,
 Ne voyant rien sinon vous qui me plaise.
 Voz yeux au cœur m'ont ietté telle braise,
 Qu'un feu depuis m'a tousiours poursuiuy,
 Et dès le iour qu'en dancant ie vous vy,
 Je meurs pour vous & si en suis bien aise.
 De mal en mal, de souci en souci
 J'ay l'ame triste & le corps tout transi,
 Sans eschauffer le froid de vostre glace.
 Au moins lisez & voyez sur mon front
 Combien de morts vos doux regars me font :
 « Le soing caché se cognoist à la face.

Comme on souloit si plus on ne me blasme
 D'auoir l'esprit & le corps ocieux,
 L'honneur en soit au trait de ces beaux yeux,
 Qui m'ont poli l'imparfait de mon ame.
 Le seul rayon de leur gentille flame
 Dressant en l'air mon vol audacieux
 Pour voir le Tout m'esleua iusqu'aux Cieux,
 Dont ici bas la partie m'enflame.
 Par le moins beau qui mon penser aila,
 Au sein du beau mon penser s'en-vola,
 Espoinçonné d'une manie extrefme :
 Là du vray beau j'adore le parfait,
 Là d'ocieux actif ie me suis fait,
 Là ie cogneu ma maistresse & moy-mesme.

Fier Aquilon horreur de la Scythie,
 Le chasse-nue, & l'esbranle-rocher,
 L'irrite-mer, & qui fais approcher
 Aux enfers l'une, aux cieux l'autre partie :

*S'il te souvient de la belle Orithye,
Toy de l'Hiuer le ministre & l'archer,
Fais à mon Loir ses mines relascher,
Tant que ma Dame à riue soit sortie.
Ainsi ton front ne soit iamais moiteux,
Et ton gosier horriblement venteux
Mugle tousiours dans les cauernes basses:
Ainsi les bras des chesnes les plus vieux,
Ainsi la terre & la mer & les cieux
Tremblent d'effroy, quelque part où tu passes.*

*Sœur de Pâris, la fille au Roy d'Asie,
A qui Phebus en doute fit auoir
Peu cautelement l'aiguillon du sçauoir,
Dont sans profit ton ame fut saisie:
Tu variras vers moy de fantaisie,
Puis qu'il te plaist (bien que tard) de vouloir
Changer ton Loire au seiour de mon Loir,
Pour y fonder ta demeure choisie.
En ma faueur le Ciel te guide ici,
Pour te monstrier de plus pres le souci
Qui peint au vif de ses couleurs ma face.
Vien Nymphé vien, les rochers & les bois
Qui de pitié s'enflamment sous ma voix,
Pleurant ma peine, eschaufferont ta glace.*

*L'or crespelu que d'autant plus i'honore,
Que mes douleurs s'augmentent de son beau,
Laschant un iour le noud de son bandeau,
S'esparpilloit sur le sein que i'adore.
Mon cuer hélas! qu'en vain ie r'appelle ore,
Vola dedans ainsi qu'un ieune oiseau,
Qui s'en-volant dedans un arbrisseau,
De branche en branche à son plaisir s'effore.*

*Lors que dix doigts dix rameaux yuoirins
En ramassant de ce beau chef les brins,
Prindrent mon cueur en leur rêts qui m'affolle :
Je le vy bien, mais ie ne peus crier,
Tant un effroy ma langue vint lier,
Glaçant d'un coup mon cueur & ma parolle.*

*L'Homme a la teste ou de plomb ou de bois,
S'il ne tressaut de crainte & de merucille,
Quand face à face il voit ma non-pareille,
Ou quand il oit les accords de sa voix :
Ou quand, pensive, aux iours des plus beaux mois
Amour tout seul seulette la conseille
Par les iardins, & d'une main vermeille
Faire un bouquet des fleurettes de choïs :
Ou quand l'Esté, lors que le chaud s'auale,
Au soir à l'huis l'apperçoit qu'elle egale
La soye à l'or d'un ponce ingenieux :
Puis de ses doigts qui les roses effacent,
Toucher son Luth, & d'un tour de ses yeux
Piller les cueurs de mille hommes qui passent.*

*Avec les fleurs & les boutons esclos
Le beau Printemps fait printaner ma peine,
En chaque nerf, en chaque artere & veine
Soufflant un feu qui m'ard iusques à l'os.
Le marinier ne conte tant de flos,
Quand plus Borée horrible son haleine,
Ny de sablons l'Afrique n'est si pleine,
Que de tourmens dans mon cueur sont enclos.
J'ay tant de mal, qu'il me prendroit enuie
Cent fois le iour de me trancher la vie,
Minant le Fort où loge ma langueur :*

*Si ce n'estoit que ie tremble de creinte,
Qu'apres la mort ne fust la playe esteinte
Du coup mortel qui m'est si doux au cuer.*

*Si blond si beau, comme est une toison
Qui mon dueil tue & mon plaisir renforce,
Ne fut oncq l'or, que les toreaux par force
Aux champs de Mars donnerent à lason.
De ceux qui Tyr ont choisi pour maison,
Si fine soye au mestier ne fut torce :
Ny mouffe au bois ne reuestit escorce
Si tendre qu'elle en la prime saison.
Poil digne d'estre aux testes des Deesses,
Puis que pour moy tes compagnons tu laisses,
Le sens ramper l'esperance en mon cuer :
Courage Amour, desja la ville est prise,
Lors qu'en deux parts, mutine, se diuise,
Et qu'une part se vient rendre au veinqueur.*

*D'une vapeur enclose sous la terre
Ne s'est conceu un air si ventueux :
Ny de ses flôts le Loir impetueux
Perdant noz bleds, les campagnes n'enferme.
Le Prince Eole en ces mois ne deterre
L'esclau orgueil des vents tumultueux,
Ny l'Ocean des flots tempestueux
De sa grand clef les sources ne desserre.
Seuls mes souspirs ont ce vent enfanté,
Et de mes pleurs le Loir s'est augmenté
Pour le depart d'une beauté si fiere :
Et m'esbahis de tant continuer
Souspirs & pleurs, que ie n'ay veu muer
Les uns en vent, les autres en riuere.*

*Je suis plus aise en mon cœur que les Dieux,
Quand chaudement tu me baïses, Maïstresse :
De ton baïser la douceur larronneſſe
Tout eſperdu m'en-vole iuſqu'aux Cieux.
Baïſe moy donc, mon cœur : car i'aime mieux
Ton ſeul baïſer, que ſi quelque Deeſſe
Au ieu d'amour d'une accolade eſpeſſe
M'embraſſoit nud d'un bras delïcieux.
Mais ton orgueil a touſiours de couſtume
D'accompagner ton baïſer d'amertume,
Froid ſans ſaueur : auſſi ie ne pourrois
Souffrir tant d'heur : car mon ame qui touche
Mille beautez, s'enſuiroit par ma bouche,
Et de trop d'aiſe en ton ſein ie mourrois.*

*Je ſens portraits dedans ma ſouuenance
Tes longs cheueux & ta bouche & tes yeux,
Ton doux regard, ton parler gracieux,
Ton doux maintien, ta douce contenance.
Vn ſeul lanet honneur de noſtre France,
De ſes crayons ne les porteroit mieux,
Que de l'Archer le trait ingenieux
M'a peint au cœur leur viue remembrance.
Dans le cœur donque au fond d'un diamant
l'ay ſon portrait, que ie ſuis plus aimant
Que mon cœur meſme. O viue portraiture !
De ce lanet l'artifice mourra :
Dedans mon cœur le tien me demourra,
Pour eſtre vif apres ma ſepulture.*

*De ſes Maris, l'induſtrieuſe Heleine,
L'eſguille en main retraçoit les combas
Deſſus ſa toile : en ce poinct tu t'eſbas
D'ouurer le mal duquel ma vie eſt pleine.*

Mais tout ainsi, Maistresse, que ta leine
Et ton fil noir desseignent mon trespas,
Tout au rebours pourquoy ne peins-tu pas
De quelque verd un espoir à ma peine ?
Mon œil ne voit sur ta gaze rangé
Sinon du noir, sinon de l'orangé,
Tristes tesmoins de ma longue souffrance.
O fier destin ! son œil ne me desfait
Tant seulement, mais tout ce qu'elle fait,
Ne me promet qu'une desesperance.

Amour, que i'aime à baiser les beaux yeux
De ma maistresse, & à tordre en ma bouche
De ses cheueux l'or fin qui s'escarmouche
Dessus son front astringé comme les cieux !
C'est à mon gré le meilleur de son mieux
Que son bel œil, qui iusqu'au cœur me touche,
Dont le beau nœud d'un Scythe plus farouche
Rendrait le cœur courtois & gracieux.
Son beau poil d'or, & ses sourcis encore
De leurs beauttez font vergongner l'Aurore,
Quand au matin elle embellit le iour.
Dedans son œil une vertu demeure,
Qui va iurant par les fleches d'Amour
De me guarir : mais ie ne m'en assure.

L'arc qui commande aux plus braues gendarmes,
Qui n'a soucy de plastron ny d'escu,
D'un si doux trait mon courage a veincu,
Que sus le champ ie luy rendy les armes.
Comme inconstant ie n'ay point fait d'alarmes
Depuis que serf sous Amour i'ay vescu,
N'y n'eusse peu : car pris ie n'ay oncq eu
Pour tout secours, que l'ayde de mes larmes.

*Et toutefois il me fasche beaucoup
D'estre defait, mesme du premier coup,
Sans resister plus long temps à la guerre:
Mais ma défaite est digne de grand pris,
Puis que le Roy, ains le Dieu, qui m'a pris,
Combat le Ciel, les Enfers, & la Terre.*

*Cet œil qui fait qu'au monde ie me plais,
Qui fait rocher celuy qui s'en approuche,
Ore d'un ris, or' d'un regard farouche
Nourrit mon cœur en querelle & en pais.
Par vous, bel œil, en souffrant ie me tais:
Mais aussi tost que la douleur me touche,
Toy belle sainte & angelique bouche,
De tes douceurs re-viure tu me fais.
Bouche, pourquoy me viens-tu secourir
De tes propos lors que ie veux mourir ?
Pourquoy veux-tu que vis ie redeuienne ?
Fertile au soing ie reuis en langueur,
Vn vray Prothee, afin que le soing vienne
Plus longuement se paistre de mon cœur.*

*Depuis le iour que captif ie souspire,
Comme un serpent l'an s'est tourné sept fois:
(Sous astre tel ie pris l'haim) toutesfois
Plus qu'au premier ma fièvre me martire.
Quand ie foulois en mon estude lire
Du Florentin les lamentables vois,
Comme incrédule alors ie ne pouuois
En le mocquant, me contenir de rire.
Ie ne pensoy, tant nouice i'estoy,
Qu'homme eust senti ce que ie ne sentoy,
Et par mon fait les autres ie iugeoye.*

*Mais l'Archerot qui de moy se facha,
Pour me punir un tel traict me cacha
Dedans le cœur, qu'onque puis ie n'eus ioye.*

*Quand ie te voy discourant à par-toy,
Toute amusee avecques ta pensee,
Vn peu la teste encontre bas baissée,
Te retirant du vulgaire & de moy :
Ie veux souuent pour rompre ton esmoy,
Te saluer, mais ma voix offensée,
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche, & me laisse tout coy.
Mon œil confus ne peut souffrir ta veuë :
De ses rayons mon ame tremble esmeuë :
Langue ne voix ne font leur action.
Seuls mes souspirs, seul mon triste visage
Parlent pour moy, & telle passion
De mon amour donne assez tesmoignage.*

*De veine en veine, & d'artere en artere,
De nerfs en nerfs le salut me passa,
Que l'autre iour ma Dame me laissa
Dedans le cœur tout triste & solitaire.
Il fut si doux, que ie ne puis m'en taire,
Tant en passant d'aiguillons me laissa,
Et tellement de son trait me blessa,
Que de mon cœur il ne fist qu'un ulcere.
Les yeux, la voix, le gracieux maintien
A mesme fois s'accorderent si bien,
Que l'ame fut d'un tel plaisir si gloute,
Qu'affriandee au goust d'un si doux bien,
Entrerompant son terrestre lien,
De me laisser fut mille fois en doute.*

*Que dites-vous, que faites-vous mignonne ?
Que songez-vous ? pensez-vous point en moy ?
Avez-vous point soucy de mon esmoy,
Comme de vous le soucy m'espoisonne ?
De vostre amour tout le cueur me bouillonne,
Deuant mes yeux sans cesse ie vous voy,
le vous entens absente, ie vous oy,
Et mon penser d'autre amour ne resonne.
J'ay vos beautez vos graces & vos yeux
Grauez en moy, les places & les lieux,
Où ie vous vy danser, parler & rire.
le vous tien mienne, & si ne suis pas mien,
Vous estes seule en qui mon cueur respire,
Mon œil, mon sang, mon malheur & mon bien.*

*Mets en oubly, Dieu des herbes puissant,
Le mauvais tour que non loin d'Helleponte
Te fit m'amie, & vien d'une main pronte
Guarir son teint de fièvres pallissant.
Tourne en santé son beau corps perissant !
Ce te sera, Phebus, une grand'honte,
Si la langueur sans ton secours surmonte
L'œil, qui te tint si long temps languissant.
En ma faueur si tu as pitié d'elle,
le chanteray comme l'errante Dele
S'enracina par ton commandement :
Que Python fut ta premiere conqueste,
Et comme Dafne aux tresses de ta teste
Donna l'honneur du premier ornement.*

*Bien que ton trait, Amour, soit rigoureux,
Et toy remply de fraude & de malice,
Asses, Amour, en te faisant seruice,
Suyuant ton camp, i'ay vescu bien-heureux.*

*Ceste beauté qui me fait langoureux,
Non, mais qui veut qu'en vain ie ne languisse,
En la baisant me dit que ie tondisse
De son poil d'or un lien amoureux.
l'euz tant d'honneur, que de son ciseau mesme
le le tranchay. Voyez l'amour extrefme,
Voyez, Amans, la grandeur de mon bien.
lamais ne soit, qu'en mes vers ie n'honore
Et le ciseau, & les cheueux encore,
L'un mon ministre, & l'autre mon lien.*

*Si hors du cep où ie suis arresté,
Cep où l'Amour de ses fleches m'enclouë,
l'eschappe franc, & du reth qui me nouë,
En libre col ie me voy de-rheté:
Au cœur d'un pré loing de gens escarté,
Qu'à bras fourchus l'eau du Loir entrenoüe,
De gazons d'herbe un temple ie te voüe,
Heureuse sainte & alme Liberté.
Là ie veux pendre au plus haut chœur du temple
Un saint tableau, qui servira d'exemple
A tous amans, qu'ils ne m'aillent suyuant.
Et pour garder que plus ie n'y retombe,
le veux tuer aux Dieux une Hecatombe.
« Belle fin fait qui s'amende en vivant.*

*Veu la douleur, qui doucement me lime,
Et qui me suit, compagne, pas-à-pas,
le preuoy bien qu'encor ie ne suis pas
Pour trop aimer à la fin de ma rime.
Dame, l'ardeur qui de chanter m'anime,
Et qui me rend en ce labeur moins las,
C'est que ie voy qu'agreable tu l'as,
Et que ie tiens de tes penfers la cime.*

*Je suis, Amour, heureux & plusqu'heureux
De viure aimé, & de viure amoureux
De la beauté d'une Dame si belle,
Qui lit mes vers, qui en fait iugement,
Et dont les yeux me baillent argument
De soupirer heureusement pour elle.*

*Le Ieu, la Grace, & les Freres iumeaux
Suiuent ma Dame, & quelque part qu'elle erre,
Deffous ses pieds fait esmailler la terre,
Et des hyuers fait des printemps nouveaux.
En sa faueur iargonnent les oiseaux,
Ses vents Eole en sa cauerne enserre,
Le doux Zephyre vn doux soupir defferre,
Et tous muets s'accoisent les ruisseaux.
Les Elemens se remirent en elle,
Nature rit de voir chose si belle :
Ie tremble tout, que quelqu'un de ces Dieux
Ne passionne apres son beau visage,
Et qu'en pillant le tresor de nostre âge,
Ne la rauisse & ne l'emporte aux cieux.*

BAISER.

*Quand hors de tes léures declofes
(Comme entre deux fleuris sentiers)
Ie sens ton haleine de roses,
Les miennes les auant-portiers
Du baiser, se rougissent d'aise,
Et de mes souhaits tous entiers
Me font iouyr, quand ie te baise.*

*Car l'humeur du baiser appaise,
S'esoulant au cœur peu à peu,
Ceste chaude amoureuse braise,
Dont tes yeux allumoient le feu.*

ELEGIE A CASSANDRE.

*Mon œil, mon cœur, ma Cassandre, ma vie,
Hé! qu'à bon droit tu dois porter d'enuie
A ce grand Roy, qui ne veut plus souffrir
Qu'à mes chansons ton nom se vienne offrir.
C'est luy qui veut qu'en trompette i'echange
Mon luth, afin d'entonner sa louange,
Non de luy seul mais de tous ses ayeux
Qui sont là hault assis au rang des Dieux.*

*le le feray puis qu'il me le commande:
Car d'un tel Roy la puissance est si grande,
Que tant s'en faut qu'on la puisse euitier,
Qu'un camp armé n'y pourroit resister.*

*Mais que me sert d'avoir tant leu Tibulle,
Properce, Ovide, & le docte Catulle,
Avoir tant veu Petrarque & tant noté,
Si par un Roy le pouvoir m'est oté
De les ensuyure, & s'il faut que ma lyre
Pendue au croc ne m'ose plus rien dire?*

*Doncques en vain ie me païssois d'espoir
De faire un iour à la Toscane voir,
Que nostre France, autant qu'elle, est heureuse
A soupirer une plainte amoureuse:
Et pour monstrier qu'on la peut surpasser,
l'auois desia commencé de traësfer
Mainte Elegie à la façon antique,
Mainte belle Ode, & mainte Bucolique.*

*Car, à vray dire, encore mon esprit
N'est satisfait de ceux qui ont escrit
En nostre langue, & leur amour merite
Ou du tout rien, ou faueur bien petite.*

*Non que ie sois vanteur si glorieux
D'oser passer les vers laborieux
De tant d'amans qui se pleignent en France :
Mais pour le moins i'auois bien esperance,
Que si mes vers ne marchioient les premiers,
Qu'ils ne seroient sans honneur les derniers.
Car Eraton qui les amours descœure,
D'assez bon œil m'attiroit à son œuure.*

*L'un trop enflé les chante grossièrement,
L'un enerué les traine bassément,
L'un nous depeint une Dame paillarde,
L'un plus aux vers qu'aux sentences regarde,
Et ne peut onq tant se sceut desguiser,
Apprendre l'art de bien Petrarquiser.*

*Que pleures-tu, Cassandre, ma douce ame ?
Encor Amour ne veut couper la trame
Qu'en ta faueur ie pendis au métier,
Sans acheuer l'ouurage tout entier.*

*Mon Roy n'a pas d'une beste sauvage
Succé le lait, & son ieune courage,
Ou ie me trompe, a senti quelquefois
Le trait d'Amour qui surmonte les Rois.*

*S'il l'a senti, ma coulpe est effacee,
Et sa grandeur ne sera courroucee,
Qu'à mon retour des horribles combas,
Hors de son croc mon Luth i'auaigne à-bas,
Le pincetant, & qu'en lieu des alarmes
Le chante Amour, tes beautez & mes larmes.
« Car l'arc tendu trop violement,
« Ou s'alentit, ou se rompt viftement.*

*Ainsi Achille apres avoir par terre
Tant fait mourir de soudars en la guerre,
Son Luth doré prenoit entre ses mains
Teintes encor de meurdres inhumains,
Et vis à vis du fils de Menetie,
Chantoit l'amour de Briseïs s'amie :
Puis tout soudain les armes reprenoit,
Et plus vaillant au combat retournoit.*

*Ainsi, apres que l'ayeul de mon maistre
Hors des combats retirera sa dextre,
Se desarmant dedans sa tente à part,
Dessus le Luth à l'heure ton Ronfard
Te chantera : car il ne se peut faire
Qu'autre beauté luy puisse iamais plaire,
Ou soit qu'il viue, ou soit qu'outre le port,
Leger fardeau, Charon le passe mort.*

ELEGIE A MVRET.

*Non Muret, non ce n'est pas du iourd'huy,
Que l'Archerot qui cause nostre ennuy,
Cause l'erreur qui retrompe les hommes :
Non Muret, non, les premiers nous ne sommes,
A qui son arc d'un petit trait veinqueur,
Si grande playe a caché sous le cœur :
Tous animaux, ou soient ceux des campagnes,
Soient ceux des bois, ou soient ceux des montagnes
Sentent sa force, & son feu doux-amer
Brusle sous l'eau les Monstres de la mer.*

*Hé ! qu'est-il rien que ce garçon ne brûle ?
Ce porte-ciel, ce tu'-geant Hercule
Le sentit bien : ie dy ce fort Thebain
Qui le sangler estrangla de sa main,*

Qui tua Nefse, & qui de sa massue
 Morts abbatit les enfans de la Nue:
 Qui de son arc toute Lerne estonna,
 Qui des enfers le chien emprisonna,
 Qui sur le bord de l'eau Thermodontee
 Prit le baudrier de la vierge dontee:
 Qui tua l'Ourque, & qui par plusieurs fois
 Se remocqua des feintes d'Achelois:
 Qui fit mourir la pucelle de Phorce,
 Qui le Lion desmachoira par force,
 Qui dans ses bras Anthee acrauanta,
 Qui deux piliers pour ses marques planta.

Bref, cest Herôs correcteur de la terre,
 Ce cœur sans peur, ce foudre de la guerre,
 Sentit ce Dieu, & l'amoureuse ardeur
 Le matta plus que son Roy commandeur.
 Non pas espris comme on nous voit esprendre,
 Toy de ta lanne ou moy de ma Cassandre:
 Mais de tel Tan amour l'aiguillonnoit,
 Que tout son cœur sans raison bouillonnoit .
 Au souffre ardent qui luy cuisoit les veines:
 Du feu d'amour elles fumoient si pleines,
 Si pleins ses os, ses muscles & ses ners,
 Que dans Hercul' qui purgea l'univers,
 Ne resta rien sinon une amour sole,
 Que luy versioient les deux beaux yeux d'Iole.

Toujours d'Iole il aimoit les beaux yeux,
 Fust que le char qui donne iour aux cieux
 Sortist de l'eau, ou fust que deualee
 Tournast sa rouë en la plaine salee,
 De tous humains accoisant les trauaux,
 Mais non d'Hercul' les miserables maux.

Tant seulement il n'auoit de sa Dame
 Les yeux fichez au plus profond de l'ame:

Mais son parler, sa grace, & sa douceur
Toujours colez s'attachoient à son cœur.

D'autre que d'elle en son ame ne pense:
Toujours absente il la voit en presence.
Et de fortune, Alcide, si tu la vois,
Dans ton gosier begue reste ta voix,
Glacé de peur voyant la face aimée:
Ore une fièvre amoureuse allumée
Ronge ton ame, & ores un glaçon
Te fait trembler d'amoureuse frisson.

Bas à tes pieds ta meurdrière massue
Gist sans honneur, & bas la peau velue,
Qui sur ton doz roide se herissoit,
Quand ta grand'main les Monstres punissoit.

Plus ton sourcil contre eux ne se renfrogne:
O vertu vaine, ô bastarde vergongne,
O vilain blasme, Hercule étant donté
(Après avoir le monde surmonté)
Non d'Eurysthée, ou de lunon cruelle,
Mais de la main d'une simple pucelle.

Voyez pour Dieu, quelle force a l'Amour,
Quand une fois elle a gagné la tour
De la raison, ne nous laissant partie
Qui ne soit toute en fureur convertie.

Ce n'est pas tout: seulement pour aimer,
Il n'oublia la façon de s'armer,
Ou d'empoigner sa masse hazardeuse,
Ou d'acheuer quelque emprinse douteuse:
Mais lent & vain anonchalant son cœur,
Qui des Tyrans l'auoit rendu vainqueur,
Terreur du monde (ô plus lasche diffame)
Il s'habilla des habits d'une femme,
Et d'un Heros devenu damoiseau,
Guidoit l'esguille, & tournoit le fuseau,

*Et vers le soir, comme une chambriere,
Rendoit sa tasche à sa douce jolierre,
Qui le tenoit en ses fers plus serré
Qu'un prisonnier dans les ceps enfermé.*

*Grande lunon, tu es assez vengée
De voir sa vie en paresse changée,
De voir ainsi devenu filandier
Ce grand Alcid' des Monstres le meurdrier,
Sans adiouster à ton ire indomtee
Les mandemens de son frere Eurysthee.*

*Que veux-tu plus ? l'ôle le contraint
D'estre une femme : il la docte, il la craint.
Il craint ses mains plus qu'un valet esclau
Ne craint les coups de quelque maistre braue.*

*Et ce-pendant qu'il ne fait que penser
A s'atiffer, à s'oindre, à s'agencer,
A dorloter sa barbe bien rongnee,
A mignoter sa teste bien pignee,
Impuniment les Monstres ont loisir
D'affuiettir la terre à leur plaisir,
Sans plus cuider qu'Hercule soit au monde :
Aussi n'est-il : car la poison profonde,
Qui dans son cœur s'alloit trop deriuant,
L'auoit tué dedans un corps viuant.*

*Nous doncq, Muret, à qui la mesme rage
Peu cautelement affole le courage,
S'il est possible, euitons le lien
Que nous ourdist l'enfant Cytherien :
Et rabaiſſon la chair qui nous domine,
Deſſous le ioug de la raison diuine,
Raison qui deust au vray bien nous guider,
Et de nos sens maistresse presider.*

*Mais si l'amour de son traict indomtable
A desia fait nostre playe incurable,*

*Tant que le mal peu subiect au conseil
De la raison desdaigne l'appareil,
Vaincuz par luy, faisons place à l'enuie,
Et sur Alcide' desguisons nostre vie :
En ce-pendant que les rides ne font
Cresper encor l'aire de nostre front,
Et que la neige en vieillesse venue
Encor ne fait nostre teste chenue,
Qu'un iour ne coule entre nous pour neant
Sans suiure Amour : il n'est pas mal-seant,
Mais grand honneur au simple populaire,
Des grands seigneurs imiter l'exemplaire.*

CHANSON.

*D'un gosier masche-laurier
l'oy crier
Dans Lycosron ma Cassandre,
Qui prophetize aux Troyens
Les moyens
Qui les reduiront en cendre.
Mais ces pauvres obstinez
Destinez
Pour ne croire à leur Sibylle,
Virent, bien que tard, apres
Les feux Grecs
Forcener parmy leur ville.
Ayant la mort dans le sein,
De la main
Plomboient leur poitrine nue,*

Et tordant leurs cheveux gris,
 De longs cris
 Pleuroient qu'ils ne l'auoient creuë.
 Mais leurs cris n'eurent pouuoir
 D'esmouuoir
 Les Grecs si chargez de proye,
 Qu'ils ne laisserent sinon
 Que le nom
 De ce qui fut iadis Troye.
 Ainsi pour ne croire pas,
 Quand tu m'as
 Predit ma peine future :
 Et que ie n'aurois en don,
 Pour guerdon
 De t'aimer, que la mort dure :
 Vn grand brasier sans repos,
 Et mes os,
 Et mes nerfs, & mon cœur brûle :
 Et pour t'amour i'ay receu
 Plus de feu,
 Que ne fit Troye incredule.

Mon Des-Autels, qui avez dès enfance
 Puisé de l'eau qui coule sur le mont,
 Où les neuf Sœurs dedans vn antre sont
 Seules à part leur sainte demeureance :
 Si autrefois, l'amoureuse puissance
 Vous a planté le myrte sur le front,
 Enamouré de ces beaux yeux qui sont
 Par vos escrits l'honneur de nostre France :
 Ayez pitié de ma pauvre langueur,
 Et de vos sons adoucissez le cœur
 D'une qui tient ma franchise en contrainte.

*Si quelquefois en Bourgoigne ie suis,
le flechiray par mes vers, si ie puis,
La cruauté de vostre belle Saincte.*

CHANSON.

*Du iour que ie fus amoureux,
Nul past, tant soit-il sauoureux,
Ne vin tant soit il delectable,
Au cœur ne m'est point agreable :
Car depuis l'heure ie ne sceu
Manger ou boire qui m'ait pleu.
Vne tristesse en l'ame close
Me nourrist, & non autre chose.
Tous les plaisirs que i'estimois
Alors que libre ie n'aimois,
Maintenant ie les desestime :
Plus ne m'est plaisante l'escrime,
La paume, la chasse, & le bal,
Mais comme un farouche animal
le me pers pour celer ma rage,
En l'abry d'un antre sauvage.
L'amour fut bien sorte poison
Qui m'enforcela la raison,
Et qui me desfroba l'audace
Que ie portoy dessus la face,
Me faisant aller pas à pas,
Triste & pensif, le front à bas,
En homme qui craint & qui n'ose
Se fier plus en nulle chose.*

*Le torment qu'on feint d'Ixion,
N'approche de ma passion,
Et mieux i'aimerois de Tantale
Endurer la peine fatale
Vn an, qu'estre un iour amoureux,
Pour languir autant malheureux
Que i'ay fait, depuis que Cassandre
Tient mon cœur & ne le veut rendre.*

ELEGIE A IANET PEINTRE DV ROY.

*Pein moy, lanet, pein moy ie te supplie,
Sur ce tableau les beautez de m'amie
De la façon que ie te les diray.
Comme importun ie ne te supplieray
D'un art menteur quelque faueur luy faire.
Il suffit bien si tu la sçais peindre
Telle qu'elle est, sans vouloir desguiser
Son naturel pour la fauoriser :
Car la faueur n'est bonne que pour celles
Qui se font peindre, & qui ne sont pas belles.*

*Fay luy premier les cheueux ondelez,
Serrez, retors, recrespez, annez,
Qui de couleur le cedre representent :
Ou les allonge, & que libres ils sentent
Dans le tableau, si par art tu le peux,
La mesme odeur de ses propres cheueux :
Car ses cheueux comme fleurettes sentent,
Quand les Zephyrs au printemps les éuentent.*

*Que son beau front ne soit entre-sendu
De nul fillon en profond estendu,
Mais qu'il soit tel qu'est l'eau de la marine,*

*Quand tant soit peu le vent ne la mutine,
Et que gisante en son liét elle dort,
Calmant ses flots fillez d'un somme mort.*

*Tout au milieu par la gréue descende
Vn beau ruby, de qui l'esclat s'espande
Par le tableau, ainsi qu'on voit de nuit
Briller les raiz de la Lune, qui luit
Dessus la neige au fond d'un val coulée,
De trace d'homme encore non foulée.*

*Après fay luy son beau sourcy voutis
D'Ebene noir, & que son ply tortis
Semble vn Croissant, qui monstre par la nuë
Au premier mois sa vouture cornuë :
Ou si iamais tu as veu l'arc d'Amour,
Pren le portrait dessus le demy-tour
De sa courbure à demy-cercle close :
Car l'arc d'Amour & luy n'est qu'une chose.*

*Mais las ! lanet, hélas ie ne sçay pas
Par quel moyen, ny comment tu peindras
(Voire eusses-tu l'artifice d'Apelle)
De ses beaux yeux la grace naturelle,
Qui font vergongne aux estoiles des Cieux.
Que l'un soit doux, l'autre soit furieux,
Que l'un de Mars, l'autre de Venus tienne :
Que du benin toute esperance vienne,
Et du cruel vienne tout desespoir :
L'un soit piteux & larmoyant à voir,
Comme celui d'Ariadne laissée
Aux bords de Die, alors que l'insensée
Pres de la mer, de pleurs se consommoit,
Et son Thesée en vain elle nommoit :
L'autre soit gay, comme il est bien croyable
Que l'eut iadis Penelope louable
Quand elle vit son mary retourné,*

Ayant vingt ans loing d'elle seiourné.

*Après fay luy sa rondelette oreille
Petite, unie, entre blanche & vermeille,
Qui sous le voile apparoiſſe à l'egal
Que fait un lis enclos dans un cryſtal,
Ou tout ainſi qu'apparoïſt une roſe
Tout fraiſchement dedans un verre encloſe.*

*Mais pour neant tu aurois fait ſi beau
Tout l'ornement de ton riche tableau,
Si tu n'auois de la lineature
De ſon beau nez bien portrait la peinture.
Pein-le moy donc ny court, ny aquilin,
Poli, traitis, où l'enuieux malin
Quand il voudroit n'y ſçauroit que reprendre,
Tant proprement tu le feras deſcendre
Parmi la face, ainſi comme deſcend
Dans une plaine un petit mont qui pend.*

*Après au viſ pein moy ſa belle ioüe
Pareille au teint de la roſe qui noüe
Deſſus du laiçt, ou au teint blanchiſſant
Du lis qui baiſe un cillet rougiſſant.*

*Dans le milieu portrais une foſſette,
Foſſette, non, mais d'Amour la cachette,
D'où ce garçon de ſa petite main
Laſche cent traits & iamaïs un en vain,
Que par les yeux droit au cœur il ne touche.*

*Helas ! lanet pour bien peindre ſa bouche,
A peine Homere en ſes vers te diroit
Quel vermillon egaler la pourroit :
Car pour la peindre ainſi qu'elle merite,
Peindre il faudroit celle d'une Charite.
Pein-la moy doncq, qu'elle ſemble parler,
Ores ſou-rire, ores embafmer l'air
De ne ſçay quelle ambroſienne haleine :*

*Mais par sur tout fay qu'elle semble pleine
De la douceur de persuasion.*

*Tout à l'entour attache un milion
De ris, d'attraits, de jeux, de courtoisies,
Et que deux rangs de perlettes choisies
D'un ordre egal en la place des dents
Bien poliment soyent arrangez dedans.*

*Pein tout autour une lèvre bessonne,
Qui d'elle-mesme en s'eleuant semonne
D'estre baisée, ayant le teint pareil
Ou de la rose, ou du courail vermeil :
Elle flambante au Printemps sur l'espine,
Luy rougissant au fond de la marine.*

*Pein son menton au milieu fosselu,
Et que le bout en rondeur pommel
Soit tout ainsi que lon voit apparoir
Le bout d'un coin qui ia commence à croistre.*

*Plus blanc que lait caillé dessus le ionc
Pein luy le col, mais pein-le un petit long,
Gresle & charnu, & sa gorge doüillette
Comme le col soit un petit languette.*

*Après fay luy par un iuste compas,
Et de lunon les coudes & les bras,
Et les beaux doigts de Minerue, & encore
La main egale à celle de l'Aurore.*

*Je ne sçay plus, mon lanet, où i'en suis :
Je suis confus & muet : ie ne puis
Comme i'ay fait, te declarer le reste
De ses beautez qui ne m'est manifeste :
Las ! car iamais tant de faueurs ie n'n,
Que d'auoir veu ses beaux tetins à nu.
Mais si lon peut iuger par coniecture,
Persuadé de raisons ie m'asseure
Que la beauté qui ne s'apparoit, doit*

*Estre semblable à celle que lon voit.
Donque peın-la, & qu'elle me soit faite
Parfaite autant comme l'autre est parfaite.*

*Ainsi qu'en bosse esleue moy son sein
Net, blanc, poli, large, entre-ouuert & plein,
Dedans lequel mille rameuses veines
De rouge sang tressaillent toutes pleines.*

*Puis quand au vif tu auras descouuers
Dessous la peau les muscles & les ners,
Enfle au dessus deux pommes nouuelettes,
Comme l'on void deux pommes verdelettes
D'un orenger, qui encores du tout
Ne font qu'à l'heure à se rougir au bout.*

*Tout au plus haut des espauls marbrines,
Peın le seiour des Charites diuines,
Et que l'Amour sans cesse voletant
Tousiours les couue & les aille esuentant,
Pensant voler avec le leu son frere
De branche en branche és vergers de Cythere.*

*Vn peu plus bas en miroir arrondi,
Tout potelet, grasselet, rebondi,
Comme celui de Venus, peın son ventre :
Peın son nombril ainsi qu'un petit centre,
Le fond duquel paroisse plus vermeil
Qu'un bel willet fauoris du Soleil.*

*Qu'attens-tu plus ? portray moy l'autre chose
Qui est si belle, & que dire ie n'ose,
Et dont l'espoir impatient me point :
Mais ie te pry, ne me l'ombrage point,
Si ce n'estoit d'un voile fait de soye
Clair & subtil, à fin qu'on l'entre-voye.*

*Ses cuisses soyent comme faites au Tour
A pleine chair, rondes tout à l'entour,
Ainsi qu'un Terme arrondi d'artifice*

Qui soustient ferme un royal edifice.

*Comme deux monts enleue ses genous,
Douillets, charnus, ronds, delicats & mous,
Dessous lesquels fay luy la gréue pleine,
Telle que l'ont les vierges de Lacene,
Quand pres d'Eurote en s'accrochant des bras
Luttent ensemble & se gettent à bas:
Ou bien chassant à meutes decouplees
Quelque vieil cerf és forests Amyclees.*

*Puis pour la fin portray-luy de Thetis
Les pieds estroits, & les talons petis.*

*Ha, ie la voy! elle est presque portraite:
Encore un trait, encore un, elle est faite.
Leue tes mains, hâ mon Dieu, ie la voy!
Bien peu s'en faut qu'elle ne parle à moy.*

*l'alloy roulant ces larmes de mes yeux,
Or' plein de doute ore plein d'esperance,
Lors que Henry loing des bornes de France
Vengeoit l'honneur de ses premiers ayeux:
Lors qu'il trenchoit d'un bras victorieux
Au bord du Rhin l'Espagnole vaillance,
la se traçant de l'aigu de sa lance
Vn beau sentier pour s'en aller aux cieux.
Vous saint & troupeau, mon soustien & ma gloire,
Dont le beau vol m'a l'esprit enleué,
Si autrefois m'avez permis de boire
Les eaux qui ont Hesiode abreuvé,
Soit pour iamais ce souspir engraué
Au plus saint lieu du temple de Memoire.*

FIN DV PREMIER LIVRE.



LE SECOND LIVRE

DES AMOVRS.

PREMIERE PARTIE.

AMOVRS DE MARIE.

ELEGIE A SON LIVRE.

*Mon fils, si tu sçauois ce qu'on dira de toy,
Tu ne voudrois iamais desloger de chez moy,
Enclos en mon estude : & ne voudrois te faire
Salir ny fueilleter aux mains du populaire.
Quand tu seras parti, sans iamais retourner,
Estranger loin de moy te faudra sciourner :
« Car ainsi que le vent sans retourner s'envole,
« Sans espoir de retour s'eschappe la parole.*

Or tu es ma parole, à qui de nuit & iour
L'ay conté les propos que me contoit Amour,
Pour les mettre en ces vers qu'en lumiere tu portes,
Crochetant maugré moy de ma chambre les portes,
Pauvret! qui ne sçais pas que nos citoyens sont
Plus subtils par le nez que le Rhinoceront.

Donc avant que tenter la mer & le naufrage,
Voy du port la tempeste, & demeure au riuage :
« Tard est le repentir de tost s'estre embarqué.

Tu seras tous les iours des médifans moqué
D'yeux, & de hausse-becs, & d'un branler de teste.
« Sage est celuy qui croit à qui bien l'amoneste.

Tu sçais (mon cher enfant) que ie ne te voudrois
Tromper, contre nature impudent ie faudrois,
Et serois un Serpent de sârouche nature
Si ie voulois trahir ma propre geniture :
Car tout tel que tu es, n'agueres ie te fis,
Et ie ne t'aime moins qu'un pere aime son fils.

Quoy? tu veux donc partir : & tant plus ie te cuide
Retenir au logis, plus tu hausses la bride.
Va donc puis qu'il te plaist, mais ie te suppliray
De respondre à chacun ce que ie te diray,
Afin que toy (mon fils) tu gardes en l'absence
De moy le pere tien, l'honneur & l'innocence.

Si quelque dame honneste & gentille de cœur
(Qui aura l'inconstance & le change en horreur)
Me vient, en te lisant, d'un gros sourcil reprendre
Dequoy ie ne deuois oublier ma Cassandre,
Qui la premiere au cœur le trait d'amour me mist,
Et que le bon Petrarque un tel peché ne fist,
Qui fut trente & un an amoureux de sa dame,
Sans qu'un autre iamais luy peust eschauffer l'ame :
Respons-luy ie te pri', que Petrarque sur moy
N'auoit autorité de me donner sa loy,

Ny à ceux qui viendroyent apres luy, pour les faire
Si long temps amoureux sans leur lien desfaire.

Luy-mesme ne fut tel : car à voir son escrit
Il estoit esueillé d'un trop gentil esprit
Pour estre sot trente ans, abusant sa ieunesse
Et sa Muse au giron d'une vieille maistresse :
Ou bien il iouysoit de sa Laurette, ou bien
Il estoit un grand fat d'aimer sans avoir rien.
Ce que ie ne puis croire, aussi n'est-il croyable :
Non, il en iouysoit : puis la fist admirable,
« Chaste, divine, sainte : aussi l'amoureux doit
« Celebrer la beauté dont plaisir il reçoit :
« Car celuy qui la blasme apres la iouissance
« N'est homme, mais d'un Tygre il a prins sa naissance.
Quand quelque ieune fille est au commencement
Cruelle, dure, fiere à son premier amant,
Constant il faut attendre : il peut estre qu'une heure
Viendra sans y penser, qui la rendra meilleure.
Mais quand elle deuient voire de iour en iour
Plus dure & plus rebelle, & plus rude en amour,
On s'en doit esloigner, sans se rompre la teste
De vouloir adoucir une si sotte beste.
Ie suis de tel aduis : me blasme de ceci,
M'estime qui voudra, ie le conseille ainsi.

Les femmes bien souuent sont cause que nous sommes
Volages & legers, amadoüans les hommes
D'un espoir enchanteur, les tenans quelquefois
Par une douce ruse, un an, ou deux, ou trois,
Dans les liens d'Amour sans aucune allegiance :
Ce-pendant un valet en aura iouissance,
Ou bien quelque badin emportera ce bien
Que le fidele amy à bon droit cuidoit sien.
Et si ne laisseront, ie parle des rusées
Qui ont au train d'amour leurs ieunesses usées,

(C'est bien le plus grand mal qu'un homme puisse avoir
Que servir une femme accorte à decevoir)
D'enjoindre des travaux qui sont insupportables,
Des services cruels, des tâches misérables :
Car sans avoir esgard à la simple amitié
De leurs pauvres sermans, cruelles n'ont pitié,
Non plus qu'un fier Corsaire en arrogance braves,
N'a pitié des captifs à l'aviron esclaves.
Il faut vendre son bien, il faut faire presens
De chaisnes, de carquans, de diamans luisans :
Il faut donner la Perle, & l'habit magnifique,
Il faut entretenir la table & la musique,
Il faut prendre querelle, il faut les supporter.
Certes j'aimerois mieux dessus le dos porter
La hotte, pour curer les estables d'Augée,
Que me voir serviteur d'une Dame rusée.
« La mer est bien à craindre, aussi est bien le feu,
« Et le Ciel quand il est de tonnerres esmeu.
« Mais trop plus est à craindre une femme clergesse,
« Sçauante en l'art d'amour, quand elle est tromperesse :
« Par mille inuentions mille maux elle fait,
« Et d'autant qu'elle est femme, & d'autant qu'elle sçait.
Quiconque fut le Dieu qui la mit en lumiere
Il fut premier autheur d'une grande misere.

Il falloit par presens consacrez aux autels
Acheter nos enfans des grands Dieux immortels,
Et non user sa vie avec ce mal aimable,
Les femmes, passion de l'homme misérable,
Misérable & chetif d'autant qu'il est vassal,
Durant le temps qu'il vit, d'un si fier animal.
Mais ie vous pri', voyez comme par fines ruses
Elles sçauent trouuer mille feintes excuses,
Après qu'ell' ont failly ! voyez Helene après
Qu'llion fut brulé par la flamme des Grecs,

Comme elle amadoüa d'une douce blandice
 Son badin de mary, qui luy remit son vice,
 Et qui plus que deuant de ses yeux fut épris,
 Qui scintilloient encor les amours de Pâris.
 Que dirons nous d'Vlysse? encores qu'une trope
 De ieunes poursuyuans aimassent Penelope,
 Deuorans tout son bien, si est-ce qu'il brusloit
 D'embrasser son espouse, & iamais ne vouloit
 Deuenir immortel avec Circe la belle,
 Pour ne reuoir iamais Penelope, laquelle
 Pleurant luy rescriuoit de son fascheux seiour,
 Pendant qu'en son absence elle faisoit l'amour :
 Si bien que le Dieu Pan de ses jeux print naissance,
 (D'elle & de ses muguets la commune semence)
 Enuoyant tout expres, pour sa commodité,
 Le fils chercher le pere en Sparte la cité.

« Voila comment la femme avec ses ruses donte
 « L'homme, de qui l'esprit toute beste surmonte.

Quand on peut par hazard heureusement choisir
 Quelque belle maistresse, & l'auoir à plaisir,
 Soit de haut ou bas lieu, pourueu qu'elle soit fille
 Humble, courtoise, honneste, amoureuse & gentille,
 Sans fard, sans tromperie, & qui sans mauuaitié
 Garde de tout son cœur une simple amitié,
 Aimant trop mieux cent fois à la mort estre mise,
 Que de rompre sa foy quand elle l'a promise :
 Il la faut honorer tant qu'on sera viuant,
 Comme un rare ioyau qu'on treuve peu souuent.

« Celuy certainement merite sur la teste
 « Le feu le plus ardent d'une horrible tempeste,
 « Qui trompe une pucelle & mesmement alors
 « Qu'elle se donne à nous, & de cœur & de cors.

N'est-ce pas un grand bien quand on fait un voyage,
 De rencontrer quelcun qui d'un pareil courage

*Veut nous accompagner, & comme nous passer
Les torrens, les rochers, fascheux à trauerser ?
Aussi n'est-ce vn grand bien de trouuer vne amie,
Qui nous aide à passer cette chetive vie,
Qui sans estre fardée ou pleine de rigueur,
Traite fidellement de son amy le cueur ?*

*Dy leur, si de fortune vne belle Cassandre
Vers moy se fust monstrée vn peu courtoise & tendre,
Et pleine de pitié eust cherché de guarir
Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,
Non seulement du corps, mais sans plus d'une œillade
Eust voulu soulager mon pauvre cœur malade,
Je ne l'eusse laissée, & m'en soit à tesmoin
Ce ieune enfant ailé qui des amours a soin.*

*Mais voyant que tousiours elle marchoit plus fiere,
Je desliay du tout mon amitié premiere,
Pour en aimer vne autre en ce pais d'Anjou,
Où maintenant Amour me detient sous le jou :
Laquelle tout soudain ie quitteray, si elle
M'est comme fut Cassandre, orgueilleuse & rebelle,
Pour en chercher vne autre, à fin de voir vn iour
De pareille amitié recompenser m'amour,
Sentant l'affection d'un autre dans moymesme :*

« Car vn homme est bien sot d'aimer si on ne l'aime.

*Or si quelqu'un apres me vient blasmer, dequoy
Je ne suis plus si graue en mes vers que i'estoy
A mon commencement, quand l'humeur Pindarique
Enfloit empoulément ma bouche magnifique :
Dy luy que les amours ne se souspirent pas
D'un vers hautement graue, ains d'un beau stile bas,
Populaire & plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,
L'ingenieux Ouide, & le docte Catulle.*

Le fils de Venus hait ces ostentations :

Il suffit qu'on luy chante au vray ses passions

*Sans enflure ny fard, d'un mignard & doux stile,
 Coulant d'un petit bruit, comme une eau qui distille.
 Ceux qui font autrement, ils font un mauvais tour
 A la simple Venus, & à son fils Amour.*

*Si aduient quelque iour que d'une voix hardie
 L'anime l'eschafaut par une tragedie
 Sentencieuse & graue, alors ie feray voir
 Combien peuuent les nerfs de mon petit sçauoir.
 Et si quelque furie en mes vers ie rencontre,
 Hardi i'opposeray mes Muses alencontre:
 Et feray resonner d'un haut & graue son
 (Pour auoir part au bouc) la tragique tançon.
 Mais ores que d'Amour les passions ie pousse,
 Humble ie veux user d'une Muse plus douce.*

*Ie ne veux que ce vers d'ornement indigent
 Entre dans une escole, ou qu'un braue regent
 Me lise pour parade: il suffit si m'amie
 Le touche de la main dont elle tient ma vie.
 Car ie suis satisfait, si elle prend à gré
 Ce labeur que ie voüe à ses pieds consacré.*

*Tyard, on me blasmoit à mon commencement,
 Dequoy i'estois obscur au simple populaire:
 Mais on dit aujourd'huy que ie suis au contraire,
 Et que ie me démons parlant trop bassement.*

*Toy de qui le labeur enfante doctement
 Des liures immortels, dy-moy, que doy-ie faire?
 Dy-moy (car tu sçais tout) comme doy-ie complaire
 A ce monstre testu diuers en iugement?*

*Quand ie tonne en mes vers il a peur de me lire:
 Quand ma voix se defende il ne fait qu'en mesdire.
 Dy-moy de quel lien, force, tenaille, ou clous*

*Tiendray-ie ce Proté qui se change à tous coups
Tyard, ie t'enten bien, il le faut laisser dire,
Et nous rire de luy, comme il se rit de nous.*

MADRIGAL.

*Docte Butet, qui as monsté la voye
Aux tiens de suiure Apollon & son Chœur,
Qui le premier t'espoignonant le cœur
Te fist chanter sur les monts de Sauoye :
Puis que l'amour à la mort me conuoye,
Deffur ma Tombe (apres que la douleur
M'aura tué) engraue mon malheur
De ces sept vers que pleurant ie t'enuoye.*

CELVY QVI GIST SOVS CETE TOMBE ICY,
AIMA PREMIERE VNE BELLE CASSANDRE,
AIMA SECONDE VNE MARIE AVSSI,
TANT EN AMOVR IL FVT FACILE A PRENDRE :
DE LA PREMIERE IL EVT LE CVEVR TRANSI,
DE LA SECONDE IL EVT LE CVEVR EN CENDRE,
ROCHERS POVR LVY NON CVEVRS PLEINS DE MERCI.

*Marie vous avez la iouë aussi vermeille
Qu'une rose de May, vous avez les cheueux
Entre bruns & chatains, frisez de mille neuds,
Gentement tortillez tout autour de l'oreille.
Quand vous estiez petite, vne mignarde abeille
Sur vos lèvres forma son nectar sauoureux,
Amour laissa ses traits en vos yeux rigoureux,
Pithon vous feit la voix à nulle autre pareille.*

*Vous avez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommelent ainsi qu'au printemps nouuelet
Pommelent deux boutons que leur chasse environne,
De lunon sont vos bras, des Graces vostre sein,
Vous avez de l'Aurore & le front & la main,
Mais vous avez le cœur d'une fiere Lionne.*

CHANSON.

*Petite pucelle Angevine,
Qui m'as d'un amoureux sou-ris
Tiré le cœur de la poitrine :
Puis dès l'heure que tu le pris,
Tu l'enfermas contre raison
Dans les liens de ta prison.
Ainsi perdant la iouissance
De sa premiere liberté,
Il vit sous ton obeissance
Si mal-mené si mal traité,
Qu'un Lion tout plain de rigueur
Auroit pitié de sa langueur.
Car toy, de façon plus cruelle
Qu'un roc pendu dessus la mer,
Tu te fais tous les iours plus belle
Du mal qui le vient consommer,
Honorant depuis que tu l'as,
Tes victoires de son trespas.
Non seulement comme trop rude,
Tu fais languir mon cœur à tort
Par une honneste ingratitude,
Luy donnant une lente mort,
Voyant pasmer en triste esmoy
En tes liens mon cœur & moy.*

Mais en lieu d'un sacré Poëte,
 Qui si haut chantoit ton honneur,
 Tu as nouvelle amitié faite
 Avecques un nouveau Seigneur,
 Qui maintenant tout sent te tient,
 Et plus de moy ne te souvient.
 Hâ vierge simple & sans malice,
 Tu ne sçais encore que c'est
 De faire aux grands Seigneurs service,
 Qui en amour n'ont point d'arrest,
 Et qui suivent sans loyautéz
 En un iour dix mille beantez.
 Si tost qu'une proye ils ont prise,
 Ils la desdaignent tout expres,
 A fin qu'une autre soit conquise
 Pour s'en mocquer bien tost apres,
 Et n'ont iamais autre plaisir
 Que de changer & de choisir.
 Le Ciel qui les Amans contemple,
 Sçait bien les mechans rechercher :
 Anaxarete en sert d'exemple,
 Qui fut changée en un rocher,
 Portant la semblable rigueur
 Au rocher qu'elle avoit au cœur.

Iodelle, l'autre iour l'enfant de Cyshtés
 Au combat m'appella courbant son arc Turquois :
 Et lors comme hardi ie vesti le harnois,
 Pour avoir contre luy la chair plus assurée.
 Il me tira premier une fleche acérée
 Droit au cœur puis une autre & puis tout à la fois
 Il décocha sur moy les traits de son carquois,
 Sans qu'il eust d'un seul coup ma poitrine enserrée.

Mais quand il vit son arc de fleches desarmé,
 Tout despit s'est luy-mesme en fleche transformé,
 Puis en moy se rua d'une puissance extresme.
 Quand ie me vey vaincu, ie me desarmay lors :
 Car rien ne m'eust serui de m'armer par dehors,
 Puisque mon ennemi estoit dedans moy-mesme.

Le vingtiesme d'Auril couché sur l'herbelette,
 Je vy ce me sembloit en dormant, un Cheureuil,
 Qui çà qui là marchoit où le menoit son vueil,
 Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.
 Vne corne & vne autre encore nouuelette
 Enfloit son petit front d'un gracieux orgueil :
 Comme un Soleil luisoit la rondeur de son œil,
 Et un carquan pendoit sous sa gorge douillette.
 Si tost que ie le vy, ie voulu courre apres,
 Et luy qui m'auisa print sa fuite es forests,
 Où se mocquant de moy ne me voulut attendre :
 Mais en suiuant son trac, ie ne m'auisay pas
 D'un piege entre les fleurs, qui me lia le pas :
 Ainsi pour prendre autrui moy-mesme me fis prendre.

Ce-pendant que tu vois le superbe riuage
 De la riuere Tufque, & le mont Palatin,
 Et que l'air des Latins te fait parler Latin,
 Changeant à l'estranger ton naturel langage :
 Vne fille d'Anjou me detient en seruage,
 Ores baisant sa main & ores son tetin,
 Et ores ses beaux yeux astres de mon destin.
 Je vy (comme lon dit) trop plus heureux que sage.
 Tu diras à Maigni, lisant ces vers ici,
 C'est grand cas que Ronfard est encore amoureux !
 Mon Bellay, ie le suis, & le veux estre aussi,

*Et ne veux confesser qu'amour soit malheureux,
Ou si c'est un malheur, baste, ie delibere
De viure malheureux en si belle misere.*

*Douce belle amoureuse & bien-fleurante Rose,
Que tu es à bon droit aux amours consacrée !
Ta delicate odeur hommes & Dieux recrée,
Et bref, Rose tu es belle sur toute chose.
Marie pour son chef un beau bouquet compose
De ta fueille, & tousiours sa teste en est partée :
Tousiours ceste Angeuine, unique Cytherée,
Du parfum de ton eau sa ieune face arrose.
Ha Dieu que ie suis aise alors que ie te voy
Esclorre au point du iour sur l'espine à requoy,
Aux iardins de Bourgueil pres d'une eau solitaire !
De toy les Nymphes ont les coudes & le sein,
De toy l'Aurore emprunte & sa iouë & sa main,
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythere.*

MADRIGAL.

*Prenez mon cœur, Dame, prenez mon cœur,
Prenez mon cœur, ie vous l'offre, ma Dame :
Il est tout vostre, & ne peut d'autre feme,
Tant vostre il est, devenir seruiteur.
Doncque si vostre, il meurt vostre en langueur :
Vostre à iamais, vostre en sera le blâme :
Et si là bas on punira vostre ame
Pour tel peché d'une iuste rigueur.
Quand vous seriez quelque fille d'un Scythe,
Encor l'amour qui les Tygres incite,
Vous flechiroit : mais trop cruellement*

*Vous me gefnez de tourment fur tourment,
Me reperçant d'amoureufes halefnes,
Pour tefmoigner que du commencement
L'homme naquit de rochers & de chefnes.*

MADRIGAL.

*Mon doct̃e Peletier le temps leger s'enfuit,
Le change nuit & iour de poil & de ieunefſe :
Mais ie ne change pas l'amour d'une maiſtreſſe,
Qui dans mon cœur collée eternelle me ſuit.*

*Toy qui es dès enfance en tout ſçauoir inſtruit
(Si de noſtre amitié l'antique neud te preſſe)
Comme ſage & plus vieil, donne moy quelque adreſſe
Pour euter ce mal, qui ma raiſon ſeduit.*

*Aide moy, Peletier, ſi par Philoſophie
Ou par le cours des Cieux tu as iamaïſ appris
Vn remede d'amour, dy-le moy ie te prie.*

*De l'arbre à iupiter, qui fut iadis en prix,
De nos premiers ayeuls la vieille Prophetie,
Tu aurois à bon droit la couronne & le pris
D'auoir par le conſeil de tes doct̃es eſcris
Sauué de ton amy la franchise & la vie.*

CHANSON.

*Ie veux chanter en ces vers ma triſteſſe :
Car ſans pleurer chanter ie ne pourrois,
Veu que ie ſuis abſent de ma maiſtreſſe :
Si ie chantois autrement ie mourrois.*

Pour ne mourir il faut donc que ie chante
En chants piteux ma plaintive langueur,
Pour le depart de ma maistresse absente,
Qui de mon sein m'a desrobé le cœur.
Desia l'Efté, & Ceres la blétiere
Ayant le front orné de son present,
Ont ramené la moisson nourriciere
Depuis le temps que d'elle suis absent,
Loin de ses yeux, dont la lumiere belle
Seule pourroit guarison me donner:
Et si i'estois là bas en la nacelle,
Me pourroit faire au monde retourner.
Mais ma raison est si bien corrompue
Par une fausse & vaine illusion,
Que nuict & iour ie la porte en la vené,
Et sans la voir i'en ay la vision.
Comme celuy qui contemple les nues,
Fantastiquant mille monstres bossus,
Hommes, oiseaux, & Chimeres cornues,
Tant par les yeux ses esprits sont deceus.
Et comme ceux, qui d'une haleine forte,
En haute mer, à puissance de bras
Tirent la rame, ils l'imaginent torte,
Et toutesfois la rame ne l'est pas:
Ainsi ie voy d'une œillade trompee
Cette beauté dont ie suis deprauté,
Qui par les yeux dedans l'ame frapée,
M'a viuement son portrait engraué.
Et soit que i'erre au plus haut des montaignes,
Ou dans un bois, loing de gens & de bruit,
Ou sur le Loir, ou parmy les campagnes,
Toufiours au cœur ce beau portrait me suit.
Si i'apperçoy quelque champ qui blondoye
D'espics frisez au trauers des fillons,

le pense voir ses beaux cheueux de soye
Espars au vent en mille crespillons.
Si le Croissant au premier mois i'aïse,
le pense voir son sourcil ressemblant
A l'arc d'un Turc qui la sagette a mise
Dedans la coche & menace le blanc.
Quand à mes yeux les estoiles drillantes
Viennent la nuit en temps calme s'offrir,
le pense voir ses prunelles ardantes,
Que ie ne puis ny fuyr ny souffrir.
Quand i'apperçoy la rose sur l'espine,
le pense voir de ses léures le teint :
La rose au soir de sa couleur decline,
L'autre couleur i'amaï ne se destaint.
Quand i'apperçoy les fleurs en quelque pré
Ouvrir leur robe au leuer du Soleil,
le pense voir de sa face pourprée
S'espandour le beau lustre vermeil.
Si i'apperçoy quelque chesne sauvage,
Qui iusqu'au ciel éleue ses rameaux,
le pense voir sa taille & son corsage,
Ses pieds sa gréue & ses coudes iumeaux.
Si i'entens bruïre une fontaine claire,
le pense ouïr sa voix dessus le bord,
Qui se plaignant de ma triste misere,
M'appelle à soy pour me donner confort.
Voilà comment pour estre fantastique,
En cent façons ses beautez i'apperçoy,
Et m'esiois d'estre melancholique,
Pour receuoir tant de formes en moy.
Aimer vrayment est vne maladie,
Les medecins la sçauent bien iuger,
Nommant ce mal fureur de fantasie,
Qui ne se peut par herbes soulager.

*l'aimerois mieux la fièvre dans mes veines,
 Ou quelque peste ou quelque autre douleur,
 Que de souffrir tant d'amoureuses peines,
 Dont le bon-heur n'est sinon que malheur.*
*Or-va, Chançon, dans le sein de Marie,
 Pour l'asseurer que ce n'est tromperie
 Des visions que ie raconte icy,
 Qui me font viure & mourir en soucy.*

*Escoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
 De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :
 Tu fus en ton vivant des Muses le soustien :
 Et pource apres ta mort tu deviendras un Cygne.*
*Tu deviendras Cigalle ou Mousche Limousine
 Qui fait un miel plus doux que n'est l'Hymettien,
 Ou Voix qui reedit tout & si ne reedit rien,
 Ou l'Oiseau qui maudit Teré sur une espine.*
*Si tu n'es transformé tout entier en quelcun,
 Tu vestiras un corps à cinq autres commun,
 Et seras composé de tous les cinq ensemble.*
*Car un seul pour d'Aurat suffisant ne me semble :
 Et d'homme seras fait un beau monstre nouveau,
 De Voix, Cygne, Cigalle, & d'Auette, & d'Oiseau.*

*Hé n'est-ce, mon Pasquier, hé n'est-ce pas grand cas ?
 Bien que le corps party de tant de membres t'aye,
 De muscles nerfs, tendons, poulmons, arteres, faye,
 De mains, de pieds, de flancs, de iambes, & de bras,*
*Qu'Amour les laisse en paix, & ne les naure pas,
 Et que luy pour son but opiniastre essaye
 De faire dans mon cœur une eternelle playe,
 Sans que iamais il vise ou plus haut ou plus bas ?*

*S'il estoit un enfant sourd, volage, aveuglé,
 Son coup ne seroit point si seur ne si reiglé.
 Ce n'est pas un enfant : car ses traits sans mesure
 Ne se viendroyent ficher tousiours en mesme lieu.
 Apollon tire droict : mais Amour est un Dieu,
 Qui sans viser aux cœurs, y frappe de nature.*

*Marie, qui voudroit vostre nom retourner,
 Il trouueroit aimer : aimez-moy donc Marie,
 Vostre nom de nature à l'amour vous conuie.
 A qui trahist Nature il ne faut pardonner.
 S'il vous plaist vostre cœur pour gage me donner,
 Je vous offre le mien : ainsi de ceste vie
 Nous prendrons les plaisirs, & iamais autre enuie
 Ne me pourra l'esprit d'une autre emprisonner.
 Il fault aimer, maistresse, au monde quelque chose.
 Celuy qui n'aime point, malheureux se propose
 Vne vie d'un Scythe, & ses iours veut passer
 Sans gouster la douceur des douceurs la meilleure.
 Rien n'est doux sans Venus & sans son fils : à l'heure
 Que ie n'aimeray plus puiffé-je trespasser.*

*Marie, en me tanceant vous me venez reprendre
 Que ie suis trop leger, & me dites tousiours,
 Quand i'approche de vous que i'aille à ma Cassandre,
 Et tousiours m'appellez inconstant en amours.
 « L'inconstance me plaist : les hommes sont bien lourds,
 « Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre :
 Qui veut opiniastre vne seule pretendre
 N'est digne que Venus luy face de bons tours.
 Celuy qui n'ose faire vne amitié nouvelle,
 A faute de courage, ou faute de ceruelle,
 Se défiant de soy que ne peut auoir mieux.*

*Les hommes maladiſs, ou mattez de vieilleſſe
Doiuent eſtre conſtans : mais ſotte eſt la ieuneſſe,
Qui n'eſt point eſueillée & qui n'aime en cent lieux.*

*Amour eſtant marry qu'il auoit ſes ſagettes
Tiré contre Marie, & ne l'auoit bleſſée,
Par deſpit dans un bois ſa trouſſe auoit laiſſée
Tant que pleine elle fuſt d'un bel eſſain d'Auettes.
Ia de leurs piquerons ces captiues mouſchettes
Pour auoir liberté la trouſſe auoient perſée,
Et s'enfuyoient alors qu'Amour l'a renuerſée
Sur la face à Marie, & ſur ſes mammelettes.
Soudain apres qu'il eut ſon carquois deſchargé,
Tout riant ſautela, penſant s'eſtre vangé
De celle à qui ſon arc n'auoit ſceu faire outrage.
Mais il rioit en vain : car ces filles du ciel
En lieu de la piquer, baiſans ſon beau viſage,
En amaſſoient les fleurs & en faiſoient du miel.*

*Je veux me ſouuenant de ma gentille Amie,
Boire ce ſoir d'autant, & pource, Corydon,
Fay remplir mes flacons, & verſe à l'abandon
Du vin pour reſiouir toute la compaignie.
Soit que m'amie ait nom ou Caſſandre ou Marie,
Neuf fois ie m'en vois boire aux lettres de ſon nom,
Et toy ſi de ta belle & ieune Madelon,
Belleau, l'amour te poind, ie te pri'ne l'oublie.
Apporte ces bouquets que tu m'auois cueillis,
Ces roſes, ces œillets, ce ioſmin & ces lis :
Attache une couronne à l'entour de ma teſte.
Guignon ce iour icy, trompon noſtre trespas :
Peult eſtre que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'eſt pas choſe trop preſte.*

*Ma plume sinon vous ne sçait autre suiet,
Mon pied qu'à vous chercher ne sçait autre voyage,
Ma langue sinon vous ne sçait autre langage,
Et mon œil ne cognoist que vous pour son obiet.
Si ie souhaite rien, vous estes mon souhait,
Vous estes le doux gain de mon plaisant dommage,
Vous estes le seul but où vise mon courage,
Et seulement en vous tout mon rond se parfait.
Je ne suis point de ceux qui changent de fortune.
Puis que ie n'ay qu'un cœur, ie n'en puis aimer qu'une :
Vne m'est un milier, la nature y consent.
Il faudroit pour vestir toute amour rencontrée,
Estre nay Gerion, ou Typhe, ou Briaree.
Qui n'en peult servir une, il n'en peult servir cent.*

*Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton pere,
Et que la Cyprienne en ses flancs te porta,
Il trompa les humains, un Dieu ne t'enfanta :
Tu n'es pas fils du ciel, Venus n'est pas ta mere.
Des champs Massyliens la plus cruelle Fere
Entre ses lionneaux dans un roc t'alaitta,
Et t'ouvrant ses tetins par son laiçt te ietta
Tout à l'entour du cœur sa rage la plus fiere.
Rien ne te plaist, cruel, que sanglots & que pleurs,
Que deschirer nos cœurs d'espineuses douleurs,
Que tirer tout d'un coup mille morts de ta trouffe.
Vn si meschant que toy du ciel n'est point venu :
Si Venus t'eust conceu tu eusses retenu
Quelque peu de douceur d'une mere si douce.*

*Beauté dont la douceur pourroit vaincre les Rois,
Renuoyez moy mon cœur qui languist en seruage,
Ou si le mien vous plaist baillez le vostre en gage :
Sans le vostre ou le mien viure ie ne pourrois.*

Quand mort en vous servant sans mon cœur ie serois,
 Ce me seroit honneur, à vous seroit dommage,
 Dommage en me perdant, à moy trop d'avantage,
 L'en iure par vos yeux, quand pour vous ie mourrois.
 Pourueu que mon trespas vous plaise en quelque chose,
 Il me plaist de mourir mon trespas poursuyuant,
 Sans plus r'auoir le mien, dont le vostre dispose:
 Et veux que sur ma lame Amour aille escriuant,
 CELVY QVI GIST ICY SANS CŒVR ESTOIT VIVANT,
 ET TRESPASSA SANS CŒVR, ET SANS CŒVR IL REPOSE.

Amour, qui dès ieunesse en ton camp m'as tenu,
 Qui premier desbauchas ma liberté nouvelle,
 S'il te plaist d'adoucir la fierté de ma belle,
 Et si par ton moyen mon mal est reconnu:
 Sur un pilier d'airain ie t'apendray tout nu,
 En l'air un pied lenté, à chaque flanc vne aile,
 L'arc courbé dans la main, le carquois sous l'aisselle,
 Le corps gras & douillet, le poil cresp & menu.
 Tu vois (un Dieu voit tout) combien i'ay de tristesse:
 Tu vois de quel orgueil me braue ma maistresse:
 Ton soldat en ton camp te doit accompagner.
 Mais tu le dois defendre: & si tu le desdaignes,
 Seul tu voirras aux champs sans hommes tes enseignes.
 Vn Roy qui perd les siens, n'est digne de regner.

Fuyon, mon cœur, fuyon, que mon pied ne s'arreste
 Vn quart d'heure à Bourgueil, où par l'ire des Dieux
 Sur mon vingt & un an, le feu de deux beaux yeux
 (Souuenir trop amer) me foudroya la teste.
 Le Grec qui a senty la meurdriere tempeste
 Des rochers Cafarés, abomine tels lieux,
 Et s'il les apperçoit, ils luy sont odieux,
 Et pour n'y aborder tient sa nauire presté.

*Adieu donc ville adieu, puis qu'en toy ie ne fais
 Que re-semer le mal dont tousiours ie me pais,
 Et tousiours rafraischir mon ancienne playe.
 Viuon, mon cœur, viuon sans desirer la mort :
 Ie ne cours plus fortune, il est temps que i'essaye
 Apres tant de rochers de rencontrer le port.*

*L'amant est une beste, & beste est qui s'empestre
 Dans les liens d'amour : sa peine est plus cruelle
 Que s'il tournoit là bas la rou' continuelle,
 Ou s'il bailloit son cœur aux vautours à repaistre.
 Maugré luy dans son ame à toute heure il sent naistre
 Vn ioyeux desplaisir, qui douteux l'espointelle.
 Quoy? l'espointelle! ainçois le gesne & le martelle :
 Sa raison est veincüe, & l'appetit est maistre.
 Il ressemble à l'oiseau, lequel plus se remüe
 Captif dans les gluaux, tant plus fort se rengluë,
 Se debatant en vain d'eschapper l'oiseleur.
 Ainsi tant plus l'amant les rets d'amour secoüe,
 Plus à l'entour du col son destin les renoüe,
 Pour iamais n'eschaper d'un si plaisant malheur.*

CHANSON.

*Ma maistresse est toute angelette,
 Ma toute rose nouuellette,
 Toute mon gracieux orgueil,
 Toute ma petite brunette,
 Toute ma douce mignonnette,
 Toute mon cœur, toute mon ail.
 Toute ma Muse, ma Charite,
 Ma toute où mon penser habite,*

*Toute mon tout, toute mon rien,
Toute ma maistresse Marie,
Toute ma douce tromperie,
Toute mon mal, toute mon bien.
Toute fiel, toute ma sucee,
Toute ma ieune Cytheree,
Toute ma ioye, & ma langueur,
Toute ma petite Angevine,
Ma toute simple & toute fine,
Toute mon ame & tout mon cœur.
Encore un enuieux me nie
Que ie ne dois aimer Marie.
Mais quoy? si ce sot enuieux
Disoit que mes yeux ie n'aimasse,
Voudriez-vous bien que ie laissasse
Pour un sot à n'aimer mes yeux?*

CHANSON.

*Si le ciel est ton pays & ton pere,
Si le Nectar est ton vin sauoureux,
Si Venus est ta delicate mere,
Si l'Ambrosie est ton pain bien-heureux :
Pourquoy viens-tu loger en nostre terre?
Pourquoy viens-tu te cacher en mon sein?
Pourquoy fais-tu contre mes os la guerre?
Pourquoy bois-tu mon pauvre sang humain?
Pourquoy prens-tu de mon cœur nourriture?
O fils d'un Tygre! ô cruel animal!
Tu es un Dieu de mechante nature!
Je suis à toy, pourquoy me fais-tu mal?*

Marie leuez-vous ma ieune pareffense,
la la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ia le Rossignol doucement iargonné
Dessus l'espine assis sa complainte amoureuse.
Sus debout allon voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons ausquels auiez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si songneuse.
Harfoir en vous couchant vous iurastes vos yeux
D'estre plus-tost que moy ce matin esueillée :
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux
Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux fillée.
Ca ça que ie les baise & vostre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous leuer matin.

Je ne suis variable, & si ne veux apprendre
Le mestier d'inconstance, aussi ce n'est qu'es moy :
Je ne dy pas si lane estoit prise de moy,
Que tost ie n'oubliaffe & Marie & Cassandre.
Je ne suis pas celuy qui veut Pâris reprendre
D'auoir manqué si tost à Pegasis de foy :
Plustost que d'accuser ce ieune enfant de Roy
D'auoir changé d'amour, ie voudrois le defendre.
Pour ne garder long temps sa sotte loyauté,
Il fit bien de raur ceste ieune beauté,
Bien qu'à sa propre ville elle fust malheureuse.
L'amant est bien nouice, & son art il apprend,
« Quand il trouue son mieux si son mieux il ne prend,
« Sans grisonner au sein d'une vieille amoureuse.

Amour est vn charmeur : si ie suis vne année
Auecque ma maistresse à babiller tousiours,
Et à luy raconter quelles sont mes amours,
L'an me semble plus court qu'une courte iournée.

*Si quelque tiers suruient, i'en ay l'ame gennee,
 Ou ie deuieus muet, ou mes propos sont lours :
 Au milieu du deuis s'esgarent mes discours,
 Et tout ainsi que moy ma langue est estonnee.
 Mais quand ie suis tout seul aupres de mon plaisir,
 Ma langue interpretant le plus de mon desir,
 Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse :
 Je ne fais qu'inuenter, que conter, que parler :
 Car pour estre cent ans aupres de ma maistresse,
 Cent ans me sont trop courts, & ne m'en puis aller.*

*Que ne suis-je insensible ? ou que n'est mon visage
 De rides labouré ? ou que ne puis-je espandre
 Sans trespasser le sang, qui chaud subtil & tendre
 Bouillonnant dans mon cœur me trouble le courage ?
 Ou bien, en mon erreur que ne suis-je plus sage ?
 Ou, pourquoy la raison qui me deuroit reprendre,
 Ne commande à ma chair sans paresseuse attendre
 Qu'un tel commandement me soit enioint par l'âge ?
 Mais que pourroy-je faire, & puis que ma maistresse,
 Mes sens, mes ans, Amour, & ma raison traitresse
 Ont iuré contre moy ? las ! quand mon chef seroit
 Aussi blanc que celui de la vieille Cumee,
 En la tombe iamais mon mal ne cesseroit,
 Tant l'Astre eut contre moy son influence armee.*

*Morfée, si en songe il te plaist presenter
 Ceste nuit ma maistresse aussi belle & gentille,
 Que ie la vy le soir que sa viue scintille
 Par un poignant regard vint mes yeux enchanter :
 Et s'il te plaist ô Dieu, tant soit peu d'alenter
 (Miserable souhait) de sa Feinte inutile
 Le feu, qu'Amour me vient de son aile sutile
 Tout alentour du cœur sans repos esuenter :*

*J'apendray sur mon lit ta peinture plumeuse
En la mesme façon que ie t'auray conceu
La nuit par le plaisir de ta forme douteuse :
Et comme Iupiter à Troye fut deceu
Du Somme & de Iunon, apres auoir receu
De la simple Venus la ceinture amoureuse.*

*Escumiere Venus, Royne en Cypre puissante,
Mere des doux amours, à qui tousiours se ioint
Le plaisir & le ieu, qui tout animal point
A tousiours reparer sa race perissante :
Sans toy Nymphé aime-ris la vie est languissante,
Sans toy rien n'est de beau de vaillant ny de coint,
Sans toy la Volupté ioyeuse ne vient point,
Et des Graces sans toy la grace est desplaisante.
Ores qu'en ce printemps on ne sçauroit rien voir,
Qui fiché dans le cœur ne sente ton pouuoir,
Sans plus une pucelle en fera-t'elle exente ?
Si tu ne veux du tout la traiter de rigueur,
Au moins que sa froideur en ce mois d'Auril sente
Quelque peu du brasier qui m'enflame le cœur.*

*Cache pour ceste nuit ta corne, bonne Lune :
Ainsin Endymion soit tousiours ton amy,
Ainsi soit-il tousiours en ton sein endormy,
Ainsi nul enchanteur iamais ne t'importune.
Le iour m'est odieux, la nuit m'est opportune,
Je crains de iour l'aguet d'un voisin ennemy :
De nuit plus courageux ie trauese parmy
Les espions, couuert de ta courtine brune.
Tu sçais, Lune, que peut l'amoureuse poison :
Le Dieu Pan pour le prix d'une blanche toison
Peut bien flechir ton cœur. Et vous Astres insignes,*

*Favorisez au feu qui me tient allumé :
Car s'il vous en souvient, la plus part de vous, Signes,
N'a place dans le ciel que pour auoir aimé.*

CHANSON.

*Bon iour mon cœur, bon iour ma douce vie,
Bon iour mon œil, bon iour ma chere amie:
Hé bon iour ma toute belle,
Ma mignardise bon iour,
Mes delices mon amour.
Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,
Mon passereau, ma gente tourterelle,
Bon iour ma douce rebelle.
Je veux mourir si plus on me reproche
Que mon seruice est plus froid qu'une roche
T'abandonnant, ma maistresse,
Pour aller suiure le Roy,
Et chercher ie ne sçay quoy,
Que le vulgaire appelle une largesse.
Plustost perisse honneur, court & richesse,
Que pour les biens iamaïs ie te relaisse,
Ma douce & belle Deesse.*

CHANSON.

*Fleur Angevine de quinze ans,
Ton front monstre assez de simplessé:
Mais ton cœur ne cache au dedans*

*Sinon que malice & finesse,
Celant sous ombre d'amitié
Vne ieunette mauuaistié.*

*Ren moy (si tu as quelque honte)
Mon cœur que ie t'auois donné,
Dont tu ne fais non-plus de conte
Que d'un esclau emprisonné,
T'eslouyffant de sa misere,
Et te plaissant de luy desplaire.*

*Vne autre moins belle que toy,
Mais bien de meilleure nature,
Le voudroit bien auoir de moy.
Elle l'aura, ie te le iure:
Elle l'aura, puis qu'autrement
Il n'a de toy bon traitement.*

*Mais non : i'aime trop mieux qu'il meure
Sans esperance en ta prison :
l'aime trop mieux qu'il y demeure
Mort de douleur contre raison,
Qu'en te changeant iouir de celle
Qui m'est plus douce, & non si belle.*

*Les Villes & les Bourgs me sont si odieux,
Que ie meurs si ie voy quelque tracette humaine :
Seulet dedans les bois pensif ie me promeine,
Et rien ne m'est plaissant que les sauuaiges lieux.*

*Il n'y a dans ces bois sangliers si furieux,
Ny roc si endurci, ny ruisseau, ny fontaine,
Ny arbre tant soit sourd qui ne sçache ma peine,
Et qui ne soit marri de mon mal ennuyeux.*

*Vn penser qui renaist d'un autre, m'accompaigne
Auec un pleur amer qui tout le sein me baigne,
Trauailé de souspirs qui compaignons me sont :*

*Si bien que si quelcun me trouuoit au bocage,
Voyant mon poil rebours & l'horreur de mon front,
Ne me diroit pas homme, ains un monstre sauuaige.*

*Amour (i'en suis tefmoin) ne naist d'oisiueté :
S'il naissoit du loisir il ne fust plus mon maistre :
Le cours ie vais ie viens, & si ne me despestre
De son lien qui tient serue ma liberté.
Ie ne suis paresseux & ne l'ay point eslé :
Tousiours la harquebuze, ou la paume champestre,
Ou l'escrime qui rend vne ieunesse adextre,
Me retient en trauail tout le iour arresté.
Ore le chien couchant, les oiseaux, & la chasse,
Ore vn Ballon pouffé sur vne verte place,
Ore nager lutter courir & voltiger,
Iamais à mon esprit de repos ie ne baille.
Et si ne puis Amour de mon cœur desloger :
Plus ie suis en affaire & plus il me trauaille.*

*Vous mesprisez nature : estes-vous si cruelle
De ne vouloir aimer? voyez les Passereaux
Qui demenent l'amour, voyez les Colombeaux,
Regardez le Ramier, voyez la Tourterelle :
Voyez deçà delà d'une fretillante aile
Voleter par les bois les amoureux oiseaux,
Voyez la ieune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouuelle.
Ici la bergerette en tournant son fuseau
Desgoise ses amours, & là le pastoureau
Respond à sa chanson, ici toute chose aime :
Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflamer :
Seulement vostre cœur froid d'une glace extreme
Demeure opiniastre & ne veut point aimer.*

CHANSON.

*Le Printemps n'a point tant de fleurs,
L'Automne tant de raisins meurs,
L'Esté tant de chaleurs hâlés
L'Hyuer tant de froides gelées,
Ny la mer n'a tant de poissons,
Ny la Beauce tant de moissons,
Ny la Bretagne tant d'arenes,
Ny l'Auvergne tant de fontaines,
Ny la nuit tant de clairs flambeaux,
Ny les forests tant de rameaux,
Que ie porte au cœur, ma maistresse,
Pour vous de peine & de tristesse.*

CHANSON.

*Demandes-tu, chere Marie,
Quelle est pour toy ma pauvre vie?
le iure par tes yeux qu'elle est
Telle qu'ordonner te la plaist.
Pauvre, chetive, langoureuse,
Dolente, triste, malheureuse:
Et tout le mal qui vient d'amour,
Ne m'abandonne nuit ny iour!
Après demandes-tu, Marie,
Quels compagnons suivent ma vie?
Suiuie en sa fortune elle est
De tels compagnons qu'il te plaist.*

Ennuy, travail, peine, tristesse,
Larmes, souspirs, sanglots, destresse,
Et tout le mal qui vient d'amour,
Ne m'abandonne nuit ny iour.
Voila comment pour toy, Marie,
Je traine ma chetive vie,
Heureux du mal que ie reçoys
Pour t'aimer cent fois plus que moy.

l'aime la fleur de Mars, i'aime la belle rose,
L'une qui est sacrée à Venus la Deesse,
L'autre qui a le nom de ma belle maistresse,
Pour qui troublé d'esprit en paix ie ne repose.
l'aime trois oiselets, l'un qui sa plume arrose
De la pluye de May, & vers le Ciel se dresse:
L'autre qui veuf au bois lamente sa destresse:
L'autre qui pour son fils mille versets compose.
l'aime un pin de Bourgueil, où Venus apendit
Ma ieune liberté, quand prise elle rendit
Mon cœur que doucement un bel œil emprisonne.
l'aime un ieune laurier de Phebus l'arbrisseau,
Dont ma belle maistresse en pliant un rameau
Lié de ses cheveux me fist une couronne.

Mars fut vostre parrein quand nasquistes, Marie,
La Mer vostre marreine: un Dieu cruel & fier:
Vne Mer à laquelle on ne se doit fier:
Luy tousiours est colere, elle est tousiours marrie.
Scus un tiltre d'honneur ce guerrier nous conuie
De hanter les combats, puis est nostre meurtrier:
La Mer en se calmant fait semblant de prier
Qu'on aille en son giron puis nous oste la vie.

*Vous tenez de ce Dieu, mais trop plus de la Mer,
 Qui fistes vos beaux yeux serenement calmer,
 Pour m'attirer chez vous par vos belles œillades.
 Heureux & plus qu'heureux si ie m'estois gardé,
 Et si i'eusse la Mer du haure regardé,
 Sans me faire presser en tant de Symplegades.*

*S'il y a quelque fille en toute vne contrée,
 Qui soit inexorable, inhumaine & cruelle,
 Tousiours elle est de moy pour dame rencontrée,
 Et tousiours le malheur me fait seruiteur d'elle.
 Mais si quelcune est douce honneste aimable & belle,
 La prinse en est pour moy tousiours desesperée :
 l'ay beau estre courtois ieune accort & fidelle,
 Elle sera tousiours d'un sot enamourée.
 Sous tel astre malin ie nasquis en ce monde !
 « Voyla que c'est d'aimer : ceux qui ont merité
 « D'estre recompensez sont en douleur profonde :
 « Et le sot volontiers est tousiours bien traité.
 « O traistre & lasche Amour que tu es malheureux !
 « Malheureux est celuy qui deuiet amoureux.*

CHANSON.

*Amour, dy ie te prie (ainsi de tous humains
 Et des Dieux soit tousiours l'empire entre tes mains)
 Qui te fournit de fleches ?
 Veux que tousiours colere en mille & mille lieux
 Tu pers tes traits és cœurs des hommes & des Dieux,
 Empenez de flammeches ?
 Mais ie te pri' dy moy ! est-ce point le Dieu Mars,
 Quand il reuiet chargé du butin des soldars
 Tuez à la bataille ?*

Ou bien si c'est Vulcan qui dedans ses fourneaux
 (Après les tiens perdus) t'en refait de nouveaux,
 Et tousiours t'en rebaille?
 Pauuret (respond Amour) & quoy ? ignores-tu
 La rigueur, la douceur, la force, la vertu
 Des beaux yeux de t'amie ?
 Plus ie respan de traits sus hommes & sus Dieux,
 Et plus d'un seul regard m'en fournissent les yeux
 De ta belle Marie.

l'ay pour maistresse vne estrange Gorgonne
 Qui va passant les Anges en beauté:
 C'est un vray Mars en dure cruauté,
 En chasteté la fille de Latonne.
 Quand ie la voy mille fois ie m'estonne,
 La larme à l'œil, ou que ma fermeté
 Ne la flechit, ou que sa dureté
 Ne me conduit d'où plus on ne retourne.
 De la nature un cœur ie n'ay receu,
 Ainçois plustost pour se nourrir en feu
 En lieu de luy i'ay vne Salamandre:
 Mon corps n'est point ny de terre ny d'eau
 Ny d'air leger, il est fait d'un flambeau
 Qui se consume & n'est iamais en cendre.

Si tost qu'entre les bois tu as beu la rosée,
 Soit de nuict soit de iour logé dans un buisson,
 Des ailes tremoussant tu dis vne chanson
 D'une note rustique à plaisir composée.
 Au contraire de toy i'ay la voix disposée
 A chanter en ce bois, mais en autre façon.
 Car tousiours en pleurant ie desgoise mon son:
 Aussi i'ay tousiours l'ame en larmes arrosée.

*Je te gaigne à chanter : ta voix est de trois mois.
 L'an entier oyt tousiours les plaintes de ma voix,
 Nauré d'une beauté qui me tient en seruage.
 Mais hélas ! Rossignol, ou bien à mes chansons
 (Si quelque amour te poingt) accorde tes doux sons,
 Ou laisse moy tout seul pleurer en ce bocage.*

*Belle gentille honneste humble & douce Marie,
 Qui mon cœur en vos yeux prisonnier detenez,
 Et qui sans contredit à vostre gré menez
 De vostre blanche main les brides de ma vie :
 Quantesfois en l'esprit sens-ie naistre une enuie
 De couper vos liens par monceaux trançonnez ?
 Mais mon ame s'en rit que vous emprisonnez,
 Et qui mourroit de dueil sans vous estre asseruie.
 Hà ie vous aime tant que ie suis fol pour vous !
 L'ay perdu ma raison, & ma langue debile
 En parlant à quelcun vous nomme à tous les coups :
 Vous comme son suiet sa parolle & son stile,
 Et qui parlant ne fait qu'interpreter sinon
 Mon esprit qui ne pense en rien qu'en vostre nom.*

MADRIGAL.

*Comment au departir adieu pourroy-ie dire,
 Duquel le souuenir tant seulement me pâme ?
 Adieu ma chere vie, adieu ma seconde ame,
 Adieu mon cher souci, pour qui seul ie soupire :
 Adieu le bel obiet de mon plaisant martyrre,
 Adieu bel œil diuin qui m'englace & m'enflame.
 Adieu ma douce glace, adieu ma douce flame,
 Adieu par qui ie vis & par qui ie respire :*

*Adieu belle humble honneste & gentille maistresse,
 Adieu les doux liens où vous m'avez tenu
 Maintenant en travail maintenant en liesse :
 Il est temps de partir le iour en est venu.
 Le besoin importun non le desir me presse.
 Le desir ne scauroit desloger de son lieu :
 Le pied vous laisse bien, mais le cœur ne vous laisse.
 Je vous coniure ici par Amour nostre Dieu
 De prendre ce pendant mon cœur : tenez maistresse,
 Voy-le-là, baissez-moy, gardez-le, & puis adieu.*

*Quand ie vous voy ma mortelle Deesse,
 le deuiens fol sourd muet & sans ame :
 Dedans mon sein mon pauvre cœur se pâme,
 Entre-surpris de ioye & de tristesse.
 Mon poil au chef se frissonne & se dresse,
 De glace froide une fièvre m'enflame,
 Je pers le sens par vos regards ma dame,
 Et quand à vous pour parler ie m'adresse,
 Mon œil craint plus les vostres, qu'un enfant
 Ne craint la verge, ou la fille sa mere,
 Et toutefois vous ne m'estes seure,
 Sinon au point que l'honneur vous defend.
 Mais c'est assez puis que de ma misere
 La guarison d'autre part ne depend.*

*Mes souspirs mes amis vous m'estes agreables,
 D'autant que vous sortez pour un lieu qui le vaut :
 Je porte dans le cœur des flammes incurables,
 Le feu pourtant m'agréa & du mal ne me chaut.
 Autant me plaist sentir le froid comme le chaud :
 Plaisir & desplaisir me sont biens incroyables.
 Bien-heureux ie m'estime aimant en lieu si haut,
 Bien que mon sort me mette au rang des miserables.*

Des miserables ? non, mais au rang des heureux.

« Vn homme ne pourroit sans se voir amoureux

« Cognoistre par le mal que valent les lieffes.

Non, ie ne voudrois pas pour l'or de l'Vniuers

N'auoir souffert les maux qu'en aimant i'ay soufferts

Pour l'attente d'un bien qui vaut mille tristesses.

l'ay cent mille tourmens, & n'en voudrois moins d'un,

Tant ils me sont plaisans pour vous belle maistresse :

Vn fascheux desplaisir me vaut vne lieffe,

Et iamais vostre orgueil ne me fut importun.

Je suis bien asseuré que si iamais aucun

Fut heureux en seruant vne humaine Deesse,

Sur tous les amoureux heureux ie me confesse,

Et ne veux point ceder en bon-heur à quelcun.

Plus ie suis abaissé plus i'espere de gloire :

Plus ie suis en l'obscur plus i'espere de iour.

Il vaut trop mieux mourir pour si belle victoire,

Que de gaigner ailleurs ce bon enfant Amour.

Je iure par ses traits, & ie le veux bien croire,

Qu'il blanchist & noircist ma fortune à son tour.

Si quelque amoureux passe en Anjou par Bourgueil,

Voye un Pin qui s'esleue au dessus du village,

Et là sur le sommet de son pointu fueillage,

Voirra ma liberté trofée d'un bel œil,

Qu'Amour victorieux, qui se plaist de mon dueil,

Appendit pour sa pompe & mon seruil hommage :

A fin qu'à tous passans elle fust tesmoignage

Que l'amoureuse vie est un plaisant cercueil.

Je ne pouuois trouuer plante plus estimée

Pour pendre ma despouille, en qui fut transformée

La ieune peau d'Atys dessus le mont Idi.

*Mais entre Atys & moy il y a difference,
C'est qu'il fut amoureux d'un visage ridé,
Et moy d'une beauté qui ne sort que d'enfance.*

CHANSON.

*Mon soin, amoureux esmoy,
Voyez combien de merueilles
Vous parfaites dedans moy
Par vos beautez nompareilles.
De telle façon vos yeux,
Où tousiours mon cœur s'en-vole,
Vostre front imperieux,
Vostre ris vostre parole
Me bruslent depuis le iour
Que i'en eu la cognoissance,
Desirant d'extreme amour
En auoir la iouyssance :
Que sans l'aide de mes pleurs
Dont ma vie est arrosée,
Long temps a que les chaleurs
D'Amour l'eussent embrasée.
Au contraire vos beaux yeux,
Où tousiours mon cœur s'en-vole,
Vostre front imperieux,
Vostre ris vostre parole
Me gelent depuis le iour
Que i'en eu la cognoissance,
Desirant d'extreme amour
En auoir la iouyssance :
Que sans l'aide des chaleurs
Dont mon ame est embrasée,*

*Long temps a que par mes pleurs
 En eau se fust espuisée.
 Voyez donc mon doux esmoy,
 Voyez combien de merueilles
 Vous parfaites dedans moy
 Par vos beautez nompareilles.*

LE VOYAGE DE TOVRS, OV LES AMOVREUX.

THOINET, & PERROT.

*C'estoit en la saison que l'amoureuse Flore
 Faisoit pour son amy les fleurettes esclore
 Par les prez bigarrez d'autant d'esmail de fleurs,
 Que le grand arc du Ciel s'esmaille de couleurs:
 Lors que les papillons & les blondes auettes,
 Les uns chargez au bec, les autres aux cuiffettes,
 Errent par les iardins, & les petits oiseaux
 Voletans par les bois de rameaux en rameaux
 Amassent la bechée, & parmy la verdure
 Ont souci comme nous de leur race future.*

*Thoinet au mois d'Avril passant par Vandomois,
 Me mena voir à Tours Marion que i'aimois,
 Qui aux nopces estoit d'une sienne cousine:
 Et ce Thoinet aussi alloit voir sa Francine,
 Qu'Amour en se iouant d'un trait plein de rigueur,
 Luy avoit pres le Clain escrete dans le cœur.*

*Nous partismes tous deux du hameau de Coustures,
 Nous passâmes Gastine & ses hautes verdures,
 Nous passâmes Marré, & vîmes à mi-iour*

Du pasteur Phelipot s'esleuer la grand tour,
Qui de Beaumont la Ronce honore le village
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.
Ce pasteur qu'on nommoit Phelippot tout gaillard,
Chez luy nous festoya iusques au soir bien tard.
De là vinsmes coucher au gué de Lengenrie,
Sous des saules plantez le long d'une prairie :
Puis dés le point du iour redoublant le marcher,
Nous vismes en un bois s'esleuer le clocher
De saint Cosme pres Tours, où la nopce gentille
Dans un pré se faisoit au beau milieu de l'isle.

Là Francine dançoit, de Thoinet le souci,
Là Marion balloit, qui fut le mien aussi :
Puis nous mettans tous deux en l'ordre de la dance,
Thoinet tout le premier ceste plainte commence.

Ma Francine, mon cueur, qu'oublier ie ne puis,
Bien que pour ton amour oublié ie me suis,
Quand dure en cruauté tu passerois les Ourses
Et les torrens d'hyuer desbordez de leurs courses,
Et quand tu porterois en lieu d'humaine chair
Au fond de l'estomach pour un cueur un rocher :
Quand tu aurois succé le laiët d'une Lyonne,
Quand tu serois, cruelle, une beste felonne,
Ton cœur seroit pourtant de mes pleurs adouci,
Et ce pauvre Thoinet tu prendrois à merci.

Ie suis, s'il t'en souvient, Thoinet qui dés ieunesse
Te voyant sur le Clain t'appella sa maistresse,
Qui musette & flageol à ses lëures usa
Pour te donner plaisir, mais cela m'abusa :
Car te pensant flechir comme une femme humaine,
Ie trouway ta poitrine & ton aureille pleine,
Helas qui l'eust pensé ! de cent mille glaçons
Lesquels ne t'ont permis d'esconter mes chansons :
Et toutefois le temps, qui les prez de leurs herbes

Despouille d'an en an, & les champs de leurs gerbes,
 Ne m'a point despouillé le souuenir du iour
 Ny du mois où ie mis en tes yeux mon amour :
 Ny ne fera iamais voire eussè-ie auallée
 L'onde qui court là bas sous l'obscur valée.
 C'estoit au mois d'Auril, Francine, il m'en souuient,
 Quand tout arbre florit, quand la terre deuient
 De vieillesse en iouuance, & l'estrange arondelle
 Fait contre un soliveau sa maison naturelle :
 Quand la Limace au dos qui porte sa maison,
 Laisse un trac sur les fleurs : quand la blonde toison
 Va couurant la chenille, & quand parmy les prées
 Volent les papillons aux ailes diaprées,
 Lors que fol ie te vy, & depuis ie n'ay peu
 Rien voir apres tes yeux que tout ne m'ait despleu.

Six ans sont ia passez, toutefois dans l'oreille
 L'entens encor' le son de ta voix nompareille,
 Qui me gaigna le cœur, & me souuient encor
 De ta vermeille bouche & de tes cheueux d'or,
 De ta main, de tes yeux, & si le temps qui passe
 A depuis defrobé quelque peu de leur grace,
 Helas ie ne suis moins de leurs graces rauy
 Que ie fus sur le Clain, le iour que ie te vy
 Surpasser en beauté toutes les pastourelles
 Que les ieunes pasteurs estimoyent les plus belles.
 Car ie n'ay pas esgard à cela que tu es,
 Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits
 Te grauerent en moy, voire de telle sorte
 Que telle que tu fus telle au sang ie te porte.

Dés l'heure que le cœur de l'œil tu me perças,
 Pour en sçauoir la fin ie fis tourner le Sas
 Par vne laneton, qui au bourg de Crotelles
 Soit du bien soit du mal disoit toutes nouuelles.

Apres qu'elle eut trois fois craché dedans son sein,

Trois fois esternué, elle prist du lenain,
 Le retaste en ses doigts, & en fist une image
 Qui te sembloit de port de taille & de visage :
 Puis tournoyant trois fois, & trois fois marmonnant,
 De sa gertiere alla tout mon col entourrant,
 Et me dit, le ne tiens si fort de ma gertiere
 Ton col, que ta vie est de malheur heritiere,
 Captive de Francine, & seulement la mort
 Desnou'ra le lien qui te serre si fort :
 Et n'espere iamais de vouloir entreprendre
 D'eschauffer un glaçon qui te doit mettre en cendre.

Las ! ie ne la creu pas, & pour vouloir adonc
 En estre plus certain, ie fis couper le ionc
 La veille de saint lean : mais ie vy sur la place
 Le mien, signe d'Amour, croistre plus d'une brasse,
 Le tien demeurer court, signe que tu n'auois
 Soucy de ma langueur, & que tu ne m'aimois,
 Et que ton amitié qui n'est point asseurée,
 Ainsi que le ionc court, est courte demeurée.

le mis pour t'essayer encores dauant-hier
 Dans le creux de ma main des feuilles de condrier :
 Mais en tappant dessus, nul son ne me rendirent,
 Et flagues sans sonner sur la main me fanirent,
 Vray signe que ie suis en ton amour moqué,
 Puis qu'en frapant dessus elles n'ont point craqué :
 Pour monstrier par effet que ton cœur ne craquette
 Ainsi que fait le mien d'une siame segrette.

O ma belle Francine, ó ma fiere, & pourquoy
 En dansant, de tes mains ne me prens tu le doy ?
 Pourquoi lasse du bal entre ces fleurs couchée,
 N'ay-ie sur ton giron ou la teste panchée,
 Ou mes yeux sur les tiens, ou ma bouche dessus
 Tes deux tetins de neige & d'yuoire conceus ?
 Te semblay-ie trop vieil ? encor la barbe tendre

Ne fait que commencer sur ma iouë à s'estendre,
 Et ta bouche qui passe en beauté le coural,
 S'elle veut me baiser, ne se fera point mal :
 Mais ainsi qu'un Lezard se cache sous l'herbette,
 Sous ma blonde toison cacheras ta languette :
 Puis en la retirant, tu tireras à toy
 Mon cœur, pour te baiser, qui sortira de moy.

Helas prens donc mon cœur, avecques celle paire
 De ramiers que ie t'offre, ils sont venus de l'aire
 De ce gentil ramier dont ie t'auois parlé :
 Margot m'en a tenu plus d'une heure acollé,
 Les pensant emporter pour les metre en sa cage.
 Mais ce n'est pas pour elle : & demain dauantage
 Je t'en rapporteray, avecques un pinson
 Qui desia scait par cœur une belle chanson,
 Que ie fis l'autre iour deffous vne aubespine,
 Dont le commencement est Thoinet & Francine.
 Hà, cruelle, demeure, & tes yeux amoureux
 Ne destourne de moy : hà ie suis malheureux !
 Car ie cognois mon mal, & si cognois encore
 La puissance d'Amour, qui le sang me deuore.
 Sa puissance est cruelle, & n'a point d'autre ieu,
 Sinon de rebrusler nos cœurs à petit feu,
 Ou de les englacer, comme ayant pris son estre
 D'une glace ou d'un feu ou d'un rocher champestre.
 Ha ! que ne suis-ie abeille, ou papillon, i'irois
 Maugré toy te baiser, & puis ie m'assirois
 Sur tes tetins, afin de succher de ma bouche
 Ceste humeur qui te fait contre moy si farouche.

O bellé au doux regard, Francine au beau sourcy,
 Baise moy ie te prie, & m'embrasses ainsi
 Qu'un arbre est embrassé d'une vigne bien forte.
 « Souuent un vain baiser quelque plaisir apporte.
 Je meurs ! tu me feras despecer ce bouquet,

*Que i'ay cueilly pour ioy, de Thym & de Muguet,
Et de la rouge-fleur qu'on nomme Cassandrette,
Et de la blanche-fleur qu'on appelle Olinette,
A qui Bellot donna & la vie & le nom,
Et de celle qui prend de ton nom son surnom.*

*Las! où fuis tu de moy? hà ma fiere ennemie,
le m'en vois despouiller iaquette & souquenie,
Et m'en contrray tout nud au haut de ce rocher,
Où tu vois ce garçon à la ligne pescher,
Afin de me lancer à corps perdu dans Loire
Pour laver mon soucy, ou afin de tant boire
D'escumes & de flots, que la flame d'aimer
Par l'eau contraire au feu se puisse consumer.*

*Ainsi disoit Thoinet, qui se pasma sur l'herbe,
Presque transi de voir sa dame si superbe,
Qui rioit de son mal, sans daigner seulement
D'un seul petit clin d'œil appaiser son tourment.*

*l'ouurois desfia la lêure apres Thoinet pour dire
De combien Marion m'estoit encores pire,
Quand i'auise sa mere en haste gagner l'eau,
Et sa fille emmener avec elle au bateau;
Qui se ioüant sur l'onde attendoit ceste charge,
Lié contre le tronc d'un saule au feste large.*

*la les rames tiroient le bateau bien pansu,
Et la voile en enfant son grand reply bossu
Emportoit le plaisir qui mon cœur tient en peine,
Quand ie m'assis au bord de la premiere arene:
Et voyant le bateau qui s'ensuyoit de moy,
Parlant à Marion ie chantay ce conuoy.*

*Bateau qui par les flots ma chere vie emportes,
Des vents en ta faueur les haleines soient mortes.
Et le Ban perilleux qui se trouue parmy
Les eaux, ne t'envelope en son sable endormy:
Que l'air, le vent, & l'eau fauorisent ma dame,*

*Et que nul flot bossu ne destourbe sa rame.
 En guise d'un estang sans vague paresseux
 Aille le cours de Loire, & son limon crasseux
 Pour ce iourd'huy se change en grauelle menüe,
 Pleine de meint ruby & meinte perle esleüe.*

*Que les bords soient semez de mille belles fleurs,
 Representant sur l'eau mille belles couleurs,
 Et le tropeau Nymphal des gentilles Naiades
 Alentour du vaisseau face mille gambades :
 Les vnes balloyant des paumes de leurs mains
 Les flots deuant la barque, & les autres leurs seins
 Descourent à fleur d'eau, & d'une main ouuriere
 Conduisent le bateau du long de la riuere.*

*L'azuré Martinet puisse voler dauant
 Auecques la Monette, & le Plongeon suiuant
 Son malheureux destin pour le iourd'huy ne songe
 En sa belle Hesperie, & dans l'eau ne se plonge :
 Et le Heron criard, qui la tempeste fuit,
 Haut pendu dedans l'air ne face point de bruit :
 Ains tout gentil oiseau qui va cherchant sa proye
 Par les flots poissonneux, bien-heureux te conuoie,
 Pour seurement venir euecq' ta charge au port,
 Où Marion voirra, peut estre, sur le bord
 Vn orme des longs bras d'une vigne enlassée,
 Et la voyant ainsi doucement embrassée,
 De son pauvre Perrot se pourra souuenir,
 Et voudra sur le bord embrassé le tenir.*

*On dit au temps passé que quelques vns changerent
 En riuere leur forme, & eux mesmes nagerent
 Au flot qui de leur sang goutte à goutte sailloit,
 Quand leur corps transformé en eau se distilloit.*

*Què ne puis-je muer ma ressemblance humaine
 En la forme de l'eau qui ceste barque emmeine ?
 l'irois en murmurant sous le fond du vaisseau,*

*l'irois tout alentour, & mon amoureuse eau
 Baisteroit or' sa main, ore sa bouche franche,
 La suiuant iusqu'au port de la Chapelle blanche:
 Puis laissant mon canal pour iouyr de mon vueil,
 Par le trac de ses pas i'irois iusqu'à Bourgueil,
 Et là deffous vn pin, couché sur la verdure,
 le voudrois reueffir ma premiere figure.*

*Se trouue point quelque herbe en ce rinage icy
 Qui ait le goust si fort, qu'elle me puisse ainsi
 Muer comme fut Glauque, en aquatique monstre,
 Qui homme ne poisson, homme & poisson se monstre?
 le voudrois estre Glauque, & auoir dans mon sein
 Les pommes qu'Hippomane eslançoit de sa main
 Pour gaigner Atalante: à fin de te surprendre,
 le les ru'rois sur l'eau, & te ferois apprendre
 Que l'or n'a seulement sur la terre pouuoir.
 Mais qu'il peult desur l'eau des femmes deceuoir.
 Or cela ne peult estre, & ce qui se peult faire,
 le le veux acheuer afin de te complaire:
 le veux soigneusement ce condrier arroser,
 Et des chapeaux de fleurs sur ses fueilles poser:
 Et avecq'un poinçon ie veux desur l'escorce
 Engrauer de ton nom les six lettres à force,
 Afin que les passans en lisant Marion,
 Facent honneur à l'arbre entaillé de ton nom.*

*le veux faire vn beau liêt d'une verte ionchee
 De Paruanche fueillue encontre-bas couchee,
 De Thym qui fleure bon, & d'Aspic porte-epy,
 D'odorant Poliot contre terre tapy,
 De Neufard tousiours verd, qui la froideur incite,
 Et de lonc qui les bords des riuieres habite.*

*le veux iusques au coude auoir l'herbe, & ie veux
 De roses & de liz couronner mes cheueux.
 le veux qu'on me défonce vne pipe Angeline,*

Et en me souvenant de ma toute diuine,
De toy mon doux soucy, espuiser iusqu'au fond
Mille fois ce iourd'huy mon gobelet profond,
Et ne partir d'icy iusqu'à tant qu'à la lie
De ce bon vin d'Aniou la liqueur soit faillie.

Melchior Champenois, & Guillaume Manceau,
L'un d'un petit rebec, l'autre d'un chalumeau,
Me chanteront comment i'en l'ame despourueüe
De sens & de raison si tost que ie t'en veüe,
Puis chanteront comment pour flechir ta rigueur
Je t'appellay ma vie, & te nommay mon cœur,
Mon œil, mon sang, mon tout : mais ta haute pensée
N'a voulu regarder chose tant abaissée,
Ains en me dedaignant tu aimas autre part
Un qui son amitié chichement te depart.
Voila comme il te prend pour mespriser ma peine,
Et le rustique son de mon tuyau d'aueine.

Ils diront que mon teint vermeil au parauant,
Se perd comme une fleur qui se fanist au vent :
Que mon poil deuient blanc, & que la ieune grace
De mon nouveau printemps de iour en iour s'efface :
Et que depuis le mois que l'amour me fit tien,
De iour en iour plus triste & plus vieil ie deuien.

Puis ils diront comment les garçons du village
Disent que ta beauté tire desia sur l'age,
Et qu'au matin le coq dès la poincte du iour
N'oyra plus à ton huis ceux qui te font l'amour.

« Bien fol est qui se fie en sa belle ieunesse,
« Qui si tost se desrobe, & si tost nous delaisse.
« La rose à la parfin deuient un gratecu,
« Et tout avecq' le temps par le temps est vaincu.

Quel passetemps prens-tu d'habiter la valee
De Bourgueil où iamais la Muse n'est allée ?
Quitte moy ton Anjou, & vien en Vandomois :

Là s'efleuent au ciel les sommets de nos bois,
 Là sont mille taillis & mille belles plaines,
 Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
 Là sont mille rochers, où Echon alentour
 En resonnant mes vers ne parle que d'Amour.

Ou bien si tu ne veux, il me plaist de me rendre
 Angeuin pour te voir, & ton langage apprendre:
 Et pour mieux te flechir, les hauts vers que j'auois
 En ma langue traduit du Pindare Gregeois,
 Humble, ie veux redire en un chant plus facile
 Sur le doux chalumeau du pasteur de Sicile.

Là parmy tes sablons Angeuin deuenue,
 Je veux viure sans nom comme un pauvre incognu,
 Et dès l'aube du iour avecq' toy mener paistre
 Aupres du port Guiet nostre tropeau champesire:
 Puis sur le chaud du iour ie veux en ton giron
 Me coucher sous un chesne, où l'herbe à l'environ
 Vn beau liêt nous fera de mainte fleur diuerse,
 Pour nous coucher tous deux sous l'ombre à la renuersé:
 Puis au Soleil penchant nous conduirons noz bœufs
 Boire le haut sommet des ruisselets herbeux,
 Et les reconduirons au son de la musette,
 Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

Là sans ambition de plus grands biens auoir,
 Contenté seulement de t'aimer & te voir,
 Je passerois mon âge, & sur ma sepulture
 Les Angeuins mettroient ceste breue escriture.

Celui qui gist icy, touché de l'aiguillon
 Qu'amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon
 Les tropeaux de sa dame, & en ceste prairie
 Mourut en bien aimant vne belle Marie,
 Et elle apres sa mort mourut aussi d'ennuy,
 Et sous ce verd tombeau repose avecques luy.

A peine auois ie dit, quand Thoinet se dépâme,

Et à soy reuenu alloit apres sa dame :
 Mais ie le retiray le menant d'autre part
 Pour chercher à loger, car il estoit bien tard.

Nous auions ia passé la sablonneuse riue,
 Et le flot qui bruyant contre le pont arrive,
 Et ja deffus le pont nous estions paruenus,
 Et nous apparoiſſoit le tumbeau de Turnus,
 Quand le pasteur lanot tout gaillard nous emmeine
 Dedans son toiçt couuert de iauelles d'aueine.

Maistresse, de mon cœur vous emportez la clef,
 La clef de mes pensers & la clef de ma vie :
 Et toutesfois (helas !) ie ne leur porte enuie,
 Pourueu que vous ayez pitié de leur meschef.
 Vous me laissez tout seul en un torment si gref,
 Que ie mourray de dueil d'ire & de lalousie :
 Tout seul ie le voudrois, mais vne compagnie
 Vous me donnez de pleurs qui coulent de mon chef.
 Que maudit soit le iour que la fleche cruelle
 M'engraua dans le cœur vostre face si belle,
 Voz cheueux vostre front vos yeux & vostre port,
 Qui seruent à ma vie & de Fare & d'estoille !
 Ie deuois mourir lors sans plus craindre la mort,
 Le despit m'eust seruy pour me conduire au port,
 Mes pleurs seruy de fleuve, & mes souspirs de voile.

Quand rauy ie me pais de vostre belle face,
 Ie voy dedans vos yeux ie ne sçay quoy de blanc,
 Ie ne sçay quoy de noir, qui m'esmeut tout le sang,
 Et qui iusques au cœur de veine en veine passe.
 Ie voy dedans Amour qui va changeant de place,
 Ores bas ores haut tousiours me regardant,
 Et son arc contre moy coup sur coup desbandant.
 Si ie faux, ma raison, que veux-tu que ie face ?

*Tant s'en faut que ie sois alors maistre de moy,
Que ie n'iroy les Dieux, & trahirois mon Roy,
le vendrois mon pays, ie meurtrirois mon pere :
Telle rage me tient apres que i'ay tasté
A long's traits amoureux de la poison amere,
Qui sort de ces beaux yeux dont ie suis enchanté.*

*Je reçois plus de ioye à regarder vos yeux,
Qu'à boire, qu'à manger, qu'à dormir, ny qu'à faire
Chose qui soit à l'ame ou au corps necessaire,
Tant de vostre regard ie suis ambitieux.
Pource ny froid hyuer, ny esté chaleureux
Ne me peut empescher que ie n'aïlle complaire
A ce cruel plaisir, qui me rend tributaire
De vos yeux qui me sont si doux & rigoureux.
Marie, vous auez de vos lentes willades
Gasté de mes deux yeux les lumieres malades,
Et si ne vous chaut point du mal que m'auiez fait.
Ou guarissez mes yeux, ou confessez l'offense :
Si vous la confessez, ie seray satisfait,
Me donnant un baiser pour toute recompense.*

*Si i'estois Iupiter, Marie, vous seriez
Mon espouse Iunon : si i'estois Roy des ondes
Vous seriez ma Tethys, Royne des eaux profondes,
Et pour vostre maison les ondes vous auriez.
Si la terre estoit mienne, avec moy vous tiendriez
L'empire sous vos mains, dame des terres rondes,
Et dessus un beau Coche en belles treffes blondes,
Par le peuple en honneur Deesse vous iriez.
Mais ie ne suis pas Dieu, & si ne le puis estre :
Le ciel pour vous seruir seulement m'a fait naistre,
De vous seule ie prens mon sort auantureux.*

*Vous estes tout mon bien, mon mal, & ma fortune.
S'il vous plaist de m'aimer, ie deviendray Neptune,
Tout Iupiter tout Roy tout riche & tout heureux.*

*Marie, que ie fers en trop cruel destin,
Quand d'un baiser d'amour vostre bouche me baise
le suis tout perdu, tant le cœur me bat d'aise:
Entre vos doux baisers puiffè-ie prendre fin.
Il sort de vostre bouche un doux flair qui le thin
Le iofmin & l'aillet la framboise & la fraise
Surpasse de douceur, tant une douce braise
Vient de la bouche au cœur par un nouveau chemin.
Il sort de vostre sein une odoreuse haleine
(le meurs en y pensant) de parfum toute pleine,
Digne d'aller au ciel embasmer Iupiter.
Mais quand toute mon ame en plaisir se consomme
Mourant dessus vos yeux, lors pour me despiter
Vous fuyez de mon col pour baiser un ieune homme.*

*Marie, baissez-moy: non, ne me baissez pas,
Mais tirez moy le cœur de vostre douce haleine:
Non, ne le tirez pas, mais hors de chaque veine
Succiez-moy toute l'ame esparse entre vos bras:
Non, ne la succez pas: car apres le trespas
Que serois-ie sinon une semblance vaine,
Sans corps desur la riue, où l'amour ne demeure
(Pardonne moy Pluton) qu'en feintes ses esbas?
Pendant que nous viuons, entr'aimons nous, Marie,
Amour ne regne point sur la troupe bleemie
Des morts, qui sont fillez d'un long somme de fer.
C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine,
Si doux soing n'entre point en si dure poitrine:
Amour regne en la terre & non point en enfer.*

MADRIGAL.

Comme d'un ennemy ie veux en toute place
 M'eslongner de vos yeux, qui m'ont le cœur deceu,
 Petits yeux de Venus, par lesquels i'ay receu
 Le coup mortel au sang qui d'outre en outre passe.
 le voy, les regardant, Amour qui me menasse,
 Aumoins voyant son arc ie l'ay bien apperceu :
 Mais remparer mon cœur contre luy ie n'ay sceu,
 Dont le trait fausseroit une sorte cuirasse.
 Or pour ne les voir plus, ie veux aller bien loing
 Viure desur le bord d'une mer solitaire :
 Encore i'ay grand'peur de ne perdre le soing,
 Qui m'est par habitude vn mal hereditaire,
 Tant il a pris en moy de force & de sejour.
 « On peut outre la mer vn long voyage faire,
 « Mais on ne peut changer ny de cœur ny d'amour.

Astres qui dans le ciel rouez vostre voyage,
 D'où vient nostre destin de la Parque ordonné ?
 Si ma muse autrefois vos honneurs a sonné,
 Destournez (s'il vous plaist) mon malheureux presage.
 Ceste nuit en dormant sans faire aucun outrage
 A l'anneau que Marie au soir m'auoit donné,
 S'est rompu dans mon doigt, & du saict estonné,
 l'ay senty tout mon cœur bouillonner d'une rage.
 Si ma Dame periure a peu rompre sa foy
 Ainsi que cest anneau s'est rompu dans mon doigt,
 Astres, ie veux mourir, enuoyez moy le Somme,

*Somme aux liens de fer, ennemy du Soleil,
Et faites, s'il est vray, que mes yeux il assomme
Pour victime eternelle au frere du sommeil.*

*Vos yeux estoient moiteux d'une humeur enflammee,
Qui m'ont gasté les miens d'une semblable humeur,
Et pource que vos yeux aux miens ont fait douleur,
Le vous ay d'un nom Grec Sinope surnommee:
Mais cest' humeur mauuaise au cœur est deuallee,
Et là comme maistresse a pris force & vigueur,
Gastant mon pauvre sang d'une blesme langueur,
Qui ja par tout le corps lente s'est escoulee.
Mon cœur enuironné de ce mortel danger,
En voulant resister au malheur estranger,
A mon sang conuerty en larmes & en pluye:
Afin que par les yeux auteurs de mon souci
Mon malheur fust noyé, ou que par eux aussi
Fuyant deuant le feu i'espuisasse ma vie.*

*Ha! que ie porte & de haine & d'enuie
Au medecin qui vient soir & matin
Sans nul propos tastonner le tetin,
Le sein le ventre & les flancs de m'amie.
Las! il n'est pas si songneux de sa vie
Comme elle pense, il est mechant & fin:
Cent fois le iour il la visite, afin
De voir son sein qui d'aimer le conuic.
Vous qui auez de sa fiéure le soin,
Parens, chassez ce medecin bien loin,
Ce medecin amoureux de Marie,
Qui fait semblant de la venir penser.
Que plensť à Dieu pour l'en recompenser,
Qu'il eust mon mal, & qu'elle fust guarie!*

CHANSON.

*Veu que tu es plus blanche que le liz
 Qui t'a rougi ta lèvre vermeillette?
 Qui est l'ourrier qui proprement t'a mis
 Dessus ton teint ceste couleur rougette?
 Qui t'a noircy les arcs de tes sourcis?
 Qui t'a noircy tes yeux brunets, Madame?
 O grand'beauté suiet de mes soucis,
 O grand'beauté qui me resionis l'ame!
 O douce belle honnesteste cruauté
 Qui doucement me contrains de te suiure!
 O fiere ingrate & fascheuse beauté
 Auecques toy ie veux mourir & viure!*

*Chacun qui voit ma couleur triste & noire,
 Me dit, Ronsard, vous estes amoureux:
 Mais ce bel œil qui me fait langoureux,
 Le sçait, le voit, & si ne le veut croire.
 Dequoy me sert que mon mal soit notoire
 Quand à mon dam son œil trop rigoureux,
 Par ne sçay quel defastre malheureux
 Voit bien ma playe, & si la prend à gloire?
 L'ay beau pleurer protester & iurer,
 L'ay beau promettre & cent fois asseuer
 Qu'autre iamais n'aura sus moy puissance,
 Qu'elle s'esbat de me voir en langueur:
 Et plus de moy ie luy donne assurance,
 Moins me veut croire, & m'appelle vn moqueur.*

CHANSON.

Quand ie te veux raconter mes douleurs,
 Et de quel mal en te seruant ie meurs,
 Et quelle fiebure ard toute ma moëlle,
 Ma voix tremblote, & ma langue chancelle,
 Mon cœur se pasme, & le sang me tre-saut :
 En mesme instant i'endure froid & chaud,
 Sur mes genoux descend vne gelee,
 Iusqu'aux talons vne sueur salee
 De tout mon corps comme vn fleuve se suit,
 Et sur mes yeux nage vne obscure nuit :
 Tant seulement mes larmes abondantes
 Sont les tesmoins de mes flammes ardantes,
 De mes souspirs & de mon long soucy,
 Qui sans parler te demandent mercy.

CHANSON.

Je suis si ardent amoureux,
 Que fol souuenir ne me puis,
 Ny où ie suis ne qui ie suis,
 Ny combien ie suis malheureux.
 J'ay pour mes hostes nuit & iour
 En mon cœur la rage & l'esmoy,
 Qui vont pratiquant dessus moy
 Toutes les cruantez d'Amour.

*Et toutesfois ie n'ose armer
Ma raison pour vaincre le tort :
Car plus on me donne la mort,
Et plus ie suis content d'aimer.*

*Si vous pensez qu'Avril & sa belle verdure
De vostre fièvre quarte effacent la langueur,
Vous estes bien trompee, il faut guarir mon cœur
Du chaud mal dont il meurt, duquel vous n'avez cure.
Il faut premier guarir l'ancienne pointure
Que vos yeux en mon sang me font par leur rigueur,
Et en me guarissant vous reprendrez vigueur
Du mal que vous souffrez, & du mal que i'endure.
La fièvre qui vous ard, ne vient d'autre raison,
Sinon de moy qui feis aux Dieux vne oraison,
Pour me contre-venger, de vous faire malade.
Vous souffrez à bon droict. Quoy ? voulez-vous guarir,
Et si ne voulez pas vos amis secourir,
Que vous guaririez bien seulement d'une orillade ?*

*L'ay desiré cent fois me transformer, & d'estre
Vn esprit inuisible, afin de me cacher
Au fond de vostre cœur, pour l'humeur rechercher
Qui vous fait contre moy si cruelle apparoirre.
Si i'estois dedans vous, au moins ie serois maistre
De l'humeur qui vous fait contre l'Amour pecher,
Et si n'auriez ny pouls ny nerfs dessous la chair,
Que ie ne recherchasse à fin de vous cognoistre.
Je scaurois maugré vous & vos complexions,
Toutes vos volontez & vos conditions,
Et chasserois si bien la froideur de vos veines,*

*Que les flames d'Amour vous y allumeriez :
 Puis quand ie les voirrois de son feu toutes pleines,
 le me referois homme, & lors vous m'aimeriez.*

*Tu as beau, Iupiter, l'air de flames dissoudre,
 Et faire d'un grand bruit galloper tes cheuaux
 Ronflans à longs esclairs par le creux des nuaux,
 Et en cent mille esclats coup sur coup les descoudre :
 le ne crains tes esclairs ny ton son ny ta foudre,
 Comme le cœur peureux des autres animaux :
 Il y a trop long temps que les foudres iumeaux
 Des yeux de ma maistresse ont mis le mien en poudre.
 le n'ay plus ny tendons ny arteres ny nerfs :
 Les feux trop violents qu'en aimant i'ay soufferts,
 M'ont tourné tout le corps & toute l'ame en cendre.
 le ne suis plus un homme (ô estrange meschef !)
 Mais un fantaume vain, qu'on ne scauroit plus prendre,
 Tant la foudre amoureuse est cheute sus mon chef.*

*Veux-tu sçauoir, Bruez, en quel estat ie suis ?
 le te le veux conter : d'un pauvre miserable
 Il n'y a nul malheur, tant soit-il pitoyable,
 Que ie n'aille passant d'un seul de mes ennuis.
 le tien tout ie n'ay rien ie veux & si ne puis,
 le reuy ie remeurs ma playe est incurable :
 Qui veut seruir Amour, ce Tyran execrable,
 Pour toute recompense il reçoit de tels fruis.
 Pleurs larmes & souspirs accompagnent ma vie,
 Langueur douleur regret soupçon & ialousie,
 Transporté d'un penser qui me vient deceuoir.
 le meurs d'impatience : & plus ie ne sens viure
 L'esperance en mon cœur, mais le seul desespoir
 Qui me guide à la mort, & ie le veux bien suiure.*

Quiconque voudra suivre Amour ainsi que moy,
 Celuy se delibere en penible tristesse
 Viure comme ie vy. Il pleut à la Deesse
 Qui tient Cypre en ses mains, d'ordonner telle loy.
 Apres auoir souffert les maux que ie reçoÿ,
 Il mourra de langueur, & sa fiere maistresse
 Le voyant trespashtë sautera de liesse,
 Se moquant du tombeau du mort & de sa foy.
 Allez donc Amoureux faire seruice aux Dames,
 Offrez leur pour present & vos corps & vos ames,
 Vous en receuerez vn salaire bien doux.
 « le croy que Dieu les feit à fin de nuire à l'homme :
 « Il les feit (Pardaillan) pour nostre malheur, comme
 « Les Tygres les Lions les Serpens & les Loups.

L'auois cent fois iuré de iamais ne reuoir
 (O serment d'amoureux !) l'angelique visage
 Qui depuis quinze mois en peine & en seruage
 Emprisonne mon cœur que ie ne puis r'auoir.
 L'en auois fait serment : mais ie n'ay le pouuoir
 D'estre seigneur de moy : tant mon traistre courage
 Violenté d'amour & conduit par usage,
 Y reconduit mes pieds abusé d'un espoir.
 « Le destin, Pardaillan, est une forte chose :
 « L'homme dedans son cœur ses affaires dispose,
 « Le Ciel faisant tourner ses desseins au rebours.
 le sçay bien que ie fais ce que ie ne doy faire,
 le sçay bien que ie suy de trop folles amours :
 Mais quoy, puis que le Ciel delibere au contraire ?

Ne me suy point, Belleau, allant à la maison
 De celle qui me tient en douleur nompareille :
 Ignorez-tu les vers chantez par la Corneille
 A Mopse qui suiuoit la trace de Iason ?

*Prophete, dist l'oiseau, tu n'as point de raison
De suiure cest amant qui tout seul s'appareille
« D'aller voir ses amours : malheureux qui conseille,
« Et qui suit vn amant quand il n'en est saison.
Pour ton profit, Belleau, que ton regard ne voye
Celle qui par les yeux la playe au cœur m'enuoye,
De peur qu'il ne recoiue vn mal au mien pareil.
Il suffit que sans toy ie sois seul miserable:
Reste sain ie te pri' pour estre secourable
A ma douleur extreme, & m'y donner conseil.*

CHANSON.

*Comme la cire peu à peu,
Quand pres de la flame on l'approche,
Se fond à la chaleur du feu :
Ou comme au feste d'une roche
La neige encores non foulée
Au Soleil se perd escoulée :
Quand tuournes tes yeux ardans
Sur moy d'une œillade gentille,
Je sens tout mon cœur au dedans
Qui se consomme & se distille,
Et ma pauvre ame n'a partie
Qui ne soit en feu conuertie.
Comme une rose qu'un amant
Cache au sein de quelque pucelle
Qu'elle enferme bien cherement
Pres de son tetin qui pommelle,
Puis chet fanie sur la place
Au soir quand elle se delace :*

*Et comme un lis par trop laudé
De quelque pluye printaniers,
Panche à bas son chef aggraunt
Dessus la terre nourriciere,
Sans que iamais il se releue,
Tant l'humeur pesante le grée :*
*Ainsi ma teste à tous les coups
Se panche de tristesse à terre.
Sur moy ne bat veine ny poul,
Tant la douleur le cœur me serre :*
*Je ne puis parler, & mon ame
Engourdie en mon corps se pâme.*
*Adonques pasmé ie mourrois,
Si d'un seul baiser de ta bouche
Mon ame tu ne secourois,
Et mon corps froid comme une souche :*
*Me resoufflant en chaque veine
La vie par ta douce haleine.*
*Mais c'est pour estre tourmenté
De plus longue peine ordinaire,
Comme le cœur de Prométhé,
Qui se renaist à sa misere,
Eternel repas miserable
De son vautour insatiable.*

*Si i'auois un haineux qui machinast ma mort,
Pour me contre-venger d'un si fier aduersaire,
Je voudrois qu'il aimast les yeux de ma contraire,
Qui si fiers contre moy me font si doux effort.*
*Ceste punition, tant son regard est fort,
Luy seroit un enfer & se voudroit desfaire :*
*Ny le mesme plaisir ne luy sçauroit plus plaire,
Seulement au trespas seroit son reconfort.*

*Le regard monstrueux de la Meduse antique
 N'est rien au pris du sien que fable Poétique.
 Meduse seulement tournoit l'homme en rocher ;
 Mais ceste-ci en-roche, en-eauë, en-fouë, en-glace
 Ceux qui de ses regars osent bien approcher.
 De quel monstre, Lecteur, at-elle pris sa race ?*

*J'auray tousiours en l'ame attachez les rameaux
 Du lierre où ma Dame osa premier escrire
 L'amour qu'elle n'osoit de sa bouche me dire
 Pour crainte d'un seigneur, la cause de mes maux.
 Sur toy iamais Hyboux Orfrayes ny Corbeaux
 Ne se viennent brancher, iamais ne puisse nuire
 Le fer à tes rameaux, & à toy soit l'empire,
 O lierre amoureux, de tous les arbrisseaux.
 Non pour autre raison le grand fils de Sémelle
 Enuironne de toy sa perruque immortelle,
 Que pour recompenser le bien que tu luy fis,
 Quand sur les bords de Die Ariadne laissée,
 Comme sur un papier luy conta ses ennuis,
 Escriuant dessus toy s'amour & sa pensée.*

*Amour voulut le corps de ceste mousche prendre,
 Qui fait courir les bœufs en esté par les bois,
 Puis il choisit un trait de ceux de son carquois,
 Qui piquant sçait le mieux dedans les cœurs descendre.
 Il eslongna ses mains & fit son arc estendre
 En croissant, qui se courbe aux premiers iours du mois,
 Puis me lascha le trait contre qui le harnois
 D'Achille ny d'Hector ne se pourroit defendre.
 Apres qu'il m'eut blessé en riant s'en-vola,
 Et par l'air mon penser avec luy s'en-alla.
 Penser va-t'en au Ciel, la terre est trop commune.*

*Adieu Amour adieu, adieu penser adieu :
 Ny l'un ny l'autre en moy vous n'aurez plus de lien :
 Toujours l'un me maistrise, Et l'autre m'importune.*

CHANSON.

*Voulant, ô ma douce moitié,
 T'asseurer que mon amitié
 Ne se verra jamais finie :
 le fis pour t'en asseurer mieux,
 Vn serment iuré par mes yeux
 Et par mon cœur Et par ma vie.
 Tu iures ce qui n'est à toy,
 Ton cœur Et tes yeux sont à moy
 D'une promesse irreuocable,
 Ce me dis-tu : hélas au moins
 Reçoy mes larmes pour tesmoins
 Que ma parole est veritable.
 Alors belle tu me baïfas
 Et doucement des-attizas
 Mon feu d'un gracieux visage :
 Puis tu fis signe de ton œil,
 Que tu receuois bien mon dueil
 Et mes larmes pour tesmoignage.*

*A Phebus, Patoillet, tu es du tout semblable
 De face Et de cheueux Et d'art Et de sçauoir :
 A tous deux dans le cœur Amour a fait auoir
 Pour une belle Dame une playe incurable.*

Ny herbe ny onguent contre Amour n'est valable :
« Car rien ne peut forcer de Venus le pouuoir :
Seulement tu peux bien par tes vers recevoir
A ta playe amoureuse un secours allegeable.
En chantant, Patoillet; on charme le soucy :
Le Cyclope AEnean se guarissoit ainsi,
Chantant sur son flageol sa belle Galatée.
La peine descouuerte adoucist nostre ardeur :
« Ainsi moindre deuient la plaisante langueur
« Qui vient de trop aimer quand elle est bien chantée.

Marie tout ainsi que vous m'avez tourné
Ma raison qui de libre est maintenant seruite,
Ainsi m'avez tourné mon graue premier stile,
Qui pour chanter si bas n'estoit point ordonné.
Aumoins si vous m'auiez pour ma perte donné
Congé de manier vostre cuisse gentile,
Ou bien si vous estiez à mes desirs facile,
Je n'eusse regretté mon stile abandonné.
Las ! ce qui plus me deult c'est que n'estes contante
De voir que ma Muse est si basse & si rampante,
Qui souloit apporter aux François un effroy :
Mais vostre peu d'amour ma loyauté tourmente,
Et sans aucun espoir d'une meilleure attente
Toufours vous me liez & triomphez de moy.

CHANSON.

Si ie t'affauls, Amour, Dieu qui m'es trop cognu,
Pour neant en ton camp ie feray des allarmes :
Tu es un vieil routier & bien appris aux armes,
Et moy ieune guerrier mal appris & tout nu.

*Si ie fuy devant toy, ie ne ſçaurois aller
 En lieu que ie ne ſois deuant de ton aile :
 Si ie veux me cacher, l'amoureuſe etincelle
 Qui reſiſt en mon cœur me viendra deceler.*
*Si ie veux m'embarquer tu es fils de la mer,
 Si ie men-vole au Ciel ton pouuoir y commande,
 Si ie tombe aux enfers ta puissance y eſt grande :
 Ainſi maître de tout, force m'eſt de t'aimer.*
*Or ie t'aimeray donq, bien qu'enuis de mon cœur,
 Si c'eſt quelque amitié que d'aimer par contrainte :*
*« Toutefois (comme on dit) on voit ſouuent la crainte
 « S'accompagner d'amour & l'amour de la peur.*

CHANSON.

*Je ſuis un demi-Dieu quand affis vis-à-vis
 De toy mon cher ſouci i'eſcoute les denis,
 Deuis entre-rompus d'un gracieux ſou-rire,
 Sou-ris qui me retient le cœur emprisonné :
 En contemplant tes yeux ie me paſme eſtonné,
 Et de mes pauvres flancs un ſeul vent ie ne tire.*
*Ma langue s'engourdiſt, un petit feu me court
 Fretillant ſous la peau : ie ſuis muet & ſourd,
 Vn voile ſommeillant deſſus mes yeux demeure :
 Mon ſang deuient glacé, le courage me ſaut,
 Mon eſprit s'euapore, & alors peu s'en ſaut,
 Que ſans ame à tes pieds eſtendu ie ne meure.*

*l'ay l'ame pour un liſt de regrets ſi touchée,
 Que nul homme iamais ne fera que l'approuche
 De la chambre amoureuſe, encor moins de la couche
 Où ie vey ma maiſtreſſe au mois de May couchée.*

*Vn somme languissant la tenoit mi-panchée
 Dessus le coude droit fermant sa belle bouche,
 Et ses yeux dans lesquels l'archer Amour se couche,
 Ayant tousiours la fleche à la corde encochée.
 Sa teste en ce beau mois sans plus estoit couuerte
 D'un riche escosion ouré de soye verte,
 Où les Graces venoyent à l'enuy se nicher :
 Puis en ses beaux cheueux choisissoient leur demeure.
 l'en ay tel souuenir que ie voudrois qu'à l'heure
 Mon cœur pour n'y penser fust deuenu rocher.*

*Caliste, pour aimer ie pense que ie meurs,
 le sens dedans mon sang la fièvre continue,
 Qui de chaud qui de froid iamais ne diminue,
 Ainçois de pis en pis rengrege mes douleurs.
 Plus ie vueil refroidir mes bouillantes chaleurs,
 Plus Amour les r'allume : & plus ie m'esuertue
 De rechauffer mon froid, plus la froideur me tue,
 Pour languir au milieu de deux diuers malheurs.
 Vn ardent appetit de iouyr de l'aimée
 Tient tellement mon ame en pensers allumée,
 Et ces pensers fiévreux me font refuer si fort,
 Que diete ne ius ny section de veine
 Ne me scauroyent guarir : car de la seule mort
 Depend & non d'ailleurs le secours de ma peine.*

*Que dis-tu, que fais-tu pensue Tourterelle
 Dessus cest arbre sec ? T. Viateur, ie lamente.
 R. Pourquoi lamentes-tu ? T. Pour ma compagne absente,
 Dont ie meurs de douleur. R. En quelle part est-elle ?*

- T. *Vn cruel oïseleur par glieuse cautelle*
L'a prise & l'a tuée : & nuit & iour ie chante
Ses obseques icy, nommant la mort mechante
Qu'elle ne m'a tuée avecques ma fidelle.
- R. *Voudrois-tu bien mourir & suiure ta compagne ?*
- T. *Aussi bien ie languis en ce bois tenebreux,*
Où tousiours le regret de sa mort m'accompagne.
- R. *O gentils oïselets que vous estes heureux !*
Nature d'elle mesme à l'amour vous enseigne,
Qui mourez & vivez fideles amoureux.

CHANSON.

Harfoir, Marie, en prenant maugré toy
Vn doux baiser acoudé sur ta couche,
Sans y penser ie laissay dans ta bouche
L'ame en baisant qui s'ensuit de moy.
Comme i'estois sur le poinct de mourir,
Et que mon ame amusée à te suiure,
Ne reuenoit mon corps faire reuiure,
le renuoyay mon cœur pour la querir.
Mais mon cœur pris de ton œil blandissant
Aima trop mieux estre chez toy (Madame)
Que retourner, & non-plus qu'à mon ame
Ne luy chalut de mon corps perissant.
Lors si ie n'eusse en te baisant rauy
De ton haleine vne vapeur ardente,
Qui depuis seule (en lieu de l'ame absente
Et de mon cœur) de vie m'a seruy :
Voulant harfoir mon tourment appaiser,
Par qui sans ame & sans cœur ie demeure,
le fusse mort entre tes bras à l'heure
Que maugré toy ie te pris un baiser.

*Bien que ton œil me face une dure ecarmouche,
 Moy veincu de sa flame & luy tousiours veinqueur :
 Bien que depuis trois ans sa cruelle rigueur
 Me tienne prisonnier de ta beauté farouche :*
*Bien que son traict meurtrier iusqu'à l'ame me touche,
 Si ne veux-je eschapper de si douce langueur,
 Ne viure sans auoir ton image en mon cœur,
 Tes mains dedans ma playe, & ton nom en ma bouche.*
*Ce m'est extreme honneur de trespasser pour toy,
 Qui passes de beauté la beauté la plus belle.
 Vn soudart pour garder son enseigne & sa foy,
 Meurt bien sur le rempart d'une forte Rochelle.
 Je mourray bien-heureux s'il te souuient de moy.
 « La mort n'est pas grand mal, c'est chose naturelle.*

*Amour voyant du Ciel un pescheur sur la mer,
 Calla son aile bas sur le bord du nauire :*
*Puis il dit au pescheur, le te pri' que ie tire
 Ton reth qu'au fond de l'eau le plomb fait abyfmer.*
*Vn Dauphin qui sçauoit le feu qui vient d'aimer,
 Voyant Amour sur l'eau, à Tethys le va dire :*
*Tethys si quelque soin vous tient de nostre empire,
 Secourez-le ou bien tost il s'en va consumer.*
*Tethys laissa de peur sa cauerne profonde,
 Haussa le chef sur l'eau & vit Amour sur l'onde.
 Puis elle s'escria : Mon mignon, mon nepueu,
 Fuyez & ne bruslez mes ondes, ie vous prie.
 Ma tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,
 Je le perdis hier dans les yeux de Marie.*

CHANSON.

*Quand i'estois libre, ains qu'une amour nouvelle
Ne se fut prise en ma tendre moëlle,
Le viuois bien-heureux :
Comme à l'enny les plus accortes filles
Se trauailloyent par leurs flames gentilles
De me rendre amoureux.
Mais tout ainsi qu'un beau Poulain sarouche,
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va seulet escarté,
N'ayant souci sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs & l'herbe,
Viuant en liberté :
Ores il court le long d'un beau riuage,
Ores il erre en quelque bois sauuage,
Fuyant de sault en sault :
De toutes parts les Poutres hanissantes
Luy font l'amour pour neant blandissantes
A luy qui ne s'en chaut.
Ainsi i'allois desdaignant les pucelles,
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Sans respondre à leur vueil :
Lors ie viuois amoureux de moy-mesme,
Content & gay, sans porter couleur blesme
Ny les larmes à l'œil.
I'auois escrete au plus haut de la face,
Avec l'honneur vne agreable audace
Pleine d'un franc desir :
Avec le pied marchoit ma fantaisie
Où ie voulois sans peur ne ialousie,
Seigneur de mon plaisir.*

*Mais aussi tost que par mauvais desastre
Le vey ton sein blanchissant comme albastre,
Et tes yeux deux soleils,
Tes beaux cheueux espanchez par ondes,
Et les beaux lis de tes léures bordées
De cent aillets vermeils :
Incontinent i'appris que c'est service.
La liberté de mon ame nourrice,
S'eschappa loin de moy :
Dedans tes rets ma premiere franchise
Pour obeir à ton bel ail, fut prise
Esclave sous ta loy.
Tu mis cruelle en signe de conqueste
Comme vainqueur tes deux pieds sur ma teste,
Et du front m'as osté
L'honneur, la honte & l'audace premiere,
Acouhardant mon ame prisonniere,
Serue à ta volonté.
Vengeant d'un coup mille fautes commises,
Et les beautez qu'à grand tort i'auois mises
Par-avant à mespris,
Qui me prioient en lieu que ie te prie :
Mais d'autant plus que merci ie te crie,
Tu es sourde à mes cris,
Et ne respons non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine,
En vengeant à son bord
Mille beautez des Nymphes amoureuses,
Que cest enfant par mines desdaigneuses
Auoit mises à mort.*

le mourrois de plaisir voyant par ces bocages
Les arbres enlacez de lierres espars,
Et la verde lambrunche errante en mille pars
Sur l'aubespain fleury pres des roses sauvages.
le mourrois de plaisir oyant les doux ramages
Des Hupes, des Coqus, & des Ramiers rouhars
Dessus un arbre verd bec en bec fretillars,
Et des Tourtres aux bois voyant les mariages.
le mourrois de plaisir voyant en ces beaux mois
Debusquer au matin le Cheureuil hors du bois,
Et de voir fretiller dans le Ciel l'Aloüette:
le mourrois de plaisir où ie languis transi
Absent de la beauté qu'en ce pré ie souhaite.
« Vn demy iour d'absence est un an de souci.

CHANSON.

Qui veut sçauoir Amour & sa nature,
Son arc ses feux, ses traits & sa peinture,
Quel est son estre, & que c'est qu'il desire,
Lise ces vers, ie m'en vay le descrire.
C'est un plaisir tout remply de tristesse,
C'est un tourment tout confit de liesse,
Vn desespoir où tousiours on espere,
Vn esperer où lon se desespere.
C'est un regret de ieunesse perdue,
C'est dedans l'air vne poudre esbandue,
C'est peindre en l'eau, & c'est vouloir encore
Prendre le vent & desnoicir un More.
C'est un feint ris, c'est vne douleur vraye,
C'est sans se plaindre auoir au cœur la playe,
C'est deuenir valet en lieu de maistre,
C'est mille fois le iour mourir & naistre.

C'est un fermer à ses amis la porte
 De la raison qui languist presque morte,
 Pour en bailler la clef à l'ennemie,
 Qui la reçoit sous ombre d'estre amie.
 C'est mille maux pour une seule aillade,
 C'est estre sain & feindre le malade,
 C'est en mentant se pariurer, & faire
 Profession de flater & de plaire.
 C'est un grand feu couuert d'un peu de glace,
 C'est un beau ieu tout remply de fallace,
 C'est un despit une guerre une trêue,
 Vn long penser, une parole brêue.
 C'est par dehors dissimuler sa ioye,
 Celant une ame au dedans qui larmoye :
 C'est un malheur si plaisant qu'on desire
 Tousiours languir en un si beau martyre.
 C'est une paix qui n'a point de durée,
 C'est une guerre au combat assurée,
 Où le veincu reçoit toute la gloire,
 Et le veinqueur ne gaigne la victoire.
 C'est une erreur de ieunesse qui prise
 Vne prison trop plus que sa franchise :
 C'est un penser qui douteux ne repose,
 Et pour suiuet n'a iamais qu'une chose.
 Bref, Nicolas, c'est une ialousie,
 C'est une fièvre en une frenaisie.
 Quel plus grand mal au monde pourroit estre
 Que recevoir une femme pour maistre ?
 Doncques à fin que ton cœur ne se mette
 Sous les liens d'une loy si suiette,
 Si tu m'en crois, prens y deuant bien garde :
 « Le repentir est une chose tarde.

AMORETTE.

*Or' que l'huyor roidist la glace épesse,
Réchaufons nous ma gentile maistresse,
Non acroupis pres le foyer cendreux,
Mais aux plaisirs des combats amoureux.
Assison-nous sur ceste molle couche:
Sus baissez-moy, tendez-moy vostre bouche,
Pressez mon col de vos bras despliez,
Et maintenant vostre mere oubliez.*

*Que de la dent vostre tetin ie morde,
Que vos cheueux fil à fil ie destorde:
Il ne faut point en si folastres ieux,
Comme au dimenche arrenger ses cheueux.*

*Approchez donc, tournez-moy vostre iouë.
Vous rougissez? il faut que ie me iouë.
Vous sou-riez: auez-vous point ouy
Quelque doux mot qui vous ait resiony?
Ie vous disois que la main i'allois mettre
Sur vostre sein: le voulez-vous permettre?
Ne fuyez pas sans parler: ie voy bien
A vos regards que vous le voulez bien.
Ie vous cognois en voyant vostre mine.
Ie iure Amour que vous estes si fine,
Que pour mourir de bouche ne diriez
Qu'on vous baisast bien que le desiriez:
Car toute fille encor' qu'elle ait enuie
Du ieu d'aimer desire estre ranie.
Tesmoin en est Helene qui suiuit
D'un franc vouloir Pâris qui la rait.*

*Je veux user d'une douce main forte.
 Hâ vous tombez : vous faites ia la morte.
 Hâ quel plaisir dans le cœur ie reçoÿ :
 Sans vous baiser vous mocqueriez de moy
 En vostre lit quand vous seriez seulette.
 Or sus c'est fait ma gentille brunette :
 Re commençon à fin que nos beaux ans
 Soyent reschauffez de combats si plaisans.*

LA QVENOILLE.

*Quenoille, de Pallas la compagne & l'amie,
 Cher present que ie porte à ma chere Marie,
 A fin de soulager l'ennuy qu'elle a de moy,
 Disant quelque chanson en filant dessus toy,
 Faisant piroüeter à son huis amusée
 Tout le iour son rouet & sa grosse fusée.
 Quenoille, ie te meins où ie suis arresté :
 Je voudrois racheter par toy ma liberté.
 Tu ne viendras és mains d'une mignonne oisive,
 Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,
 Et qui perd tout son temps à mirer & farder
 Sa face, à celle fin qu'on l'aille regarder :
 Mais bien entre les mains d'une disposée fille
 Qui deuide qui coust qui mesnage & qui file
 Auecques ses deux sœurs pour tromper ses ennuis,
 L'hüer deuant le feu, l'esté deuant son huis,
 Aussi ie ne voudrois que toy Quenoille faite
 En nostre Vandomois (où le peuple regrette
 Le iour qui passe en vain) allasses en Anjou
 Pour demeurer oisive & te rouïller au clou.
 Je te puis asseurer que sa main delicate*

*Filera dextrement quelque drap d'escarlute,
Qui si fin & si souf en sa laine sera,
Que pour un iour de feste un Roy le vestira.*

*Suy-moy donc, tu seras la plus que bien venue,
Quenoille, des deux bouts & greslette & menue,
Vn peu grosse au milieu où la filace tient
Estreinte d'un riban qui de Montoire vient.
Aime-laine, aime-fil, aime-estain, maisonniere,
Longue, Palladienne, enflée, chansonniere,
Suy-moy, laisse Cousture, & allon à Bourgueil,
Où, Quenoille, on te doit recevoir d'un bon ail.
« Car le petit present qu'un loyal amy donne
« Passe des puissans Rois le sceptre & la couronne.*

CHANSON.

*Quand ce beau Printemps ie voy,
L'apperçoy
Rajeunir la terre & l'onde,
Et me semble que le iour,
Et l'amour,
Comme enfans naissent au monde.
Le iour qui plus beau se fait,
Nous refait
Plus belle & verde la terre :
Et Amour armé de traits
Et d'attraits,
En nos cœurs nous fait la guerre.
Il respand de toutes parts
Feux & dards
Et domte sous sa puissance*

Hommes Bestes & Oiseaux,
Et les eaux
Luy rendent obeïssance.
Venus avec son enfant
Triomphant
Au haut de son Coche assise,
Laisse ses Cygnes voler
Parmy l'air
Pour aller voir son Anchise.
Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumieres belles,
L'air qui se monstre serein,
Est tout plein
D'amoureuses estincelles.
Puis en descendant à bas
Sous ses pas
Naissent mille fleurs écloses :
Les beaux liz & les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses.
Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'eschaufe l'ame,
Y voyant de tous costez
Les beautez
Qu'il emprunte de ma Dame.
Quand ie voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui esmaillent vn riuage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.
Quand ie voy les grands rameaux

Des ormeaux
Qui sont lassez de lierre,
Ie pense estre pris és laz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.
Quand i'entens la douce vois
Par les bois
Du gay Rossignol qui chante,
D'elle ie pense iouyr,
Et ouyr
Sa douce voix qui m'enchante.
Quand ie voy en quelque endroit
Vn Pin droit,
Ou quelque arbre qui s'esleue,
Ie me laisse decevoir,
Pensant voir
Sa belle taille & sa grêue.
Quand ie voy dans vn iardin
Au matin
S'esclorre une fleur nouvelle,
L'accompare le bouton
Au teton
De son beau sein qui pommelle.
Quand le Soleil tout riant
D'orient
Nous monstre sa blonde tresse,
Il me semble que ie voy
Dauant moy
Leuer ma belle maistresse.
Quand ie sens parmy les prez
Diaprez
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors ie fais croire à mes sens
Que ie sens

La douceur de son haleine.
Bref ie fais comparaison
Par raison
Du Printemps & de m'amie:
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur & vie.
Ie voudrois au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Desplier ses tresses blondes,
Frizant en autant de nœus
Ses cheveux,
Que ie verrois frizer d'ondes.
Ie voudrois pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forests desertes,
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.
Hâ maistresse mon soucy,
Vien icy,
Vien contempler la verdure:
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.
Au moins leue un peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement
Doucement
L'amour du bec & des ailes:
Et nous sous ombre d'honneur,
Le bon heur
Trahiſſons par une crainte:

Les oiseaux sont plus heureux
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.
Toutesfois ne perdons pas
Nos esbats
Pour ces loix tant rigoureuses :
Mais si tu m'en crois vivons,
Et suivons
Les colombes amoureuses.
Pour effacer mon esmoy
Baise moy,
Rebaise moy ma Deesse ;
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de nostre ieunesse,

LE CHANT DES SERENES.

Fameux Vlysse, honneur de tous les Grecs,
De nostre bord approche toy plus pres,
Ne single point sans prester les oreilles
A noz chansons, Et tu oirras merueilles.
Nul estranger de passer a soucy
Par ceste mer sans aborder icy,
Et sans contraindre un petit son voyage,
Pour prendre port à nostre beau riuage :
Puis tout ioyeux les ondes va tranchant,
Rauy d'esprit, tant doux est nostre chant,
Ayant appris de nous cent mille choses,
Que nous portons en l'estomach encloses.
Nous sçauons bien tout cela qui s'est fait,
Quand Ilion par les Grecs fut desfait :

Nous n'ignorons une si longue guerre,
 Ny tout cela qui se fait sur la terre.
 Doncques retien ton voyage entrepris,
 Tu apprendras, tant fois-tu bien appris.

Ainsi disoit le chant de la Serene,
 Pour arrester Vlysse sur l'arene,
 Qui attaché au mast ne voulut pas
 Se laisser prendre à si friands apas :
 Mais en fuyant la voix voluptueuse,
 Hasta son cours sur l'onde tortueuse,
 Sans par l'oreille humer ceste poison
 Qui des plus grands offense la raison.

Ainsi, lamin, pour sauuer ta ieunesse,
 Suy le conseil du fin soldat de Grece :
 N'aborde point au riuage d'Amour,
 Pour y vieillir sans espoir de retour.
 « L'Amour n'est rien qu'ardante frenesie,
 « Qui de fumee emplist la fantaisie
 « D'erreur, de vent & d'un songe importun :
 « Car le songer & l'Amour ce n'est qu'un.

CHANSON.

Douce Maistresse touche
 Pour soulager mon mal,
 Ma bouche de ta bouche
 Plus rouge que Coral :
 Que mon col soit pressé
 De ton bras enlassé.
 Puis face dessus face
 Regarde moy les yeux,
 Afin que ton trait passe

En mon cœur soucieux,
Cœur qui ne vit sinon
D'Amour & de ton nom.
Je l'ay veu fier & brave,
Avant que ta beauté
Pour estre son esclave
Du sein me t'eust osté ;
Mais son mal luy plaist bien,
Pourveu qu'il meure tien.
Belle, par qui ie donne
A mes yeux tant d'esmoy,
Baise moy ma mignonne,
Cent fois rebaise moy :
Et quoy ? faut-il en vain
Languir dessus ton sein ?
Maistresse ie n'ay garde
De vouloir t'esueiller.
Heureux quand ie regarde
Tes beaux yeux sommeiller :
Heureux quand ie les voy
Endormis dessus moy.
Veux-tu que ie les baise
Afin de les ouvrir ?
Hâ, tu fais la mauvaise
Pour me faire mourir :
Je meurs entre tes bras,
Et s'il ne t'en chaut pas !
Hâ ! ma chere ennemie,
Si tu veux m'appaiser,
Redonne moy la vie
Par l'esprit d'un baiser.
Hâ ! i'en sens la douceur
Couler iusques au cœur.
l'aime la douce rage

D'amour continuel,
 Quand d'un mesme courage
 Le soing est mutuel.
 Heureux sera le iour
 Que ie mourray d'amour.

En vain pour vous ce bouquet ie compose,
 En vain pour vous ma Deesse il est fait:
 Vostre beauté est bouquet du bouquet,
 La fleur des fleurs la rose de la rose.
 Vous & les fleurs differez d'une chose,
 C'est que l'Hyuer les fleurettes desfait,
 Vostre Printemps en ses graces parfait
 Ne craint des ans nulle metamorphose.
 Heureux bouquet, n'entre point au seiour
 De ce beau sein, ce beau logis d'Amour,
 Ne touche point ceste pomme iumelle:
 Ton lustre gay d'ardeur se faniroit,
 Et ta verdeur sans grace periroit,
 Comme ie suis fany pour l'amour d'elle.

ELEGIE A MARIE.

Ma seconde ame à fin que le siecle aduenir
 De nos ieunes amours se puisse souuenir,
 Et que vostre beauté que i'ay long temps aimee
 Ne se perde au tombeau par les ans consumee,
 Sans laisser quelque marque apres elle de soy:
 Je vous consacre icy le plus gaillard de moy,
 L'esprit de mon esprit qui vous fera reuiure
 Ou long temps ou iamaïs par l'âge de ce liure.

Ceux qui liront les vers que i'ay chantez pour vous
 D'un stile varié entre l'aigre & le doux

*Selon les passions que vous m'avez donnees,
Vous tiendront pour Deesse : Et tant plus les annees
En volant s'enfuiront, Et plus vostre beauté
Contre l'âge croistra vieille en sa nouveauté.*

*O ma belle Angenine, ô ma douce Marie,
Mon œil mon cœur mon sang mon esprit Et ma vie,
Dont la vertu me monstre un droit chemin aux cieux :
Je reçois tel plaisir quand je baise vos yeux,
Quand je languis dessus, Et quand je les regarde,
Que sans une frayeur qui la main me retarde,
Je me serois occis, qu'impuissant je ne puis
Vous monstre par effect combien vostre je suis.*

*Or' cela que je puis, je le veux icy faire :
Je veux en vous chantant vos louanges parfaire,
Et ne sentir iamais mon labeur engourdy,
Que tout l'ouvrage entier pour vous ne soit ourdy.*

*Si j'estois un grand Roy, pour eternal exemple
De fidelle amitié, je bastirois un temple
Desur le bord de Loire, Et ce temple auroit nom
Le temple de Ronsard Et de sa Marion.
De marbre Parien seroit vostre effigie,
Vostre robe seroit à plein fons eslargie
De plis recamez d'or, Et vos cheveux tressez
Seroient de filets d'or par ondes enlassez.
D'un crespé canellé seroit la couverture
De vostre chef diuin, Et la rare ouverture
D'un reth de soye Et d'or, fait de l'ouuriere main
D'Arachne ou de Pallas, couvrirroit vostre sein.
Vostre bouche seroit de roses toute pleine,
Respandant par le temple une amoureuse haleine.
Vous auriez d'une Hébé le maintien gracieux,
Et un effain d'Amours sortiroit de vos yeux :
Vous tiendriez le haut bout de ce temple honorable,
Droicte sur le sommet d'un pilier venerable.*

Et moy d'autre costé assis au mesme lieu,
 Je serois remarquable en la forme d'un Dieu :
 L'aurois en me courbant dedans la main fenestre
 Vn arc demy-vouté, tout tel qu'on voit renaistre
 Aux premiers iours du mois le reply d'un croissant :
 Et j'aurois sur la corde un beau trait menassant,
 Non le serpent Python, mais ce sot de ieune homme,
 Qui maintenant sa vie & son ame vous nomme,
 Et qui seul me fraudant, est Roy de vostre cœur,
 Qu'en fin en vostre amour vous trouverez mocqueur.

Quiconque soit celuy, qu'en viuant il languisse,
 Et de chacun hai luy mesme se haysse,
 Qu'il se ronge le cœur, & voye ses dessains
 Tousiours luy eschapper comme vent de ses mains,
 Soupçonneux & refuseur, arrogant, solitaire,
 Et luy-mesme se puisse à luy-mesme desplaire.

L'aurois desur le chef un rameau de Laurier,
 L'aurois desur le flanc un beau poignard guerrier,
 Mon espé' seroit d'or, & la belle poignée
 Ressembleroit à l'or de ta tresse peignée :
 L'aurois un cystre d'or, & j'aurois tout aupres
 Vn Carquois tout chargé de flames & de traits.

Ce temple frequenté de festes solennelles
 Passeroit en honneur celuy des immortelles,
 Et par vœux nous serions inuquez tous les iours,
 Comme les nouveaux Dieux des fidelles amours.

D'âge en âge suiuant au retour de l'année
 Nous aurions pres le temple vne feste ordonnée,
 Non pour faire courir, comme les anciens,
 Des chariots couplez aux jeux Olympiens,
 Pour sauter pour lutter ou de iambe venteuse
 Franchir en haletant la carriere poudreuse :
 Mais tous les iouuenceaux des pays d'alentour,
 Touchez au fond du cœur de la fleche d'Amour,

*Ayant d'un gentil feu les ames allumees,
S'assembleroient au temple avecques leurs aimees :
Et là, celuy qui mieux sa léure poseroit
Dessus la léure aimée, & plus doux baiseroit,
Ou soit d'un baiser sec ou d'un baiser humide,
D'un baiser court ou long, ou d'un baiser qui guide
L'ame desur la bouche, & laisse trespasser
Le baiseur qui ne vit sinon que du penser,
Ou d'un baiser donné comme les colombelles,
Lors qu'ils se font l'amour de la bouche & des ailes.*

*Celuy qui mieux seroit en tels baisers appris,
Sur tous les iouuenceaux emporteroit le prix,
Seroit dit le veinqueur des baisers de Cythere,
Et tout chargé de fleurs s'en-iroit à sa mere.*

*Aux pieds de mon autel en ce temple nouveau
Luiroit le feu veillant d'un eternal flambeau,
Et seroient ces combats nommez apres ma vie
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.*

*O ma belle Maistresse, hé que ie voudrois bien
Qu'Amour nous eust conioint d'un semblable lien,
Et qu'apres nos trespas dans nos fosses ombreuses
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses :
Que ceux de Vandomois dissent tous d'un accord,
(Visitant le tombeau sous qui ie serois mort)
Nostre Ronsard quittant son Loir & sa Gastine,
A Bourgueil fut espris d'une belle Angevine :
Et que les Angenins dissent tous d'une vois,
Nostre belle Marie aimoit un Vandomois :
Les deux n'auoient qu'un cœur, & l'amour mutuelle
Qu'on ne voit plus icy leur fut perpetuelle :
Siccle vrayment heureux, siccle d'or estimé,
Où tousiours l'amoureux se voyoit contre-aimé.*

*Puisse arriuer apres l'espace d'un long âge,
Qu'un esprit vienne à bas sous le mignard ombrage*

*Des Myrtes, me conter que les âges n'ont peu
Effacer la clairté qui luisst de nostre feu :
Mais que de voix en voix de parole en parole
Nostre gentille ardeur par la ieunesse vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers & les chansons
Qu'Amour chanta pour vous en diuerses façons,
Et qu'on pense amoureux celui qui rememore
Vostre nom & le mien & nos tumbes honore.*

*Or il en aduiendra ce que le ciel voudra,
Si est-ce que ce Liure immortel apprendra
Aux hommes & au temps & à la renommee
Que ie vous ay fix ans plus que mon cœur aimee.*

*Cesse tes pleurs, mon liure : il n'est pas ordonné
Du destin, que moy vif tu sois riche de gloire :
Auant que l'homme passe outre la riue noire,
L'honneur de son trauail ne luy est point donné.*

*Quelqu'un apres mille ans de mes vers estonné
Voudra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire :
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel Poëte soit né.*

*Pren, mon liure, pren cœur : la vertu precieuse
« De l'homme, quand il vit, est tousiours odieuse :
« Apres qu'il est absent, chacun le pense un Dieu.
« La rancœur nuit tousiours à ceux qui sont en vie :
« Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
« Et la posterité rend l'honneur sans enuie.*

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DES AMOVRS DE MARIE ANGEVINE.



LE SECOND LIVRE

DES AMOVRS.

SECONDE PARTIE.

SVR LA MORT DE MARIE.

Traijcit & fati littora magnus amor.

PROPERCE.

*le songeois sous l'obscur de la nuit endormie,
Qu'un sepulchre entre-ouuert s'apparoissoit à moy :
La Mort gisoit dedans toute palle d'effroy,
Dessus estoit escrit Le tombeau de Marie.*

Ronsard. — I.

14

Esponanté du songe en sursaillant ie m'escrie,
 Amour est donc sujet à nostre humaine loy!
 Il a perdu son regne, & le meilleur de soy,
 Puis que par une mort sa puissance est perie.
 Je n'auois acheué, qu'au point du iour voicy
 Vn Passant à ma porte adoulé de soucy,
 Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.
 Pren courage mon ame, il faut suivre sa fin,
 Je l'entens dans le ciel comme elle nous appelle:
 Mes pieds avec les siens ont fait mesme chemin.

STANSES.

Je lamente sans reconfort,
 Me souuenant de ceste mort
 Qui destrôba ma douce vie:
 Pensant en ces yeux qui souloient
 Faire de moy ce qu'ils vouloient,
 De viure ie n'ay plus d'enuie.
 Amour tu n'as point de pouuoir:
 A mon dam tu m'as fait sçaucir
 Que ton arc par tout ne commande.
 Si tu auais quelque vertu,
 La Mort ne t'eust pas deuestu
 De ta richesse la plus grande.
 Tout seul tu n'as perdu ton bien:
 Comme toy j'ay perdu le mien,
 Ceste beauté que ie desire,
 Qui fut mon thresor le plus cher:
 Tous deux contre un mesme rocher
 Auons froissé nostre nauire.

Souffirs, eschaufez son tombeau :
Larmes, lavez-le de vostre eau :
Ma voix, si doucement lamente,
Qu'à la Mort vous faciez pitié,
Ou qu'elle rende ma moitié,
Ou bien que ie la suive absente.
Fol qui au monde met son cœur,
Fol qui croit en l'esperoir mocqueur,
Et en la beauté tromperesse !
Je me suis tout seul offensé,
Comme celui qui n'eust pensé
Que morte fust une Deesse.
Quand son ame au corps s'attachoit,
Rien, tant fust dur, ne me faschoit,
Ny destin ny rude influence :
Menaces, embusches, dangers,
Villes & peuples estrangers
M'estoient doux pour sa souenance.
En quelque part que ie vivois,
Toujours en mes yeux ie l'avois,
Transformé du tout en la belle :
Et si bien Amour de son trait
Au cœur m'engrana son portrait,
Que mon tout n'estoit sinon qu'elle.
Esperant luy conter un iour
L'impatience de l'Amour
Qui m'a fait des peines sans nombre,
La mort soudaine m'a decen :
Pour le vray le faux i'ay recen,
Et pour le corps seulement l'ombre.
Ciel, que tu es malicieux !
Qui eust pensé que ces beaux yeux
Qui me faisoient si douce guerre,
Ces mains, ceste bouche & ce front

Qui prindrent mon cœur, & qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre ?
Helas ! où est ce doux parler,
Ce voir, cest ouyr, cest aller,
Ce ris qui me faisoit apprendre
Que c'est qu'aimer ? hà, doux refus !
Ha ! doux desdains, vous n'estes plus,
Vous n'estes plus qu'un peu de cendre.
Helas, où est ceste beauté,
Ce Printemps, ceste nouveauté
Qui n'aura iamaïs de seconde ?
Du ciel tous les dons elle avoit :
Aussi parfaite ne devoit
Long temps demeurer en ce monde.
Je n'ay regret en son trespas,
Comme prest de suivre ses pas.
Du chef les astres elle touche :
Et ie vy ! & ie n'ay sinon
Pour reconfort que son beau nom,
Qui si doux me sonne en la bouche.
Amour, qui pleures avec moy,
Tu sçais que vray est mon esmoy,
Et que mes larmes ne sont feintes :
S'il te plaist renforce ma vois,
Et de pitié rochers & bois
Je feray rompre sous mes plaintes.
Mon feu s'accroist plus vehement,
Quand plus luy manque l'argument
Et la matiere de se paistre :
Car son œil qui m'estoit fatal,
La seule cause de mon mal,
Est terre qui ne peult renaistre.
Toutesfois en moy ie la sens
Encore l'obiet de mes sens,

Comme à l'heure qu'elle estoit viue :
Ny mort ne me peult retarder,
Ny tombeau ne me peult garder
Que par penser ie ne la suiue.
Si ie n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle & viue figure,
Oyant sa voix, qui sonnoit mieux
Que de coustume, & ses beaux yeux
Qui reluisoient outre mesure,
Et son soupir qui m'embrasoit,
l'eusse bien veu qu'ell' me disoit:
Or' soule toy de mon visage,
Si iamais tu en euz souci:
Tu ne me voirras plus ici,
le m'en vay faire un long voyage.
l'eusse amassé de ses regars
Vn magazin de toutes pars,
Pour nourrir mon ame estonnee,
Et paistre long temps ma douleur:
Mais onques mon cruel malheur
Ne sceut prevoir ma destinee.
Depuis i'ay vescu de souci,
Et de regret qui m'a transi,
Comblé de passions estranges.
le ne desguise mes ennuis :
Tu vois l'estat auquel ie suis,
Du ciel assise entre les anges.
Hà! belle ame tu es là hault
Aupres du bien qui point ne fault,
De rien du monde desireuse,
En liberté, moy en prison :
Encore n'est-ce pas raison
Que seule tu sois bien-heureuse.

« Le sort doit toujours estre égal.
Si i'ay pour toy souffert du mal,
Tu me dois part de ta lumiere.
Mais franche du mortel lien,
Tu as seule emporté le bien,
Ne me laissant que la misere.

En ton âge le plus gaillard
Tu as seul laissé ton Ronsard,
Dans le ciel trop tost retournée,
Perdant beauté grace & couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinee.

En mourant tu m'as sçeu fermer
Si bien tout argument d'aimer,
Et toute nouvelle entreprise,
Que rien à mon gré ie ne voy,
Et tout cela qui n'est pas toy
Me desplaisit & ie le mesprise.

Si tu veux, Amour, que ie sois
Encore un coup dessous tes lois,
M'ordonnant un nouveau service,
Il te fault sous la terre aller
Flatter Pluton, & r'appeller
En lumiere mon Eurydice.

Ou bien va-t'en là hault crier
A la Nature, & la prier
D'en faire vne aussi admirable:
Mais i'ay grand'peur qu'elle rompit
Le moule, alors qu'elle la fit,
Pour n'en tracer plus de semblable.

Refay moy voir deux yeux pareils
Aux siens qui m'estoient deux soleils,
Et m'ardoient d'une flame extreme,
Où tu soulois tendre tes laqs,

Tes hameçons, & tes apas,
 Où s'engloioit la raison mesme.
 Ren moy ce voir & cest ouir,
 De ce parler fay moy iouyr,
 Si douteux à rendre responce.
 Ren moy l'obiet de mes ennuis :
 Si faire cela tu ne puis,
 Va-t'en ailleurs ie te renonce.
 A la Mort i'auray mon recours :
 La Mort me fera mon secours,
 Comme le but que ie desire.
 Deffus la Mort tu ne peux rien
 Puis qu'elle a desrobé ton bien,
 Qui fut l'honneur de ton empire.
 Soit que tu viuss pres de Dieu,
 Ou aux champs Elisez, adieu,
 Adieu cent fois, adieu Marie :
 Iamais Ronsard ne t'oublira,
 Iamais la Mort ne deslira
 Le nœud dont ta beauté me lie.

11.

Terre ouvre moy ton sein, & me laisse reprendre
 Mon thresor, que la Parque a caché deffous toy :
 Ou bien si tu ne peux, ô terre cache moy
 Sous mesme sepulture avec sa belle cendre.
 Le traict qui la tua, deuoit faire descendre
 Mon corps aupres du sien pour finir mon esmoy :
 Aussi bien, veu le mal qu'en sa mort ie reçoï,
 Je ne sçaurois plus viure, & me fasche d'attendre..
 Quand ses yeux m'esclairoient, & qu'en terre i'auois
 Le bon-heur de les voir, à l'heure ie viuois,
 Ayant de leurs rayons mon ame gouuernee.

Maintenant ie suis mort : la Mort qui s'en-alla
 Loger dedans ses yeux, en partant m'appella,
 Et me fit de son soir accomplir ma iournee.

III.

Alors que plus amour nourrissoit mon ardeur,
 M'assurant de iouyr de ma longue esperance:
 A l'heure que j'auois en luy plus d'assurance,
 La Mort a moissonné mon bien en sa verneur.
 l'esperois par souspirs, par peine, & par langueur
 Adoucir son orgueil : las ! ie meurs quand i'y pense,
 Mais en lieu d'en iouyr, pour toute recompense
 Vn cercueil tient enclos mon espoir & mon cœur.
 le suis bien malheureux, puis qu'elle viue & morte
 Ne me donne repos, & que de iour en iour
 le sens par son trespas vne douleur plus forte.
 Comme elle ie deurois reposer à mon tour :
 Toutesfois ie ne voy par quel chemin ie sorte,
 Tant la mort me rempestre au labyrinth d'amour.

IIII.

Comme on voit sur la branche au mois de May la rose
 En sa belle ieunesse, en sa premiere fleur
 Rendre le ciel ialoux de sa viue couleur,
 Quand l'Aube de ses pleurs au point du iour l'arrose:
 La grace dans sa fueille, & l'amour se repose,
 Embasmant les iardins & les arbres d'odeur:
 Mais batue ou de pluye, ou d'excessive ardeur,
 Languissante elle meurt fueille à fueille declofe.
 Ainsi en ta premiere & ieune nouveauté,
 Quand la terre & le ciel honoroient ta beauté,
 La Parque t'a tuee, & cendre tu reposes.

*Pour obseques reçois mes larmes & mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif & mort ton corps ne soit que roses.*

V.

DIALOGUE.

LE PASSANT, ET LE GENIE.

PASSANT.

*Veu que ce marbre enserre un corps qui fut plus beau
Que celui de Narcisse, ou celui de Clitie,
Je suis esmerueillé qu'une fleur n'est sortie,
Comme elle fait d'Aïax, du creux de ce tombeau.*

GENIE.

*L'ardeur qui reste encore, & vit en ce flambeau,
Ard la terre d'amour, qui si bien a sentie
La flame, qu'en brazier elle s'est conuertie,
Et seiche ne peut rien produire de nouveau.
Mais si Ronsard vouloit sur sa Marie espandre
Des pleurs pour l'arrouser, soudain l'humide cendre
Vne fleur du sepulchre enfanteroit au iour.*

PASSANT.

*A la cendre on cognoist combien viue estoit forte
La beauté de ce corps, quand mesmes estant morte
Elle enflame la terre & la tombe d'amour.*

14.

VI.

*Ha Mort, en quel estat maintenant tu me changes!
Pour enrichir le ciel tu m'as seul apauvry,
Me desrobant les yeux desquels i'estois nourry,
Qui nourrissent là hault les astres & les anges.
Entre pleurs & souspirs, entre pensers estranges,
Entre le desespoir tout confus & marry,
Du monde & de moy-mesme & d'Amour ie me ry,
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.
Helas ! tu n'es pas morte, hé ! c'est moy qui le suis.
L'homme est bien trespasfé, qui ne vit que d'ennuis,
Et des maux qui me font une eternelle guerre.
Le partage est mal fait, tu possedes les cieus,
Et ie n'ay, mal-heureux, pour ma part que la terre,
Les soupirs en la bouche, & les larmes aux yeus.*

VII.

*Quand ie pense à ce iour, où ie la vey si belle
Toute flamber d'amour, d'honneur & de vertu,
Le regret, comme un trait mortellement pointu,
Me trauerse le cœur d'une playe eternelle.
Alors que i'esperois la bonne grace d'elle,
Amour a mon espoir par la mort combatu :
La mort a son beau corps d'un cercueil reuestu,
Dont i'esperois la paix de ma longue querelle.*

*Amour, tu es enfant inconstant & léger:
 Monde, tu es trompeur pipeur & mensonger,
 Deceuant d'un chacun l'attente & le courage.
 Malheureux qui se fie en l'amour & en toy :
 Tous deus comme la mer vous n'avez point de foy.
 La mer tousiours pariure, Amour tousiours volage.*

VIII.

*Homme ne peult mourir par la douleur transi.
 • Si quelcun trespasloit d'une extreme tristesse,
 le fuisse desia mort pour suiure ma maistresse :
 Mais en lieu de mourir ie vy par le souci.
 Le penser le regret & la memoire aussi
 D'une telle beauté, qui pour les cieus nous laisse,
 Me fait viure croyant qu'elle est ores Deesse,
 Et que du ciel là hault elle me voit ici.
 Elle se sou-riant du regret qui m'affole,
 En vison la nuit sur mon liét ie la voy,
 Qui mes larmes essuye, & ma peine console :
 Et semble qu'elle a soin des maux que ie reçoÿ.
 Dormant ne me deçoit : car ie la recognoy
 A la main, à la bouche, aux yeux, à la parole.*

IX.

*Deux puissans ennemis me combatoient alors
 Que ma dame viuoit : l'un dans le ciel se serre,
 De Laurier triomphant : l'autre deffous la terre
 Vn Soleil d'Ocident reluist entre les morts.*

*C'estoit la chasteté, qui rompoit les efforts
 D'amour, & de son arc qui tout bon cœur enferre:
 Et la douce beauté qui me faisoit la guerre,
 De l'œil par le dedans, du ris par le dehors.
 La Parque maintenant ceste guerre a desfaite:
 La terre aime le corps, & de l'ame parfaite
 Les Anges de là sus se vantent bien-heureux.
 Amour d'autre lien ne sçauroit me reprendre.
 Ma flame est un sepulchre, & mon cœur une cendre,
 Et par la mort ie suis de la mort amoureux.*

ELEGIE.

*Le iour que la beauté du monde la plus belle
 Laisse dans le cercueil sa desponille mortelle
 Pour s'en-voler parfaite entre les plus parfaits,
 Ce iour Amour perdit ses flames & ses traits,
 Esteignit son flambeau, rompit toutes ses armes,
 Les ietta sur la tombe, & l'arrousa de larmes:
 Nature la pleura, le Ciel en fut fasché
 Et la Parque d'auoir un si beau fil trencé.*

*Depuis le iour couchant iusqu'à l'Aube vermeille
 Phenix en sa beauté ne trouuoit sa pareille,
 Tant de graces au front & d'attraits elle auoit:
 Ou si ie me trompois, Amour me deceuoit.
 Si tost que ie la vey, sa beauté fust enclose
 Si auant en mon cœur, que depuis nulle chose
 Le n'ay veu qui m'ait pleu, & si fort elle y est,
 Que toute autre beauté encores me desplaiſt.*

*Dans mon sang elle fut si auant imprimee,
 Que tousiours en tous lieux de sa figure aimée
 Me suiuiot le portrait, & telle impression*

*D'une perpetuelle imagination
M'auoit tant desrobé l'esprit & la ceruelle,
Qu'autre bien ie n'auois que de penser en elle,
En sa bouche en son ris en sa main en son œil,
Qu'encor ie sens au cœur, bien qu'ils soient au cercueil.*

*L'auois au-parauant, veincu de la ieunesse,
Autres dames aimé (ma faute ie confesse :)
Mais la playe n'auoit profondement saigné,
Et le cuir seulement n'estoit qu'esgratigné,
Quand Amour, qui les Dieux & les hommes menace,
Voyant que son brandon n'eschauffoit point ma glace,
Comme rusé guerrier ne me voulant faillir,
La print pour son escorte & me vint assaillir.*

*Encor, ce me dit-il, que de maint beau trofee
D'Horace, de Pindare, Hesiodé & d'Orsee,
Et d'Homere qui eut une si forte vois,
Tu as orné la langue & l'honneur des François,
Voy ceste dame icy ; ton cœur tant soit il braue,
Ira sous son empire, & sera son esclau.*

*Ainsi dit, & son arc m'enfonçant de roideur,
Ensemble dame & traict m'enuoya dans le cœur.*

*Lors ma pauvre raison des rayons esblouye
D'une telle beauté se perd esuanouye,
Laisant le gouuernail aux sens & au desir,
Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.*

*Raison, pardonne moy : vn plus caut en finesse
Sy fust bien engluté, tant vne douce presse
De graces & d'amours la suiuiot tout ainsi
Que les fleurs le Printemps, quand il retourne ici.*

*De moy par vn destin sa beauté fut cognue :
Son diuin se vestoit d'une mortelle nue,
Qui mespriroit le monde, & personne n'osoit
Luy regarder les yeux tant leur flame luisoit.
Son ris & son regard & sa parole pleine*

De merueilles, n'estoient d'une nature humaine :
 Son front ny ses cheveux, son aller ny sa main,
 C'estoit une Deesse en un habit humain,
 Qui visitoit la terre, aussi tost enleuee
 Au ciel, comme elle fut en ce monde arriuee.
 Du monde elle partit aux mois de son printemps:
 « Aussi toute excellence icy ne vit long temps.

Bien qu'elle eut pris naissance en petite bourgade,
 Non de riches parens ny d'honneurs ny de grade,
 Il ne faut la blasmer : la mesme Deité
 Ne desdaigna de naistre en trespauvre cité :
 « Et souuent sous l'habit d'une simple personne
 « Se cache tout le mieux que le destin nous donne.

Vous qui veistes son corps, l'honorant comme moy,
 Vous sçavez si ie mens, & si triste ie doy
 Regretter à bon droit si belle creature,
 Le miracle du Ciel, le miroër de Nature.

O beaux yeux, qui m'estiez si cruels & si doux,
 Ie ne me puis lasser de repenser en vous,
 Qui fustes le flambeau de ma lumiere vnique,
 Les vrais outils d'Amour, la forge & la boutique.
 Vous m'ostastes du cœur tout vulgaire penser,
 Et l'esprit iusqu'au ciel vous me fistes hausser.

L'apprins à vostre eschole à resuer sans mot dire
 A discourir tout seul, à cacher mon martire,
 A ne dormir la nuict, en pleurs me consumer :
 Et bref, en vous seruant i'apprins que c'est qu'aimer.
 Car depuis le matin que l'Aurore s'esueille,
 Iusqu'au soir que le iour dedans la mer sommeille,
 Et durant que la nuict par les Poles tournoit,
 Tousiours pensant en vous, de vous me souuenoit.

Vous seule estiez mon bien, ma toute, & ma premiere,
 Et le serez tousiours : tant la viue lumiere
 De vos yeux, bien que morts, me poursuit, donç ie voy

Tonfours le simulachre errer autour de moy.

*Puis Amour que ie sens par mes veines s'espandre,
Passe deffous la terre, & r'atize la cendre
Qui froide languissoit deffous vostre tombeau,
Pour r'allumer plus vif en mon cœur son flambeau,
Afin que vous soyez ma flame morte & vive,
Et que par le penser'en tous lieux ie vous salue.*

*Pourroy-ie raconter le mal que ie senty,
Oyant vostre trespas ? mon cœur fut conuerty
En rocher insensible, & mes yeux en fontaines :
Et si bien le regret s'escoula par mes veines,
Que pasmé ie me feis la proye du torment,
N'ayant que vostre nom pour confort seulement.*

*Bien que ie resistasse, il ne me fut possible
Que mon cœur, de nature à la peine invincible,
Peust cacher sa douleur : car plus il la celoït,
Et plus deffus le front son mal estinceloït.
En fin voyant mon ame extremement atteinte,
Ie desliay ma bouche, & feis telle complainte.*

*Ah faux Monde trompeur, que tu m'as bien deceu !
Amour, tu es enfant : par toy i'auois receu
La diuine beauté qui surmontoit l'enuie,
Que maugré toy la Mort en ton regne a'raie.
Ie desplais à moymesme, & veux quitter le iour,
Puis que ie voy la Mort triompher de l'amour,
Et luy raurir son mieux, sans faire resistance.
Malheureux qui te croït, & qui suit ton enfance !*

*Et toy Ciel, qui te dis le pere des humains,
Tu ne deuoïs tracer vn tel corps de tes mains
Pour si tost le reprendre : & toy mere Nature,
Pour mettre si soudain ton œuvre en sepulture.*

*Maintenant à mon dam ie cognois pour certain,
Que tout cela qui vit sous ce globe mondain,
N'est que songe & fumee, & qu'une vaine pompe,*

Qui doucement nous rit & doucement nous trompe.

*Hâ, bien-heureux esprit fait citoyen des cieux,
Tu es assis au rang des Anges précieux
En repos éternel, loin de soin & de guerres :
Tu vois dessous tes pieds les hommes & les terres,
Et ie ne voy qu'ennuis, que soucis, & qu'esmoy,
Comme ayant emporté tout mon bien avec toy.
Ie ne te trompe point : du ciel tu vois mes peines,
Si tu as soin là haut des affaires humaines.*

*Que doy-ie faire, Amour ? que me conseilles-tu ?
I'irois comme un Sauvage en noir habit vestu
Volontiers par les bois, & mes douleurs non feintes
Ie dirois aus forests : mais ils sauent mes plaintes.*

*Il vaut mieux que ie meure au pied de ce rocher,
Nommant tousiours son nom qui me sonne si cher,
Sans chercher par la peine apres elle de viure,
Gaignant le bruit d'ingrat de ne la vouloir suiure.
Aussi toute la terre, où i'ay perdu mon bien,
Après son fascheux vol ne me semble plus rien
Sinon qu'horreur, qu'effroy, qu'une obscure poussiere.
Au ciel est mon Soleil, au ciel est ma lumiere :
Le monde ny ses laqs n'y ont plus de pouuoir :
Il faut haster ma mort, si ie la veux reuoir :
La mort en a la clef, & par sa seule porte
Ie reuoiray le iour qui ma nuit reconforte.*

*Or quand la dure Parque aura le fil coupé,
Qui retient en mon corps l'esprit enuclopé,
I'ordonne que mes os pour toute couuerture
Reposent pres des siens sous mesme sepulture :
Que des larmes du ciel le tumbeau soit lavé,
Et tout à l'enuiron de ces vers engravé :*

*Passant, de cest amant enten l'histoire vraye,
De deux traiçts differens il receut double playe :
L'une que feit Amour ne versa qu'amitié,*

*L'autre que fait la Mort ne versa que pitié.
Ainsi mourut nauré d'une double tristesse,
Et tout pour aimer trop une ieune maistresse.*

X.

*De ceste belle, douce, honneste chasteté
Naïssoit un froid glaçon, ains une chaude flame,
Qu'encores aujourdhuy esteinte sous la lame
Me reschauffe, en pensant quelle fut sa clarté.
Le traict que ie receu, n'eut le fer espointé:
Il fut des plus aigus qu'Amour nous tire en l'ame,
Qui s'armant d'un trespas, par le penser m'entame,
Et sans iamais tomber se tient à mon costé.
Narcisse fut heureux mourant sur la fontaine,
Abusé du miroër de sa figure vaine:
Au moins il regardoit ie ne sçay quoy de beau.
L'erreur le contentoit, voyant sa face aimée:
Et la beauté que i'aime, est terre consumée.
Il mourut pour une ombre & moy pour un tombeau.*

XI.

*Je voy tousiours le traict de ceste belle face
Dont le corps est en terre, & l'esprit est aux cieux:
Soit que ie veille ou dorme, Amour ingenieux
En cent mille façons deuant moy le repasse.
Elle qui n'a soucy de ceste terre basse,
Et qui boit du Nectar assiste entre les Dieux,
Daigne souuent reuoir mon estat soucieux,
Et en songe appaiser la Mort qui me menace.
Je songe que la nuit elle me prend la main,
Se faschant de me voir si long temps la suruiure,
Me tire, & fait semblant que de mon voile humain*

*Vent rompre le fardeau pour estre plus deliure.
 Mais partant de mon liēt son vol est si soudain
 Et si prompt vers le ciel, que ie ne la puis suiure.*

XII.

*Aussi tost que Marie en terre fut venue,
 Le Ciel en fut marry, & la voulut rauoir :
 A peine nostre siecle eut loisir de la voir,
 Qu'elle s'esuanouyt comme un feu dans la nuë.
 Des presens de Nature elle vint si pourueü,
 Et sa belle ieunesse auoit tant de pouuoir,
 Qu'elle eust peu d'un regard les rochers esmouuoir,
 Tant elle auoit d'attraits & d'amours en la veüe.
 Ores la Mort iouit des beaux yeux que i'aimois,
 La boutique & la forge, Amour, où tu t'armoïs.
 Maintenant de ton camp cassé ie me retire :
 Ie veux desormais viure en franchise & tout mien :
 Puisque tu m'as gardé l'honneur de ton empire,
 Ta force n'est pas grande, & ie le cognois bien.*

EPITAPHE DE MARIE.

XIII.

*Cy reposent les oz de la belle Marie,
 Qui me fist pour Anjou quitter mon Vandomois,
 Qui m'eschaufa le sang au plus verd de mes mois,
 Qui fut toute mon Tout mon bien & mon ennie.*

*En sa tombe repose honneur & courtoisie,
Et la ieune beauté qu'en l'ame ie sentoie,
Et le flambeau d'Amour ses traits & son carquois,
Et ensemble mon cœur mes pensers & ma vie.
Tu es, belle Angevine, un bel astre des cieux :
Les Anges tous ravis se paissent de tes yeux,
La terre te regrette. O beauté sans seconde !
Maintenant tu es viue, & ie suis mort d'ennuy.
Malheureux qui se fie en l'attente d'autrui !
Trois amis m'ont deceu, toy, l'Amour, & le monde.*

FIN DE LA SECONDE PARTIE

SVR LA MORT DE MARIE.





LES VERS

D'EVRYMEDON, ET DE CALLIREE.

STANCES.

*J'ay quitté le rempart si long temps defendu :
le ne me puis trouver, tant ie me suis perdu.
Amour traict dessus traict mon repos importune :
D'une flame il fait l'autre en mon cœur r'allumer,
Par trop aimer autrui ie ne me puis aimer :
De ma serue vertu triomphe la Fortune.
Ma puissance me nuit : ie veux tout & ne puis :
le ne sçay que ie fais, ie ne sçay qui ie suis :
En egale balance est ma mort & ma vie,
Le Destin me contraint, la Raison m'a laissé :
le suis comme Telese estrange ment blessé :
le veux tout, & mon tout n'est sinon qu'une enuie.*

Mon espoir est douteux, mon desir est certain,
 Mon courage est couard, superbe est mon dessein :
 Je ne suis resolu qu'à me faire la guerre.
 Mes pensers au combat contre moy se sont mis :
 L'ay mon cœur pour suspect, mes yeux pour ennemis :
 Vne main me delace & l'autre me ren-ferme.
 L'Astre qui commandoit au point que ie fus né,
 D'aspects malencontreux estoit infortuné.
 Sa face en lieu d'un iour d'une nuit estoit pleine.
 Il renuersa sur moy les rais de son malheur,
 Du Ciel trop ennemy proceda ma douleur,
 Condemnant du berceau ma ieunesse à la peine.
 Il estoit par Destin dans le Ciel arresté,
 Qu'à vingt ans ie deuois perdre ma liberté
 Pour seruir une Dame autant belle qu'honneste,
 Charger mes yeux de pleurs, ma face de langueur :
 Qu'Amour deuoit porter en triomphe mon cœur,
 Et pendre ma ieunesse à son arc pour conqueste.
 La chose est arriuée, il n'en faut plus douter :
 Le lien de mon col ie ne scaurois oster,
 Il faut courir fortune. O belle Callirée
 Seruez-moy de Pilote & de voile & de vent :
 Autre Astre que vostre ail ie ne vay poursuiuant :
 Pource ie vous inuoque & non pas Cytherée.
 Si n'aimer rien que vous, tousiours en vous penser,
 D'un penser qui s'acheue un autre commencer,
 Ma nature changer & en prendre une neuue,
 Ne donner aux souspirs ne tréues ny seiour :
 Madame si cela se doit nommer Amour,
 Plus parfait amoureux au monde ne se treuve.
 Mon corps est plus leger que n'est l'esprit de ceux
 Qui viuent en aimant grossiers & paresseux.
 Et tout ainsi qu'on voit s'euaporer Mercure
 Au feu d'un Alchimiste, & s'enuoler en rien :

Ainsi dedans le Ciel mon corps qui n'est plus mien,
 Alembiqué d'Amour s'enuole de nature.
 le ressemble au Démon qui ne se veut charger
 D'un corps, ou s'il a corps ce n'est qu'un air léger
 Pareil à ces vapeurs subtiles & menues,
 Que le Soleil desseiche aux chauds iours de l'esté.
 Le mien du seul penser promptement emporté,
 Distilé par l'Amour se perd dedans les nues.
 Le Peintre qui premier fit d'Amour le tableau,
 Et premier le peignit plumeux comme un oiseau,
 Cognut bien sa nature en luy baillant des ailes,
 Non pour estre inconstant, léger ne vicieux,
 Mais comme nay du Ciel, pour retourner aux Cieux,
 Et monter au seiour des choses les plus belles.
 La matiere de l'homme est pesante, & ne peut
 Suiure l'esprit en hault, lors que l'esprit le veut,
 Si Amour la purgeant de sa flame estrangere,
 N'affine son mortel. Voila, Dame, pourquoy
 le cognois par raison que n'aimez tant que moy :
 Si vous aimiez autant vous seriez plus legere.
 Entre les Dieux au Ciel mon corps s'iroit affoir,
 Si vous suiuiiez mon vol quand nous ballons au soir
 Flanc à flanc, main à main, imitant l'Androgyne :
 Tous deux dançans la Volte, ainsi que les lumeaux,
 Prendrions place au seiour des Astres les plus beaux,
 Et serions dits d'Amour à iamais le beau Signe.
 Où par faute d'aimer vous demeurez à bas,
 La terre maugré moy vous attache les pas.
 Vous estes paresseuse & au Ciel ie m'en-vole.
 Mais à moitié chemin ie m'arreste, & ne veux
 Passer outre sans vous : sans y voler tous deux
 le ne voudrois me faire un citoyen du Pole.
 Las, que feroiy-ie au ciel assis entre les Dieux
 Sans plus voir les amours qui sortent de vos yeux,

Et les traits si poignans de vostre beau visage,
 Vos graces qui pourroyent un rocher esmouvoir ?
 Sans viure aupres de vous, Maistresse, & sans vous voir
 Le Ciel me sembleroit un grand desert sauvage.
 Je veux en lieu des Cieux en terre demeurer,
 Pour vous aimer, servir, priser & honorer
 Comme une chose sainte, & des Vertus l'exemple.
 Mainte mortelle Dame a iadis merité
 Autels & sacrifice, encens & deité,
 Qui n'estoit tant que vous digne d'avoir un Temple.
 Bref, ie suis resolu de ne changer d'amour :
 Le iour sera la nuit, la nuit sera le iour,
 Les estoiles sans ciel, & la mer mesurée,
 Amour sera sans arc, sans trait & sans brandon,
 Et tout sera changé plustost qu'Eurymedon
 Oublie les amours qu'il porte à Callirée.

STANCES.

De fortune Diane & l'archerot Amour
 En un mesme logis arriuerent un iour,
 L'un lassé de voler, & l'autre de la chasse :
 Descendirent leurs arcs, & pour prendre repos
 Leurs carquois pleins de traits deschargerent du dos,
 Et les mirent ensemble en une mesme place.
 Amour iusqu'à midy paresseux sommeilla,
 Diane au point du iour soigneuse s'esueilla,
 Et pour tromper Amour usa de diligence :
 Print son arc pour le sien, ses feux & son carquois,
 Puis se moquant de luy s'en alla par les bois,
 Desireuse de faire une belle vengeance.
 Je porte, disoit-elle, & l'arc & le brandon
 Maintenant pour blesser le cœur d'Eurymedon,

Qui nouuel Acteon de ses meutes tourmente
 Le repos des forests, rend les buissons deserts,
 Ensanglante les bois du meurtre de mes Cerfs,
 Et par la mort des miens ses victoires augmente.
 Je ne veux plus souffrir qu'il me vienne outrager:
 le bande l'arc qui peut d'un beau coup me venger.
 Malheureux est celuy qui sans reuanche endure!
 Hercule qui tua la Biche au pied d'airain,
 Ne m'iniuria tant, comme la ieune main
 De cest Eurymedon à mes Cerfs fait d'iniure.
 Qu'est-il finon de ceux que Nature a produit?
 Mon sang des premiers Dieux d'un long ordre se suit:
 le me pais de Nectar, luy de viande humaine:
 Sa demeure est la terre & la mienne les Cieux.
 Le mortel ne se doit accompagner aux Dieux.
 Sans travail nous viuons, son partage est la peine.
 Bref, ie me veux venger, & luy faire sentir
 De combien de souspirs s'achete un repentir,
 Et le desir d'auoir la chasse trop apprise.
 Diane ainsi disoit. Le sang qui bouillonneit,
 Noirastre de courroux, son fiel aiguillonnoit
 Ardente d'acheuer si superbe entreprise.
 Eurymedon entroit aux iours de son printemps:
 Son plaisir, son deduit, ses jeux, ses passetemps
 Estoyent par le trauail d'honorer sa ieunesse:
 Son corps estoit adroit, son esprit genereux,
 Desdaignant comme un Prince actif & vigoureux
 De rouïller au logis ses beaux ans de paresse.
 C'estoit un Meleagre au mestier de chasser,
 Il scauoit par-sur tous laisser courre & lancer,
 Bien demester d'un Cerf les ruses & la feinte,
 Le bon temps, le vieil temps, l'essuy, le rembuscher,
 Les gagnages, la nuit, le liect & le coucher,
 Et bien prendre le droict & bien faire l'enceinte.

Et comme s'il fust fils d'une Nympe des bois
 Il iugeoit un vieil Cerf à la perche, aux espois,
 A la meule, andouillers & à l'embrunisseure,
 A la grosse perleure, aux goutieres, aux cors,
 Aux dagues, aux broquars bien nourris & bien forts,
 A la belle empaumene & à la couronneure.
 Il sçauoit for-huer, & bien parler aux chiens,
 Faisoit bien la briste, & le premier des siens
 Cognoissoit bien le pied, la sole & les alleures,
 Fumées, hardouiers & frayoirs, & sçauoit
 Sans auoir veu le Cerf quelle teste il auoit
 En voyant seulement ses erres & fouteures.
 Vn iour sans y penser poussé par le Destin,
 Comme il mettoit à bout à l'egail du matin
 La ruse d'un vieil Cerf, Diane se transforme
 En l'image d'Amour, & pour mieux le blesser,
 Luy fait en lieu d'un Cerf deuant les yeux passer
 D'une Nympe des eaux le visage & la forme.
 Comme un printemps d'Auril tout son corps estoit beau,
 Se bete la conceut au milieu de son eau:
 Les voisins d'alentour l'appelloient Callirée.
 Ses mestiers n'estoyent pas de filer ne d'ourdir:
 Mais ne laissant son corps en paresse engourdir
 Suiuoit tousiours Diane, & fuyoit Cytherée.
 Au poinct qu'elle passa, Diane tout soudain
 Print l'arc & le courba roidement en la main,
 Puis blesse Eurymedon d'un traict tout plein de braise.
 Le traict siffle en la playe, & le vint eschauffer:
 Fait bouillonner le sang tout ainsi que le fer
 Qu'on plonge tout ardent en l'eau d'une fournaise.
 Lors elle s'escria, Voila mes Cerfs vengez:
 Tes jeux, Eurymedon, seront bien tost changez:
 D'une telle langueur mes ennemis ie paye.
 En lieu de chiens, de trompe, & de bocages verds,

Il faudra mendier les Muses & les vers,
Pour soulager le mal qui naîtra de ta playe.
De tels propos Diane en colere parla :
Et ce-pendant l'ulcere au fond du cœur alla,
Passa de nerf en nerf, passa de veine en veine,
Et feit par tout le corps le venin escouler :
Altera tout son sang, feit l'esprit chanceler,
N'ayant pour tout suiet autre bien que la peine.
Il changea de nature, il devint en langueur,
Comme ceux, dont la fièvre est maîtresse du cœur.
Il tiroit lentement de ses yeux une aillade :
Il changea de pensers de mœurs & d'actions :
Il portoit en l'esprit nouvelles passions,
Et ne sçauoit pourtant qui le faisoit malade.
Rien ne luy profita commander aux forests,
D'auoir mille piqueurs, mille espieux, mille rets,
Ny de mille chiens baux l'aboyante tempeste.
Amour qui n'a souci de grandeurs ny d'honneurs,
Et qui maistre commande aux plus braues seigneurs,
De ses pieds outrageux auoit soulé sa teste.
Il oublia soudain & meutes & limiers :
Souspirs dessus souspirs sortirent les premiers,
Signe de maladie : il auoit le courage
Toussours en un penser fermement arresté,
Comme fasché de voir sa douce liberté
Sur l'Auril de ses ans ainsi mise en seruage.
Il vouloit aux rochers & aux forests parler :
Mais il ne peut iamais sa langue desmesler.
Amour ne le voulut, qui son esprit affolle.
Sur l'herbe se couchant de rien ne luy souuint !
Il s'endormit de dueil, & la nuit qui suruint,
Luy desfroba le iour les pleurs & la parole.

LE BAING DE CALLIRÉE.

EVRYMEDON PARLE.

*Je voudrois ce iourd'huy par bonne destinée
 Me changer d'homme en femme, ainsi que fit Cœtée,
 Cœtée qui tournant par miracle sa peau,
 Estoit tantost pucelle, & tantost iouuenceau.
 Je verrois dans le baing la belle Callirée:
 le faux, mais ie verrois la belle Cytherée.
 Je verrois des beautez la parfaite beauté
 Sans soupçon, comme femme, en toute priuauté:
 Beauté que les amours en son baing accompaignent,
 Et mignons en sa cuue, ainsi qu'elle se baignent.*

*L'un nage dessus l'eau, l'autre se iouë au fond:
 L'un luy iette des fleurs à pleines mains au front,
 L'autre luy tient la teste, & l'autre de son aile
 L'esuente doucement, & sa mere l'appelle.
 Venus en est bien-aïse, & se sou-rit de voir
 D'une si douce erreur ses fils se decenoir.*

*L'eau, la cuue & le baing de flames elle allume,
 Et l'air tout à l'entour d'odeurs elle parfume:
 Et ialouse, voyant de ce beau corps le traict,
 S' imagine soy mesme, & conçoit son portraict.*

*Si i'auois pour iouyr de chose tant aimée,
 Pour ce iour ma nature en femme transformée,
 Je pourrois sans vergongne à son baing me trouuer,
 La voir, l'ouyr, sentir, la toucher & lauer,
 Ministre bien-heureux d'une si douce estuue.*

*Tantost ie verserois de l'eau tiede en la cuue,
 Et tantost de la froide, & d'un vase boüillant*

L'eau chaude dans la froide ensemble remeslant
 le laurois son corps, & dirois bien-heureuse
 Telle eau, qui deviendrait de la belle amoureuse,
 Et le feu amoureux, qui deviendrait plus chaud
 Par l'autre de ses yeux, qui i jamais ne defaut.
 Le feu materiel se consume en sa cendre,
 Si bois dessus du bois on cesse de resspandre,
 Dont la flame se paist. Mais celui de ses yeux
 Sans matiere est nourry, comme celui des cieux,
 Et vit en ses regards de chaleur si extrême,
 Que l'esclair qui en sort, embrase le feu mesme.

Que n'ay-ie maintenant autant de loy qu'un Dieu ?
 L'attacherois la Cuue & la Cruche au milieu
 Des astres les plus beaux, & en ferois un Signe,
 Comme l'enfant Troyen des astres le plus digne.

Tu te baignes en France, ô corps Sebetien :
 Et Pallas autrefois, honneur Athenien,
 En Argos se baigna, quand elle valeureuse
 Retiroit des combats sa main toute poudreuse,
 Et ses membres nerveux victorieux & forts
 Lavoit d'huile d'Olif, oincture de son corps :
 De masle huile d'Olif, riche fruit de la plante,
 Que la Vile conceut, qui de son nom se vante.

Et quoy ma Callirée ? apres que ton brandon
 A brulé moy qui suis ton pauvre Eurymedon,
 Apres avoir ta main en mes veines mouillée,
 Du nouuel homicide encor toute souillée,
 Tu te baignes à fin de purger ton forfait ?
 Mais tu ne peux laver le mal que tu m'as fait.

Pourquoy veux-ie à mon dam prendre la hardiesse
 De voir le corps tout nud d'une telle Deesse ?
 L'exemple d'Acteon & du ieune Thebain,
 Qui veirent & Diane & Pallas dans le bain,
 Me deuroient faire sage, & sagement m'apprendre

*Que l'œil humain ne doit sur les Dieux entreprendre.
 le veux, sans l'ignorer, ma Deesse offenser.
 Ces deux pauvres enfans veirent, sans y penser,
 Les fieres Deitez, dont la vengeance preste
 A l'un osta les yeux, à l'autre sur la teste
 Meit des cornes de Cerf : Et l'innocente erreur,
 Des Deesses ne peut adoucir la fureur.*

*O bien-heureux enfans, vos fautes furent quittes
 Pour des punitions legeres Et petites !
 La corne sur le front ne fait ny mal ne bien :
 C'est l'esprit seul qui sent, la corne ne sent rien :
 Et de perdre les yeux, la perte est profitable
 En amour, où la venë est tousiours dommageable.
 S'il est vray que l'amour se face par les yeux,
 Les yeux sont aux amans un mal pernicieux.*

*Qu'on me crëue les miens pour ne voir plus ma Dame :
 Le regard m'est un feu qui me consume l'ame,
 Dont ie ne puis guarir, Et voudrois desormais
 Comme vous, estre auëngle, Et ne la voir iamais.*

ELEGIE DE RONSARD

A EVRYMEDON.

*Prince, de qui le nom m'est venerable Et saint,
 Amour, ainsi que vous, en seruage m'estreint,
 D: penser en penser me fait nouuelle guerre :
 A la Chiorme amoureuse ainsi que vous m'enferre.
 Nous sommes compaignons bien-heureux, quand ie voy
 Celuy qui est mon maistre, esclauë comme moy.*

*Amour ie t'aime bien qui sans respect egales
Aux moindres qualitez les qualitez royales,
Et qui rens un chacun suiet à ta grandeur,
Aussi bien le seigneur comme le seruiteur.*

*Les hommes ne sont faits de matieres contraires:
Nous auons comme vous des nerfs & des arteres,
Nous auons de nature un mesme corps que vous,
Chair, muscles & tendons cartilages & poulx,
Mesme cœur, mesme sang, poumons & mesmes veines,
Et souffrons comme vous les plaisirs & les peines.*

*Vn rocher n'aime point, vn chesne ny la mer:
Mais le propre suiet des hommes c'est aimer.
Aimer, hair, douter, auoir la fantaisie
Tantost chaude d'amour, tantost de ialousie,
Vouloir viure tantost, tantost vouloir mourir,
Refuer, penser, songer, à par-soy discourir,
Se donner, s'engager, se condamner soy-mesme,
Se perdre, s'oublier, auoir la face blesme,
Ouurir tantost la bouche, & n'oser proferer,
Espérer à credit & se desesperer,
Cacher sous vn glaçon des flames allumées,
S'alembiquer l'esprit, se paistre de fumées,
Dessous vn front ioyeux auoir le cœur transi,
Auoir la larme à l'œil, s'amaigrir de souci,
Voila les fruits qu'Amour de son arbre nous donne,
Dont ny fueille ny fleur ny racine n'est bonne,
Le tige en est amer, qui corrompt nostre corps,
Amer par le dedans, amer par le dehors:
Et bref amer par tout, comme ayant son lignage
De la mer, & nourry dans vn desert sauuage.*

*On dit lors que Venus de son fils accoucha,
Que Iupiter au Ciel contre elle se facha,
Iugeant à voir l'enfant seulement à la face,
Que bien tost il perdroit toute l'humaine race.*

*Venus pour le sauuer le cacha dans les bois.
 La Renarde une fois, la Louue une autre fois,
 Et l'Ourse l'alaita, humant sa nourriture
 Des bestes, dont le laiçt est aigre de nature.
 D'un viure si amer cest enfant se repent,
 Gardant les qualitez du mesme laiçt qu'il bent.*

*Or si tost qu'il fut grand (vn Dieu ne tarde à croistre)
 Et qu'il peut empoigner l'arc de la main fenestre,
 Luy-mesme sans patron, allant par les forests,
 Se fit vn arc de Fresne, & des traiçts de Cyprés,
 Et façonna ses mains, à tirer ignorantes,
 Premier contre les Cerfs & les Biches errantes.*

*Des bois vint aux citez tirer droiçt aux humains.
 Hà, qu'il a maintenant bien certaines les mains!
 Son arc n'est plus faultier, sa fleche est aduisee,
 Qui mire droiçt au cœur sans y prendre visée:
 Son arc n'est plus de bois, ses traiçts ny son carquois,
 Il est d'or maintenant dont il blesse les Rois.*

*Celuy pour triompher d'une rare conqueste,
 A mis victorieux ses pieds sur vostre teste:
 Et quand moins vous pensiez qu'il vous peust surmonter,
 Desdaignant vos grandeurs, vous est venu donter.*

*Rien ne vous a seruy longuement vous defendre,
 Ny vostre cœur reuesche indocile à se rendre:
 Rien ne vous ont seruy Diane ny ses ars
 Qu'Amour ne vous enroulle au ranc de ses soldars,
 Et suiuant en son camp le chemin qu'il enseigne
 Ne vous face porter dauant tous son Enseigne.*

*Celuy d'un beau desir le cœur vous anima,
 En vos veines le soulfre amoureux alluma:
 Celuy vous des-voila la honte de ieunesse,
 Vous apprist ses beaux nom: d'aimer & de maistresse,
 Vous apprist à la fois à rougir & blesmir,
 Passer les iours en pleurs & les nuicts sans dormir.*

*Aussi pour recompense il vous donne une Dame,
Dont le corps si parfait sert de tesmoin que l'ame
Est parfaite & diuine, & qu'elle à dans les Cieux
Prise son origine entre les plus beaux Dieux:
L'honneur comme un Soleil son beau front enuironne,
Et toutes les Vertus luy seruent de Couronne.*

*Les astres de ses yeux, les roses de son teint,
Ses cheueux, mais des rêts, dont Amour vous estreint,
L'ynuoire de ses mains, sa bouche toute pleine
De perles, de rubis, & d'une douce haleine,
De sa beauté tout seul ne vous font desireux:
Vn homme est vn rocher s'il n'en est amoureux.*

*Vous n'estes pas marry ny ialoux qu'on regarde
Au plus haut de l'Esté le beau Soleil qui darde
Ses rayons sur chacun : il a tant de clarté,
Qu'il peut sur tout le monde esprendre sa beauté,
Sans rien perdre en donnant : & plus il continue
A departir sa flame & moins se diminue.*

*Ainsi, Prince courtois, vous n'estes enuieux,
Si voyant sa beauté i'en contente mes yeux,
l'en desrobe un rayon pour soustenir ma vie:
Car la voir seulement est toute mon enuie.*

*Les yeux de Cupidon d'un bandeau sont couuerts:
Les vostres à choisir sont prompts & bien ouuerts.
Vostre sain iugement vous a poussé d'eslire
La meilleure partie & refuser la pire.
Entre mille beautez choisir vous auez sceu
Sur toutes la plus belle, & n'estes point deceu.*

*O prudent iugement en vn ieune courage!
Ie m'asseurois tousiours voyant vostre visage
Melancolique & plein d'imagination,
Que vous seriez heureux en vostre election.*

*Ie ne suis esbahi si en vostre ieunesse
Auez esté gaigné d'une telle Princeesse,*

Quand moy qui des amours ay passé la saison,
 Qui ay morne le sang, le chef demy-grison,
 Dés long temps i'en auois toute l'ame bleffée,
 Et le traict seulement viuoit en ma pensée :
 l'estois de la seruir soigneux & curieux.
 « Aussi bien que les Rois les peuples ont des yeux.
 Ma fortune en bon-heur passe la vostre, Prince.
 Que vous sert maintenant vostre riche prouince,
 Que vous sert vostre sceptre & vostre honneur royal ?
 Cela ne peut guarir en amour vostre mal,
 Cela ne refroidit le feu qui vous allume :
 Où ie suis soulagé par le bien de ma plume,
 Qui deschargeant mon cœur de mille affections,
 Emporte dans le vent toutes mes passions.
 Elle est mon Secretaire : & sans mendier qu'elle,
 le luy dy mes secrets : ie la trouue fidelle,
 Et soulage mon mal de si douce façon,
 Que rien contre l'Amour n'est bon que la chanson.
 La Muse est mon confort qui de sa voix enchante
 (Tant son charme est puissant) l'Amour quand elle chante.
 O germe de Venus, enfant Idalien,
 Soit que tu sois des Dieux le Dieu plus ancien,
 Que le Ciel soit ton pere, & la Mer ta nourrice,
 Que tu sois citoyen d'Amathonte ou d'Eryce,
 Vien demeurer en France, & soulage l'ardeur
 De mon Prince qui vit suiet de ta grandeur.

CHANSON PAR STANCES.

Ah belle eau viue, ah fille d'un rocher,
 Qui suis tousiours pour ma peine fatale,

Ne souffre plus que ie sois un Tantale,
 Laisse ma soif en tes eaux estancher :
 Ou si tu n'as pitié de mon trespas,
 De tant pleurer il me prend une enuie,
 Qu'ainsi que toy ie veux changer ma vie
 En source d'eau pour mieux suiure tes pas.
 Eau deuenu, en ton eau ie viuray,
 Fais par mes pleurs une eternelle source :
 Et d'eau pareille & de pareille course
 Plongé dans toy tousiours ie te suiuray.
 Fils de Venus enfant ingenieux,
 Ie te supply pour allegger ma peine,
 Que tout mon corps ne soit qu'une fontaine,
 Et que mon sang ie verse par les yeux.
 Si tu ne veux, ô Nymphes, consentir
 Que pour te suiure en eau ie me transforme,
 D'un feu bruslant ie veux prendre la forme
 Pour de mon mal te faire repentir.
 Ainsi qu'Achille insolent en desirs
 Brusla le fleuve en la plaine Troyenne,
 Face le Ciel que flame ie deuienne
 Pour consommer ton eau de mes sospirs.
 Quand on ne peut par un remede egal
 Auoir santé du tourment qui nous presse,
 Desesperé de tout salut, Maistresse,
 D'un mal contraire il faut guarir son mal.

SONNET.

CALLIRÉE PARLE CONTRE LA CHASSE.

Celuy fut ennemy des Deitez puissantes,
 Et cruel viola de nature les loix,
 Qui le premier rompit le silence des bois,
 Et les Nymphes qui sont dans les arbres naissantes :

Qui premier de limiers & de meutes pressantes,
De piqueurs, de veneurs, de trompes & d'abois
Donna par les forests un passetemps aux Rois
De la course & du sang des bestes innocentes.
Je n'aime ny piqueurs ny filets ny veneurs,
Ny meutes ny forests la cause de mes peurs :
Je doute qu'Artemis quelque sanglier n'appelle
Encontre Eurymedon pour voir ses iours finis,
Que le dueil ne me face une Venus nouvelle,
Que la mort ne le face un nouvel Adonis.





SONNETS ET MADRIGALS

POVR ASTREE.

1.

*Dois-je voler emplumé d'esperance,
Ou si ie dois forcé du desespoir,
Du haut du Ciel en terre laisser choir
Mon ieune amour auorté de naissance?
Non i'aime mieux leger d'outrecuidance,
Tomber d'enhaut & fol me decevoir,
Que voler bas, deussé-je recevoir
Pour mon tombcau toute vne large France.*

*Icare fit de sa cheute nommer,
Pour trop oser, les ondes de la mer :
Et moy ie veux honorer ma contrée*

De mon sepulchre & dessus engrauer,

RONSARD VOVLANT AUX ASTRES S'ISLEVER,
FUT FOYDROYÉ PAR VNE BILLE ASTREE.

II.

Le premier iour que j'auiſay la belle
 Ainſi qu'un Aſtre eſclairer à mes yeux,
 le diſcourois en eſprit ſi les Dieux
 Au Ciel là haut eſtoient auſſi beaux qu'elle.
 De ſon regard mainte viue etincelle
 Sortoit menu comme flamme des Cieux :
 Si qu'esblouy du feu victorieux,
 le fus veincu de ſa clairté nouuelle.
 Depuis ce iour mon cœur qui s'alluma,
 D'aller au Ciel ſotttement preſuma,
 En imitant des Geans le courage.
 Ceſſe mon cœur, la force te deſaut,
 Bellerophon te deuroit faire ſage :
 Pour un mortel le voyage eſt trop haut.

III.

Belle Erigone, Icarienne race,
 Qui luis au Ciel & qui viens en la terre
 Faire à mon cœur vne ſi douce guerre,
 De ma raiſon ayant gaigné la place :
 Je ſuis veincu, que veux-tu que ie face
 Sinon prier ceſt Archer qui m'enferme,
 Que doucement mon lien il deſſerre,
 Trouuant un iour pitié deuant ta face ?
 Puis que ma nef au danger du naufrage
 Pend amoureuſe au milieu de l'orage,
 De maſt de voile aſſez mal accouſtrée,
 Vueilles du Ciel en ma faueur reluire :
 Il appartient aux Aſtres, mon Aſtrée,
 Luire ſauuer fortune & conduire.

MADRIGAL I.

*L'homme est bien sot qui aime sans cognoistre.
 l'aime & iamais ie ne vy ce que i'aime :
 D'un faux penser ie me deçoy moy-mesme,
 le suis esclau & ne cognois mon maistre.*

*L'imaginer seulement me fait estre
 Comme ie suis en une peine extreme.
 L'œil peut faillir, l'aureille fait de mesme,
 Mais nul des sens mon amour n'a fait naistre.*

*le n'ay ny veu ny ouy ny touché :
 Ce qui m'offense à mes yeux est caché :
 La playe au cœur à credit m'est venue.*

*Ou nos esprits se cognoissent aux Cieux
 Ains que d'auoir nostre terre vestue,
 Qui vont gardant la mesme affection
 Dedans les corps qu'au Ciel ils auoyent eue :*

*Ou ie suis fol : encores vaut-il mieux
 Aimer en l'air vne chose incognue
 Que n'aimer rien, imitant Ixion
 Qui pour lunon embrassoit vne nuë.*

IIII.

*Douce Françoisse, ainçois douce framboise,
 Fruict sauoureux mais à moy trop amer,
 Tousiours ton nom, hélas ! pour trop aimer,
 Vit en mon cœur quelque part que ie voise.*

Ma douce paix, mes tréues & ma noise,
 Belle qui peux mes Muses animer,
 Ton nom si franc deuroit t'accoustumer
 Mettre les cœurs en franchise Françoisse.
 Mais tu ne veux redonner liberté
 Au mien captif que tu tiens arresté
 Pris en ta chaisne estroitement serrée.
 Laisse la force : Amour le retiendra,
 Ou bien, Maistresse, autrement il faudra
 Que pour Françoisse on t'appelle ferrée.

MADRIGAL II.

Dequoy te sert mainte Agathe graüée,
 Maint beau Ruby, maint riche Diamant ?
 Ta beauté seule est ton seul ornement,
 Beauté qu'Amour en son sein a couüée.

Cache ta perle en l'Orient trouüée,
 Tes graces soyent tes bagues seulement :
 De tes ioyaux en toy parfaitement
 Est la splendeur & la force esprouüée.

Dedans tes yeux reluisent leurs beautez,
 Leurs vertus sont en toy de tous costez :
 Tu fais sur moy tes miracles, ma Dame.

Sans eux ie sens que peut ta Deité :
 Tantost glaçon & tantost vne flame,
 De ialousie & d'amour agité,
 Palle pensif sans raison & sans ame,
 Rauy transi mort & resuscité.

V.

*lamais Hector aux guerres n'estoit lâche
 Lors qu'il alloit combatre les Gregeois :
 Tousiours sa femme attachoit son harnois,
 Et sur l'armet luy plantoit son pennache.
 Il ne craignoit la Pelienne hache
 Du grand Achille, ayant deux ou trois fois
 Baisé sa femme, & tenant en ses dois
 Vne faueur de sa belle Andromache.
 Heureux cent fois toy Cheualier errant,
 Que ma Deesse alloit hier parant,
 Et qu'en armant baisoit comme ie pense.
 De sa vertu procede ton honneur :
 Que pleust à Dieu pour auoir ce bon-heur,
 Auoir changé mes plumes à ta lance.*

VI.

*Il ne falloit, Maistresse, autres tablettes
 Pour vous grauer que celles de mon cœur,
 Où de sa main Amour nostre veinqueur
 Vous a grauée & vos graces parfaites.
 Là vos vertus au vif y sont portraites,
 Et vos beautez causes de ma langueur,
 L'honnesteté la douceur la rigueur,
 Et tous les biens & maux que vous me faites.
 Là vos cheueux, vostre œil & vostre teint
 Et vostre front s'y monstre si bien peint,
 Et vostre face y est si bien enclose,
 Que tout est plein : il n'y a nul endroit
 Vuide en mon cœur : & quand Amour voudroit,
 Plus ne pourroit y grauer autre chose.*

VII.

*Au mois d'Auril quand l'an se renouvelle,
 L'Aube ne sort si belle de la mer,
 Ny hors des flots la Deesse d'aimer
 Ne vint à Cypre en sa conque si belle,
 Comme ie vy la beauté que i'appelle
 Mon Astre saint, au matin s'esueiller,
 Rire le ciel, la terre s'esmailler,
 Et les Amours voler à l'entour d'elle.
 Beauté ieunesse & les Graces qui sont
 Filles du Ciel, luy pendoyent sur le front:
 Mais ce qui plus redoubla mon seruice,
 C'est qu'elle auoit un visage sans art.
 La femme laide est belle d'artifice,
 La femme belle est belle sans du fard.*

MADRIGAL III.

*Depuis le iour que ie te vey, Maistresse,
 Tu as passé deux fois aupres de moy,
 L'une muette & d'un visage coy,
 Sans daigner voir quelle estoit ma tristesse:
 L'autre, pompeuse en habit de Deesse,
 Belle pour plaire aux delices d'un Roy,
 Tirant de l'œil tout à l'entour de toy
 Pour voir ton voile une amoureuse presse.
 Je pensois voir Europe sur la mer,
 Et tous les vents en ton voile enfermer,
 Tremblant de peur te regardant si belle,
 Que quelque Dieu ne te rauist aux Cieux,
 Et ne te fist une essence immortelle.
 Si tu m'en crois, fuy l'or ambicieux:
 Ne porte au chef une coiffure telle.
 Le simple habit, ma Dame, te sied mieux.*

VIII.

*L'Astre diuin, qui d'aimer me conuie,
 Tenoit du Ciel la plus haute maison,
 Le iour qu'Amour me mit en sa prison,
 Et que ie vy ma liberté rauie.*
*Depuis ce temps i'ay perdu toute enuie
 De me rauoir, & veux que la poison
 Qui corrompt mes sens & ma raison,
 Soit desormais maistresse de ma vie.*
*Ie veux pleurer, sanglotter & gemir,
 Passer les iours & les nuits sans dormir,
 Hair moy-mesme & de tous me distraire,
 Et deuenir vn sauuage animal.*
*Que me vaudroit de faire le contraire
 Puis que mon Astre est cause de mon mal ?*

IX.

*Le premier iour que l'heureuse auanture
 Conduit vers toy mon esprit & mes pas,
 Tu me donnas pour mon premier repas
 Mainte dragée & mainte confiture.*
*Jalousie apres de si douce pasture,
 En mauuais goust tu changeas tes appas,
 Et pour du sucre, ô cruelle, tu m'as
 Donné du fiel qui corrompt ma nature.*
Le sucre doit pour sa douceur nourrir :
*Le tien m'a fait cent mille fois mourir,
 Tant il se tourne en fascheuse amertume.*
*Ce ne fut toy, ce fut ce Dieu d'aimer
 Qui me deceut, poursuivant sa coustume
 D'entre-mesler le doux avec l'amer.*

X.

*Adieu cheueux, liens ambicieux,
 Dont l'or frizé me retint en seruice,
 Cheueux plus beaux que ceux que Berenice
 Loin de son chef enuoya dans les Cieux.
 Adieu mirouër, qui fais seul glorieux
 Son cœur trop fier d'amoureuse malice :
 Amour m'a dit qu'autre chemin i'appriſſe,
 Et pource adieu belle bouche & beaux yeux.
 Trois mois entiers d'un deſir volontaire
 Je vous ſeruy, & non comme forſaire
 Qui par contrainte eſt ſuiet d'obeir.
 Comme ie vins ie m'en reuais, maiſtreſſe :
 Et toutefois ie ne te puis hair.
 Le cœur eſt bon, mais la fureur me laiſſe.*

XI.

*Quand tu portois l'autre iour ſur ta teſte
 Vn verd Laurier, eſtoit-ce pour monſtrer
 Qu'homme ſi fort ne ſe peut rencontrer,
 Dont la victoire en tes mains ne ſoit preſte ?
 Ou pour monſtrer ton heureuſe conqueſte
 De m'auoir fait en tes liens entrer ?
 Dont ie te pri' me vouloir deſpeſtrer.
 « Peu ſert le bien que par force on acquieſte.
 Le Laurier eſt aux victoires duiſant :
 Le Roſmarin dont tu m'as fait preſent,
 Deſeſpéré m'a fait leuer le ſiege.
 C'eſtoit congé que ie pren maugré moy :
 Car de vouloir reſiſter contre toy,
 Aſtre diuin, c'eſt eſtre ſacrilege.*

XII.

Je haïssois & ma vie & mes ans,
 Triste i'estois de moy-mesme homicide,
 Mon cœur en feu, mon œil estoit humide,
 Les cieux m'estoyent obscurs & desplaisans.
 Alors qu'Amour dont les traits sont cuisans,
 Me dist, Ronsard, pour auoir un bon guide
 De l'Astre saint qui maistre te preside,
 Peins le portrait au milieu de tes gans.
 Sans contredit à mon Dieu i'obey.
 J'ay bien cogneu qu'il ne m'auoit trahy :
 Car dès le iour que ie fey la peinture,
 Heureux ie vey prosperer mes desseins.
 Comment n'auroy-ie une bonne auenture,
 Quand i'ay tousiours mon Astre entre les mains ?

XIII.

Est-ce le bien que tu me rens, d'auoir
 Prins deffous moy ta docte nourriture,
 Ingrat disciple & d'estrange nature ?
 Pour mon loyer me viens-tu deceuoir ?
 Tu me deuois garder à ton pouuoir
 De n'aualler l'amoureuse pasture,
 Et tu m'as fait sous douce couuerture
 Dedans le cœur la poison receuoir.
 Tu me parlas le premier de ma Dame :
 Tu mis premier le soulfre dans ma flame,
 Et le premier en prison tu me mis.
 Je suis veincu, que veux-tu que ie face,
 Puis que celuy qui doit garder la place,
 Du premier coup la rend aux ennemis ?

XIIII.

A mon retour (hé, ie m'en desespere)
Tu m'as receu d'un baiser tout glacé,
Froid, sans faueur, baiser d'un trespasé
Tel que Diane en donnoit à son frere,
Tel qu'une fille en donne à sa grand'mere,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny sauoureux ny moiteux ny pressé:
Et quoy, ma léure est-elle si amere?
Hà, tu deurois imiter les pigeons
Qui bec en bec de baisers doux & longs
Se font l'amour sur le haut d'une souche.
Je te suppli', maistresse desormais
Ou baise moy la faueur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baise iamais.

XV.

Pour retenir un amant en seruage
Il faut aimer & non dissimuler,
De mesme flame amoureuse bruster,
Et que le cœur soit pareil au langage :
Toujours un ris, toujours un bon visage,
Toujours s'escrire & s'entre-consoler :
Ou qui ne peut escrire ny parler,
A tout le moins s'entre-voir par message.
Il faut auoir de l'amy le portraict,
Cent fois le iour en rebaiser le traict :
Que d'un plaisir deux ames soyent guidées.
Deux corps en un reioincts en leur moitié.
Voila les poincts qui gardent l'amitié,
Et non pas vous qui n'aimez qu'en idées.

XVI.

*Si mon grand Roy n'eust vaincu mainte armée,
 Son nom n'iroit comme il fait dans les Cieux :
 Ses ennemis l'ont faiçt victorieux
 Et des veincus il prend sa renommée.
 Si de plusieurs ie te voy bien-aimée,
 C'est mon trophée & n'en suis enuieux :
 D'un tel honneur ie deuiens glorieux,
 Ayant choisi chose tant estimée.
 Ma ialousie est ma gloire de voir
 Mesmes Amour soumis à ton pouuoir.
 Mais s'il aduient que de luy ie me vange,
 Vous honorant d'un seruice constant,
 Iamais mon Roy par trois fois combatant
 N'eut tant d'honneur que i'auray de louange.*

ELEGIE DV PRINTEMPS.

A LA SŒVR D'ASTREE.

*Printemps fils du Soleil que la terre arroufée
 De la fertile humeur d'une douce rousée,
 Au milieu des œillets & des roses conceut,
 Quand Flore entre ses bras nourrice vous recent,
 Naïsez, croissez Printemps, laissez vous apparoiſtre :
 En voyant Isabeau vous pourrez vous cognoiſtre.
 Elle est vostre mirouër, & deux lis assemblez
 Ne se ressembtent tant que vous entre-semblez :*

Tous les deux n'estes qu'un, c'est une mesme chose.
 La Rose que voicy ressemble à ceste Rose,
 Le Diamant à l'autre, & la fleur à la fleur :
 Le Printemps est le frere, Isabeau est la sœur.

On dit que le Printemps pompeux de sa richesse,
 Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa ieunesse,
 Logé comme un grand Prince en ses vertes maisons,
 Se vantoit le plus beau de toutes les saisons.
 Et se glorifiant le contoit à Zephyre.
 Le Ciel en fut marry, qui soudain le vint dire
 A la mere Nature. Elle pour r'abaisser
 L'orgueil de cest enfant va par tout r'amasser
 Les biens qu'elle espargnoit de mainte & mainte année.

Quand elle eut son espargne en son moule ordonnée,
 La fist fondre : & versant ce qu'elle auoit de beau,
 Miracle nous fist naistre une belle Isabeau,
 Belle Isabeau de nom, mais plus belle de face,
 De corps belle & d'esprit, des trois Graces la grace.
 Le Printemps estonné qui si belle la voit,
 De vergongne la fiéure en son cœur il auoit :
 Tout le sang luy bouillonne au plus creux de ses veines :
 Il fist de ses deux yeux saillir mille fontaines,
 Souspirs dessus souspirs comme feu luy sortoyent,
 Ses muscles & ses nerfs en son corps luy batoyent,
 Il deuint en iaunisse, & d'une obscure nuë
 La face se voila pour n'estre plus cognuë.

Et quoy? disoit ce Dieu, de honte furieux,
 Ayant la honte au front & les larmes aux yeux,
 le ne sers plus de rien, & ma beauté premiere
 D'autre beauté veincue a perdu sa lumiere :
 Vne autre tient ma place, & ses yeux en tout temps
 Font aux hommes sans moy tous les iours un Printemps :
 Et mesme le Soleil plus longuement retarde
 Ses cheuaux sur la terre, à fin qu'il la regarde :

Il ne veut qu'à grand peine entrer dedans la mer,
 Et se faisant plus beau fait semblant de l'aimer.
 Elle m'a desrobé mes graces les plus belles,
 Mes œillets & mes lis & mes roses nouuelles,
 Ma ieunesse mon teint mon fard ma nouueauté,
 Et diriez en voyant vne telle beauté,
 Que tout son corps ressemble vne belle prairie
 De cent mille couleurs au mois d'Auril fleurie.
 Bref, elle est toute belle, & rien ie n'apperçoy
 Qui la puisse egaler, seule semblable à soy.
 Le beau trait de son œil seulement ne me touche,
 le n'aime seulement ses cheueux & sa bouche,
 Sa main qui peut d'un coup & blesser & guarir :
 Sur toutes ses beautez son sein me fait mourir.
 Cent fois rauy ie pense, & si ne sçaurois dire
 De quelle veine fut emprunté le porphire,
 Et le marbre poli dont Amour l'a basti,
 Ny de quels beaux iardins cest œillet est sorti,
 Qui donna la couleur à sa ieune mammelle,
 Dont le bouton ressemble vne fraize nouuelle,
 Verdelet, pommelé, des Graces le seiour.
 Venus & ses enfans volent tout à l'entour,
 La douce mignardise & les douces blandices,
 Et tout cela qu'Amour inuenta de delices.
 le m'en vay furieux sans raison ny conseil,
 le ne sçaurois souffrir au monde mon pareil.

Ainsi disoit ce Dieu tout remply de vergongne.
 Voila pourquoy de nous si long temps il s'eslongne
 Craignant vostre beauté dont il est surpassé :
 Ayant quitté la place à l'hyuer tout glacé,
 Il n'ose retourner. Retourne ie te prie,
 Printemps pere des fleurs : il faut qu'on te marie
 A la belle Ysabeau : car vous apparier
 C'est aux mesmes beautez les beautez marier,

*Les fleurs avec les fleurs : de si belle alliance
Naistra de siecle en siecle un Printemps en la France.
Pour douaire certain tous deux vous promettez
De vous entre-donner vos fleurs & vos beautez
A fin que vos beaux ans en despit de vieillesse,
Ainsi qu'un renouveau soyent tousiours en ieunesse.*





LE PREMIER LIVRE

DES SONNETS POVR HELENE.

1.

*Ce premier iour de May, Helene, ie vous iure
Par Castor par Pollux, vos deus freres iumeaux,
Par la vigne enlassée à l'entour des ormeaux,
Par les prez par les bois herissez de verdure,
Par le nouveau Printemps fils aîné de Nature,
Par le cristal qui roule au giron des ruisseaux,
Par tous les rossignols, miracle des oiseaux,
Que seule vous ferez ma dernière aventure.
Vous seule me plaisez, i'ay par election
Et non à la volée aimé vostre ieunesse :
Aussi ie prens en gré toute ma passion,
Ie suis de ma fortune autheur, ie le confesse :
La vertu m'a conduit en telle affection.
Si la vertu me trompe adieu belle Maistresse.*

11.

Quand à longs traits ie boy l'amoureuse etincelle
 Qui sort de tes beaux yeux les miens sont esbloüis :
 D'esprit ny de raison troublé ie ne ioüis,
 Et comme yure d'amour tout le corps me chancelle.
 Le cœur me bat au sein, ma chaleur naturelle
 Se refroidit de peur : mes Sens esuanouis
 Se perdent tout en l'air, tant tu te resjouis
 D'acquérir par ma mort le surnom de cruelle.
 Tes regards foudroyans me percent de leurs rais
 La peau le corps le cœur, comme pointes de traits
 Que ie sens dedans l'ame : Et quand ie me veux plaindre,
 Ou demander mercy du mal que ie reçois,
 Si bien ta cruauté me reserre la vois
 Que ie n'ose parler tant tes yeux me font craindre.

111.

Ma douce Helene, non, mais bien ma douce haleine,
 Qui froide rafraischis la chaleur de mon cœur,
 le prens de ta vertu cognoissance Et vigueur,
 Et ton ail comme il veut à son plaisir me meine.
 Heureux celui qui souffre une amoureuse peine
 Pour un nom si fatal : heureuse la douleur,
 Bien-heureux le torment, qui vient pour la valeur
 Des yeux, non pas des yeux, mais de l'astre d'Helene.
 Nom, malheur des Troyens, suiet de mon souci,
 Ma sage Penelope Et mon Helene aussi,
 Qui d'un soin amoureux tout le cœur m'envelope :
 Nom, qui m'a iusqu'au ciel de la terre enleué,
 Qui eust iamais pensé que i'eusse retrouvé
 En une mesme Helene une autre Penelope ?

IIII.

Tout ce qui est de saint, d'honneur & de vertu,
 Tout le bien qu'aux mortels la Nature peut faire,
 Tout ce que l'artifice icy peut contrefaire,
 Ma maistresse en naissant dans l'esprit l'auoit eu.
 Du iuste & de l'honneste à l'enuy debatu
 Aux escoles des Grecs : de ce qui peut attirer
 A l'amour du vray bien, à fuir le contraire,
 Ainsi que d'un habit son corps fut reuestu.
 Tousiours la chasteté des beautés ennemie
 (Comme l'or fait la Perle) honore son Printemps,
 Vne vertu nayue, une peur d'infamie,
 Vn œil qui fait les Dieux & les hommes contents :
 La voyant si parfaite, il fault que ie m'escrie,
 Bien-heureux qui l'adore, & qui vit de son temps !

V.

Helene sceut charmer avecque son Nepenthe
 Les pleurs de Telemaque. Helene, ie voudroy
 Que tu peusses charmer les maux que ie reçoys
 Depuis deux ans passez, sans que ie m'en repente.
 Naïsse de nos amours une nouvelle plante,
 Qui retienne noz noms pour éternelle foy,
 Qu'obligé ie me suis de seruitude à toy,
 Et qu'à nostre contract la terre soit présente.
 O terre, de nos os en ton sein chaleureux
 Naïsse une herbe au Printemps propice aux amoureux,
 Qui sur nos tombeaux croisse en un lieu solitaire.
 O desir fantastiq, duquel ie me deçoys,
 Mon souhait n'aduiendra, puis qu'en viuant ie voy
 Que mon amour me trompe, & qu'il n'a point de frere.

VI.

Dedans les flots d'Amour ie n'ay point de support,
 le ne voy point de Phare, & si ie ne desire
 (O desir trop hardy!) sinon que ma Navire
 Apres tant de perils puisse gagner le port.
 Las! deuant que payer mes vœux dessus le bort,
 Naufrage ie mourray : car ie ne voy reluire
 Qu'une flame sur moy, qu'une Helene qui tire
 Entre mille rochers ma Navire à la mort.
 le suis seul me noyant de ma vie homicide,
 Choississant un enfant un aueugle pour guide,
 Dont il me faut de honte & pleurer & rougir.
 le ne sçay si mes sens, ou si ma raison tasche
 De conduire ma nef : mais ie sçay qu'il me fasche
 De voir un si beau port & n'y pouuoir surgir.

CHANSON.

Quand ie deuise assis aupres de vous,
 Tout le cœur me tressaut :
 le tremble tout de nerfs & de genous,
 Et le pouls me defaut.
 le n'ay ny sang ny esprit ny haleine,
 Qui ne se trouble en voyant mon Helene,
 Ma chere & douce peine.
 le deuien fol, ie pers toute raison :
 Cognoistre ie ne puis
 Si ie suis libre, ou mort, ou en prison :
 Plus en moy ie ne suis.
 En vous voyant, mon œil perd cognoissance :
 Le vostre altere & change mon essence,
 Tant il a de puissance.

Vostre beauté me fait en mesme temps
 Souffrir cent passions :
 Et toutesfois tous mes sens sont contens,
 Diuers d'affections.
 L'œil vous regarde, Et d'autre part l'oreille
 Oyt vostre voix, qui n'a point de pareille,
 Du monde la merueille.
 Voila comment vous m'avez enchanté,
 Heureux de mon malheur :
 De mon travail ie me sens contenté,
 Tant i'aime ma douleur :
 Et veux tousiours que le soucy me tienne,
 Et que de vous tousiours il me souuienne,
 Vous donnant l'ame mienne.
 Donc ne cherchez de parler au Deuin,
 Qui sçavez tout charmer :
 Vous seule auriez un esprit tout diuin,
 Si vous pouuiez aimer.
 Que pleust à Dieu, ma moitié bien-aimée,
 Qu'Amour vous eust d'une fleche enflammée
 Autant que moy charmée.
 En se iouant il m'a de part en part
 Le cœur outrepercé :
 A vous s'amie il n'a monstré le dard
 Duquel il m'a blessé.
 De telle mort heureux ie me confesse,
 Et ne veux point que la playe me laisse
 Pour vous, belle Maistresse.
 Dessus ma tombe engrauez mon soucy
 En memorable escrit :
 D'un Vandomois le corps repose icy,
 Sous les Myrtes l'esprit.
 Comme Pâris là bas faut que ie voise,
 Non pour l'amour d'une Helene Gregeoise,
 Mais d'une Saintongeoise.

VII.

Amour abandonnant les vergers de Cytheres,
 D'Amathonte & d'Eryce, en la France passa :
 Et me monstrant son arc, comme Dieu, me tança,
 Que i'oublois, ingrat, ses loix & ses mysteres.
 Il me frappa trois fois de ses ailes legeres :
 Vn traict le plus aigu dans les yeux m'eslança.
 La playe vint au cœur, qui chaude me laissa
 Vne ardeur de chanter les honneurs de Surgeres.
 Chante (me dist Amour) sa grace & sa beauté,
 Sa bouche ses beaux yeux sa douceur sa bonté :
 le la garde pour toy le suiet de ta plume.
 Vn suiet si diuin ma Muse ne poursuit.
 le te feray l'esprit meilleur que de coustume :
 « L'homme ne peut faillir, quand un Dieu le conduit.

VIII.

Tu ne dois en ton cœur superbe deuenir,
 Ny brauer mon malheur, accident de fortune :
 La misere amoureuse à chacun est commune :
 Tel eschappe souuent qu'on pense bien tenir.
 Tousiours de Nemesis il te faut souuenir,
 Qui fait nostre auanture ore blanche ore brune.
 Aux superbes Tyrans appartient la rancune :
 Comme ton serf conquis tu me dois maintenir.
 Les Guerres & l'Amour se semblent d'une chose :
 Le veinqueur bien souuent du veincu est batu,
 Qui parauant fuyoit de honte à bouche close.
 L'amant desesperé souuent reprend vertu :
 Pource un nouveau trophée à mon mal ie propose,
 D'auoir contre tes yeux si long temps combatu.

IX.

L'autre iour que i'estois sur le haut d'un degré,
 Passant tu m'advisas, & me tournant la venè,
 Tu m'esblonis les yeux, tant i'auois l'ame esmenè
 De me voir en sursaut de tes yeux rencontré.
 Ton regard dans le cœur, dans le sang m'est entré
 Comme un esclat de foudre alors qu'il fend la nue :
 L'euz de froid & de chaud la fièvre continue,
 D'un si poignant regard mortellement outré.
 Lors si ta belle main passant ne m'enst fait signe,
 Main blanche, qui se vante estre fille d'un Cygne,
 Je fusse mort, Helene, aux rayons de tes yeux :
 Mais ton signe retint l'ame presque ravie,
 Ton œil se contenta d'estre victorieux,
 Ta main se resjouyt de me donner la vie.

X.

Ce siecle où tu nasquis ne te cognoist Helene :
 S'il sçauoit tes vertus, tu aurois en la main
 Un sceptre à commander dessus le genre humain,
 Et de ta majesté la terre seroit pleine.
 Mais luy tout embourbé d'avarice vilaine,
 Qui met comme ignorant les vertus à desdain,
 Ne te cognut iamais : ie te cognu soudain
 A ta voix, qui n'estoit d'une personne humaine.
 Ton esprit en parlant à moy se descourrit,
 Et ce-pendant Amour l'entendement m'ouurit
 Pour te faire à mes yeux un miracle apparroistre.
 Je tiens (ie le sens bien) de la diuinité,
 Puisque seul i'ay cogneu que peut ta Deité,
 Et qu'un autre auant moy ne l'auoit peu cognoistre.

XI.

*Le Soleil l'autre iour se mit entre nous deux,
 Ardent de regarder tes yeux par la verriere :
 Mais luy, comme esblouy de ta viue lumiere,
 Ne pouuant la souffrir, s'en-alla tout honteux.
 Je te regarday ferme, & deuins glorieux
 D'auoir veincu ce Dieu qui se tournoit arriere,
 Quand regardant vers moy tu me dis, ma guerriere,
 Ce Soleil est fascheux, ie t'aime beaucoup mieux.
 Vne ioye en mon cœur incroyable s'en-volle
 Pour ma victoire acquise, & pour telle parolle :
 Mais longuement cest aise en moy ne trouua lieu.
 Arriuant un mortel de plus fresche ieunesse
 (Sans esgard que i'auois triomphé d'un grand Dieu)
 Tu me laissas tqut seul pour luy faire caresse.*

XII.

*Deux Venus en Auril (puissante Deité)
 Nasquirent, l'une en Cypre, & l'autre en la Saintonge :
 La Venus Cyprienne est des Grecs la mensonge,
 La chaste Saintongeoise est vne verité.
 L'Auril se resiouist de telle nouueauté,
 Et moy qui iour ny nuit d'autre Dame ne songe,
 Qui le fil amoureux de mon destin allonge
 Ou l'accourcist, ainsy qu'il plaist à sa beauté,
 Je me sens bien-heureux d'estre nay de son âge.
 Si tost que ie la vy, ie fus mis en seruage
 De ses yeux, que i'estime un suiet plus qu'humain,
 Ma Raison sans combatre abandonna la place,
 Et mon cœur se vit pris comme un poisson à l'hain :
 Si i'ay failly, ma faute est bien digne de grace.*

XIII.

Soit que ie sois haï de toy, ma Pafithee,
 Soit que i'en sois aimé, ie veux suiure mon cours :
 l'ay ioué comme aux dets mon cœur & mes amours :
 Arrive bien ou mal, la chance en est ietee.
 Si mon ame & de glace & de feu tormentee
 Peut deviner son mal, ie voy que sans secours,
 Passionné d'amour, ie doy finir mes iours,
 Et que devant mon soir se clorra ma nuitée.
 Je suis du camp d'Amour pratique Chevalier :
 Pour auoir trop souffert, le mal m'est familier :
 Comme un habillement i'ay vestu le martire.
 Donques ie te desfie, & toute ta rigueur :
 Tu m'as desia tué, tu ne sçauois m'occire
 Pour la seconde fois : car ie n'ay plus de cœur.

XIIII.

Trois ans sont ja passéz que ton œil me tient pris,
 Et si ne suis marry de me voir en seruage :
 Seulement ie me deuls des ailes de mon âge,
 Qui me laissent le chef semé de cheueux gris.
 Si tu me vois ou palle, ou de fièvre surpris,
 Quelquefois solitaire, ou triste de visage,
 Tu deurois d'un regard soulager mon dommage :
 L'Aurore ne met point son Tithon à mespris.
 Si tu es de mon mal seule cause premiere,
 Il faut que de mon mal tu sentes les effets :
 C'est une sympathie aux hommes coustumiere.
 Je suis (i'en iure Amour) tout tel que tu me fais :
 Tu es mon cœur mon sang ma vie & ma lumiere :
 Seule ie te choisi, seule aussi tu me plais.

XV.

De vos yeux tout-dinins, dont un Dieu se paistroit,
 (Si un Dieu se païssoit de quelque chose en terre)
 le me païssois hier, & Amour qui m'enferme,
 Ce-pendant sur mon cœur ses fleches racoustroit.
 Mon œil dedans le vostre esbahi rencontroit
 Cent beautez, qui me font une si longue guerre,
 Et la mesme vertu, qui toute se reserre
 En vous, d'aller au Ciel le chemin me monstroît.
 Je n'auois ny esprit ny penser ny oreille,
 Qui ne fussent ravis de crainte & de merueille,
 Tant d'aise transportez mes Sens estoient contens.
 l'estois Dieu, si mon œil vous eust veu davantage :
 Mais le soir qui surnint, cacha vostre visage,
 laloux que les mortels le veissent si long temps.

XVI.

Te regardant assise aupres de ta cousine
 Belle comme une Aurore, & toy comme un Soleil,
 le pensay voir deux fleurs d'un mesme teint pareil,
 Croissantes en beauté l'une à l'autre voisine.
 La chaste sainte belle & unique Angeline,
 Viste comme un esclai sur moy ietta son ail :
 Toy comme paresseuse & pleine de sommeil,
 D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.
 Tu t'entretenois seule au visage abaissé,
 Pensive toute à toy, n'aimant rien que toy-mesme,
 Desdaignant un chacun d'un sourcil ramassé,
 Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
 l'eu peur de ton silence, & m'en allay tout blesme,
 Craignant que mon salut n'eust ton œil offensé.

XVII.

De toy ma belle Grecque, ainçois belle Espagnole,
 Qui tires tes ayeuls du sang Iberien,
 Je suis tant seruiteur que ie ne voy plus rien
 Qui me plaise, sinon tes yeux & ta parole.
 Comme un mirouer ardent, ton visage m'affole
 Me perçant de ses raiz, & tant ie sens de bien
 En t'oyant deuifer, que ie ne suis plus mien,
 Et mon ame fuitine à la tienne s'en-vole.
 Puis contemplant ton œil du mien victorieux,
 Je voy tant de uertus, que ie n'en sçay le conte,
 Esparses sur ton front comme estoiles aux Cieux.
 Je voudrois estre Argus : mais ie rougis de honte
 Pour voir tant de beautez que ie n'ay que deux yeux,
 Et que tousiours le fort le plus foible surmonte.

XVIII.

Cruelle, il suffisoit de m'auoir pouldroyé,
 Outragé terrassé sans m'oster l'esperance,
 Tousiours du malheureux l'esper est l'assurance :
 L'amant sans esperance est du tout fouldroyé.
 L'esper va soulageant l'homme demy-noyé :
 L'esper au prisonnier annonce deliurance :
 Le pauvre par l'esper allege sa souffrance :
 A l'homme vn plus beau don les Dieux n'ont octroyé.
 Ny d'yeux ny de semblant vous ne m'estes cruelle :
 Mais par l'art cauteleux d'une voix qui me gelle,
 Vous m'ostez l'esperance, & desrobez mon iour.
 O belle cruauté, des beautez la premiere,
 Qu'est-ce parler d'amour sans point faire l'amour,
 Sinon voir le Soleil sans aimer sa lumiere ?

XIX.

Tant de fois s'appointer, tant de fois se fascher,
 Tant de fois rompre ensemble & puis se renouer,
 Tantost blasmer Amour & tantost le louer,
 Tant de fois se fuir, tant de fois se chercher,
 Tant de fois se monstrier, tant de fois se cacher,
 Tantost se mettre au ioug, tantost le secouer,
 Aduouer sa promesse & la desaduouer,
 Sont signes que l'Amour de pres nous vient toucher.
 L'inconstance amoureuse est marque d'amitié.
 Si donc tout à la fois auoir haine & pitié,
 lurer, se parier, sermens faicts & desfaicts,
 Esperer sans espoir, confort sans reconfort,
 Sont vrais signes d'amour, nous entr'aimons bien fort :
 Car nous auons tousiours ou la guerre, ou la paix.

XX.

Quoy? me donner congé de seruir toute femme,
 Et mon ardeur esteindre au premier corps venu,
 Ainsi qu'un vagabond sans estre retenu,
 Abandonner la bride au vouloir de ma flame :
 Non, ce n'est pas aimer. L'Archer ne vous entame
 Qu'un peu le haut du cœur d'un trait foible & menu.
 Si d'un coup bien profond il vous estoit cognu,
 Ce ne seroit que soulfre & braise de vostre ame.
 En soupçon de vostre ombre en tous lieux vous seriez :
 A toute heure en tous temps ialouse me suiuriez,
 D'ardeur & de fureur & de crainte allumee.
 Amour au petit pas non au gallop vous court,
 Et vostre amitié n'est qu'une flame de Court,
 Où peu de feu se trouue & beaucoup de fume.

XXI.

*Le t'auois despitée, & ja trois mois passez
 Se perdoient, Temps ingrat, que ie ne t'auois veüe,
 Quand destournant sur moy les esclairs de ta veüe,
 Le senty la vertu de tes yeux offensez.*
*Puis tout aussi soudain que les feux esclancez,
 Qui par le ciel obscur s'esclattent de la nue,
 Rasserenant l'ardeur de ta cholere esmeue,
 Sou-riant tu rendis mes pechez effacez.*
*l'estois sot d'appaiser par souspirs & par larmes
 Ton cœur qui me fait viure au milieu des alarmes
 D'Amour, & que six ans n'ont peu iamais ployer.*
Dieu peult auecq raison mettre son œuvre en poudre :
Mais ie ne suis ton œuvre, ou sujet de ta foudre.
« Qui sert bien, sans parler demande son loyer.»

XXII.

*Puis qu'elle est tout hyuer, toute la mesme glace,
 Toute neige, & son cœur tout armé de glaçons,
 Qui ne m'aime sinon pour auoir mes chansons,
 Pourquoi suis-ie si fol que ie ne m'en delace?*
*Dequoy me sert son nom, sa grandeur & sa race,
 Que d'honneste seruage & de belles prisons?*
*Maistresse, ie n'ay pas les cheueux si grisons,
 Qu'une autre de bon cœur ne prenne vostre place.*
Amour, qui est enfant, ne cele verité.
*Vous n'estes si superbe, ou si riche en beauté,
 Qu'il faille desdaigner vn bon cœur qui vous aime.*
R'entrer en mon Auril desormais ie ne puis :
*Aimez moy s'il vous plaist, grison comme ie suis,
 Et ie vous aimeray quand vous serez de mesme.*

XXIII.

*Estant pres de ta face, où l'honneur se repose,
 Tout rauy ie humois & tirois à longs traits
 De ton estomac saint & un millier de secrets,
 Par qui le ciel en moy ses mysteres expose.
 l'appris en tes vertus n'auoir la bouche close,
 l'appris tous les secrets des Latins & des Grecs:
 Tu me fis vn Oracle, & m'esueillant apres
 le deuins un Démon sçauant en toute chose.
 l'appris que c'est Amour, du Ciel le fils aîné.
 O bon Endymion, ie ne suis estonné
 Si dormant pres la Lune en son sommeil extrême
 La Lune te fist Dieu ! Tu es un froid amy.
 Si t'auois pres ma Dame un quart d'heure dormy,
 le ferois, non pas Dieu : ie ferois les Dieux mesme.*

XXIII.

*le liay d'un filet de soye cramoisie
 Vostre bras l'autre iour, parlant avecques vous :
 Mais le bras seulement fut captif de mes nouds,
 Sans vous pouuoir lier ny cœur ny fantaisie.
 Beauté, que pour maistresse vniue i'ay choisie,
 Le sort est inegal : vous triomphez de nous.
 Vous me tenez esclau esprit bras & genous,
 Et Amour ne vous tient ny prinse ny saisie.
 le veux parler, Maistresse, à quelque vieil sorcier,
 Afin qu'il puisse au mien vostre vouloir lier,
 Et qu'une mesme playe à nos cœurs soit semblable.
 le faux : l'amour qu'on charme est de peu de sejour.
 Estre beau ieune riche eloquent agreable,
 Non les vers enchantez, sont les forciers d'Amour.*

XXV.

*D'un profond pensément i'auois si fort troublee
 L'imagination qui toute en vous estoit,
 Que mon ame à tous coups de mes léures sortoit,
 Pour estre en me laissant à la vostre assemblee.
 I'ay cent fois la fuitiue au logis r'appellee,
 Qu'Amour me desbauchoit : ores elle escoutoit,
 Et ores sans m'ouyr le frein elle emportoit,
 Comme vn ieune Poulain qui court à la vollee.
 La tançant ie disois, Tu te vas deceuant,
 Si elle nous aimoit, nous aurions plus souuent
 Ou chiffres ou message ou lettre accoustumee.
 Elle a de nos chansons & non de nous souci.
 Mon ame sois plus fine : il nous faut tout ainsi
 Qu'elle nous paist de vent, la paistre de fume.*

XXVI.

*Je fuy les pas frayez du meschant populaire,
 Et les villes où sont les peuples amassez :
 Les rochers, les forests desia sçauent assez
 Quelle trampe a ma vie estrange & solitaire.
 Si ne suis-je si seul, qu'Amour mon secretaire
 N'accompagne mes pieds debiles & cassez :
 Qu'il ne conte mes maux & presens & passez
 A ceste voix sans corps, qui rien ne sçauroit taire.
 Souuent plein de discours, pour flatter mon esmoy,
 Je m'arreste, & ie dy, Se pourroit-il bien faire
 Qu'elle pensast, parlaist, ou se souuint de moy ?
 Qu'à sa pitié mon mal commençast à desplaire ?
 Encor que ie me trompe, abusé du contraire
 Pour me faire plaisir, Helene, ie le croy.*

XXVII.

*Chef, escole des arts, le seiour de science,
 Où vit un intellect qui foy du Ciel nous fait,
 Vne heureuse memoire, un iugement parfait,
 D'où Pallas reprendroit sa seconde naissance.*
*Chef, le logis d'honneur, de vertu, de prudence,
 Ennemy capital du vice contrefait :*
*Chef, petit Vniuers, qui montres par effet
 Que tu as du grand Tout parfaite cognoissance :*
*Et toy diuin esprit qui du Ciel és venu,
 En son chef comme au Ciel saintement retenu
 Simple rond & parfait, comme icy nous ne sommes
 Où tout est embrouillé, sans ordre ny sans loy :*
Puisque tu es diuin, ayes pitié de moy :
Il appartient aux Dieux d'auoir pitié des hommes.

XXVIII.

*Si i'estois seulement en vostre bonne grace
 Par l'erre d'un baiser doucement amoureux,
 Mon cœur au departir ne seroit langoureux,
 En espoir d'eschauffer quelque iour vostre glace.*
*Si i'auois le portrait de vostre belle face,
 Las ! ie demande trop ! ou bien de vos cheueux,
 Content de mon malheur ie serois bien heureux,
 Et ne voudrois changer aux celestes de place.*
*Mais ie n'ay rien de vous que ie puisse emporter,
 Qui soit cher à mes yeux pour me reconforter,
 Ne qui me touche au cœur d'une douce memoire.*
*Vous dites que l'Amour entretient ses accords
 Par l'esprit seulement, ie ne sçauois le croire :*
Car l'esprit ne sent rien que par l'ayde du corps.

XXIX.

*De vos yeus, le mirouer du Ciel & de Nature,
La retraite d'Amour, la forge de ses dards,
D'où coule une douceur, que versent vos regards
Au cœur, quand un rayon y survient d'aventure,
Le tire pour ma vie une douce pasture,
Une ioye, un plaisir, que les plus grands Césars
Au milieu du triomphe, entre un camp de souldars,
Ne sentirent iamais : mais courte elle me dure.
Le la sens distiller goutte à goutte en mon cœur,
Pure sainte parfaicte angelique liqueur,
Qui m'eschaufe le sang d'une chaleur extrême.
Mon ame la reçoit avecque tel plaisir,
Que tout esuanouy ie n'ay pas le loisir
Ny de goustier mon bien, ny penser à moymesme.*

XXX.

*L'arbre qui met à croistre a la plante asseuree :
Celuy qui croist bien tost, ne dure pas long temps,
Il n'endure des vents les soufflets inconstans :
Ainsi l'amour tardiue est de longue duree.
Ma foy du premier iour ne vous fut pas donnee :
L'Amour & la Raison, comme deux combatans,
Se sont escarmouchez l'espace de quatre ans :
A la fin i'ay perdu, veincu par destinee.
Il estoit destiné par sentence des cieux,
Que ie deuois servir, mais adorer vos yeux :
I'ay, comme les Geans, au ciel fait resistance.
Aussi ie suis comme eux maintenant foudroyé,
Pour resister au bien qu'ils m'auoient otroyé
Le meurs, & si ma mort m'est trop de recompense.*

XXXI.

Ostez vostre beauté, ostez vostre ieunesse,
 Ostez ces rares dons que vous tenez des ciens,
 Ostez ce docte esprit, ostez moy ces beaux yeus,
 Cet aller, ce parler digne d'une Deesse :
 Je ne vous seray plus d'une importune presse
 Fâcheux comme ie suis : vos dons si precieux
 Me font en les voyant deuenir furieux,
 Et par le desespoir l'ame prend hardiesse.
 Pource si quelquefois ie vous touche la main,
 Par courroux vostre teint n'en doit deuenir bleime :
 Je suis fol, ma raison n'obeyt plus au frein,
 Tant ie suis agité d'une fureur extrême.
 Ne prenez, s'il vous plaist, mon offense à desdain,
 Mais douce pardonnez mes fautes à vous-mesme.

XXXII.

De vostre belle viue angelique lumiere,
 Le beau logis d'Amour de douceur de rigueur,
 S'eslance un doux regard, qui me naurant le cœur
 Desrobe loin de moy mon ame prisonniere.
 Je ne sçay ny moyen remede ny maniere
 De sortir de vos rets, où ie vis en langueur :
 Et si l'extreme ennuy traine plus en longueur,
 Vous aurés de mon corps la despouille derniere.
 Yeux qui m'avez blessé, yeux mon mal & mon bien,
 Guarissez vostre playe : Achille le peut bien.
 Vous estes tout-diains, il n'estoit que pur homme.
 Voyez, parlant à vous, comme le cœur me faut !
 Helas ! ie ne me deuls du mal qui me consomme :
 Le mal dont ie me deuls c'est qu'il ne vous en chaut.

XXXIII.

Nous promenant tous seuls, vous me distes, Maistresse,
 Qu'un chant vous desplaisoit, s'il estoit doucereux :
 Que vous aimiez les plaints des tristes amoureux,
 Toute voix lamentable & pleine de tristesse.
 Et pource (disiez-vous) quand ie suis loin de presse,
 le choisiss vos Sonnets qui sont plus douloureux :
 Puis d'un chant qui est propre au suiet langoureux,
 Ma nature & Amour veulent que ie me païsse.
 Vos propos sont trompeurs. Si vous auiez souci
 De ceux qui ont un cœur larmoyant & transi,
 le vous ferois pitié par une sympathie :
 Mais vostre œil cauteleux, trop finement subtil,
 Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,
 Pour mieux me desrober par feintise la vie.

XXXIII.

Cent & cent fois le iour l'Orange ie rebaise,
 Et le palle Citron derobé de ta main,
 Doux present amoureux, que ie loge en mon sein
 Pour leur faire sentir combien ie sens de braise.
 Quand ils sont demy-cuits, leur chaleur ie r'appaise,
 Versant des pleurs dessus, dont triste ie suis plein :
 Et de ta nonchalance avec eux ie me plain,
 Qui cruelle te ris de me voir à mal-aise.
 Oranges & Citrons sont symboles d'Amour :
 Ce sont signes muets, que ie puis quelque iour
 Tarrester, comme fit Hippomene Atalante.
 Mais ie ne le puis croire : Amour ne le veut pas,
 Qui m'attache du plomb pour retarder mes pas,
 Et te donne à fuir des ailes à la plante.

XXXV.

Toujours pour mon suiet il faut que ie vous aye :
 le meurs sans regarder vos deus Astres iumeaux,
 Vos yeux, mes deux Soleils, qui m'esclairent si beaux,
 Qu'à trouuer autre iour autre part ie n'essaye.
 Le chant du Rossignol m'est le chant d'une Orfraye,
 Roses me sont Chardons, torrens me sont ruisseaux,
 La Vigne mariee à l'entour des Ormeaux,
 Et le Printemps au cœur me rengrege la playe.
 Mon plaisir en ce mois c'est de voir les Coloms
 Semboucher bec à bec de baisers doux & longs,
 Dés l'aube iusqu'au soir que le Soleil se plonge.
 O bienheureux Pigeons, vray germe Cyprien,
 Vous auez par nature & par effect le bien
 Que ie n'ose esperer tant seulement en songe !

XXXVI.

Vous me distes, Maistresse, estant à la fenestre,
 Regardant vers Mont-martre & les champs d'alentour :
 La solitaire vie, & le desert seiour
 Valent mieux que la Cour, ie voudrois bien y estre.
 A l'heure mon esprit de mes sens seroit maistre,
 En ieusne & oraison ie passerois le iour,
 le desfirois les traicts & les flames d'Amour :
 Ce cruel de mon sang ne pourroit se repaistre.
 Quand ie vous respondy, Vous trompez de penser
 Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre :
 Sur les cloistres sacrez la flame on voit passer :
 Amour dans les deserts comme aux villes s'engendre.
 Contre un Dieu si puissant, qui les Dieux pent forcer,
 leusnes ny oraisons ne se peuuent defendre.

XXXVII.

Voicy le mois d'Auril, où nasquit la merueille
 Qui fait en terre foy de la beauté des cieux,
 Le mirouer de vertu, le Soleil de mes yeux,
 Seule Phenix d'honneur, qui les ames resuaile.
 Les Oeillets & les Liz & la Rose vermeille
 Servirent de berceau : la Nature & les Dieux
 La regarderent naistre, & d'un soin curieux
 Amour enfant comme elle alaiéta sa pareille.
 Les Muses, Apollon & les Graces estoient
 Tout à l'entour du lietz, qui à l'enuy iettoient
 Des fleurs sur l'Angelette. Ah! ce mois me conuie
 D'esleuer un autel, & suppliant Amour
 Sanctifier d'Auril le neufiesme iour,
 Qui m'est cent fois plus cher que celui de ma vie.

XXXVIII.

D'autre torche mon cœur ne pouuoit s'allumer
 Sinon de tes beaux yeux, où l'amour me conuie :
 L'auois desia passé le meilleur de ma vie,
 Tout franc de passion, fuyant le nom d'aimer.
 Je soulois maintenant ceste dame estimer,
 Et maintenant ceste autre où me portoit l'enuie,
 Sans rendre ma franchise à quelqu'une asseruie :
 Rusté ie ne voulois dans les rets m'enfermer.
 Maintenant ie suis pris, & si ie prens à gloire
 D'auoir perdu le camp, frustré de la victoire :
 Ton œil vaut un combat de dix ans d'Illion.
 Amour comme estant Dieu n'aime pas les superbes :
 Sois douce à qui te prie, imitant le Lion.
 La foudre abat les monts, non les petites herbes.

XXXIX.

*Agathe, où du Soleil le signe est imprimé
 (L'escreuice marchant, comme il fait en arriere)
 Cher present que ie donne à toy chere guerriere,
 Mon don pour le Soleil est digne d'estre aimé.
 Le Soleil va tousiours de flames allumé,
 le porte au cœur le feu de ta belle lumiere:
 Il est l'ame du monde, & ma force premiere
 Depend de ta vertu, dont ie suis animé.
 O douce belle viue angelique Sereine,
 Ma toute Pasithee, essence sur-humaine,
 Merueille de Nature, exemple sans pareil,
 D'honneur & de beauté l'ornement & le signe,
 Puisque rien icy bas de ta vertu n'est digne,
 Que te puis-je donner sinon que le Soleil?*

XL.

*Puis que tu cognois bien qu'affamé ie me pais
 Du regard de tes yeux, dont larron ie retire
 Des rayons, pour nourrir ma douleur qui s'empire,
 Pourquoi me caches-tu l'œil par qui tu me plais?
 Tu es deux fois venue à Paris, & tu fais
 Semblant de n'y venir, afin que mon martire
 Ne s'allege en voyant ton œil que ie desire,
 Ton œil qui me nourrit par le trait de ses rais.
 Tu vas bien à Hercueil avecque ta cousine
 Voir les prez les iardins & la source voisine
 De l'Antre où i'ay chanté tant de diuers accords.
 Tu deuois m'appeller, oublieuse Maistresse:
 En ton coche porté ie n'eusse fait grand presse:
 Car ie ne suis plus rien qu'un fantôme sans corps.*

XLI.

Comme ie regardois ces yeux, mais ceste fouldre,
 Dont l'esclat amoureux ne part iamais en vain,
 Sa blanche charitable & delicate main
 Me parfuma le chef & la barbe de pouldre.
 Pouldre, l'honneur de Cypre, actuelle à resouldre
 L'ulcere qui s'encharne au plus creux de mon sein,
 Depuis telle faueur i'ay senty mon cœur sain,
 Ma playe se reprendre, & mon mal se dissouldre.
 Pouldre, Atomes sacrez qui sur moy voletoient,
 Où toute Cypre, l'Inde & leurs parfums estoient,
 le vous sens dedans l'ame. O Pouldre souhaitee,
 En parfumant mon chef vous avez combatu
 Ma douleur & mon cœur : ie faux, c'est la vertu
 De ceste belle main qui vous auoit ietee.

XLII.

Cet amoureux desdain, ce Nenny gracieux,
 Qui refusant mon bien, me reschaufent l'enuie
 Par leur fiere douceur d'assuiettir ma vie,
 Où sont desia suiets mes pensers & mes yeux,
 Me font transir le cœur, quand trop impetueux
 A baiser vostre main le desir me conuie,
 Et vous la retirant seignez d'estre marrie,
 Et m'appellez, honteuse, amant presumptueux.
 Mais sur tout ie me plains de vos douces menaces,
 De vos lettres qui sont toutes pleines d'audaces,
 De moymesme, d'Amour, de vous & de vostre art,
 Qui si doucement farde & sucre sa harangue,
 Qu'escriuant & parlant vous n'avez traitté de langue,
 Qui ne me soit au cœur la pointe d'un poignart.

XLIII.

*l'auois, en regardant tes beaux yeux, enduré
 Tant de flames au cœur, que plein de seicheresse
 Ma langue estoit reduite en extreme destresse,
 Ayant de trop parler tout le corps alteré.
 Lors tu fis apporter en ton vase doré
 De l'eau froide d'un puits : & la soif qui me presse
 Me fist boire à l'endroit où tu bois, ma Maistresse,
 Quand ton vaisseau se voit de ta lèvre honoré.
 Mais le vase amoureux de ta bouche qu'il baise,
 En rechauffant ses bords du feu qu'il a reçu,
 Le garde en sa rondeur comme en une fournaise.
 Seulement au toucher ie l'ay bien apperceu.
 Comment pourroy-ie viure un quart d'heure à mon aise,
 Quand ie sens contre moy l'eau se tourner en feu ?*

XLIIII.

*Comme une belle fleur assise entre les fleurs,
 Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre
 Pour me les enuoyer, & pour soigneuse apprendre
 Leurs noms & qualitez, especes & valeurs.
 Estoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
 Ou de faire ma playe amoureuse reprendre ?
 Ou bien s'il vous plaisoit par charmes entreprendre
 D'enforceler mon mal, mes flames & mes pleurs ?
 Certes ie croy que non : nulle herbe n'est maistresse
 Contre le coup d'Amour enuieilly par le temps.
 C'estoit pour m'enseigner qu'il faut dès la ieunesse,
 Comme d'un usufruit, prendre son passetemps :
 Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
 Et qu'Amour & les fleurs ne durent qu'un Printemps.*

XLV.

*Doux desdains, douce amour d'artifice cachee,
 Doux courroux enfantin, qui ne garde son cœur,
 Doux d'endurer passer un long temps en longueur,
 Sans me voir sans m'escire, & faire la faschee :
 Douce amitié souvent perdue & recherchee,
 Doux de tenir d'entree une douce rigueur,
 Et sans me saluer me tenir en longueur,
 Et feindre qu'autre part on est bien empeschee :
 Doux entre le despit & entre l'amitié,
 Dissimulant beaucoup, ne parler qu'à moitié.
 Mais m'appeller volage & prompt de fantaisie,
 Blasmer ma conscience & douter de ma foy,
 Iniure plus mordante au cœur ie ne reçois :
 Car douter de ma foy c'est crime d'heresie.*

XLVI.

*Pour voir d'autres beautez mon desir ne s'appaise,
 Tant du premier assaut vos yeux m'ont surmonté,
 Toujours à l'entour d'eux vole ma volonté,
 Yeux qui versent en l'ame une si chaude braise.
 Mais vous embellissez de me voir à malaise,
 Tigre, roche de mer, la mesme cruauté,
 Comme ayant le desdain si ioint à la beauté,
 Que de plaire à quelcun semble qu'il vous desplaise.
 Desia par longue usance aimer ie ne scaurois
 Sinon vous, qui sans pair à soy mesme ressemble.
 Si ie changeois d'amour, de douleur ie mourrois.
 Seulement quand ie pense au changement, ie tremble :
 Car tant dedans mon cœur toute ie vous reçois,
 Que d'aimer autre part c'est haïr, ce me semble.*

XLVII.

Coche cent fois heureux, où ma belle Maitresse
 Et moy nous promenons raisonnans de l'amour :
 lardin cent fois heureux, des Nymphes le sejour,
 Qui pensent, la voyant, voir leur mesme Deesse.
 Bienheureuse l'Eglise, où ie pris hardiesse
 De contempler ses yeux, qui des miens sont le iour,
 Qui ont chauds les regards, qui ont tout à l'entour
 Vn petit camp d'amours, qui iamais ne les laisse.
 Heureuse la Magie, & les cheneux brûlés,
 Le murmure l'encens & les vins escoulez
 Sur l'image de cire : ô bien-heureux sernage !
 O moy sur tous amans le plus auantureux
 D'auoir osé choisir la vertu de nostre âge,
 Dont la terre est ialouse, & le ciel amoureux.

XLVIII.

Ton extreme beauté par ses rais me retarde
 Que ie n'ose mes yeux sur les tiens asséurer,
 Debile ie ne puis leurs regards endurer.
 Plus le Soleil esclaire, & moins on le regarde.
 Helas ! tu es trop belle, & tu dois prendre garde
 Qu'un Dieu si grand thresor ne puisse desirer,
 Qu'il ne t'en-vole au ciel pour la terre empirer.
 « La chose precieuse est de mauuaise garde.
 Les Dragons sans dormir tous pleins de cruauté,
 Gardoient les pommes d'or pour leur seule beauté :
 Le visage trop beau n'est pas chose trop bonne.
 Danaë le sceut bien, dont l'or se fist trompeur.
 Mais l'or qui domte tout, d'auant tes yeux s'estonne,
 Tant ta chaste vertu le fait trembler de peur.

XLIX.

D'un solitaire pas ie ne marche en nul lieu,
 Qu'Amour bon artisan ne m'imprime l'image
 Au profond du penser de ton gentil visage,
 Et des propos douteux de ton dernier Adieu.
 Plus fermes qu'un rocher, engravez au milieu
 De mon cœur ie les porte : & s'il n'y a riuage,
 Fleur, antre ny rocher, ny forest ny bocage,
 A qui ie ne les conte, à Nymphé ny à Dieu.
 D'une si rare & douce ambrosine viande
 Mon esperance vit, qui n'a voulu depuis
 Se paistre d'autre apast, tant elle en est friande.
 Ce iour de mille iours m'effaçà les ennuis :
 Car tant opiniastre en ce plaisir ie suis,
 Que mon ame pour viure autre bien ne demande.

L.

Bien que l'esprit humain s'enfle par la doctrine
 De Platon, qui le vante influxion des cieux,
 Si est-ce sans le corps qu'il seroit ocieux,
 Et auroit beau louer sa celeste origine.
 Par les Sens l'ame voit, ell' oyt, ell' imagine,
 Ell'a ses actions du corps officieux :
 L'esprit incorporé deuient ingenieux,
 La matiere le rend plus parfait & plus digne.
 Or' vous aimez l'esprit, & sans discretion
 Vous dites que des corps les amours sont pollues.
 Tel dire n'est sinon qu'imagination
 Qui embrasse le faux pour les choses cognues :
 Et c'est renouveler la fable d'Ixion,
 Qui se païssoit de vent & n'aimoit que des nues.

LI.

Amour a tellement ses fleches enfermees
En mon ame, & ses coups y sont si bien enclos,
Qu'Helene est tout mon cœur, mon sang & mes propos,
Tant i'ay dedans l'esprit ses beautés imprimees.
Si les François auoient les ames allumees
D'amour ainsi que moy nous serions en repos :
Les champs de Montcontour n'eussent pourry nos os,
Ny Dreux ny lazeneuf n'eussent veu nos armees.
Venus, va mignarder les moustaches de Mars :
Coniure ton gerrier de tes benins regars,
Qu'il nous donne la paix, & de tes bras l'enferre.
Pren pitié des François, race de tes Troyens,
A fin que nous facions en paix la mesme guerre
Qu'Anchise te faisoit sur les monts Ideens.

LII.

Dessus l'autel d'Amour planté sur vostre table
Me fistes un serment, ie vous le fis aussi,
Que d'un cœur mutuel à s'aimer endurcy
Nostre amitié promise iroit inuiolable.
le vous iuray ma foy, vous feistes le semblable,
Mais vostre cruauté, qui des Dieux n'a soucy,
Me promettoit de bouche, & me trompoit ainsi :
Ce-pendant vostre esprit demeueroit immuable.
O iurement fardé sous l'espece d'un Bien !
O periurable autel ! ta Deité n'est rien.
O parole d'amour non iamais asseuree !
l'ay pratiqué par vous le prouerbe des vieux :
lamais des amoureux la parole iuree
N'entra (pour les punir) aux oreilles des Dieux.

LIII.

*l'errois à la volée, & sans respect de lois
 Ma chair dure à donter me commandoit à force,
 Quand tes sages propos despouillerent l'escorce
 De tant d'opinions que friuoles j'auois.
 En t'oyant discourir d'une si sainte vois,
 Qui donne aux voluptez une mortelle entorce,
 Ta parole me fist par une douce amorce
 Contempler le vray bien duquel ie m'esgarois.
 Tes mœurs & ta vertu, ta prudence & ta vie
 Tesmoignent que l'esprit tient de la Deité:
 Tes raisons de Platon, & ta Philosophie,
 Que le vieil Promethee est une verité,
 Et qu'apres que du ciel eut la flame rauie
 Il maria la Terre à la Diuinité.*

LIIII.

*Bienheureux fut le iour où mon ame suiette
 Rendit obeissance à ta douce rigueur,
 Quand d'un trait de ton œil tu me perças le cœur,
 Qui ne veut endurer qu'un autre luy en iette.
 La Raison pour neant au chef fit sa retraite,
 Et se mit au dongeon, comme au lieu le plus seur:
 D'esperance assaillie & prise de douceur,
 Trahit ma liberté, tant elle est indiscrette.
 Le Ciel le veut ainsi, qui pour mieux offenser
 Mon cœur, le baille en garde à la foy du Penfer:
 Qui trompe ma raison desloyal sentinelle,
 Vendant de nuit mon camp aux soudars des Amours.
 J'auray tousiours en l'ame une guerre eternelle:
 Mes penfers & mon cœur me trahissent tousiours.*

LV.

*Le sens de veine en veine une chaleur nouvelle,
 Qui me trouble le sang & m'augmente le soing.
 Adieu ma liberté, i'en appelle à tesmoing
 Ce mois qui du beau nom d'Aphrodite s'appelle.
 Comme les iours d'Auril mon mal se renouvelle:
 Amour qui tient mon Astre & ma vie en son poing,
 M'a tant seduit l'esprit que de pres & de loing
 Tonsiours à mon secours en vain ie vous appelle.
 Je veux rendre la place en jurant vostre nom,
 Que le premier article auant que de la rendre,
 C'est qu'un cœur amoureux ne veut de compagnon.
 L'amant non plus qu'un Roy de rinal ne demande.
 Vous aurez en mes vers un immortel renom :
 Pour n'auoir rien de vous la recompense est grande.*

MADRIGAL.

*Si c'est aimer, Madame, & de iour & de nuit
 Refuer, songer, penser le moyen de vous plaire,
 Oublier toute chose, & ne vouloir rien faire
 Qu'adorer & seruir la beauté qui me nuit :
 Si c'est aimer de suiure un bon-heur qui me fuit,
 De me perdre moy-mesme & d'estre solitaire,
 Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre & me tair,
 Pleurer, crier merci & m'en voir esconduit :
 Si c'est aimer de viure en vous plus qu'en moy-mesme,
 Cacher d'un front ioyeux une langueur extrême,
 Sentir au fond de l'ame un combat inegal,
 Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traite :
 Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal :
 Si cela c'est aimer, furieux ie vous aime :
 Je vous aime, & sçay bien que mon mal est fatal :
 Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.*

LVI.

*Amour est sans milieu, c'est une chose extrême
 Qui ne veut (ie le sçay) de tiers ny de moitié:
 Il ne faut point trencher en deux une amitié.
 « Vn est nombre parfait, imparfait le deuxième.
 L'aime de tout mon cœur, ie veux aussi qu'on m'aime.
 Le desir au desir d'un nœud ferme lié
 Par le temps ne s'oublie & n'est point oublié,
 Il est tousiours son tout, contenté de soy-mesme.
 Mon ombre me fait peur, & ialoux ie ne puis
 Avoir un compaignon tant amoureux ie suis,
 Et tant ie m'essentie en la personne aimée.
 L'autre amitié ressemble aux enfans sans raison:
 C'est se feindre une flame une vaine prison,
 Où le feu contrefait ne rend qu'une fumée.*

LVII.

*Ma fièvre croist tousiours, la vostre diminue:
 Vous le voyez, Helene, & si ne vous en chant.
 Vous retenez le froid & me laissez le chaud:
 La vostre est à plaisir, la mienne est continue.
 Vous avez telle peste en mon cœur respandue,
 Que mon sang s'est gasté, & douloir il me faut
 Que ma foible Raison dès le premier assaut,
 Pour craindre trop vos yeux ne s'est point defendue.
 Je n'en blasme qu'Amour, seul autheur de mon mal,
 Qui me voyant tout nud comme archer desloyal,
 De mainte & mainte playe a mon ame entamée,
 Gramant à coups de fleche en moy vostre portraict:
 Et à vous qui estiez contre tous deux armée,
 N'a monstré seulement la poincte de son traitt.*

LVIII.

*Je sens une douceur à conter impossible,
Dont ravy ie iouis par le bien du penser,
Qu'homme ne peut escrire ou langue prononcer,
Quand ie baise ta main en amour invincible.
Contemplant tes beaux yeux ma pauvre ame passible
En se pasmant se perd, lors ie sens amasser
Vn sang froid sur mon cœur, qui garde de passer
Mes esprits, & ie reste une image insensible.
Voila que peut ta main & ton œil, où les traits
D'Amour sont si ferrez, si chauds & si espais
Au regard Medusin qui en rocher me mue.
Mais bien que mon malheur procede de les voir,
Je voudrois & mille yeux & mille mains avoir,
Pour voir & pour toucher leur beauté qui me tue.*

LIX.

*Ne romps point au mestier par le milieu la trame
Qu'Amour en ton honneur m'a commandé d'ourdir :
Ne laisses au travail mes poulces engourdir
Maintenant que l'ardeur à l'ouvrage m'enflame :
Ne verse point de l'eau sur ma bouillante flamme,
Il faut par ta douceur mes Muses enhardir :
Ne souffre de mon sang le bouillon refroidir,
Et toujours de tes yeux aiguillonne moy l'ame.
Dès le premier berceau n'estouffe point ton nom.
Pour bien le faire croistre, il ne le faut sinon
Nourrir d'un doux espoir pour toute sa pasture :
Tu le verras au Ciel de petit s'esleuer.
Courage, ma Maistresse, il n'est chose si dure,
Que par longueur de temps on ne puisse acheuer.*

LX.

*l'attachay des bouquets de cent mille couleurs,
De mes pleurs arrosez harfoir dessus ta porte :
Les larmes sont les fruiçts que l'Amour nous apporte,
Les soupirs en la bouche, & au cœur les douleurs.
Les pendant ie leur dy, ne perdés point vos fleurs
Que insques à demain que la cruelle sorte :
Quand elle passera, tombez de telle sorte
Que son chef soit mouïllé de l'humeur de mes pleurs.
Ie reuiendray demain. Mais si la nuit, qui ronge
Mon cœur me la donnoit par songe entre mes bras,
Embrassant pour le vray l'idole du mensonge,
Soulé d'un faux plaisir ie ne reuiendrois pas.
Voyez combien ma vie est pleine de trespas,
Quand tout mon reconfort ne depend que du songe !*

LXI.

*Madame se leuoit un beau matin d'Esté,
Quand le Soleil attache à ses cheuaux la bride :
Amour estoit present avec sa trouffe vuide,
Venu pour la remplir des traiçts de sa clairté.
l'entre-vy dans son sein deux pommes de beauté,
Telles qu'on ne voit point au verger Hesperide :
Telles ne porte point la Deesse de Gnide,
Ny celle qui a Mars des siennes allaité.
Telle enflure d'ynoire en sa voûte arrondie,
Tel relief de Porphyre, ouurage de Phidie,
Eut Andromede alors que Persée passa,
Quand il la vit liée à des roches marines,
Et quand la peur de mort tout le corps luy glaça,
Transformant ses tetins en deux boules marbrines.*

LXII.

*le ne veux point la mort de celle qui arreste
 Mon cœur en sa prison : mais, Amour, pour venger
 Mes larmes de six ans, fay ses cheveux changer,
 Et sème bien espais des neiges sur sa teste.
 Si tu veux, la vengeance est desja toute prestée :
 Tu accourcis les ans, tu les peux allonger :
 Ne souffres en ton camp ton soudart outrager :
 Que vieille elle devienne, ottroyant ma requeste.
 Elle se glorifie en ses cheveux frisez,
 En sa verde ieunesse, en ses yeux aiguisez,
 Qui tirent dans les cœurs mille pointes encloses.
 Pourquoi te braues-tu de cela qui n'est rien ?
 La beauté n'est que vent, la beauté n'est pas bien :
 Les beautez en un iour s'en-vont comme les Roses.*

LXIII.

*le faisois ces Sonnets en l'autre Pieride,
 Quand on vit les François sous les armes suer,
 Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer,
 Quand Bellonne sanglante alloit devant pour guide :
 Quand en lieu de la Loy le vice, l'homicide,
 L'impudence, le meurtre & se sçavoir muer
 En Glauque & en Protée, & l'Estat remuer,
 Estoyent tiltres d'honneur, nouvelle Thebaïde.
 Pour tromper les soucis d'un temps si vicieux,
 L'escriuois en ces vers ma complainte inutile.
 Mars aussi bien qu'Amour de larmes est ioyeux.
 L'autre guerre est cruelle, & la mienne est gentille :
 La mienne finiroit par un combat de deux,
 Et l'autre ne pourroit par un camp de cent mille.*

LXIIII.

*Si i'ay bien ou mal dit en ces Sonnets, Madame,
 Et du bien & du mal vous estes cause aussi:
 Comme ie le sentoie i'ay chanté mon souci,
 Taschant à soulager les peines de mon ame.
 Hà, qu'il est mal-aisé, quand le fer nous entame,
 S'engarder de se plaindre & de crier merci!
 Toustours l'esprit ioyeux porte haut le sourci,
 Et le melancholique en soy-mesme se pâme.
 l'ay suiuant vostre amour le plaisir poursuiuy,
 Non le join, non le dueil, non l'espoir d'une attente.
 S'il vous plaist ostez-moy tout argument d'ennuy:
 Et lors i'auray la voix plus gaillarde & plaisante.
 le ressemble au mirouër, qui toustours represente
 Tout cela qu'on luy monstre & qu'on fait deuant luy.*

FIN DV PREMIER LIVRE
 DES SONNETS D'HELENE.





LE SECOND LIVRE

DES SONNETS POVR HELENE.

I.

*Soit qu'un sage amoureux ou soit qu'un sot me lise,
Il ne doit s'esbahir voyant mon chef grison,
Si ie chante d'amour : tousjours un vieil tison
Cache un germe de feu sous une cendre grise.
Le bois verd à grand' peine en le soufflant s'attise,
Le sec sans le souffler brusle en toute saison.
La Lune se gaigna d'une blanche toison,
Et son vieillard Tithon l'Aurore ne mesprise.
Lecteur, ie ne veux estre escolier de Platon,
Qui la vertu nous presche, & ne fait pas de mesme :
Ny volontaire Icare ou lourdaut Phaëthon,
Perdus pour attenter une sotise extrême :
Mais sans me contrefaire ou Voleur ou Charton,
De mon gré ie me noye & me brusle moy-mesme.*

11.

*A fin qu'à tout iamais de siecle en siecle viue
 La parfaite amitié que Ronsard vous portoit,
 Comme vostre beauté la raison luy ostoit,
 Comme vous enchaînez sa liberté captiue:
 A fin que d'âge en âge à nos neveux arriue,
 Que toute dans mon sang vostre figure estoit,
 Et que rien sinon vous mon cœur ne souhaitoit,
 Je vous fais un present de ceste Semperuiue.
 Elle vit longuement en sa ieune verdeur :
 Long temps apres la mort ie vous feray reuiure,
 Tant peut le docte soin d'un gentil seruiteur,
 Qui veut en vous seruant toutes vertus ensuiure.
 Vous viurez (croyez-moy) comme Laure en grandeur,
 Au moins tant que viuront les plumes & le liure.*

111.

*Amour, qui as ton regne en ce monde si ample,
 Voy ta gloire & la mienne errer en ce iardin :
 Voy comme son bel œil, mon bel astre diuin,
 Surmonte de clairté les lampes de ton Temple.
 Voy son corps des beautez le portrait & l'exemple,
 Qui ressemble une Aurore au plus beau d'un matin :
 Voy son esprit, seigneur du Sort & du Destin,
 Qui passe la Nature, en qui Dieu se contemple.
 Regarde-la marcher toute pensue à soy,
 Tempriçonner de fleurs & triompher de toy,
 Pressant deffous ses pas les herbes bien-heureuses.
 Voy sortir un Printemps des rayons de ses yeux :
 Et voy comme à l'enuy ses flames amoureuses
 Embellissent la terre & serenent les Cieux.*

IIII.

*Tandis que vous dancez & ballez à vostre aise,
 Et masquez vostre face aihsi que vostre cœur,
 Passionné d'amour, ie me plains en langueur,
 Ores froid comme neige, ores chaud comme braise.
 Le Carnauval vous plaist : ie n'ay rien qui me plaise
 Sinon de souspirer contre vostre rigueur,
 Vous appeller ingrate, & blasmer la longueur
 Du temps que ie vous sers sans que mon mal s'appaise,
 Maistresse, croyez moy ie ne fais que pleurer,
 Lamentier souspirer & me desesperer :
 Ie desire la mort & rien ne me console.
 Si mon front si mes yeux ne vous en sont tesmoins,
 Ma plainte vous en serue, & permettez au moins
 Qu'aussi bien que le cœur ie perde la parole.*

V.

*N'oubliez, mon Helene, aujourd'huy qu'il faut prendre
 Des cendres sur le front, qu'il n'en faut point chercher
 Autre part qu'en mon cœur que vous faites seicher,
 Vous riant du plaisir de le tourner en cendre.
 Quel pardon pensez-vous des Celestes attendre ?
 Le meurtre de vos yeux ne se scauroit cacher :
 Leurs rayons m'ont tué, ne pouuant estancher
 La playe qu'en mon sang leur beauté fait descendre.
 La douleur me consume, ayez de moy pitié.
 Vous n'aurez de ma mort ny profit ny louange :
 Cinq ans meritent bien quelque peu d'amitié.
 Vostre volonté passe & la mienne ne change.
 Amour qui voit mon cœur voit vostre mauuaistié :
 Il tient l'arc en la main, gardez qu'il ne se vange.*

VI.

ANAGRAMME.

*Tu es seule mon cœur, mon sang & ma Deesse,
Ton œil est le filé & le RÈ bien-heureux,
Qui prend quand il luy plaist les hommes genereux,
Et se prendre des sots iamaïs il ne se laisse.*

*Aussi honneur vertu preuoyance & sagesse
Logent en ton esprit, lequel rend amoureux
Tous ceux qui de nature ont un cœur desireux
D'honorer les beautez d'une docte Maistresse.*

*Les noms ont efficace & puissance & vertu :
le le voy par le tien lequel m'a combatu
Et l'esprit & le corps par armes non legeres.*

*Son destin m'a causé mon amoureux souci.
Voila comme de nom d'effect tu es aussi
LE RÈ DES GENEREVX, Elene de Surgeres.*

VII.

*Ha que ta Loy fut bonne, & digne d'estre apprise,
Grand Moïse, grand Prophete, & grand Minos de Dieu,
Qui sage commandas au vague peuple Hebrien,
Que la liberté fust apres sept ans remise!*

*le voudrois grand Guerrier, que celle que i'ay prise
Pour Dame, & qui se sied de mon cœur au milieu,
Voulust qu'en mon endroit ton ordonnance eust lieu,
Et qu'au bout de sept ans m'eust remis en franchise.*

*Sept ans sont ia passez qu'en seruage ie suis :
Seruir encor sept ans de bon cœur ie la puis,
Pourueu qu'au bout du temps de son cœur ie iouïsse.
Mais ceste Grecque Helene ayant peu de souci
Des statuts des Hebrieux, d'un courage endurci
Contre les loix de Dieu n'affranchit mon seruice.*

VIII.

*le plante en ta faueur cest arbre de Cybelle,
 Ce Pin, où tes honneurs se liront tous les iours :
 l'ay graué sur le tronc nos noms & nos amours,
 Qui croistront à l'enuy de l'escorce nouuelle.
 Faunes qui habitez ma terre paternelle,
 Qui menez sur le Loir vos dances & vos tours,
 Favorisez la plante & luy donnez secours,
 Que l'Este ne la brusle, & l'Hyuer ne la gelle.
 Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
 Flageolant vne Eclogue en ton tuyau d'aueine,
 Attache tous les ans à cest arbre un tableau,
 Qui tesmoigne aux passans mes amours & ma peine :
 Puis l'arrosant de lait & du sang d'un agneau,
 Dy, Ce Pin est sacré, c'est la plante d'Helene.*

IX.

*Ny la douce pitié, ny le pleur lamentable
 Ne t'ont baillé ton nom : ton nom Grec vient d'oster,
 De raur, de tuer, de piller, d'emporter
 Mon esprit & mon cœur, ta proye miserable.
 Homere en se ioüant de toy fist vne fable,
 Et moy l'histoire au uray. Amour, pour te flater,
 Comme tu fis à Troye, au cœur me vient ietter
 Le feu qui de mes os se paist insatiable.
 La voix, que tu feignois à l'entour du Cheual
 Pour deceuoir les Grecs, me deuoit faire sage :
 Mais l'homme de nature est aueugle à son mal,
 Qui ne peut se garder ny prenoir son dommage.
 Au pis-aller ie meurs pour ce beau nom fatal,
 Qui mit toute l'Asie & l'Europe en pillage.*

X.

Adieu belle Cassandre, & vous belle Marie,
Pour qui ie fu trois ans en seruage à Bourgueil :
L'une vit, l'autre est morte, & ores de son œil
Le Ciel se reſtouiſt dont la terre est marrie.
Sur mon premier Auriſ, d'une amoureuse enuie
l'adoray vos beautez : mais voſtre fier orgueil
Ne s'amollit iamais pour larmes ny pour dueil,
Tant d'une gauche main la Parque ourdit ma vie.
Maintenant en Automne encores malheureux :
le vy comme au Printemps de nature amoureux,
A fin que tout mon âge aille au gré de la peine.
Ores que ie deuisse estre affranchi du harnois,
Mon maistre Amour m'enuoye à grands coups de carquois,
R'assiéger Ilion pour conquerir Heleine.

XI.

Trois iours ſont ja paffez que ie ſuis affamé
De voſtre doux regard, & qu'à l'enfant ie ſemble
Que ſa nourrice laiſſe, & qui crie & qui tremble
De faim en ſon berceau, dont il eſt conſommé.
Puis que mon œil ne voit le voſtre tant aimé,
Qui ma vie & ma mort en un regard aſſemble,
Vous deuiez, pour le moins, m'eſcrire, ce me ſemble :
Mais vous auez le cœur d'un rocher enſermé.
Fiere ingrate beauté trop hautement ſuperbe,
Voſtre courage dur n'a pitié de l'amour,
Ny de mon palle teint ja fleſtry comme une herbe.
Si ie ſuis ſans vous voir deux heures à ſejour,
Par eſpreuue ie ſens ce qu'on dit en prouerbe,
L'amoureux qui attend ſe vieillit en un iour.

XII.

Prenant congé de vous, dont les yeux m'ont donté,
 Vous me distes un soir comme passionnée,
 le vous aime, Ronsard, par seule destinée,
 Le Ciel à vous aimer force ma volonté.
 Ce n'est vostre sçavoir, ce n'est vostre beauté
 Ny vostre âge qui fuit vers l'Automne inclinée:
 Ce n'est ny vostre corps ny vostre ame bien-née,
 C'est seulement du Ciel l'injuste cruauté.
 Vous voyant, ma Raison ne s'est pas defendue.
 Vous puissè-je oublier comme chose perduë.
 Helas! ie ne sçauois & ie le voudrois bien.
 Le voulant, ie rencontre une force au contraire.
 Puis qu'on dit que le Ciel est cause de tout bien,
 le n'y veux resister, il le faut laisser faire.

XIII.

Quand ie pense à ce iour, où pres d'une fontaine
 Dans le iardin royal rauy de ta douceur,
 Amour te descourrit les secrets de mon cœur,
 Et de combien de maux i'auois mon ame pleine:
 le me pisme de ioye, & sens de veine en veine
 Couler ce souuenir, qui me donne vigueur,
 M'aguise le penser, me chasse la langueur,
 Pour esperer un iour une fin à ma peine.
 Mes sens de toutes parts se trouuerent contens,
 Mes yeux en regardant la fleur de ton Printemps,
 L'oreille en t'escoutant: & sans ceste compagne,
 Qui tousiours nos propos tranchoit par le milieu,
 D'aïse au Ciel ie voloïis, & me faisois un Dieu:
 Mais tousiours le plaisir de douleur s'accompagne.

XIIII.

*A l'aller, au parler, au flamber de tes yeux,
 le sens bien, ie voy bien que tu es immortelle :
 La race des humains en essence n'est telle :
 Tu es quelque Demon ou quelque Ange des cieux.
 Dieu pour fauoriser ce monde vicieux,
 Te fit tomber en terre, & dessus la plus belle
 Et plus parfaite idée il traça la modelle
 De ton corps, dont il fut luy-mesmes enuieux.
 Quand il fist ton esprit, il se pilla soy-mesme :
 Il print le plus beau feu du Ciel le plus suprême
 Pour animer ta masse, ainçois ton beau printemps.
 Hommes, qui la voyez de tant d'honneur pourueüe,
 Tandis qu'elle est çà bas, soulez-en vostre veüe.
 Tout ce qui est parfait ne dure pas long temps.*

XV.

*Je ne veux comparer tes beautez à la Lune :
 La Lune est inconstante, & ton vouloir n'est qu'un.
 Encor moins au Soleil : le Soleil est commun,
 Commune est sa lumiere, & tu n'es pas commune.
 Tu forces par vertu l'enuie & la rancune.
 Je ne suis, te louant, un flatteur importun.
 Tu sembles à toy-mesme, & n'as portraict aucun :
 Tu es toute ton Dieu, ton Astre & ta Fortune.
 Ceux qui font de leur Dame à toy comparaison,
 Sont ou presumptueux, ou perclus de raison :
 D'esprit & de sçauoir de bien loin tu les passes :
 Ou bien quelque Demon de ton corps s'est vestu,
 Ou bien tu es portraict de la mesme Vertu,
 Ou bien tu es Pallas, ou bien l'une des Graces.*

XVI.

*Si vos yeux cognoissoient leur diuine puissance,
 Et s'ils se pouuoient voir, ainsi que ie les voy,
 Ils ne s'estonneroyent, se cognoissant, dequoy
 Diuins ils ont veincu une mortelle essence.
 Mais par faute d'auoir d'eux-mesmes cognoissance,
 Ils ne peuuent iuger du mal que ie reçoÿ:
 Seulement mon visage en tesmoigne pour moy.
 Le voyant si desfait, ils voyent leur puissance.
 Yeux, où deuroit loger une bonne amitié,
 Comme vous regardez tout le Ciel & la terre,
 Que ne penetrez-vous mon cœur par la moitié?
 Ainsi que de ses raiz le Soleil fait le verre,
 Si vous le pouviez voir vous en auriez pitié,
 Et aux cendres d'un mort vous ne feriez la guerre.*

XVII.

*Si de vos doux regards ie ne vais me repaistre
 A toute heure & tousiours en tous lieux vous chercher,
 Helas! pardonnez-moy : i'ay peur de vous fascher,
 Comme un seruiteur craint de desplaire à son maistre.
 Puis ie crains tant vos yeux, que ie ne scaurois estre
 Vne heure en les voyant sans le cœur m'arracher,
 Sans me troubler le sang : pource il faut me cacher,
 A fin de ne mourir pour tant de fois renaistre.
 L'auois cent fois iuré de ne les voir iamais,
 Me pariurant autant qu'autant ie le promets :
 Car soudain ie retourne à r'engluer mon aile.
 Ne m'appellez donq plus dissimulé ne feint.
 Aimer ce qui fait mal, & renoir ce qu'on craint,
 Est le gage certain d'un seruice fidele.*

XVIII.

*le voyois me couchant, s'esteindre une chandelle,
 Et ie disois au liēt bassement à-par-moy,
 Pleust à Dieu que le soin, que la peine & l'esmoy,
 Qu'Amour m'engrave au cœur, s'esteignissent comme elle.
 Vn mastin enragé, qui de sa dent cruelle
 Mord un homme, il luy laisse une image de soy
 Qu'il voit tousiours en l'eau : Ainsi tousiours ie vōy
 Soit veillant ou dormant, le portrait de ma belle.
 Mon sang chaud en est cause. Or comme on voit souvent
 L'Esté moins boüillonner que l'Automne suiuant,
 Mon Septembre est plus chaud que mon lūin de fortune.
 Helas ! pour viure trop, i'ay trop d'impression.
 Tu es mort une fois bien-heureux Ixion,
 Et ie meurs mille fois pour n'en mourir pas une.*

XIX.

*Helene fut occasion que Troye
 Se vit brusler d'un feu victorieux :
 Vous me bruslez du foudre de vos yeux,
 Et aux Amours vous me donnez en proye.
 En vous seruant vous me monstrez la voye
 Par vos vertus de m'en-aller aux Cieux,
 Rany du nom qu'Amour malicieux
 Me tire au cœur, quelque part que ie soye.
 Nom tant de fois par Homere chanté,
 Seul tout le sang vous m'avez enchanté.
 O beau visage engendré d'un beau Cygne,
 De mes pensers la fin & le milieu !
 Pour vous aimer mortel ie ne suis digne :
 A la Deesse il appartient un Dieu.*

XX.

*Amour, qui tiens tout seul de mes pensers la clef,
 Qui ouures de mon cœur les portes & les serres,
 Qui d'une mesme main me guaris & m'enfermes,
 Qui me fais trespasser, & viure de rechef :*
*Tu consommes ma vie en si pauvre mechef,
 Qu'herbes drogues ny ius ny puissance de pierres
 Ne pourroyent m'alléger : tant d'amoureuses guerres
 Sans tréues tu me fais, du pied iusques au chef.*
*Oiseau, comme tu es, fay moy naistre des ailes,
 A fin de m'en-voler pour iamais ne la voir :*
*En volant ie perdray les chaudes etincelles,
 Que ses yeux sans pitié me firent concevoir.*
*Dieu nous vend cherement les choses qui sont belles,
 Puis qu'il faut tant de fois mourir pour les auoir.*

XXI.

*Amour, tu es trop fort, trop foible est ma raison
 Pour soustenir le camp d'un si rude aduersaire.
 Trop tost, sotté Raison, tu te laisses desfaire:
 Dés le premier assaut on te meine en prison.*
*Ie veux, pour secourir mon chef demi-grison,
 Non la Philosophie ou les Loix : au contraire
 Ie veux ce deux-fois nay, ce Thebain, ce Bonpere,
 Lequel me seruira d'une contrepoison.*
*Il ne faut qu'un mortel un immortel assaille.
 Mais si ie prens un iour cest Indien pour moy,
 Amour, tant sois tu fort, tu perdras la bataille,
 Ayant ensemble un homme & un Dieu contre toy.*
La Raison contre Amour ne peut chose qui vaille :
Il faut contre un grand Prince opposer un grand Roy.

XXII.

Cusin, monstre à double aile, au muste Elephantin,
 Canal à tirer sang, qui voletant en presse
 Sifles d'un son aigu, ne picque ma Maistresse,
 Et la laisse dormir du soir iusqu'au matin.
 Si ton corps d'un atome, & ton nez de Mastin
 Cherche tant à picquer la peau d'une Deesse,
 En lieu d'elle, Cusin, la mienne ie te laisse:
 Que mon sang & ma peau te soyent comme un butin.
 Cusin, ie m'en desdy : hume moy de la belle
 Le sang, & m'en apporte une goutte nouvelle
 Pour goustier quel il est. Hù, que le sort fatal
 Ne permet à mon corps de prendre ton essence!
 Repicquant ses beaux yeux, elle auroit cognoissance
 Qu'amour qu'on ne voit point, fait souvent un grand mal.

XXIII.

Aller en marchandise aux Indes precieuses,
 Sans acheter ny or ny parfum ny ioyaux,
 Hanter sans auoir soif les sources & les eaux,
 Frequenter sans bouquets les fleurs delicieuses,
 Courtiser & chercher les Dames amoureuses,
 Estre tousiours assise au milieu des plus beaux,
 Et ne sentir d'Amour ny fleches ny flambeaux,
 Ma Dame, croyez-moy, sont choses monstrueuses.
 C'est se tromper soy-mesme : aussi tousiours i'ay creu
 Qu'on pouuoit s'eschauffer en s'approchant du feu,
 Et qu'en prenant la glace & la neige on se gelle.
 Puis il est impossible estant si ieune & belle,
 Que vostre cœur gentil d'Amour ne soit esmeu,
 Sinon d'un grand brasier, aumoins d'une etincelle.

XXIIII.

*Amour, ie pren congé de ta menteuse escole,
 Où i'ai perdu l'esprit, la raison & le Sens,
 Où ie me suis trompé, où i'ay gasté mes ans,
 Où i'ay mal employé ma ieunesse trop folle.
 Malheureux qui se fie en un enfant qui volle,
 Qui a l'esprit soudain, les effects inconstans,
 Qui moissonne nos fleurs avant nostre printans,
 Qui nous paist de creance & d'un songe friuole.
 Ieunesse l'allaiçta, le sang chaud le nourrit,
 Cuidier l'enforcela, paresse le pourrit
 Entre les voluptez vaines comme fumées.
 Cassandre me raut, Marie me tint pris,
 la grison à la Cour d'une autre ie m'espris.
 L'ardeur d'amour ressemble aux pailles allumées.*

XXV.

*Le mois d'Aoust boüillonnoit d'une chaleur esprise,
 Quand i'allay voir ma Dame assise aupres du feu :
 Son habit estoit gris, duquel ie me despleu,
 La voyant toute palle en une robbe grise.
 Que plaignez-vous, disoy-ie, en une chaire assise ?
 le tremble & la chaleur reschauffer ne m'a peu,
 Tout le corps me fait mal, & viure ie n'ay peu
 Saine depuis six ans, tant l'ennuy me tient prise.
 Si l'Esté, la ieunesse, & le chaud n'ont pouuoir
 D'eschauffer vostre sang, comment pourroy-ie voir
 Sortir un feu d'une ame en glace conuertie ?
 Mais, Corps, ayant souci de me voir en esmoy,
 Serois-tu point malade en langueur comme moy,
 Tirant à toy mon mal par une sympathie ?*

XXVI.

*Au milieu de la guerre, en un siecle sans foy,
Entre mille procez, est-ce pas grand'folie
D'escrire de l'Amour? De manotes on lie
Les fols qui ne sont pas si furieux que moy.
Grison & maladis r'entrer deffous la loy
D'Amour, ô quelle erreur! Dieux, merci ie vous crie.
Tu ne m'es plus Amour, tu m'es une Furie,
Qui me rends fol enfant & sans yeux comme toy :
Voir perdre mon pais, proye des aduersaires,
Voir en nos estendars les fleurs de lis contraires,
Voir une Thebaïde & faire l'amonreux!
Ie m'en vais au Palais : adieu vieilles Sorcieres.
Muses ie prens mon sac, ie seray plus heureux
En gaignant mes procez, qu'en suiuant vos riuieres.*

XXVII.

*Le luge m'a trompé : ma Maistresse m'enferme
Si fort en sa prison, que i'en suis tout transi :
La guerre est à mon huis. Pour charmer mon souci,
Page, verse à longs traits du vin dedans mon verre.
Au vent aille l'amour, le procez & la guerre,
Et la melancholie au sang froid & noirci :
Adieu rides adieu, ie ne vy plus ainsi :
Viure sans volupté c'est viure sous la terre.
La Nature nous donne assez d'autres malheurs
Sans nous en acquerir. Nud ie vins en ce monde,
Et nud ie m'en iray. Que me seruent les pleurs,
Sinon de m'attrister d'une angoisse profonde?
Chasson avec le vin le soin & les malheurs :
Ie combas les soucis, quand le vin me seconde.*

XXVIII.

Ma peine me contente, & prens en patience
 La douleur que ie sens, puis qu'il vous plaist ainsi,
 Et que daignez auoir souci de mon souci,
 Et prendre par mon mal du vostre experience.
 Je nourriray mon feu d'une douce esperance,
 Puis que vostre desdain vers moy s'est adouci.
 Pour resister au mal mon cœur s'est endurci,
 Tant la force d'Amour me donne d'assurance.
 Aussi quand ie voudrois, ie ne pourrois celer
 Le feu dont vos beaux yeux me forcent de bruster.
 Je suis soulfre & salpestre, & vous n'estes que glace.
 De parole & d'escrit ie monstre ma langueur :
 La passion du cœur m'apparoist sur la face.
 La face ne ment point : c'est le mirouer du cœur.

XXIX.

Vous triomphez de moy, & pource ie vous donne
 Ce lierre qui coule & se glisse à l'entour
 Des arbres & des murs, lesquels tour dessus tour,
 Plis dessus plis il serre, embrasse & enuironne.
 A vous de ce lierre appartient la Couronne.
 Je voudrois, comme il fait, & de nuit & de iour
 Me plier contre vous, & languissant d'amour,
 D'un nœud ferme enlacer vostre belle colonne.
 Ne viendra point le temps que dessous les rameaux,
 Au matin où l'Aurore esueille toutes choses,
 En un Ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux
 Je vous puisse baiser à lèures demy-closes,
 Et vous conter mon mal, & de mes bras jumeaux
 Embrasser à souhait vostre yuoire & vos roses ?

XXX.

Voyez comme tout change (hé, qui l'eust espéré!)
 Vous me souliez donner, maintenant ie vous donne
 Des bouquets & des fleurs : Amour vous abandonne,
 Qui seul dedans mon cœur est ferme demeuré.
 Des Dames le vouloir n'est iamais mesuré,
 Qui d'une extreme ardeur tantost se passionne,
 Tantost une froideur extreme l'environne,
 Sans avoir un milieu longuement asseuré.
 Voila comme Fortune en se ioüant m'abaisse :
 Vostre plus grande gloire un temps fut de m'aimer,
 Maintenant ie vous aime, & vostre amour me laisse :
 Ainsi que ie vous vey ie me voy consumer.
 Dieu pour punir l'orgueil commet vne Deesse :
 Elle vous appartient, ie n'ose la nommer.

XXXI.

Ma Dame beut à moy, puis me baillant sa tasse,
 Beuvez, dit-ell', ce reste où mon cœur i'ay versé :
 Et alors le vaisseau des léures ie pressay,
 Qui comme un Batelier son cœur dans le mien passe.
 Mon sang renouuellé tant de forces amasse
 Par la vertu du vin qu'elle m'auoit laissé,
 Que trop chargé d'esprits & de cœurs ie pensay
 Mourir deffous le faix, tant mon ame estoit lassé.
 Ah dieux, qui pourroit viure avec telle beauté
 Qui tient tousiours Amour en son vase arresté?
 Ie ne deuois en boire, & m'en donne le blâme.
 Ce vase me lia tous les Sens dés le iour
 Que ie beu de son vin, mais plus tost vne flame,
 Mais plus tost un venin qui m'en-yura d'amour.

XXXII.

*l'auois esté saigné, ma Dame me vint voir.
 Lors que ie languissois d'une humeur froide & lente:
 Se tournant vers mon sang, comme toute riante
 Me dist en se iouant, Que vostre sang est noir !
 Le trop penser en vous a peu si bien mouvoir
 L'imagination, que l'ame obeissante
 A laissé la chaleur naturelle impuissante
 De cuire de nourrir de faire son deuoir.
 Ne soyez plus si belle, & deuenez Medée :
 Colorez d'un beau sang ma face ja ridée,
 Et d'un nouveau printemps faites moy r'animer.
 Aeson vit raieunir son escorce ancienne :
 Nul charme ne scauroit renouueller la mienne.
 Si ie veux rajeunir il ne faut plus aimer.*

XXXIII.

*Si la beauté se perd, fais-en part de bonne heure,
 Tandis qu'en son printemps tu la vois fleuronner :
 Si elle ne se perd, ne crain point de donner
 A tes amis le bien qui tousiours te demeure.
 Venus, tu deurois estre en mon endroit meilleure,
 Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner :
 Tu me laisses toy-mesme esclau empriionner
 Es mains d'une cruelle où il faut que ie meure.
 Tu as changé mon aise & mon doux en amer :
 Que deuoy-ie esperer de toy, germe de mer,
 Sinon toute tempeste ? & de toy qui es femme
 De Vulcan, que du feu ? de toy garce de Mars,
 Que conteaux qui sans cesse enuironnent mon ame
 D'orages amoureux de flames & de dars ?*

XXXIIII.

*Amour, seul artizan de mes propres malheurs,
Contre qui sans repos au combat ie m'essaye,
M'a fait dedans le cœur vne mauuaise playe,
Laquelle en lieu de sang ne verse que des pleurs.*

*Le meschant m'a fait pis, choisissant les meilleurs
De ses traits ja trempiez aux veines de mon faye:
La langue m'a naurée à fin que ie begaye
En lieu de raconter à chacun mes douleurs.*

*Phebus, qui sur Parnasse aux Muses sers de guide,
Pren l'arc, reuenge moy contre mon homicide:
l'ay la langue & le cœur percez t'ayant suiuy.*

*Voy comme l'un & l'autre en begayant me saigne.
Phebus, dès le berceau i'ay suiuy ton enseigne,
Conserue les outils qui t'ont si bien serui.*

XXXV.

*Cythere entroit au bain, & te voyant pres d'elle
Son Ceste elle te baille à fin de le garder.
Ceinte de tant d'amours tu me vins regarder
Me tirant de tes yeux vne fleche cruelle.*

*Muses, ie suis nauré, ou ma playe mortelle
Guarissez, ou cessez de plus me commander.
Ie ne suy vostre escole, à fin de demander
Qui fait la Lune vieille, ou qui la fait nouvelle.*

*Ie ne vous fais la Cour, comme vn homme ocieux,
Pour apprendre de vous le mouuement des cieux,
Que peut la grande Eclipsé, ou que peut la petise,*

*Ou si Fortune ou Dieu ont fait cest Vniuers:
Si ie ne puis flechir Helene par mes vers,
Cherchez autre escolier, Deeßes, ie vous quitte.*

XXXVI.

*l'ay honte de ma honte, il est temps de me taire,
 Sans faire l'amoureux en un chef si grison :
 Il vaut mieux obeyr aux loix de la Raison,
 Qu'estre plus desormais en l'amour volontaire.
 le l'ay iuré cent fois : mais ie ne le puis faire.
 Les Roses pour l'Hyuer ne sont plus de saison :
 Voicy le cinquiesme an de ma longue prison,
 Esclaue entre les mains d'une belle Corsaire.
 Maintenant ie veux estre importun amoureux
 Du bon pere Aristote, & d'un soin genereux
 Courtiser & seruir la beauté de sa fille.
 Il est temps que ie sois de l'Amour deslié :
 Il vole comme un Dieu : homme ie vais à pié.
 Il est ieune il est fort : ie suis gris & debile.*

XXXVII.

*Maintenant que l'Hyuer de vagues empoulées
 Orgueillist les Torrens, & que le vent qui fuit,
 Fait ores esclatter les riués d'un grand bruit,
 Et ores des forests les testes esfeillées :
 le voudrois voir d'Amour les deux ailes gelées :
 Voir ses traicts tous gelez, desquels il me poursuit,
 Et son brandon gelé dont la chaleur me cuit
 Les veines que sa flame a tant de fois brustlées.
 L'Hyuer est tousiours fait d'un gros air espessi,
 Pour le Soleil absent ny chaud ny esclairci :
 Et mon ardeur se fait des rayons d'une face,
 Laquelle me nourrit d'imagination.
 Tousiours dedans le sang i'en ay l'impression,
 Qui force de l'Hyuer les neiges & la glace.*

XXXVIII.

*Vne seule vertu, tant soit parfaite & belle,
 Ne pourroit iamais rendre un homme vertueux :
 Il faut le nombre entier, en rien defe&ueux :
 Le Printemps ne se fait d'une seule arondelle.
 Toute vertu diuine acquise & naturelle
 Se loge en ton esprit. La Nature & les Cieux
 Ont versé dessus toy leurs dons plus precieux :
 Puis pour n'en faire plus ont rompu le modèle.
 Ici à ta beauté se ioint la Chasteté,
 Ici l'honneur de Dieu, ici la Pieté,
 La crainte de mal-faire, & la peur d'infamie :
 Ici un cœur constant, qu'on ne peut esbranler.
 Pource en lieu de mon cœur, d'Helene & de ma vie,
 le te deuerois plustost mon destin appeller.*

XXXIX.

*Yeux, qui versez en l'ame ainsi que deux Planettes,
 Vn esprit qui pourroit ressusciter les morts,
 le sçay dequoy sont faits tous les membres du corps,
 Mais ie ne puis sçauoir quelle chose vous estes.
 Vous n'estes sang ny chair, & toutefois vous faites
 Des miracles en moy, tant vos regards sont forts,
 Si bien qu'en foudroyant les miens par le dehors,
 Dedans vous me tuez de cent mille sagettes.
 Yeux la forge d'Amour, Amour n'a point de traits
 Que les poignans esclairs qui sortent de vos rais,
 Dont le moindre à l'instant toute l'ame me sonde.
 le suis quand ie les sens de merueille ravy :
 Quand ie ne les sens plus, à l'heure ie ne vy,
 Ayant en moy l'effet qu'a le Soleil au monde.*

XL.

Comme un vieil combatant qui ne veut plus s'armer,
Ayant le corps chargé de coups & de vieilleſſe,
Regarde en s'esbatant l'Olympique ieuneſſe
Pleine d'un ſang bouillant aux iouſtes eſcimer :
Ainſi ie regardois du ieune Dieu d'aimer,
Dieu qui combat touſiours par ruſe & par fineſſe,
Les gaillards champions, qui d'une chaude preſſe
Se veulent dans le camp amoureux enfermer.
Quand tu as reuerdy mon eſcorce ridée
De ta ieune vertu, ainſi que fit Medée
Par herbes & par jus le pere de laſon,
Ie n'ay contre ton charme oppoſé ma deſenſe :
Toutefois ie me deuls de r'entrer en enfance,
Pour perdre tant de fois l'eſprit & la raiſon.

XLI.

Laiſſe de Pharaon la terre Egyptienne,
Terre de ſeruitude, & vien ſur le lourdain :
Laiſſe moy ceſte Court & tout ce ſard mondain,
Ta Circe, ta Sirene, & ta magicienne.
Demeure en ta maiſon pour viure toute tienne,
Contente toy de peu : l'âge s'enſuit ſoudain.
Pour trouuer ton repos, n'atten point à demain :
N'atten point que l'hyuer ſur les cheueux te vienne.
Tu ne vois à ta Cour que feintes & ſoupçons :
Tu vois tourner une heure en cent mille façons :
Tu vois la vertu fauſſe, & vraye la malice.
Laiſſe ces honneurs pleins d'un ſoing ambitieux,
Tu ne verras aux champs que Nymphes & que Dieux,
Ie ſeray ton Orphee, & toy mon Eurydice.

XLII.

Ces longues nuits d'hiver, où la Lune ocieuse
 Tourne si lentement son char tout à l'entour,
 Où le Coq si tardif nous annonce le iour,
 Où la nuit semble un an à l'ame soucieuse:
 Je fusse mort d'ennuy sans ta forme douteuse,
 Qui vient par une feinte alleguer mon amour,
 Et faisant toute nue entre mes bras sejour,
 Me pipe doucement d'une ioye menteuse
 Vraye tu es farouche, & fiere en cruauté:
 De toy fausse on iouyst en toute priuauté.
 Pres ton mort ie m'endors, pres de luy ie repose:
 Rien ne m'est refusé. Le bon sommeil ainsi
 Abuse par le faux mon amoureux souci.
 S'abuser en amour n'est pas mauuaise chose.

XLIII.

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
 Assise aupres du feu, deuidant & filant,
 Direz chantant mes vers, en vous esmerueillant,
 Ronsard me celebroit du temps que i'estois belle.
 Lors vous n'aurez seruante oyant telle nouuelle,
 Desja sous le labeur à demy sommeillant,
 Qui au bruit de mon nom ne s'aille refuseillant,
 Benissant vostre nom de louange immortelle.
 Je seray sous la terre & fantôme sans os
 Par les ombres myrteux ie prendray mon repos:
 Vous serez au fouyer une vieille accroupie,
 Regrettant mon amour & vostre fier desdain.
 Viuez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
 Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

XLIIII.

*Genéures herissez, & vous houx espineux,
 L'un hofte des deserts, & l'autre d'un bocage :
 Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,
 Sources qui bouillonnez d'unurgeon sablonneux :
 Pigeons qui vous baisez d'un baiser sauoureux,
 Tourtres qui lamentez d'un eternal vefuage,
 Rossignols ramagers, qui d'un plaisant langage
 Nuit & iour rechantez vos versets amoureux :
 Vous à la gorge rouge eſtrangere Arondelle,
 Si vous voyez aller ma Nymphé en ce Printemps
 Pour cueillir des bouquets par ceſte herbe nouuelle,
 Dites luy, pour-neant que ſa grace i'attens,
 Et que pour ne ſouffrir le mal que i'ay pour elle,
 I'ay mieux aimé mourir que languir ſi long temps.*

XLV.

*Celle, de qui l'amour veinquit la fantaſie,
 Que Iupiter conceut ſous un Cygne emprunté :
 Ceſte ſœur des lumeaux, qui fiſt par ſa beauté
 Oppoſer toute Europe aux forces de l'Asie,
 Diſoit à ſon miroir, quand elle vit ſaiſie
 Sa face de vieillèſſe & de hideuſeté,
 Que mes premiers Maris inſenſez ont eſté
 De s'armer pour iouyr d'une chair ſi moiſſie :
 Dieux, vous eſtes cruels, ialoux de noſtre temps !
 Des Dames ſans retour s'en-vole le printemps :
 Aux Jerpens tous les ans vous oſtez la vieillèſſe.
 Ainſi diſoit Helene en remirant ſon teint.
 Ceſt exemple eſt pour vous : cueillez voſtre ieuneſſe.
 Quand on perd ſon Auril, en Octobre on s'en plaint.*

XLVI.

Heureux le Cheualier, que la Mort nous desrobe,
Qui premier me fit voir de ta Grace l'attrait :
le la vy de si loin, que la poincte du trait
Sans force demoura dans les plis de ma robe.
Mais ayant de plus pres entendu ta parole,
Es veu ton œil ardent, qui de moy m'a distrait,
Au cœur entra la fleche avecque ton portrait,
Mais plustost le portrait de ce Dieu qui m'affole.
Esblouy de ta veuë, où l'Amour fait son ny,
Claire comme un Soleil en flames infiny,
le n'osois l'aborder, craignant de plus ne viure.
le fu trois mois retif : mais l'Archer qui me vit,
Si bien à coups de traits ma crainte poursuivit,
Que batu de son arc m'a forcé de te suiure.

XLVII.

Lettre, ie te reçois, que ma Deesse en terre
M'enuoye pour me faire ou ioyeux, ou transi,
Ou tous les deux ensemble : ô Lettre, tout ainsi
Que tu m'apportes seule ou la paix, ou la guerre,
Amour en te lisant de mille traits m'enferme,
Touche mon sein, à fin qu'en retournant d'ici
Tu contes à ma dame en quel piteux souci
le vy pour sa beauté, tant i'ay le cœur en serre!
Touche mon estomac pour sentir mes chaleurs,
Approche de mes yeus pour recevoir mes pleurs,
Que larme dessus larme amour tousiours m'assemble.
Puis voyant les effets d'un si contraire esmoy,
Dy que Deucalion & Phaëthon chez moy,
L'un au cœur l'autre aux yeux se sont logez ensemble.

XLVIII.

*Lettre, de mon ardeur veritable interprete,
Qui parles sans parler les passions du cœur,
Poste des amoureux, va conter ma langueur
A ma dame, & comment sa cruauté me traite.
Comme une messagere & accorte & secrete
Contemple en la voyant sa face & sa couleur,
Si elle deuiet gaye, ou palle de deuleur,
Ou d'un petit soupir si elle me regrette.
Fais office de langue : aussi bien ie ne puis
Deuant elle parler, tant vergongneux ie suis,
Tant ie crains l'offenser, & fault que le visage
Tout seul de ma douleur luy rende tesmoignage.
Tu pourras en trois mots luy dire mes ennuis :
Le silence parlant vaut un mauvais langage.*

XLIX.

*Le soir qu'Amour vous fist en la salle descendre
Pour danser d'artifice un beau ballet d'Amour,
Vos yeux, bien qu'il fust nuict, ramenerent le iour,
Tant ils sceurent d'esclairs par la place resprendre.
Le ballet fut diuin, qui se souloit reprendre
Se rompre se refaire, & tour dessus retour
Se mesler s'escarter se tourner à l'entour,
Contre-imitant le cours du fleuve de Meandre :
Ores il estoit rond ores long or'estroit,
Or' en poincte en triangle en la façon qu'on voit
L'escadron de la Grüe euitant la froidure.
Ie faux, tu ne dansois, mais ton pied voletait
Sur le haut de la terre : aussi ton corps s'estoit
Transformé pour ce soir en diuine nature.*

L.

*Je voy mille beautéz, & si n'en voy pas-une
Qui contente mes yeux : seule vous me plaisez,
Seule quand ie vous voy, mes Sens vous appaisez :
Vous estes mon destin, mon Ciel, & ma Fortune,
Ma Venus mon Amour ma Charite ma brune,
Qui tous bas pensemens de l'esprit me rasez,
Et de belles vertus l'estomac m'embrasez,
Me soulevant de terre au cercle de la Lune.
Mon œil de vos regards goulument se repaist :
Tout ce qui n'est pas vous luy fasche & luy deplaist,
Tant il a par usance accoustumé de viure
De vostre unique douce agreable beauté.
S'il peche contre vous affamé de vous suiure,
Ce n'est de son bon gré c'est par necessité.*

LI.

*Ces cheueux ces liens dont mon cœur tu enlasses,
Menus primes subtils qui coulent aux talons,
Entre noirs & chastains bruns deliez & longs,
Tels que Venus les porte & ses trois belles Graces,
Me tiennent si estrains, Amour, que tu me passes
Au cœur en les voyant cent poinctes d'aiguillons,
Dont le moindre des nœuds pourroit des plus felons
En leur plus grand courroux arrester les menaces.
Cheueux non achetez empruntez ny fardez,
Qui vostre naturel sans feintise gardez,
Que vous me semblez beaux ! permettez que i'en porte
Un lien à mon col, à fin que sa beauté
Me voyant prisonnier lié de telle sorte,
Se puisse tesmoigner quelle est sa cruauté.*

LII.

*le suis esmerueillé que mes pensers ne sont
 Laz de penser en vous, y pensant à toute heure :
 Me souvenant de vous, or' ie chante, or' ie pleure,
 Et d'un penser passé cent nouveaux se refont.
 Puis legers comme oiseaux ils volent & s'en-vont,
 M'abandonnant tout seul, devers vostre demeure :
 Et s'ils sçavoient parler, souvent vous seriez seure
 Du mal que mon cœur cache, & qu'on lit sur mon front.
 Or sus venez Pensers, pensons encore en elle,
 De tant y repenser ie ne me puis laisser :
 Pensons en ses beaux yeux & combien elle est belle,
 Elle pourra vers nous les siens faire passer.
 Venus non seulement nourrit de sa mammelle
 Amour son fils aîné, mais aussi le Penser.*

LIII.

*Belle gorge d'albâtre, & vous chaste poitrine,
 Qui les Muses cachez en un rond verdelet :
 Tertres d'Agathe blanc, petits gazons de lait,
 Des Graces le seiour, d'Amour & de Cyprine :
 Sein de couleur de lis & de couleur rosine,
 De veines marqueté, ie vous vy par souhait
 Leuer l'autre matin, comme l'Aurore fait
 Quand-vermeille elle sort de sa chambre marine.
 Ie vy de tous costez le Plaisir & le leu,
 Venus, Amour, la Grace armez d'un petit feu,
 Voler ainsi qu'enfans, par vos constaux d'yuoire,
 M'esblouyr, m'affaillir & surprendre mon fort :
 Ie vy tant de beutez que ie ne les veux croire.
 Vn homme ne doit croire aux tesmoins de sa mort.*

LIIII.

Lors que le Ciel te fist, il rompit la modelle
 Des Vertus, comme un peintre efface son tableau,
 Et quand il veut refaire une image du Beau,
 Il te va retracer pour en faire une telle.
 Tu apportas d'enhaut la forme la plus belle,
 Pour paroistre en ce monde un miracle nouveau,
 Que couleur, ny outil, ny plume, ny cerneau
 Ne scauroient egaler, tant tu es immortelle.
 Vn bon-heur te defaut : c'est qu'en venant çà bas
 Couuerte de ton voile ombragé du trespas,
 Ton excellence fut à ce monde incognue
 Qui n'osa regarder les rayons de tes yeux :
 Seul ie les adoray comme un thresor des cieux,
 Te voyant en essence, & les autres en nue.

LV.

Ie te voulois nommer pour Helene, Ortygie
 Renouellant en toy d'Ortyge le renom.
 Le tien est plus fatal : Helene est un beau nom,
 Helene, honneur des Grecs, la terreur de Phrygie:
 Si pour suiet fertile Homere t'a choisie,
 Ie puis suiuant son train qui va sans compagnon,
 Te chantant m'honorer, & non pas toy, sinon
 Qu'il te plaise estimer ma rude Poësie.
 Tu passes en vertus les Dames de ce temps
 Aussi loin que l'Hyuer est passé du Printemps,
 Digne d'auoir autels, digne d'auoir Empire.
 Laure ne te veincroit de renom ny d'honneur
 Sans le Ciel qui luy donne un plus digne sonneur.
 Et le mauuais destin te fait present du pire.

LVI.

*l'errois en mon iardin, quand au bout d'une allée
 le vy contre l'Hyver boutonner vn Soucy.
 Ceste herbe & mon Amour fleurissent tout ainsi :
 La neige est sur ma teste, & la sienne est gelee.
 O bien-heureuse amour en mon ame escoulee
 Par celle qui n'a point de parangon icy,
 Qui m'a de ses rayons tout l'esprit esclarcy,
 Qui deuroit des François Minerue estre appelée :
 En prudence Minerue, une Grace en beauté,
 lunon en grauité, Diane en chasteté,
 Qui sert aux mesmes Dieux, comme aux hommes d'exemple.
 Si tu fusses venue au temps que la Vertu
 S'honoroit des humains, tes vertus eussent eu
 Vœux encens & autels sacrifices & temple.*

LVII.

*De Myrte & de Laurier feuille à feuille enferrez
 Helene entrelassant une belle Couronne,
 M'appella par mon nom : Voyla que ie vous donne,
 De moy seule, Ronsard, l'escruiain vous serez.
 Amour qui l'escoutoit, de ses traits acerez
 Me pouffe Helene au cœur, & son Chantre m'ordonne :
 Qu'un suiet si fertile vostre plume n'estonne :
 Plus l'argument est grand, plus Cygne vous mourrez.
 Ainsi me dist Amour, me frappant de ses ailes :
 Son arc fist un grand bruit, les feuilles eternelles
 Du Myrte ie senty sur mon chef tressaillir.
 Adieu Muses adieu, vostre faueur me laisse :
 Helene est mon Parnasse : ayant telle Maistresse,
 Le Laurier est à moy ie ne scaurois faillir.*

LVIII.

*Seule sans compagnie en vne grande salle
 Tu logeois l'autre iour pleine de maiesté,
 Cœur vrayment genereux, dont la brave beauté
 Sans pareille ne treuve vne autre qui l'égalle.
 Ainsi seul en son ciel le Soleil se deuallé,
 Sans autre compagnon en son char emporté :
 Ainsi loin de ses Dieux en son Palais vouté
 Iupiter a choisi sa demeure royale.
 Vne ame vertueuse a tousiours un bon cœur :
 Le Lièvre fuyt tousiours, la Biche a tousiours peur,
 Le Lyon de soy mesme assuré se hazarde.
 La peur qui sert au peuple & de frein & de Loy,
 Ne sçauroit estonner ny ta vertu ny toy :
 La Loy ne sert de rien, quand la vertu nous garde.*

LIX.

*Qu'il me soit arraché des tetins de sa mere
 Ce ieune enfant Amour, & qu'il me soit vendu :
 Il ne fait que de naistre, & m'a desia perdu :
 Vienne quelque marchand, ie le mets à l'enchere.
 D'un si mauuais garçon la vente n'est pas chere,
 l'en feray bon marché. Ah ! i'ay trop attendu.
 Mais voyez comme il pleure, il m'a bien entendu.
 Appaise toy mignon i'ay passé ma cholere,
 Je ne te vendray point : au contraire ie veux
 Pour Page t'enuoyer à ma maistresse Helene,
 Qui toute te ressemble & d'yeux & de cheueux,
 Aussi fine que toy, de malice aussi pleine.
 Comme enfans vous croistrez, & vous ion'rés tous deux :
 Quand tu seras plus grand, tu me payras ma peine.*

LX.

*Passant deffus la tombe où Lucrece repose,
 Tu versas deffus elle une moisson de fleurs :
 L'eschaufant de souspirs, & l'arrofant de pleurs,
 Tu monstras qu'une mort tenoit ta vie enclose.
 Si tu aimes le corps dont la terre dispose,
 Imagine ta force & conçois tes rigueurs :
 Tu me verras cruelle entre mille langueurs
 Mourir puis que la mort te plaist sur toute chose.
 C'est acte de pitié d'honorer un cercueil,
 Mespriser les vivans est un signe d'orgueil.
 Puis que ton naturel les fantômes embrasse,
 Et que rien n'est de toy, s'il n'est mort, estimé,
 Sans languir tant de fois, escondit de ta grace,
 le veux du tout mourir pour estre mieux aimé.*

LXI.

*Je suis pour vostre amour diversement malade,
 Maintenant plein de froid, maintenant de chaleur :
 Dedans le cœur pour vous autant i'ay de douleur,
 Comme il y a de grains dedans vostre Grenade.
 Ceux qui fistes sur moy la premiere embuscade,
 Des-attisez ma flame, & desseichés mes pleurs :
 le faux, vous ne pourriez : car le mal dont ie meurs,
 Est si grand qu'il ne peut se guarir d'une orillade.
 Ma Dame croyez moy ie trespasse pour vous :
 le n'ay artere nerf tendon veine ny pous,
 Qui ne sente d'Amour la fièvre continue.
 La Grenade est d'Amour le symbole parfait :
 Ses grains en ont encor la force retenue,
 Que vous ne cognoissez de signe ny d'effait.*

LXII.

Ma Dame, ie me meurs abandonné d'espoir :
 La playe est iusqu'à l'oz : ie ne suis celuy mesme
 Que i'estois l'autre iour, tant la douleur extrême
 Forçant la patience, a dessus moy pouuoir.
 Ie ne puis ny toucher goustier n'ouïr ny voir :
 l'ay perdu tous mes Sens, ie suis vne ombre blefme :
 Mon corps n'est qu'un tombeau. Malheureux est qui aime,
 Malheureux qui se laisse à l'Amour decenuoir !
 Deuenez un Achille aux playes qu'auiez faites,
 Vn Telefe ie suis, lequel s'en va perir :
 Monstrez moy par pitié vos puïssances parfaites,
 Et d'un remede prompt daignez moy secourir.
 Si vostre seruiteur cruelle vous desfaites,
 Vous n'aurez le Laurier pour l'auoir fait mourir.

LXIII.

Voyant par les soudars ma maison saccagee,
 Et mon pais couuert de Mars & de la mort,
 Pensant en ta beauté tu estois mon suport,
 Et soudain ma tristesse en ioye estoit changee.
 Resolu ie disois, Fortune s'est vangee,
 Elle emporte mon bien & non mon reconfort.
 Hà, que ie fus trompé ! tu me fais plus de tort
 Que n'eust fait vne armee en bataille rangee.
 Les soudars m'ont pillé, tu as rauy mon cœur :
 Tu es plus grand voleur, i'en demande iustice
 Aux Dieux qui n'oseroient chastier ta rigueur.
 Tu saccages ma vie en te faisant seruice :
 Encores te mocquant tu braues ma langueur,
 Qui me fait plus de mal que ne fait ta malice.

LXIIII.

Vous estes le bouquet de vostre bouquet mesme,
 Et la fleur de sa fleur, sa grace & sa verdeur,
 De vostre douce haleine il a pris son odeur :
 Il est comme ie suis de vostre amour tout blesme.
 Ma Dame, voyez donc, puis qu'un bouquet vous aime,
 Indigne de iuger que peut vostre valeur,
 Combien doy-ie sentir en l'ame de douleur,
 Qui sers par iugement vostre excellence extrême ?
 Mais ainsi qu'un bouquet se flectrist en un iour,
 l'ay peur qu'un mesme iour flectrissi vostre amour.
 « Toute amitié de femme est soudain effacee.
 Aduienne le destin comme il pourra venir,
 Il ne peut de vos yeux m'oster le souuenir :
 Il faudroit m'arracher le cœur & la pensee.

LXV.

le ne ferois marry si tu contoïs ma peine,
 De conter tes degrez recontez tant de fois :
 Tu loges au sommet du Palais de nos Rois :
 Olympe n'auoit pas la cyme si hautaine.
 le pers à chaque marche & le poulx & l'haleine :
 l'ay la sueur au front, i'ay l'estomac penthoïs,
 Pour ouyr un nenny un refus une vois
 De desdain de froideur & d'orgueil toute pleine.
 Tu es comme Deesse assise en tref-haut lieu.
 Pour monter en ton ciel ie ne suis pas un Dieu.
 le feray de la court ma plainte coustumiere
 T'enuoyant iusqu'en haut mon cœur deuotieux.
 Ainsi les hommes font à iupiter priere :
 Les hommes sont en terre, & iupiter aux cieux.

LXVI.

Mon ame mille fois m'a predit mon dommage :
 Mais la sotte qu'elle est, apres l'auoir predit,
 Maintenant s'en repent, maintenant s'en desdit,
 Et voyant ma Maistresse elle aime d'auantage.
 Si l'ame si l'esprit qui sont de Dieu l'ouurage,
 Deuiennent amoureux, à grand tort on mesdit
 Du corps qui suit les Sens, non brutal comme on dit
 S'il se trouue esblouy des raiz d'un beau visage.
 Le corps ne languiroit d'un amoureux souci,
 Si l'ame si l'esprit ne le vouloient ainsi.
 Mais du premier assaut l'ame est toute esperdne,
 Conseillant, comme Royne, au corps d'en faire autant.
 Ainsi le Citoyen trahy du combattant
 Se rend aux ennemis, quand la ville est perdue.

LXVII.

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
 Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene,
 Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
 Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.
 Toutefois il vaut mieux pour n'irriter point Mars,
 La rendre à son espoux afin qu'il la r'emmeine,
 Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
 Nostre haure gaigné, l'assaut à nos rampars.
 Peres il ne falloit, à qui la force tremble,
 Par un mauuais conseil les ieunes retarder :
 Mais & ieunes & vieux vous deuiez tous ensemble
 Pour elle corps & biens & ville hazarder.
 Menelas fut bien sage, & Pâris ce me semble :
 L'un de la demander, l'autre de la garder.

LXVIII.

*Ah, belle liberté, qui me seruois d'escorte,
 Quand le pied me portoit où libre ie voulois!
 Ah, que ie te regrette! hélas, combien de fois
 Ay-ie rompu ie ioug, que malgré moy ie porte!
 Puis ie l'ay rattaché, estant nay de la sorte,
 Que sans aimer ie suis & du plomb & du bois,
 Quand ie suis amoureux i'ay l'esprit & la vois,
 L'inuention meilleure & la Muse plus forte.
 Il me faut donc aimer pour auoir bon esprit,
 Afin de conceuoir des enfans par escrit,
 Pour allonger mon nom aux despens de ma peine.
 Quel suiet plus fertile scauroy-ie mieux choisir
 Que le suiet qui fut d'Homere le plaisir,
 Ceste toute diuine & vertueuse Helene?*

LXIX.

*Tes freres les lumeaux, qui ce mois verdureux
 Maistrisent, & qui sont tous deux liez ensemble,
 Te deueroient enseigner, au moins comme il me semble,
 A te ioindre ainsi qu'eux d'un lien amoureux.
 Mais ton corps nonchalant reuesche & rigoureux,
 Qui iamais en son cœur le feu d'amour n'assemble,
 En ce beau mois de May, malgré tes ans ressemble,
 O perte de ieunesse! à l'Hyuer froidureux.
 Tu n'es digne d'auoir les deux lumeaux pour freres:
 A leur gentille humeur les tiennes sont contraires,
 Venus t'est desplaisante, & son fils odieux,
 Au contraire, par eux la terre est toute pleine
 De Graces & d'Amours: change ce nom d'Helene:
 Vn autre plus cruel te conuient beaucoup mieux.*

LXX.

Ny ta simplicité ny ta bonne nature,
 Ny mesme ta vertu ne t'ont peu garantir,
 Que la Cour ta nourrice, escole de mentir,
 N'ait depraué tes mœurs d'une fausse imposture.
 Le proverbe dit vray, souvent la nourriture
 Corrompt le naturel : tu me l'as fait sentir,
 Qui fraudant ton serment m'avois au departir
 Promis de m'honorer de ta belle figure.
 Menteuse contre Amour, qui vengeur te poursuit,
 Tu as leué ton camp pour t'ensuyr de nuict,
 Accompaignant ta Royne (ô vaine couuerture !)
 Trompant pour la faueur ta promesse & ta foy.
 Comment pourroy-ie auoir quelque faueur de toy,
 Quand tu ne veux souffrir que ie t'aime en peinture ?

LXXI.

Ceste fleur de Vertu, pour qui cent mille larmes
 le verse nuict & iour sans m'en pouuoir souler,
 Pent bien sa destinee à ce Grec egaler,
 A ce fils de Thetis, à l'autre fleur des armes.
 Le Ciel malin borna ses iours de peu de termes :
 Il eut courte la vie ailée à s'en-aller :
 Mais son nom qui a fait tant de bouches parler,
 Luy sert contre la mort de pilliers & de termes.
 Il eut pour sa prouësse un excellent sonneur :
 Tu as pour tes vertus en mes vers un honneur,
 Qui malgré le tombeau suiura ta renommee.
 Les Dames de ce temps n'enuient ta beauté,
 Mais ton nom tant de fois par les Muses chanté,
 Qui languiroit d'oubly si ie ne t'eusse aimée.

LXXII.

*A fin que ton honneur coule parmy la plaine
 Autant qu'il monte au Ciel engraué dans vn Pin,
 Inuoquant tous les Dieux, & respandant du vin:
 le consacre à ton nom ceste belle Fontaine.*
*Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine
 Ne paissent à ces bords : y fleurisse le Thin,
 Et tant de belles fleurs qui s'ouurent au matin,
 Et soit dite à iamais la Fontaine d'Helene.*
*Le passant en Esté s'y puisse reposer,
 Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
 Mille chansons d'Helene, & de moy luy souuienne.*
*Quiconques en boira, qu'amoureux il deuienne :
 Et puisse en la humant, vne flame puiser
 Aussi chaude qu'au cœur ie sens chaude la mienne.*

STANCES

DE LA FONTAINE D'HELENE,

Pour chanter ou réciter à trois personnes.

LE PREMIER.

*Ainsi que ceste eau coule & s'ensuyt parmy l'herbe,
 Ainsi puisse couler en ceste eau le souci,
 Que ma belle Maistresse, à mon mal trop superbe,
 Engraue dans mon cœur sans en auoir mercy.*

LE SECOND.

*Ainsi que dans ceste eau de l'eau mesme ie verse,
Ainsi de veine en veine Amour qui m'a blessé,
Et qui tout à la fois son carquois me renverse,
Vn breuvage amoureux dans le cœur m'a versé.*

1.

*Ie voulois de ma peine esteindre la memoire :
Mais Amour qui auoit en la fontaine ben,
Y laissa son brandon, si bien qu'au lieu de boire
De l'eau pour l'estancher, ie n'ay ben que du feu.*

11.

*Tantost ceste fontaine est froide comme glace,
Et tantost elle iette vne ardante liqueur. ,
Deux contraires effects ie sens quand elle passe,
Froide dedans ma bouche, Et chaude dans mon cœur.*

1.

*Vous qui rafraischissez ces belles fleurs vermeilles,
Petits freres ailez, Fanones Et Zephyrs,
Portez de ma Maistresse aux ingrates oreilles,
En volant parmy l'air, quelcun de mes souspirs.*

11.

*Vous enfans de l'Aurore, allez baiser ma Dame :
Dites luy que ie meurs, contez luy ma douleur,
Et qu'Amour me transforme en un rocher sans ame,
Et non comme Narcisse en vne belle fleur.*

I.

*Grenouilles qui iazez quand l'an se renouvelle,
Vous Greffets qui seruez aux charmes, comme on dit,
Criez en autre part vostre antique querelle :
Ce lieu sacré vous soit à iamais interdit.*

II.

*Philomele en Auril ses plaintes y iargonne,
Et ses bords sans chansons ne se puissent trouver :
L'Arondelle l'Eßt, le Ramier en Automne,
Le Pinson en tout temps, la Gadille en Hyuer.*

I.

*Cesse tes pleurs, Hercule, & laisse ta Mysie,
Tes pieds de trop courir sont ja foibles & las :
Icy les Nymphes ont leur demeure choisie,
Icy sont tes Amours, icy est ton Hylas.*

II.

*Que ne suis-je ravy comme l'enfant Argiue ?
Pour reuencher ma mort, ie ne voudrois sinon
Que le bord, le granois, les herbes & la riuë
Fussent tousiours nommez d'Helene, & de mon nom !*

I.

*Dryades, qui vivez sous les escorces saintes,
Venez & tesmoignez combien de fois le iour
Ay-ie troublé vos bois par le cry de mes plaintes,
N'ayant autre plaisir qu'à sousspirer d'Amour ?*

11.

*Echo, fille de l'Air, hôteſſe ſolitaire
Des rochers, où ſouvent tu me vois retirer,
Dy quantes fois le iour lamentant ma miſere,
T'ay-ie fait ſouſpirer en m'oyant ſouſpirer?*

1.

*Ny Cannes ny Roſeaux ne bordent ton riuage,
Mais le gay Poliot, des bergeres amy :
Touſiours au chaud du iour le Dieu de ce bocage,
Appuyé ſur ſa fleute, y puiſſe eſtre endormy.*

11.

*Fontaine à tout iamais ta ſource ſoit paſſée,
Non de menus grauois de mouſſes ny d'herbis :
Mais bien de mainte Perle à bouillons enlénée,
De Diamans, Saphirs, Turquoifes & Rubis.*

1.

*Le Paſteur en tes eaux nulle branche ne iette,
Le Bouc de ſon ergot ne te puiſſe fouler :
Ains comme un beau Cryſtal, touſiours tranquille & nette
Puiſſes-tu par les fleurs eternelle couler.*

11.

*Les Nymphes de ces eaux & les Hamadryades,
Que l'amoureux Satyre entre les bois pourſuit,
Se tenans main à main, de ſauts & de gambades,
Aux rayons du Croiſſant y danſent toute nuit.*

I.

*Si i'estois un grand Prince, un superbe edifice
le voudrois te bastir, où ie ferois fumer
Tous les ans à ta feste autels & sacrifice,
Te nommant pour iamais la Fontaine d'aimer.*

II.

*Il ne faut plus aller en la forest d'Ardeine
Chercher l'eau, dont Regnaut estoit si desireux :
Celuy qui boit à ieun trois fois ceste fontaine,
Soit passant ou voisin il deuiet amoureux.*

I.

*Lune, qui as ta robbe en rayons estoilée,
Garde ceste fontaine aux iours les plus ardans :
Defen-la pour iamais de chaud & de gelée,
Remply-la de rosée, & te mire dedans.*

II.

*Aduienne apres mille ans qu'un Pastoureau desgoise
Mes amours, & qu'il conte aux Nymphes d'icypres,
Qu'un Vandomois mourut pour une Saintongeoise,
Et qu'encores son ame erre entre ces forests.*

LE POETE.

*Garçons ne chantez plus, ja Vesper nous commande
De ferrer nos troupeaux, les Loups sont ja dehors.
Demain à la frescheur avec une autre bande
Nous reuiendrons danser à l'entour de ces bords.*

*Fontaine, ce- pendant de ceste tasse pleine
 Refoy ce vin sacré que ie renuerse en toy :
 Sois ditte pour iamais la Fontaine d'Heleine,
 Et conserue en tes eaux mes amours & ma foy.*

LXXIII.

*Il ne suffit de boire en l'eau que i'ay sacrée
 A ceste belle Helene, afin d'estre amoureux :
 Il faut aussi dormir dedans un antre ombreux,
 Qui a ioignant sa riuë en un mont son entrée.
 Il faut d'un pied dispos danser dessus la prée,
 Et tourner par neuf fois autour d'un saule creux :
 Il faut passer la planche, il faut faire des vœux
 Au Pere saint Germain qui garde la contrée.
 Cela fait, quand un cœur seroit un froid glaçon,
 Il sentira le feu d'une estrange façon
 Enflamer sa froideur. Croyez ceste escriture.
 Amour du rouge sang des Geans tout souillé,
 Essuyant en ceste eau son beau corps desponillé,
 Y laissa pour iamais ses feux & sa teinture.*

LXXIIII.

*Adieu cruelle adieu, ie te suis ennuyeux :
 C'est trop chanté d'Amour sans nulle recompense.
 Te serue qui voudra, ie m'en vais, & ie pense
 Qu'un autre seruiteur ne te seruira mieux.
 Amour en quinze iours m'a fait ingenieux,
 Me iettant au cerueau de ces vers la semence :
 La Raison maintenant me r'appelle, & me tanse :
 le ne veux si long temps deuenir furieux.*

*Il ne faut plus nourrir cest Enfant qui me ronge,
 Qui les credules prend comme un poisson à l'hain,
 Vne plaisante farce, une belle mensonge,
 Vn plaisir pour cent maux qui s'en-vole soudain :
 Mais il se faut resoudre, & tenir pour certain
 Que l'homme est malheureux qui se repaist d'un songe.*

ELEGIE.

*Six ans estoient coulez, & la septiesme annee
 Estoit presques entiere en ses pas retournee,
 Quand loin d'affection, de desir & d'amour,
 En pure liberte ie passois tout le iour,
 Et franc de tout soucy qui les ames deuore,
 Je dormois dès le soir iusqu'au point de l'aurore.
 Car seul maistre de moy i'allois plein de loisir,
 Où le pied me portoit, conduit de mon desir,
 Ayant tousiours és mains pour me seruir de guide
 Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
 Mes bons hostes muets, qui ne faschent iamais :
 Ainsi que ie les prens, ainsi ie les remais.
 O douce compagnie & utile & honneste!
 Vn autre en caquetant m'estourdiroit la teste.*

*Puis du liure ennuyé, ie regardois les fleurs,
 Fueilles tiges rameaux especes & couleurs,
 Et l'entrecoupement de leurs formes diuerses,
 Peintes de cent façons, iaunes rouges & perses,
 Ne me pouuant saouler, ainsi qu'en un tableau,
 D'admirer la Nature, & ce qu'elle a de beau :*

Et de dire en parlant aux fleurettes esclofes,
 « Celuy est presque Dieu qui cognoist toutes choses,
 Esloigné du vulgaire, & loin des courtizans,
 De fraude & de malice impudens artizans.

Tantost i'errois seulet par les forests sauvages
 Sur les bords enionchez des peinturez riuages,
 Tantost par les rochers reculez & deserts,
 Tantost par les taillis, verte maison des cerfs.

l'aimois le cours suiuy d'une longue ruiere,
 Et voir onde sur onde allonger sa carriere,
 Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,
 Et pendu sur le bord me plaisoit d'y pescher,
 Estant plus resiouy d'une chasse muette
 Troubler des escaillez la demeure secrette,
 Tirer avecq' la ligne en tremblant emporté
 Le credule poisson prins à l'haim apasté,
 Qu'un grand Prince n'est aise ayant prins à la chasse
 Vn cerf qu'en haletant tout un iour il pourchasse.
 Heureux, si vous eussiez d'un mutuel esmoy
 Prins l'apast amoureux aussi bien comme moy,
 Que tout seul i'auallay, quand par trop desfireuse
 Mon ame en vos yeux beut la poison amoureuse.

Puis alors que Vesper vient embrunir nos yeux,
 Attaché dans le ciel ie contemple les cieux,
 En qui Dieu nous escrit en notes non obscures
 Les sorts & les destins de toutes creatures.
 Car luy, en desdaignant (comme font les humains)
 D'auoir encre & papier & plume entre les mains,
 Par les astres du ciel qui sont ses caracteres,
 Les choses nous predict & bonnes & contraires :
 Mais les hommes chargez de terre & du trespas
 Mesprisent tel escrit, & ne le lisent pas.
 Or le plus de mon bien pour deceuoir ma peine,
 C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine

Qui de vostre beau nom se braue, & en courant
 Par les prez vos honneurs va tousiours murmurant,
 Et la Royne se dit des eaux de la contree :
 Tant vault le gentil soïn d'une Muse sacree,
 Qui peult vaincre la mort, & les sorts inconstans,
 Sinon pour tout iamais, au moins pour un long temps.
 Là couché dessus l'herbe en mes discours ie pense
 Que pour aimer beaucoup i'ay peu de recompense,
 Et que mettre son cœur aux Dames si auant,
 C'est vouloir peindre en l'onde, & arrester le vent :
 M'asseurant toutefois qu'alors que le vieil âge
 Aura comme un forcier changé vostre visage,
 Et lors que vos cheueux deuiendront argentez,
 Et que vos yeux, d'amour ne seront plus hantez,
 Que tousiours vous aurez, si quelque soïn vous touche,
 En l'esprit mes escrits, mon nom en vostre bouche.

Maintenant que voicy l'an septième venir,
 Ne pensez plus Helene en vos laqs me tenir.
 La raison m'en deliure, & vostre rigueur dure,
 Puis il fault que mon age obeyſſe à nature.

LXXV.

Ie m'en-fuy du combat, mon armee est desfaite :
 I'ay perdu contre Amour la force & la raison :
 la dix lustres passez, & ja mon poil grison
 M'appellent au logis, & sonnent la retraite.
 Si comme ie voulois ta gloire n'est parfaite,
 N'en blasme point l'esprit, mais blasme la saison :
 Ie ne suis ny Pâris, ny desloyal lason :
 I'obeis à la loy que la Nature a faite.

Entre l'aigre & le doux, l'esperance & la peur,
 Amour dedans ma forge a poly cest ouvrage.
 le ne me plains du mal, du temps ny du labeur,
 le me plains de moymesme & de ton faux courage.
 Tu t'en repentiras, si tu as un bon cœur,
 Mais le tard repentir n'amande le dommage.

LXXVI.

Helas ! voicy le iour que mon maistre on enterre,
 Muses, accompagnez son funeste conuoy :
 le voy son effigie, & au dessus ie voy
 La Mort qui de ses yeux la lumiere luy serre.
 Voila comme Atropos les Maieſtez atterre
 Sans respect de ieunesse ou d'empire ou de foy.
 CHARLES qui fleurissoit nagueres un grand Roy,
 Est maintenant vestu d'une robbe de terre.
 Hé ! tu me fais languir par cruauté d'amour :
 le suis ton Promethée, & tu es mon Vautour.
 La vengeance du Ciel n'oublira tes malices.
 Vn mal au mien pareil puisse vn iour t'aueoir,
 Quand tu voudras mourir, que mourir tu ne puisses.
 Si iustes sont les Dieux, ie t'en verray punir.

LXXVII.

le chantois ces Sonnets amoureux d'une Helene,
 En ce funeste mois que mon Prince mourut :
 Son sceptre, tant fust grand, Charles ne seconrut,
 Qu'il ne payast la dette à la Nature humaine.

*La Mort fut d'un costé, & l'Amour qui me meine,
Estoit de l'autre part, dont le traict me ferut,
Et si bien la poison par les veines courut,
Que i'oublai mon maistre, atteint d'une autre peine.
Le senty dans le cœur deux diuerses douleurs,
La rigueur de ma Dame, & la tristesse enclose
Du Roy, que i'adorois pour ses rares valeurs.
La viuante & le mort tout malheur me propose :
L'une aime les regrets, & l'autre aime les pleurs :
Car l'Amour & la Mort n'est qu'une mesme chose.*

FIN DV SECOND LIVRE

DES SONNETS D'HELENE.





LES AMOVRS DIVERSES.

A TRES-VERTVEVX SEIGNEVR

N. DE NEVFVILLE,

SEIGNEVR DE VILLEROY, SECRETAIRE

d'Estat de sa Majesté.

*la du prochain hyuer ie preuoy la tempeste,
la cinquante & six ans ont neigé sur ma teste,
Il est temps de laisser les vers & les amours,
Et de prendre congé du plus beau de mes iours.
l'ay vescu (Villeroiy) si bien que nulle enuie
En partant ie ne porte aux plaisirs de la vie,
Ie les ay tous goustez, & me les suis permis
Autant que la raison me les rendoit amis,
Sur l'eschaffaut mondain ioüant mon personnage
D'un habit conuenable au temps & à mon âge.*

*l'ay veu leuer le iour, i'ay veu coucher le soir,
l'ay veu greller, tonner, esclairer & pluuoir,
l'ay veu peuples & Rois, & depuis vingt annees
l'ay veu presque la France au bout de ses iournees,*

*L'ay veu guerres debats, tantost tréues & paix,
Tantost accords promis, redefais & refais,
Puis defais & refais. l'ay veu que sous la Lune
Tout n'estoit que hazard, & pendoit de fortune.
Pour neant la prudence est guide des humains:
L'inuincible destin luy enchesne les mains,
La tenant prisonniere, & tout ce qu'on propose
Sagement la fortune autrement en dispose.
Ie m'en vais soul du monde ainsi qu'un conuié
S'en va soul du banquet de quelque marié,
Ou du festin d'un Roy sans renfroguer la face,
Si un autre apres luy se met dedans sa place.*

*l'ay couru mon flambeau sans me donner esmoy,
Le baillant à quelcun s'il recourt apres moy :
Il ne fault s'en fascher, c'est la Loy de nature,
Où s'engage en naissant chacune creature.*

*Mais avant que partir ie me veux transformer,
Et mon corps fantastiq' de plumes enfermer,
Vn ail sous chaque plume, & veux auoir en bouche
Cent langues en parlant : puis d'où le iour se couche,
Et d'où l'Aurore naist Deesse aux belles mains,
Deuenu Renommee, annoncer aux humains,
Que l'honneur de ce siecle aux Astres ne s'en-volle,
Pour auoir veu sous luy la nauire Espaignolle
Descourir l'Amerique, & fait voir en ce temps
Des hommes dont les cœurs à la peine constans,
Ont veu l'autre Neptune inconnu de nos voiles,
Et son pole marqué de quatre grands estoiles :
Ont veu diuerses gens, & par mille dangers
Sont retournez chargez de lingots estrangers.*

*Mais de t'auoir veu naistre, ame noble & diuine,
Qui d'un cœur genereux loges en ta poitrine
Les errantes vertus, que tu veux soulager
En cet âge où chacun refuse à les loger :*

*En ceste saison dis-je en vices monstrueuse,
Où la mer des malheurs d'une onde impetueuse
Sur nous s'est débordee, où viuans auons veu
Le mal que nos ayeux n'eussent pensé ny creu.*

*En ce temps la Comete en l'air est ordinaire,
En ce temps on a veu le double luminaire
Du ciel en un mesme an s'eclipser par deux fois:
Nous auons veu mourir en ieunesse nos Rois,
Et la peste infectee en nos murs enfermee
Le peuple moissonner d'une main affamee.*

*Qui pis est, ces Deuins qui contemplant les tours
Des Astres, & du Ciel l'influence & le cours,
Predisent qu'en quatre ans (Saturne estant le guide)
Nous voirrons tout ce monde une campagne vuide:
Le peuple carnassier la Noblesse tuer,
Et des Princes l'estat s'alterer & muer:
Comme si Dieu vouloit nous punir en son ire,
Faire un autre Chaos, & son œuvre destruire
Par le fer, par la peste, & embrazer le sein
De l'air, pour étouffer le pauvre genre humain.*

*Toutefois en cet âge, en ce siecle de boüe,
Où de toutes vertus la Fortune se ioüe,
Sa diuine clemence ayant de nous soucy,
T'a fait ô Villeroy, naistre en ce monde icy
Entre les vanitez, la paresse & le vice,
Et les seditions qui n'ont soin de iustice,
Entre les nouveautez, entre les courtizans
De fraude & de mensonge impudens artizans,
Entre le cry du peuple & ses plaintes funebres,
Afin que ta splendeur esclairast aux tenebres,
Et ta vertu parust par ce siecle eshonté,
Comme un Soleil sans nue au plus clair de l'Esté.*

*Je diray d'auantage à la tourbe amassée,
Que tu as ta ieunesse au seruice passée*

Des Rois, qui t'ont choisi, ayant eu ce bon-heur
 D'estre employé par eux aux affaires d'honneur,
 Soit pour flechir le peuple, ou soit pour faire entendre
 Aux Princes qu'il ne faut à ton maistre se prendre,
 Par ta peine illustrant ta maison & ton nom.

Ainsi qu'au camp des Grecs le grand Agamemnon
 Enuoyoit par honneur en Ambassade Vlysse,
 Qui faisant à son Prince & au peuple service,
 Soymesme s'honoroit & les rendoit contens,
 Estimé le plus sage & facond de son temps.

Il fut, comme tu es, amoureux de sa charge,
 (Dont le Roy se despouille & sur toy se descharge :)
 Car tu n'as point en l'ame un plus ardent desir
 Que faire ton estat, seul but de ton plaisir,
 Te tuant pour ta charge en la fleur de ton âge,
 Tant la vertu active eschauffe ton courage.

Je diray sans mentir, encores que tu sois
 Hautement esleué par les honneurs François,
 Tu ne dedaignes point d'un haussebec de teste,
 Ny d'un sourcy hagard des petits la requeste,
 Reuerant sagement la fortune, qui peut
 Nous hausser & baisser tout ainsi qu'elle veut.
 Mais comme departant ta faueur & ta peine
 A tous également, tu sembles la fontaine,
 Qu'un riche citoyen par la soif irrité
 Fait à larges canaux venir en sa cité,
 Laquelle verse apres sans difference aucune
 A grands & à petits ses eaux pour la commune.

Puis ie veux deualer sous la terre là bas
 Où commande Pluton, la Nuit & le trespas :
 Et là me pourmenant sous les ombres Myrtilines,
 Chercher ton Moruillier & tes deux Ausbépines,
 Deux morts en leur vieillesse, & l'autre à qui la main
 De la Parque trop tost trancha le fil humain,

Tous trois grands ornemens de nostre Republique.

*Puis ayant salué ceste bande Heroïque,
Dont les fronts sont tousiours de Lauriers reueftus,
Le leur diray comment tu ensuis leurs vertus,
Et comme apres leur mort ton ame genereuse
Ne voulut endurer que leur tombe poudreuse
Demeurast sans honneur, faisant faire à tous trois
Des Epitaphes Grecs & Latins & François,
Gage de ton amour : à fin que la memoire
De ces trois demy-dieux à iamais fust notoire,
Et que le temps subtil à couler & passer,
Par siecles infinis ne la peust effacer.*

*Ces trois nobles esprits oyans telle nouuelle,
Danceront un Pean dessus l'herbe nouuelle,
Et en frappant des mains feront un ioyeux bruit,
Dequoy sans fouruoyer, Villeroy les ensuit.*

*Or comme un endebté, de qui proche est le terme
De payer à son maistre ou l'usure, ou la ferme,
Et n'ayant ny argent ny biens pour secourir
Sa misere au besoin, desire de mourir :
Ainsi ton obligé ne pouuant satisfaire
Aux biens que ie te doibs, le iour ne me peult plaire :
Presque à regret ie vy, & à regret ie voy
Les rayons du Soleil s'estendre dessus moy.
Pource ie porte en l'ame une amere tristesse,
Dequoy mon pied s'auance aux fauxbourgs de vieillesse,
Et voy (quelque moyen que ie puisse essayer)
Qu'il faut que ie déloge auant que te payer,
S'il ne te plaist d'ouurir le ressort de mon coffre,
Et prendre ce papier que pour acquit ie t'offre,
Et ma plume qui peut, escriuant verité,
Tesmoigner ta louange à la posterité.*

*Reçoy donc mon present, s'il te plaist, & le garde
En ta belle maison de Constant, qui regarde*

Paris, sejour des Rois, dont le front spacieux
 Ne voit rien de pareil sous la voûte des Cieux :
 Attendant qu'Apollon m'eschauffe le courage
 De chanter tes iardins, ton clos, & ton bocage,
 Ton bel air, ta risiere & les champs d'alentour
 Qui sont toute l'année eschauffez d'un beau iour,
 Ta forest d'orangers, dont la perruque verte
 De cheueux eternels en tout temps est couverte,
 Et tousiours son fruit d'or de ses fueilles defend,
 Comme une mere fait de ses bras son enfant.

Prends ce Liure pour gage, & luy fais, ie te prie,
 Ouurir en ma faueur ta belle Librairie,
 Où logent sans parler tant d'hostes estrangers :
 Car il sent aussi bon que font tes orangers.

A luy-mesme.

1.

Vous estes grand, ie suis bas & commun,
 Et toutefois ie ne suis inutile :
 Tous les mestiers d'une excellente ville
 Ont diuers pris, & ne sont pas tous un.
 Le Ciel nous fait le sort blanc & le brun
 Comme il luy plaist, & la Nature habile
 Fait l'un puissant, & fait l'autre debile,
 Et mesmes biens ne depart à chacun.
 D'un treshaut Roy vous maniez l'affaire,
 Du peuple bas ie suis le secretaire :
 Peuples & Rois ne sont qu'un mesme corps.
 C'est de Nature & du Ciel la coustume :
 Ainsi du Monde, imitant les accors,
 Vous honorant, vous honorez ma plume.

A luy-mesme, luy donnant sa Franciade.

II.

*Quand Villeroy nasquit en ce monde pour estre
L'Hercule chasse-mal des bons esprits François,
Ainsi que Geryon pour un chef en eut trois,
Et homme monstrueux Nature le fist estre.
Il n'auroit au labeur la ceruelle si presté
D'escrire en tant de lieux en un iour tant de fois,
De servir au public, aux Princes & aux Rois,
S'il n'auoit qu'un cerueau, s'il n'auoit qu'une teste.
Trauailer nuit & iour en sa charge on le voit :
Sa Ville est superflue, à bon droit il deuoit
Estre Roy par effect, comme il est de naissance.
Donques luy presenter pour me servir d'appuy
Mon liure plein de Rois, tout Royal comme luy,
C'est à son nom de Roy donner les Rois de France.*

A luy-mesme.

III.

*Encor que vous soyez tout seul vostre lumiere,
le vous donne du feu, non pas feu proprement,
Mais matiere qui peut s'allumer promptement,
La Cire, des liqueurs en clairté la premiere
Secondant tous les soirs vostre charge ordinaire,
Elle sera tesmoin que delicatement
Vous ne passez les nuits, mais que soigneusement
Vous veillez insqu'au poinct que le iour vous esclaire.*

*Circe tenoit tousiours des Cedres allumez
 Pour ses flambeaux de nuit : vos yeux accoutumez
 A veiller, pour du Cedre auront ceste Bougie.
 Receuez, Villeroy, de bon cœur ce present,
 Qui ia se resiouist, & bien-heureux se sent
 De perdre, en vous seruant, sa matiere & sa vie.*

A luy-mesme.

1111.

*Les anciens souloyent apres souper
 Verser du vin en l'honneur de Mercure,
 Pour effacer (durant la nuit obscure)
 Les songes vains qui nous viennent tromper :
 Et moy ie veux tout le paué tremper
 De vin versé, signe de bon augure
 Que mon grand Roy par sa gloire future
 Doit de son chef les estoiles frapper.
 C'est mon Soleil, vous estes mes Estoiles,
 C'est luy qui rompt les tenebreuses voiles
 De mon esprit par son iour nompareil :
 Et toutefois les Astres ie regarde.
 Le bon Pilote aux Estoiles prend garde
 Plus volontiers qu'il ne fait au Soleil.*

v.

*Dieux, si au Ciel demeure la pitié,
 En ma faueur que maintenant on iette
 Du feu vangeur la meurtriere sagette,
 Pour d'un mauvais punir la mauuaistié :
 Qui seul m'espie, & seul mon amitié
 Va detraquant, lors que la nuit secrette,
 Et mon ardeur honteusement discrete,
 Guident mes pas où m'attend ma moitié.*

Accablez, Dieux, d'une iuste tempeste
 L'œil espion de si maudite teste,
 Dont le regard toutes les nuits me suit :
 Ou luy donnez l'aveugle destinée
 Qui aveugla le malheureux Phinée,
 Pour ne voir plus qu'une eternelle nuit.

VI.

Ayant la Mort mon cœur des-allié
 De son sujet, ma flamme estoit esteinte,
 Mon chant muet & la corde desceinte,
 Qui si long temps m'auoit ars & lié.
 Puis ie disois, Et quelle autre moitié
 Apres la mort de ma moitié si sainte,
 D'un nouveau feu & d'une neuue estrainte
 Ardra nou'ra ma seconde amitié ?
 Quand ie senti le plus froid de mon ame
 Se r'embraser d'une nouvelle flame,
 Prinse és filets des rets Idaliens :
 Amour re-veut, pour eschauffer ma glace,
 Qu'autre œil me brusle, & qu'autre main m'enlace.
 O flame heureuse, ô bien-heureux liens !

VII.

Ce Chasteau-neuf, ce nouvel edifice
 Tout enrichy de marbre & de Porphyre,
 Qu'Amour bastit chasteau de son empire,
 Où tout le Ciel a mis son artifice,
 Est un rempart, un fort contre le vice,
 Où la Vertu maistresse se retire,
 Que l'œil regarde, & que l'esprit admire,
 Forçant les cœurs à luy faire seruiue.

*C'est un Chasteau fée de telle sorte
 Que nul ne peut approcher de la porte,
 Si des grands Rois il n'a tiré sa race,
 Victorieux, vaillant & amoureux.
 Nul Chevalier, tant soit aventureux,
 Sans estre tel ne peut gagner la place.*

VIII.

*Ce iour de May, qui a la teste peinte
 D'une gaillarde & gentille verdure,
 Ne doit passer sans que ma viue ardeur
 De vostre grace un peu ne soit esteinte.
 De vostre part si vous estes atteinte
 Autant que moy d'amoureuse langueur,
 D'un feu pareil soulageons nostre cœur.
 Qui aime bien ne doit point avoir crainte.
 Le temps s'ensuit : ce-pendant ce beau iour
 Nous doit apprendre à demener l'amour,
 Et le pigeon qui sa femelle baise.
 Baisez-moy donc, & faisons tout ainsi
 Que les oiseaux sans nous donner souci :
 Apres la mort on ne voit rien qui plaise.*

IX.

*Je voudrois bien n'avoir iamais tasté
 Si follement le tetin de m'amie :
 Sans ce malheur l'autre plus grande envie
 Ne m'eust iamais le courage tenté.
 Comme un poisson pour s'estre trop hasté,
 Par un appast suit la fin de sa vie :
 Ainsi ie vais où la mort me conuie,
 D'un beau tetin doucement appasté.*

Qui eust pensé que le cruel destin
 Eust enfermé sous un si beau tetin
 Vn si grand feu pour m'en faire la proye?
 Aduisez donc quel seroit le coucher,
 Quand le peché d'un seul petit toucher
 Ne me pardonne, & les mains me foudroye?

X.

A PHEBUS.

Sois medecin, Phebus, de la Maistresse
 Qui tient mon cœur en seruage si doux:
 Vole à son liët & luy taste le poux:
 Il faut qu'un Dieu guarisse vne Deesse.
 Mets en effect ton mestier, & ne cesse
 De la panser & luy donner secours,
 Ou autrement le regne des amours
 Sera perdu, si le mal ne la laisse.
 Ne souffre point qu'une blesme langueur
 De son beau teint efface la vigueur,
 Ny de ses yeux où l'Amour se repose.
 Exauce moy, ô Phebus : si tu veux,
 D'un mesme coup tu en guariras deux:
 Deux cœurs en un n'est qu'une mesme chose.

XI.

O de repos & d'amour toute pleine
 Chambrette heureuse, où deux heureux flambeaux
 De deux beaux yeux plus que les Astres beaux,
 Me font escorte apres si longue peine!
 Or' ie pardonne à la mer inhumaine,
 Aux flots, aux vents, mon naufrage & mes maux,
 Puis que par tant & par tant de trauaux
 Vne main douce à si doux port me meine.

*Adieu tormente, adieu tempeste, adieu
 Vous flots cruels, ayeux du petit Dieu,
 Qui dans mon sang a sa fleche souillée :
 Ores encre dedans le sein du port,
 En vœu promis i'appan dessus le bord
 Aux Dieux marins ma despouille mouillée.*

XII.

*Petit nombril, que mon penser adore,
 Et non mon œil qui n'eut oncques le bien
 De te voir nud, & qui merites bien
 Que quelque ville on te bastisse encore.
 Signe amoureux, duquel Amour s'honore,
 Representant l'Androgyne lien,
 Et le courroux du grand Saturnien,
 Dont le nombril tousiours se rememore.
 Ny ce beau chef ny ces yeux ny ce front,
 Ny ce beau sein où les fleches se font,
 Que les beautez diuersement se forgent,
 Ne me pourroyent ma douleur conforter,
 Sans esperer quelque iour de taster
 Ton compagnon où les amours se logent.*

CHANSON I. .

*Petite Nymphé folâtre.
 Nymphette que j'idolâtre,
 Ma mignonne, dont les yeux
 Logent mon pis & mon mieux :
 Ma doucette, ma sucrée,
 Ma Grace, ma Cytherée,
 Tu me dois pour m'appaiser
 Mille fois le iour baiser.*

*Tu m'en dois au matin trente,
Puis apres disner cinquante,
Et puis vingt apres souper.
Et quoy ? me veux-tu tromper ?*

*Auance mes quartiers, belle,
Ma tourtre, ma colombelle :
Auance-moy les quartiers
De mes paymens tous entiers.*

*Demeure, où fuis-tu Maistresse ?
Le desir qui trop me presse,
Ne sçauroit arrester tant,
S'il n'est payé tout contant.*

*Reuien reuien mignonnette,
Mon doux miel, ma violette,
Mon œil, mon cœur, mes amours,
Ma cruelle, qui tousiours
Trouues quelque mignardise,
Qui d'une douce feintise
Peu à peu mes forces foud,
Comme on voit dessus un mont
S'esconler la neige blanche :
Ou comme la rose franche
Perd le vermeil de son teint
Des rais du Soleil esteint.*

*Où fuis-tu mon Angelette,
Ma vie, mon amelette ?
Appaise un peu ton courroux,
Assy-toy sur mes genoux,
Et de cent baisers appaise
De mon cœur la chaude braise.*

*Donne moy bec contre bec,
Or' un moite, ores un sec,
Or' un babillard, & ores
Un qui soit plus long encores*

*Que ceux des pigeons mignars,
 Couple à couple fretillars.
 Hâ Dieu! ma douce Guerriere,
 Tire un peu ta bouche arriere :
 Le dernier baiser donné
 A tellement estonné
 De mille douceurs ma vie,
 Que du sein me l'a ravie,
 Et m'a fait voir à demi
 Le Nautonnier ennemy,
 Et les plaines où Catulle
 Et les rives où Tibulle
 Pas à pas se promenant,
 Vont encore maintenant
 De leurs bouchettes bleśmies
 Rebaisotans leurs amies.*

XIII.

*Doux cheueux, doux present de ma douce maistresse,
 Doux liens qui liez ma douce liberté,
 Doux filets où ie suis doucement arresté,
 Qui pourriez adoucir d'un Scythe la rudesse :
 Cheueux, vous ressemblez à ceux de la Princesse,
 Qui eurent pour leur grace un Astre merité :
 Cheueux dignes d'un Temple & d'immortalité,
 Et d'estre consacrez à Venus la Deesse.
 Je ne cesse, cheueux, pour mon mal appaiser,
 De vous voir & toucher, baiser & rebaiser,
 Vous parfumer de musc, d'ambre gris & de bāmc,
 Et de vos nœuds crespes tout le col m'enserrer,
 A fin que prisonnier ie vous puisse asseurer
 Que les liens du col sont les liens de l'ame.*

XIIII.

Celuy qui le premier d'un art ingenieux
 Peignit Amour, il sceut les causes naturelles,
 Non luy baillant du feu, non luy baillant des ailes,
 Mais d'un bandeau de cresppe anueloppant ses yeux.
 Amour hait la clairté, le iour m'est odieux :
 L'ay qui me sert de iour, mes propres etincelles,
 Sans qu'un Soleil ialoux de ses flammes nouvelles
 S'amuse si long temps à tourner dans les Cieux.
 Argus regne en Estdé, qui d'une œillade espesse
 Espie l'amoureux parlant à sa maistresse.
 Le iour est de l'amour ennemy dangereux.
 Soleil tu me desplais : la nuit est trop meilleure :
 Pren pitié de mon mal, cache toy de bonne heure :
 Tu fus comme ie suis autrefois amoureux.

XV.

D'autant que l'arrogance est pire que l'humbleesse,
 Que les pompes & fards sont tousiours desplaisans,
 Que les riches habits d'artifice pesans
 Ne sont iamais si beaux que la pure simpleesse :
 D'autant que l'innocente & peu caute ieunesse
 D'une Vierge vaut mieux en la fleur de ses ans,
 Qu'une Dame espousée abondante en enfans :
 D'autant i'aime ma vierge humble & ieune maistresse.
 l'aime un bouton vermeil entre-esclos au matin,
 Non la Rose du soir, qui au Soleil se lâche :
 l'aime un corps de ieunesse en son Printemps fleury ;
 l'aime une ieune bouche, un baiser enfantin
 Encore non souillé d'une rude moustache,
 Et qui n'a point senty le poil blanc d'un mary.

CHANSON. II.

Quiconque soit le Peintre qui a fait
Amour oiseau, & luy a feint des ailes,
Celuy n'auoit au parauant pourtrait,
Comme ie croy, sinon des Arondelles.
Voire & pensoit en peignant ses tableaux,
Quand à l'ouurage il auoit la main prestee,
Qu'hommes & Dieux n'estoyent que des oiseaux
Aussi legers comme il auoit la teste.
L'Amour qui tient serue ma liberté,
N'est point oiseau, constante est sa demeure :
Il a du plomb qui le tient arresté
Ferme en mon cœur iusqu'à tant que ie meure.
Il est sans plume, il n'a le dos ailé :
Ainsi le peindre il faut que ie le face :
S'il estoit prompt, de moy s'en fust volé
Depuis cinq ans pour trouuer autre place.

XVI.

Amour, tu me fis voir pour trois grandes merueilles
Trois sœurs allant au soir se promener sur l'eau,
Qui croissent à l'enuy, ainsi qu'au renouveau
Croissent en l'Orenger trois Orenges pareilles.
Toutes les trois auoyent trois beautez nompareilles :
Mais la plus ieune auoit le visage plus beau,
Et sembloit vne fleur voisine d'un ruisseau,
Qui mire dans ses eaux ses richesses vermeilles.

Ores ie souhaitois la plus vieille en mes vœux,
 Et ores la moyenne, & ores toutes deux :
 Mais tousiours la plus ieune estoit en ma pensée,
 Et priois le Soleil de n'emmener le iour :
 Car ma veuë en trois ans n'eust pas esté lassée,
 De voir ces trois Soleils qui m'enflamoyent d'amour.

XVII.

Bon iour ma douce vie, autant remply de ioye,
 Que triste ie vous dis au departir adieu :
 En vostre bonne grace, hé dites-moy quel lieu
 Tient mon cœur, que captif deuers vous ie r'enuoye :
 Ou bien si la longueur du temps & de la voye
 Et l'absence des lieux ont amorty le feu
 Qui commençoit en vous à se monstrier un peu :
 Aumoins s'il n'est ainsi, trompé ie le pensoye.
 Par espreuue ie sens que les amoureux traits
 Blessent plus fort de loing qu'à l'heure qu'ils sont près,
 Et que l'absence engendre au double le seruage.
 Ie suis content de viure en l'estat où ie suis.
 De passer plus auant ie ne dois ny ne puis :
 Ie deuieudrois tout fol, où ie veux estre sage.

XVIII.

Chacun me dit, Ronfard, ta Maiستresse n'est telle
 Comme tu la descris. Certes ie n'en sçay rien :
 Ie suis deuenu fol, mon esprit n'est plus mien,
 Ie ne puis discerner la laide de la belle.
 Ceux qui ont en amour & prudence & ceruelle,
 Poursuiuans les beautez, ne peuuent aimer bien.
 Le vray amant est fol, & ne peut estre sien,
 S'il est vray que l'amour une fureur s'appelle.

*Souhaiter la beauté que chacun veut auoir,
Ce n'est humeur de sot, mais d'homme de sçauoir,
Qui prudent & rusté cherche la belle chose.
le ne sçauois iuger, tant la fureur me suit :
le suis auengle & fol : vn iour m'est vne nuit,
Et la fleur d'un Chardon m'est vne belle Rose.*

ELEGIE 1.

*Vn long voyage ou vn courroux, ma Dame,
Ou le temps seul pourront m'oster de l'ame
La sotte ardeur qui vient de vostre feu,
Puis qu'autrement mes amis ne l'ont peu,
M'admonnestant d'un conseil salutaire,
Que ie cognois & que ie ne puis faire.
Car tant ie suis par mes sens empesché,
Qu'en m'excusant i'approuue mon peché.
Et si quelqu'un de mes parens m'accuse,
Incontinent d'une subtile ruse
Par long propos ie desguise le tort,
Pour pardonner à l'auteur de ma mort,
Voulant menteur aux autres faire croire
Que mon diffame est cause de ma gloire.
Bien que l'esprit resiste à mon vouloir,
Tout bon conseil ie mets à nonchaloir,
Par le penser m'encharnant vn ulcere
Au fond du cœur : que plus ie delibere
Guarir ou rendre autrement adouci,
Plus son aigreur se paist de mon souci.
Quand de despit à-par-moy ie sospire,
Cent fois le iour ma raison me vient dire,*

*Que d'un discours sagement balance
le remède au coup qui m'a blessé.*

*Heureux celui qui ses peines oublie !
Va-t'en trois ans courir par l'Italie :
Ainsi pourras de ton col délier
Ce méchant mal qui te tient prisonnier.
Autres citez, autres villes & fleuves,
Autres desseins, autres volontés neuves,
Autre contrée, autre air & autres cieux
D'un seul regard t'esblouyront les yeux,
Et te feront sortir de la pensée
Plustost que vent celle qui t'a blessée.
Car comme un clou par l'autre est repoussé,
L'amour par l'autre est soudain effacé.
Tu es semblable à ceux qui dans un antre
Ont leur maison où point le Soleil n'entre.
Eux regardans en si obscur séjour
Notre lumière une heure en tout le iour,
Pensent qu'une heure est le Soleil, & croient
Que tout le iour est ceste heure qu'ils voyent.*

*Incontinent que leur cœur genereux
Les fait sortir hors du séjour ombreux,
En contemplant du Soleil la lumière,
Ils ont horreur de leur prison première.*

*Le bon Orphée en l'antique saison
Alla sur mer bien loin de sa maison
Pour effacer le regret de sa femme,
Et son chemin aneantit sa flamme.*

*Quand le Soleil s'abaissoit & luoit,
Toujours pleurant & criant le trouvoit
Deffous un roc, couché contre la terre,
Où ses pensers luy faisoient toujours guerre:
Et ressembloit non un corps animé,
Ains un rocher en homme transformé.*

*Mais aussi tost qu'il laissa sa contrée,
 Autre amour neuue en son cœur est entrée,
 Et se guarit en changeant de païs.
 Pour Eurydice il aima Calais,
 Empoisonnant tout son cœur de la peste
 De cest enfant : ie me tairay du reste.
 De membre à membre il en fut dettranché.
 « Sans chastiment ne s'enfuit le peché.*

XIX.

*Quand l'Esté dans ton liét tu te couches malade,
 Couuerte d'un linceul de roses tout semé,
 Amour d'arc & de trouffe & de fleches armé,
 Caché sous ton cheuet, se tient en embuscade.
 Personne ne te voit, qui d'une couleur fade
 Ne retourne au logis ou malade ou pâmé :
 Qu'il ne sente d'amour tout son cœur entamé,
 Ou ne soit esblouy des rais de ton œillade.
 C'est un plaisir de voir tes cheueux arrangez
 Sous un scosion peint d'une soye diuerse :
 Voir deçà voir delà tes membres allongez,
 Et ta main qui le liét nonchalante traaverse,
 Et ta voix qui me charme, & ma raison renuerse
 Si fort, que tous mes sens en deuiennent changez.*

XX.

*Voulant tuer le feu, dont la chaleur me cuit
 Les muscles & les nerfs, les tendons & les veines,
 Et cherchant de trouuer une fin à mes peines,
 le vy bien à tes yeux que i'estois esconduit.*

*D'un refus asseuré tu me payas le fruit
 Que j'esperois auoir : ô esperances vaines !
 O fondemens assis sur debiles arenes !
 Malheureux qui vieillist au mal qui le seduit !
 O beauté sans merci, ta fraude est descouuerte !
 l'aime mieux estre sage apres quatre ans de perte,
 Que plus long temps ma vie en langueur desseicher.
 Je ne veux point blasmer ta beauté que t'honore,
 Je ne suis medisant comme fut Stesichore,
 Mais ie veux de mon col les liens destacher.*

CHANSON III.

I.

*Plus estroit que la Vigne à l'Ormeau se marie
 De bras souplement-forts,
 Du lien de tes mains, Maistresse, ie te prie,
 Enlace-moy le corps.*

II.

*Et feignant de dormir, d'une mignarde face
 Sur mon front panche toy :
 Inspire, en me baisant, ton haleine & ta grace
 Et ton cœur dedans moy.*

III.

*Puis appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,
 Pour mon mal appaiser,
 Serre plus fort mon col, & me redonne l'ame
 Par l'esprit d'un baiser.*

IIII.

*Si tu me fais ce bien, par tes yeux ie te iure,
Serment qui m'est si cher,
Que de tes bras aimez iamais autre auanture
Ne pourra m'arracher.*

V.

*Mais souffrant doucement le ioug de ton Empire,
Tant soit-il rigoureux,
Dans les champs Elisez une mesme nauire
Nous passera tous deux.*

VI.

*Là morts de trop aimer sous les branches Myrtines
Nous voirrons tous les iours
Les anciens Heros aupres des Heroïnes
Ne parler que d'amours.*

VII.

*Tantost nous dancerons par les fleurs des rinages
Sous maints accords diuers,
Tantost lassez du bal irons sous les ombrages
Des Lauriers tousiours verds :*

VIII.

*Où le mollet Zephyre en haletant seconë
De soupirs printaniers
Ores les Orangers, ores mignard se ioue
Entre les Citronniers.*

IX.

*Là du plaisant Auril la saison immortelle
Sans eschange se suit :
La terre sans labour de sa grasse mammelle,
Toute chose y produit.*

X.

*D'embas la troupe sainte autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,
Viendra nous saluer, s'estimant bien-heureuse
De s'accointer de nous.*

XI.

*Puis nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,
Nulle en se retirant ne sera point marrie
De nous quitter son lieu.*

XII.

*Non celle qu'un Toreau sous une peau menteuse
Emporta par la mer :
Non celle qu'Apollon voit vierge despitueuse
En laurier se former :*

XIII.

*Ny celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artemise & Didon :
Ny ceste belle Grecque à qui ta beauté semble .
Comme tu fais de nom.*

XXI.

*La constance & l'honneur sont noms pleins d'imposture,
 Que vous alleguez tant, sottement inuentez
 De nos peres refueurs, par lesquels vous ostez
 Et forcez les presens les meilleurs de Nature.
 Vous trompez vostre sexe & luy faites iniure :
 D'un frein imaginé faussement vous domtez
 Vos plaisirs, vos desirs, vous & vos volonteiz,
 Vous seruant de la Loy pour vaine couuerture.
 Cest honneur ceste loy sont bons pour un lourdaud
 Qui ne cognoit soy-mesme & les plaisirs qu'il faut
 Pour viure heureusement dont Nature s'esgaye.
 Vostre esprit est trop bon pour ne le sçauoir pas :
 Vous prendrez, s'il vous plaist, les sots à tels appas :
 le ne veux pour le faux tromper la chose vraye.*

XXII.

*Maistresse quand ie pense aux trauerses d'Amour,
 Qu'ore chaude ores froide en aimant tu me donnes,
 Comme sans passion mon cœur tu passionnes,
 Qui n'a contre son mal ny tréue ny seiour :
 le souspire la nuit, ie me complains le iour
 Contre toy, ma Raison, qui mon fort abandonnes,
 Et pleine de discours, confuse, tu r'estonnes
 Dés le premier assaut, sans defendre ma Tour.
 Non : si forts ennemis n'assailent nostre place,
 Qu'ils ne fussent veincus si tu tournois la face,
 Encores que mon cœur trahist ce qui est mien.
 Vne willade, vne main, un petit ris me tue :
 De trois foibles soudars ta force est combatue :
 Qui te dira diuine il ne dira pas bien.*

XXIII.

Que me seruent mes vers & les sons de ma Lyre,
 Quand nuit & iour ie change & de mœurs & de peau
 Pour aimer sottement un visage si beau?
 Que l'homme est malheureux qui pour l'amour sousspire!
 le pleure ie me deuls ie suis plein de martyre,
 le fay mille Sonnets, ie me romps le cerueau,
 Et ne suis point aimé : un amoureux nouveau
 Gaigne tousiours ma place & ie ne l'ose dire.
 Madame en toute ruse a l'esprit bien appris,
 Qui tousiours cherche un autre apres qu'elle m'a pris.
 Quand d'elle ie bruslois son feu deuenoit moindre :
 Mais ores que ie feins n'estre plus enflamé,
 Elle brusle apres moy. Pour estre bien aimé
 Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre & feindre.

ELEGIE II.

Cherche, Maistresse, un Poëte nouveau,
 Qui apres moy se rompe le cerueau
 A te chanter : il aura bien affaire,
 Et fust-ce un Dieu, s'il peut aussi bien faire.
 Si nostre Empire auoit iadis esté
 Par nos François aussi auant planté
 Que le Romain, tu serois autant leuë
 Que si Tibull' t'auoit pour sienne esleuë:
 Et neantmoins tu te dois contenter
 De voir ton nom par la France chanter,
 Autant que Laure en Tuscan anoblie
 Se voit chanter par la belle Italie.
 Or pour t'auoir consacré mes escris,
 le n'ay gaigné sinon des cheueux gris,

*Le ride au front, la tristesse en la face,
 Sans meriter un seul bien de ta grace :
 Bien que mon nom mes vers ma loyauté
 Eussent d'un Tygre esmeu la cruauté.
 Et toutefois ie m'assure, quand l'âge
 Aura domté l'orgueil de ton courage,
 Que de mon mal tu te repentiras,
 Et qu'à la fin tu te convertiras :
 Et ce-pendant ie souffriray la peine,
 Toy le plaisir comme Dame inhumaine,
 De trop me voir languir en ton amour,
 Dont Nemesis te doit punir un iour.*

*Ceux qui Amour cognoissent par esprenue,
 Lisant le mal où perdu ie me treuve,
 Ne pardon'ront à ma simple amitié
 Tant seulement, mais en auront pitié.*

*Or quant à moy ie pense auoir perdue
 En te seruant ma ieunesse espadue
 Deçà delà dedans ce liure ici.
 Ie voy ma faute & la prens à merci,
 Comme celuy qui sçait que nostre vie
 N'est rien que vent, que songe & que folie.*

VOEV A VENVS,
 pour garder Cypre contre l'armée du Turc.

XXIIII.

*Belle Deesse amoureuse Cyprine,
 Mere du leu, des Graces & d'Amour,
 Qui fais sortir tout ce qui vit, au iour,
 Comme du Tout le germe & la racine:*

*Idalienne, Amathonte, Erycine,
Garde des Turcs Cypre ton beau seiour :
Baïse ton Mars, & tes bras à l'entour
De son col plie & serre sa poitrine.
Ne permets point qu'un barbare Seigneur
Perde ton Isle & souille ton honneur :
De ton berceau chasse autre part la guerre.
Tu le feras : car d'un trait de tes yeux
Tu peux flechir les hommes & les Dieux,
Le Ciel la Mer les Enfers & la Terre.*

FIN.





NOTES

I. LES ŒUVRES DE P. DE RONSARD.

Conformément à la règle que nous nous sommes imposée dans la collection de *La Pléiade*, nous reproduisons le texte de 1584.

« Cette édition, dit Gandar (*Étude sur Ronsard. Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare*, Metz, 1854, in-8°, p. 180), est précieuse entre toutes, puisqu'elle devait être l'expression dernière de la pensée de Ronsard. »

Nous avons eu soin d'y joindre, sous forme de supplément, toutes les pièces omises ou retranchées par lui, qui sont parvenues à notre connaissance.

Nous aurions souhaité pouvoir présenter aussi pour ce poète, comme nous l'avons fait pour la plupart de ceux de la *Pléiade*, les changements successifs de rédaction qu'il a introduits dans ses œuvres, mais ils sont si nombreux qu'il n'y avait pas moyen d'y songer. Gandar, du reste, s'était parfaitement rendu compte de cette impossibilité : « Si l'on entreprenait jamais, dit-il (p. 194), de donner une édition critique des œuvres de Ronsard, les variantes y tiendraient autant de place que le texte même. Elles ne seront donc jamais publiées. »

Blanchemain, s'appuyant sur les témoignages de Claude Binet, de

Guillaume Colletet et surtout de Sainte-Beuve, a prétendu que « vers la fin de sa vie Ronsard a gâté ses ouvrages (Avertissement, p. viii), » et il a entrepris de « restituer... le texte modifié ou condamné par Ronsard lui-même (p. xii). » Mais, comme les éditions originales de chaque ouvrage sont souvent introuvables, il s'est contenté de reproduire la première édition collective des *Œuvres*, publiée en 1560, complétée par les pièces postérieures à cette date.

On n'a donc, dans cette édition, remarquable d'ailleurs à tant d'égards, ni le texte primitif ni le dernier, mais un état intermédiaire, considéré arbitrairement comme correspondant à l'apogée du talent du poète.

Néanmoins, comme cette publication représente la première édition collective donnée par Ronsard et la nôtre la dernière, les curieux qui prendront la peine de les comparer pourront se rendre un compte à peu près complet des retouches successives auxquelles il s'est livré.

Six éditions collectives, toutes publiées par Gabriel Buon, ont précédé celle de 1584 :

1560. 4 vol. in-16 (avec privilège du 20 septembre 1560, et, à la fin du 4^e vol. : « Acheué d'imprimer le second iour de Decembre 1560. »)

1567. 6 tomes en 4 vol. in-4^e.

1571. 6 — vol. in-16.

1572. 6 — vol. in-16.

1573. 6 — vol. in-16.

1578. 7 — vol. in-16.

Dix éditions posthumes l'ont suivie :

1587. Paris, G. Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.

1592. Lyon, Soubbron, 10 part. en 5 vol. in-12.

1597. Paris, Veuve G. Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.

1604. Paris, Nicolas Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.

1609. Paris, N. Buon, ou Barthélemy Macé, 1 vol. in-fol.

1609 ou 1610. N. Buon, 10 part. en 5 vol. in-12.

1617. N. Buon, ou Macé, 11 part. en 5 vol. in-12.

1623. N. Buon, 2 vol. in-fol., revue par Claude Garnier.

1629-1630. Paris, M. Hesnault et Sam. Thiboust. 11 part. en 5 vol. in-12.

1857-1867. Édition publiée par M. Prosper Blanchemain. Paris, P. Jannet (*Bibliothèque elzévirienne*), 8 vol. in-16.

L'édition de 1584 est de format in-folio; elle contient 6 feuillets de préliminaires, 919 pages et 6 feuillets de table.

Le titre, que nous donnons en fac-similé avec le sommaire et le privilège, en tête du présent volume, présente la vignette de Bias sortant de la porte d'une ville incendiée, avec la devise: OMNIA MEA MECVM PORTO, qui, après avoir servi à Maurice de la Porte, dont elle rappelait le nom, avait été conservée par Buon, son successeur.

Au recto du second feuillet préliminaire, avant le « Sommaire » et l'« extrait du privilège », qui en occupent le verso, on lit un sonnet de Ronsard, A SON LIVRE (p. 1 de notre édition), publié d'abord en 1552, sous une forme un peu différente, à la fin de l'édition originale des *Amours*. Blanchemain, qui s'était trompé (t. I, p. xxx, note 1) sur l'endroit où il avait paru primitivement, en a reproduit le premier texte dans son tome V, p. 368.

On trouve ensuite :

Feuillet 3 (recto) : DE P. RONSARDO ADRIANVS TVRNEBVS. BELLAIVS RONSARDO; et (verso) : AD PETRV M RONSARDVM VIRVM NOBILEM, IO. AVRATI POETE REGII ODE AD NVMEROS PINDARICOS;

Feuillet 4 (verso) : ODE AD EVNDEM EIVSDEM; et, au-dessous, le portrait de Muret, avec ce titre : MVRETI EFFIGIES;

Feuillet 5 (recto et verso), la *Préface* de Muret, dont voici un extrait qui contient quelques particularités intéressantes sur les œuvres de Ronsard et sur la part personnelle qu'il a prise à ce commentaire :

PREFACE DE MARC ANTOINE DE MVRET,
SVR SES COMMENTAIRES.

A Monsieur Adam Fumée, Conseiller du Roy, en son Parlement à Paris.

« La peruerfité de nostre siecle est si grande, Monseigneur, que ceux, qui pour le iourd'huy employent leurs esprits à porter au public quelque plaisir, ou quelque vtilité, ne reçoient communément, pour

toute recompense de leurs labeurs, que le mespris des vns, & l'enuie des autres. Ce que me venant en pensée, lors que premierement ie me mis à escrire ces Commentaires, à peu pres me destourna de pourfuyre mon entreprise. Car outre les autres exemples, qui me venoyent au deuant, singulierement m'esmouuoit celuy de l'Autheur mesme, que i'entreprendois à commenter : lequel pour auoir premier enrichy nostre langue des Grecques & Latines despouilles, quel autre grand loyer en a-il encores rapporté ? N'auons-nous veu l'indocte arrogance de quelques acrestez mignons s'esmouvoir tellement au premier son de ses escrits, qu'il sembloit que sa gloire encores naissante, deust estre esteinte par leurs efforts ? L'un le reprenoit de se trop louer, l'autre d'escrire trop obscurément, l'autre d'estre trop audacieux à faire nouveaux mots : ne sçachans pas, que ceste coustume de se louer luy est commune avecques tous les plus excellens Poëtes qui iamais furent : que l'obscurité qu'ils pretendent, n'est qu'une confession de leur ignorance : & que sans l'inuention des nouveaux mots, les autres langues sentissent encores une toute telle pauvreté, que nous la sentons en la nostre. Mais le temps est venu, que presque tous les bons esprits cognoissent la source de ces complaints : & d'un commun accord se rangent à soutenir le party de ceux qui taschent à deffiler les yeux du peuple François, ja par trop long temps bandez du voile d'ignorance... Il n'y a point de doute, qu'un chacun autheur ne mette quelques choses en ses escrits, lesquelles luy seul entend parfaitement : Comme ie puis bien dire, qu'il y auoit quelques Sonets dans ce liure, qui d'homme n'eussent iamais esté bien entendus, si l'autheur ne les eust, ou à moy, ou à quelque autre familièrement declarez. Et comme en ceux-là ie confesse auoir vû de son aide, aussi veux-je bien qu'on sçache, qu'aux choses qui pouroyent se tirer des autheurs Grecs, ou Latins, i'y ay vû de ma seule diligence... »

C'est précisément ce travail d'érudition que nous négligerons presque toujours dans nos extraits du commentaire de Muret ; mais nous n'omettrons aucun des renseignements qu'on peut supposer donnés par Ronsard, soit sur ses intentions secrètes, soit sur les mots créés par lui. Tous ces emprunts faits à Muret seront placés entre guillemets et signés d'une M.

Feuillet 6 r°, Vœv (p. 2 de notre édition). Au verso, un por-

trait de Ronsard, entouré de la devise grecque : ὡς ἰδὼν ὡς ἐμάνην
(voyez ci-après, note 8), et suivi de ce quatrain :

*Tel fut Ronsard, auteur de cest ouvrage,
Tel fut son œil, sa bouche & son visage,
Portrait au vif de deux crayons diuers :
Icy le corps, & l'Esprit en ses vers.*

2. ... *Cbeualin*, p. 2.

« Le mot *Cbeualin*, est fait pour exprimer le Latin, *Caballinus*. » (M.)

3. ... *caroles*, p. 2.

« Danſes. Mot François ancien. » (M.)

4. ... *pied nombreux*, p. 2.

« Plein de nombres : c'est à dire, que le pied est absolu & parfait
artizan des cadances, mesures & marques requises à la dance. » (M.)

5. ... *image*, p. 2.

« Pourtrait de ſa Dame. » (M.)

6. LE PREMIER LIVRE DES AMOURS, p. 3.

Ronsard nous indique lui-même l'année à laquelle remonte sa
passion pour Cassandre :

L'an mil cinq cens avec quarante & ſix (p. 60).

Sa maîtresse était alors :

Vne beauté de quinze ans enfantine (p. 11).

Il se mit presque aussitôt à lui adresser des vers ; un an après, il en
avait déjà composé un grand nombre :

L'an est passé, & l'autre commence ores (p. 61).

Il ne les publia toutefois qu'assez tard. Ils n'ont paru qu'en 1552,
en un vol. in-8° de 239 pages, en tête duquel il a placé le portrait
de Cassandre à vingt ans.

Voici la reproduction exacte du titre de cet ouvrage d'après l'exemplaire de la Bibliothèque d'Orléans, coté D 1505 :

✠ LES AMOVRS
DE P. DE RONSARD
VANDOMOYS.

✠ Ensemble

Le cinquiesme de ses Odes.

Τέρπανδρος πρὶν ἑταρ' ἀνδρας μόνον, ἀλλὰ γυνᾶϊκας
Nūn tέρπει, νῦν ἄρ ταρπογυνῆς ἔσται.
Αυρατῷ.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A PARIS.

✠ Chez la veufue Maurice de la porte, au clos
Bruneau à l'enseigne S. Claude.

1 5 5 2.

Nous devons la description de ce précieux volume, que Gandar avait signalé dans son *Étude*, à M. Jarry, bibliophile distingué et auteur de plusieurs excellents travaux, à qui nous sommes heureux d'adresser tous nos remerciements.

Sur le titre que nous venons de reproduire figure la marque de Maurice de la Porte; au verso, un portrait, gravé sur bois, de Ronsard « An. 27. »

P. 3: En regard, un portrait de Cassandre « An. 20. »

P. 4: VCEV (p. 6 de notre édition).

P. 5-101: LES AMOVRS. Ils se composent de 182 sonnets qui, à l'exception des 32 premiers, sont dans un ordre très différent de celui qui a été adopté dans les divers recueils des *amours*, et présen-

tent de si nombreuses variantes que nous n'avons pu songer à les recueillir.

P. 102 et 103 : Trois pièces encomiastiques :

1° Le sonnet suivant de Du Bellay différent de celui qu'il a composé pour les *Amours* de 1553, et que nous avons donné t. II, p. 525, de notre édition de ses œuvres :

*Le fielec d'or qui pour se redorer
Dore tes vers du plus fin or du monde,
Me fait ici par l'or de ta faconde
En mon esprit, ton esprit adorer.*
*Le Dieu du Loyr, qui par ton sousspirer
Enfle le cours de ton eau vagabonde
En bouillonnant du plus creux de son onde
Semble ses pleurs de tes pleurs attirer.*
*Le plus beau ciel ses beaultez fait descendre,
Pour embellir le beau de la Cassandre
Comme vng miracle, & grande nouveaulté.*
*Heureux sonneur, beureux sonnetz encore,
Heureux l'honneur, qui ton sonneur decore,
Heureux l'amour, beureuse la beaulté.*

2° Un sonnet de Baif :

Heureux soys-tu, Ronsard divin poëte...

que nous donnerons dans notre édition de ses œuvres ;

3° Un sonnet de Nicolas Denisot, comte d'Alsinois, sur la couronne de myrte de Ronsard.

P. 104-214 : *Cinquiesme liure des odes*, annoncé au titre.

Au milieu de la dernière page commencent :

P. 214-236 : *Les Bacchanales ou le folatrisime voyage d'Hercueil, pres Paris, dedié à la ioyeuse troupe de ses compaignons, fait l'an 1549.*

P. 237 : SONET A SON LIVRE (p. I de notre édition) et un sixain grec de René Goullu.

P. 238 : Errata.

P. 239 : Extrait du privilège royal du 6 septembre 1552, vérifié en Parlement le même jour.

Trente-deux feuillets non chiffrés contiennent la musique de P. Certon, C. Goudimel, M. A. Muret et Ianequin. — Au recto du

1^{er} feuillet : *Aduertissement au lecteur par A. D. L. P.* dans lequel l'éditeur s'exprime ainsi : « pour l'amour de toy, Lecteur, i'ay fait imprimer, & mettre à la fin de ce present liure, la Musique, sur laquelle tu pourras chanter vne bonne partie du contenu en iceluy. » Le verso du feuillet 30 et le feuillet 31 sont occupés par une *Table des sonnets*, avec leur référence aux différents airs. Au recto du dernier feuillet, qui manque dans l'exemplaire de la Bibliothèque d'Orléans, se trouve la mention : « Acheué d'imprimer le 30^{me} iour de sept. 1552. »

L'exemplaire de la Bibliothèque d'Orléans, chargé de notes manuscrites presque toutes mythologiques, provient du couvent de Bonne-Nouvelle d'Orléans, qui occupait les bâtiments qui servent aujourd'hui à la préfecture. Il porte sur le titre la mention suivante : « Ex libris B. M. de Bono Nuntio Aurel. catalog. inscript. 1684. »

En 1553, parut une seconde édition de 8 feuillets liminaires et 269 pages in-8°, sous ce titre :

✠ Les Amours

DE P. DE RONSARD

VANDOMOIS, NOV-
uellement augmêtees par lui,
& commentées par Marc An-
toine de Muret.

Plus quelques Odes de L'auteur,
non encor imprimées.

Τέρπανδρος πρὶν ἑτερπ' ἀνδρας μόνον, ἀλλὰ γυναῖκας
Nûn térpai, nûn ἄρ τερίπεγυνής ἔσται.

Αυρατῦ.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A PARIS

✠ Chez la veuve Maurice de la Porte.

1553.

C'est à la page 266 de ce volume qu'on trouve, pour la première fois, la célèbre « Ode à Cassandre » :

Mignonne, allons voir si la rose...

Ensuite parut une *Continuation des Amours de Pierre de Ronfard*. — A Paris, chez Vincent Certenas. In-8°, d'une soixantaine de feuillets, qui renferme quelques pièces des *Amours de Marie*.

Elle fut suivie d'une

N O V V E L L E CONTINUATION

des Amours de P. de
Ronfard Ven-
domois.

A P A R I S

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique en la gallerie, par ou lon va à la Chancellerie, & en la Rue neufue nostre Dame, à l'enseigne Saint Jean l'Euan- geliste.

1 5 5 6

Avec privilege.

Sur ce titre est la marque de Vincent Sertenas, avec cette devise : *Vincenti non vido gloria*. Le volume, de format in-8°, contient 4 feuillets non chiffrés et 20 feuillets chiffrés. La Bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire.

Il a ensuite paru, des *Amours* et de leurs *Continuations*, diverses éditions augmentées par l'auteur, et auxquelles ont été joints les commentaires de Rémy Belleau sur le second livre.

Souvent les divers recueils des *Amours* sont terminés par les airs notés des chansons comprises dans les diverses parties du recueil.

7. AMOURS DE CASSANDRE, p. 3.

Malgré ce titre si précis, Muret, qui recevait les confidences directes de Ronsard, nous désigne une douzaine des pièces de ce

recueil comme n'étant pas adressées à Cassandre. Voyez ci-après les notes 82, 83, 92, 103, 134, 136, 196, 197, 202, 204, 220, 227.

Sur Cassandre voyez les notes 9 et 10.

8. *Quand ie la voy, quand mon ame esperdue*, p. 4.

« C'est vne allusion à la devise du Poëte, prinse de Theocrite, qui est, *ὡς ἰδὼν, ὡς ἀκριν* : C'est à dire, que dès la premiere fois qu'il veit Cassandre, il devint insensé de son amour. » (M.)

9. *Je ne suis point, ma guerriere Cassandre*, p. 4.

« Cassandre : autrement nommée Alexandre, fut fille à Priam Roy des Troyens. Or par ce que la Dame de l'Auteur s'appelle ainsi en son propre nom, il parle à elle, tout ainsi que s'il parloit à cette autre, qui, comme j'ay dit, fut fille à Priam. Ainsi souvent Petrarque parle à Madame Laure, comme si elle estoit celle, qui poursuivie par Apollon, fut changée en Laurier. » (M.)

10 ... *ma guerriere*, p. 4.

« Qui meines ordinairement guerre contre mon cuer. Ainsi Petrarque, *Mille fate, ó mia dolce guerriera*. » (M.)

Furetière s'exprime ainsi à l'occasion de ce passage :

« Quand on trouve dans certains vers :

*Je ne suis point, ma guerriere Cassandre,
Ny Mirmidon, ny Dolope foudart,*

il n'y a personne qui ne se figure qu'on parle d'une Pantafilée ou d'une Talestris ; cependant, cette guerriere Cassandre n'estoit en effet qu'une grande Halebreda, qui tenoit le cabaret du Sabot, dans le Fauxbourg Saint-Marceau. » (*Roman bourgeois*, liv. I, p. 162, de l'édition de la *Bibliothèque elzévirienne*.)

« Il est évident pour moi, dit à son tour Prosper Blanchemain (*Vie de Ronsard*, p. 27), que Furetière a confondu Cassandre avec Genève. » (Voyez ci-après, les *Élégies*.)

11. *Je parangonne*, p. 5.

« Mot Italien, desia commun en nostre langue, qui signifie, l'egale, l'accompare. » (M.)

12. ... *aimantin*, p. 5.

« Aussi fort qu'Aimant, pierre tresp dure. » (M.)

13. *Ces liens d'or, ceste bouche vermeille*, p. 5.

« La fiction de ce Sonnet, comme l'Autheur mesme m'a dit, est prinse d'une Ode d'Anacreon encores non imprimee, qu'il a depuis traduite. Voy la xxij. Ode de son cinquiesme liure des Odes. » (M.)

14. ... *d'une amour*, p. 6.

« Quand Amour est de genre feminin, il se prend pour la passion & affection amoureuse : quand il est masculin, pour le Dieu d'Amour Cupidon. Toutesfois les Poëtes les confondent pour la necessité du vers. » (M.)

15. *L'outil des Sœurs*, p. 6.

« L'outil des Muses, le carme. » (M.)

16. ... *vn seul Tuscan*, p. 6.

« Vn Petrarque, ou vn semblable à luy. » (M.)

17. ... *diffamé*, p. 7.

« De mauuais bruit, de mauuaise reputation. » (M.)

Ce mot est ancien, mais il faut croire qu'il n'était pas d'un usage très courant, puisque Muret juge à propos de l'expliquer. Nous avons conservé plusieurs notes du même genre, inutiles aujourd'hui, mais qui semblent faire pressentir un fait analogue.

18. ... *les monts d'Epire*, p. 7.

« Qui se nomment Ceraunes, ou Acroceraunes. » (M.)

19. ... *louffu*, p. 7.

« Espais, herissé de fueilles. » (M.)

20. *Denisot*, p. 7.

« Nicolas Denisot, homme entre les autres de singulieres graces, excellent en l'art de Peinture. » (M.)

21. *Amour me paist d'une telle Ambrosie*, p. 7.

« Le commencement semble estre pris d'un de Petrarque, qui commence ainsi,

Paſco la mente d'un ſi nobil cibo

Cb'ambroſia e nettar non inuidio à Ioue. » (M.)

Le rapport entre les deux poètes est encore plus grand dans les premières éditions des *Amours*, où ce sonnet commence ainsi :

Je pais mon cœur d'une telle ambrosie.

22. ... *Ambrosie*, p. 7.

« C'est la viande des Dieux, & Nectar le breuvage. Tous les deux signifient immortalité. Ambrosie & Nectar se prennent l'un pour l'autre par les Poètes. » (M.)

23. ... *l'Océan*, p. 7.

« Qui est Dieu de la mer. Là, disent les Poètes, que les Dieux vont souvent banqueter. Voy l'Ode à Michel de l'Hôpital. » (M.)

24. *l'Esper & crain*, p. 8.

« Tel presque est un Sonnet de Petrarque, qui se commence,

*Amor mi sprona in un tempo & affrena,
Assicura, espauenta, arde, & agghiaccia.* » (M.)

25. *Je voy tes yeux dessous telle planette*, p. 9.

« Ce commencement est de Petrarque,

In tale stella duo begli occhi vidi. » (M.)

26. *Allege moy, ma plaisante brunette*, p. 9.

« C'est une vieille & vulgaire chanson, depuis renouvelée par Clement Marot. Et ne doit sembler estrange, si l'Autheur en a mis icy le premier verset, veu que ce tant estimé Petrarque n'a pas daigné de mesler parmy ses vers, non seulement des chansons Italiennes de Cino, de Dante, de Cavaucante, mais encorés une de ie ne sçay quel Limosin. Le lieu de Petrarque est,

*Non graui al mio Signor, perch'io l'ripregbi,
Da dir libero un di tra l'erba e i fiori
Dret e rason que cantant io mori.*

Si quelqu'un de nos François oïoit prendre la licence d'en faire autant, Dieu sçait comment il seroit receu par nos venerables Quinils. » (M.)

27. ... *les Cbarites d'Homere*, p. 9.

« Les graces d'Homere, c'est à dire, Homere mesme. » (M.)

28. *Comme vn Zethés*, p. 10.

« Il compare son penser à Zethes, & sa Dame à vne Harpye. » (M.)

29. ... *de miel*, p. 10.

« De cire. » (M.)

30. *Le Destin veut qu'en mon ame demeure*, p. 10.

« Ce Sonnet est de ceux, qu'on appelle aujourdhuy rapportez. Les anciens appelloient cette figure, *Paria paribus reddita*. » (M.)

31. ... *ma moitié*, p. 10.

« Cela... est pris de Platon, dans vn Dialogue duquel, qui se nomme Le banquet, ou de l'Amour, Aristophane raconte, que les hommes estoient au commencement doubles, mais que Iupiter apres les partist par le milieu, & que depuis vn chacun cherche sa moitié : De là dit-il que l'amour procede. » (M.).

32. ... *decoupé*, p. 11.

« Entrerompu, syncopé. » (M.)

33. *Auant le temps tes temples fleuriront*, p. 11.

« Cassandre fille à Priam fut Prophete. Il dit que sa Cassandre l'est aussi, & qu'elle luy a desia predict tous ses malheurs. » (M.)

34. ... *tes temples*, p. 11.

Tes tempes.

35. ... *fleuriront*, p. 11.

« Deuiendront blanches & chenues. Ainsi lisons-nous souuent aux vieux Romans, la barbe fleurie, pour la barbe blanche. » (M.)

36. *En ton defastre*, p. 11.

« En ton malheur. » (M.)

37. ... *nos neveux*, p. 11.

« Ceux qui viendront apres nous. Il prend neveux, pour ce que les Latins appellent *Nepotes*. » (M.)

38. ... *qui m'affolle*, p. 11.

« Qui me rend fol. » (M.)

39. *Puis ie voudroy en toreau blanchissant*, p. 12.

« Ainsi que fit Iupiter pour raur Europe. Ie me deporte de reciter ceste fable, parce que Baif l'a diuinement descrite au liuret appellé, Le rauissement d'Europe. » (M.)

Cet ouvrage se trouve dans le « *IX livre des poèmes*, » t. II, p. 421, de notre édition.

40. *Le cheual noir qui ma Royne conduit*, p. 12.

« Par sa Royne il entend sa raison. Par le cheual noir, vn appetit sensuel & desordonné guidant l'ame aux voluptez charnelles. Par le cheual blanc, vn appetit honneste & moderé, tendant tousiours au souuerain bien. Ceste allegorie est extraite du Dialogue de Platon, nommé Phædre ou De la beauté. » (M.)

41. *Belleau*, p. 13.

« Excellent poëte, contemporain de l'auteur. » (M.)

42. *De ton ayeul le Roy Laomedon*, p. 13.

« Il parle à sa Cassandre, tout ainsi que si elle estoit fille du Roy Priam... Le Poëte dit, qu'il a peur que les yeux de sa Dame tiennent de la race de Laomedon, c'est à dire, qu'ils soyent trompeurs. » (M.)

43. *Ange diuin*, p. 16.

« Il l'appelle (ce songe, dont il est question dans le sonnet précédent) Ange, c'est à dire messager diuin. » (M.)

44. ... *grand erre*, p. 16.

« Grand train. » (M.)

45. ... *a'uous*, p. 17.

« Comme les Latins disent, *Sis*, pour *Si vis*. Ainsi les François, *A'uous*, pour *Auez vous*. » (M.)

46. ... *ma trame*, p. 19.

« Ma vie. » (M.)

47. ... *là bas*, p. 19.

« Aux Enfers. » (M.)

48. ... *manquer*, p. 20.

« Faillir. » (M.)

49. *Je l'accompagne à l'escumière fille*, p. 21.

« A Venus... Baïf... à la fin de ses Amours a touché ceste fable, disant,

*O de l'escume la fille,
Qui dessus une coquille
A bord à Cytberes vins
Pressurer la tresse blonde
Encores moite de l'onde,
L'oignant de parfums diuins.* » (M.)

Nous avons fait remarquer, dans notre édition de Baïf (t. I, p. 399-401, note 3), que les deux premiers livres de ses *Amours* ont paru d'abord séparément en 1552 et que depuis le texte en a été fort modifié. La strophe ci-dessus se trouve, avec quelques variantes, dans la pièce intitulée : *Aux Muses & à Venus*, t. I, p. 90.

50. ... *mesliez*, p. 21.

« Mot Vandomois, pour dire meslez. » (M.)

51. ... *pentbois*, p. 22.

« Perdant haleine, haletant : mot de fauconnerie. » (M.)

52. *Non, qui le roc remonte & redeuale*, p. 22.

« C'est à dire, non, fust-il celui qui remonte & redeuale le roc. Ceste maniere de parler n'est pas encore vstee entre les François : mais elle est diuinement bonne toutesfois, & poëtique autant qu'il est possible. » (M.)

53. ... *l'Archerol*, p. 24.

« Amour. » (M.)

54. *Des Charites*, p. 24.

« Des Graces. » (M.)

55. ... *ocieux*, p. 26.

« Il prend *Ocieux* pour ce que les Latins disent, *Iners*. » (M.)

Ronsard. — I.

25

56. ... *de-nerue & de-veine*, p. 26.

« Mots faits à l'imitation de Petrarque. » (M.)

57. ... *Trofée*, p. 27.

« Ainsi disoit on anciennement, quand on auoit reueftu quelque arbre ébranché, des despouilles de l'ennemy, pour monument de victoire. » (M.)

58. ... *Naiade*, p. 27.

« Il appelle Cassandre Naiade, la comparant à Leucothée, Nymphé de mer... Ceste Deesse, comme vne tourmente eut surpris Vlyffe, au partir de l'isle de Calypson... s'apparut à luy: & luy donnant vn couure-chef, l'aduertit qu'il s'en couurist l'estomach, & couuert en la forte, se gettaft dedans les flots, & qu'ayant pris terre, il le luy regettaft dedans la mer. Ce qu'Vlyffe pressé des vagues fit finalement, & par le moyen du linge, vint à bord. » (M.)

59 ... *carene*, p. 27.

« La pance du nauire. Partie pour le tout. » (M.)

60. ... *baure*, p. 27.

« Port. » (M.)

61. *Diuin Bellay*, p. 28.

« Il escrit ce Sonnet à Ioachim du Bellay Angeuin, excellent Poëte François, comme ses Oeuures de longtemps semées par toute la France, contraignent les enuieux mesmes à le confesser... Vn presque semblable Sonnet luy auoit escrit du Bellay, dans son Oliue...

Diuin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes. » (M.) (T. I, p. 111, de notre édition.)

62. *Par vn ardeur du peuple separée*, p. 28.

Vn semblerait indiquer que le mot *ardeur* n'est pas ici du féminin, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, car, ainsi que le remarque Littré: « le xvi^{me} siècle fit contre l'usage, et par zèle étymologique, *ardeur* du masculin, » mais le mot *separée* détermine impérieusement le genre; il faut donc conclure, que, si *vn* n'est pas une simple faute d'impression, cette forme est destinée à marquer l'élision, souvent exprimée aussi par une apostrophe: *vn'*.

63. ... *dont*, p. 28.

« Duquel. Ainsi quelquefois prennent les Latins *Vnde*. Virg. *Genus vnde Latinum*. » (M.)

64. ... *les nombreuses lois*, p. 28.

« Les carmes, νόμοι, s'appelloient anciennement chançons... Depuis les loix furent appellées νόμοι : parce qu'on les faisoit en vers, à fin que le peuple les chantaît. » (M.)

65. *Comme vn Cheureuil*, p. 29.

« Ce Sonnet... est prins de Bembo, qui escrit ainsi :

Si come fuol... » (M.)

66. ... *les gemmes*, p. 29.

« Les pierres precieuses. » (M.)

67. ... *des Zephyrs*, p. 29.

« Des petits ventelets, qui soufflent au printemps. » (M.)

68. ... *au gazonillis*, p. 29.

« Au bruit. » (M.)

69. *Quand ces beaux yeux iugeront que ie meurs*, p. 30.

« Voy la quatriesme Ode du quatriesme liure. » (M.)

70. ... *epigramme*, p. 30.

« Epigramme en Grec signifie toute inscription. » (M.)

71. *Que le vulgaire appelle ma maistresse*, p. 31.

« Ce carme est mot par mot, tourné de Petrarque. » (M.)

72. *A qui s'ay dit, Seule à mon cœur tu plais*, p. 32.

« Prins d'Ouide.

« *Elige, cui dicas, tu mihi sola places.*

« Ainsi Petrarque :

« *Col dolce honor, que d'amar quella bai preso,*

« *A cu'io diffi, tu sola à me piaci.* » (M.)

73. ... *doux-amer*, p. 33.

« C'est ce que les Grecs disent, γλυκύπικρον. » (M.)

74 ... *ma seule Entelechie*, p. 33.

« Ma seule perfection, ma seule ame, qui causez en moy tout mouuement tant naturel, que volontaire... Le mot, Entelechie, signifie vne forme essentielle. » (M.)

75. *La defia Mars ma trompe auoit choïse*, p. 34.

« Tel est vn lieu d'Ouide, au premier des Amours :

Arma graui numero, violentaque bella parabam. » (M.)

76. *Et dans mes vers ja Francus deuisoit*, p. 34.

« Pour entendre cecy, voy la premiere Ode du troisieme liure. » (M.)

77. ... *me playant*, p. 34.

« Me blessant. » (M.)

78. *Le Myrte*, p. 35.

« Le Myrte, ou Meurte, est arbrisseau sacré à Venus. » (M.)

79. *Vieil enchanteur*, p. 35.

« Il entend Orfee. » (M.)

80. *L'appenderois*, p. 35.

« Pour l'appendroy. La lettre, s, y est adioustee, à cause de la voyelle qui s'ensuit. » (M.)

81. *Pour voir ensemble*, p. 38.

« Telle inuention est en vn Sonnet de Bembo,

Sorgi da l'onde auanti à l'vsal'hora. » (M.)

82. *Le meurs, Paschal, quand ie la voy si belle*, p. 39.

« Il appert par ce Sonnet, & plusieurs autres, qu'ils ne sont tous faicts pour Cassandre, mais pour d'autres qu'il a aimees. » (M.)

83. *Douce beauté qui me tenez le cuer*, p. 40.

« Le Poëte m'a quelquefois dit, que ce Sonnet n'est point fait pour représenter la passion, mais pour quelque autre dont il fut prié, desirant infiniment n'estre point recherché de tels importuns, qui luy font plus de desplaisir en luy communiquant leurs amours, qu'il n'a de plaisir à chanter les siennes. » (M.)

84. ... *le Duc Grec*, p. 41.

« Achille. » (M.)

85. ... *Pontus*, p. 42.

« Pontus de Tyard, Poëte excellent, auteur des *Erreurs amoureuses*. » (M.)

86. ... *lyre Angevine*, p. 42.

« Il entend Ioachim du Bellay. » (M.)

87. ... *Daurat*, p. 42.

« Daurat est vn tresexcellent Poëte Grec & Latin, natif de Ly-moges, comme Alcman de Scythie : duquel les louanges sont telles, qu'il est impossible de les pouuoir exprimer : & vaut mieux, comme de Carthage, s'en taire, que d'en peu parler. » (M.)

Sur ce dicton voyez Tome I, p. 477, note 5, de notre édition des *Œuvres* de Joachim Du Bellay.

88. *Belleau*, p. 42.

« Belleau fut intime amy de nostre Auteur. » (M.)

89. *Ourdir sans casse vne nouuelle trame*, p. 43.

« Metaphore prinse des tisserans. » (M.)

90. *Silla le monde*, p. 43.

« Luy ferma les yeux. Le mot, *Siller*, est propre en fauconnerie. » (M.)

91. *Sous le crystal d'une argenteuse riue*, p. 44.

« Vne presque pareille fiction est en Petrarque au cent cinquante huitiesme Sonnet de la premiere partie. » (M.)

92. *Le premier iour du mois de May, Madame*, p. 44.

« Il louë les yeux bruns de sa Dame excellente en toute perfection. Ce Sonnet n'appartient point à Cassandre. » (M.)

93. *Quand d'un bonnet sa teste elle Adonise*, p. 45.

« Quand prenant vn bonnet, elle se rend semblable à vn Adonis. » (M.)

94. ... *Fere*, p. 47.

« C'est ce que les Latins & les Italiens disent, *Fera*. Fiere comme vne beste sauuage. » (M.)

95. *Le tremble tout de nerfs & de genous*, p. 47.

« Prins d'Horace,

Et corde, & genibus tremat. » (M.)

96. ... *m'ouffre*, p. 48.

« Pour m'offre. Ainsi disent les Grecs : *κύρωμα* pour *ένωμα* : *κύωσος* pour *νόσος*. » (M.)

97. ... *quelle trampe a ma vie*, p. 49.

« Metaphore prinse des armuriers. Petrarque en a aussi vsé. » (M.)

98. ... *nasse*, p. 49.

« C'est vn instrument d'ozier, duquel se seruent les pêcheurs. » (M.)

99. *Après ton cours ie ne baste mes pas*, p. 49.

« Iouant aux barres avec la Dame, & la voyant fuir, il tafche à la retenir, disant qu'il ne la poursuit pas pour la violer. » (M.)

100. ... *le Locrois*, p. 49.

« Il entend Ajax, fils d'Oilée, lequel pour auoir voulu violer Castandre, qui... s'estoit retirée dans le temple de Minerue... fut par la Deesse foudroyé : comme raconte Virgile au premier de l'Encide... Neptune courroucé print vn quartier de quelques rochers, qui se nommoient les rochers Gyrez, & le luy lança dans la mer... Voy Homere au quatriesme de l'Odyssée. » (M.)

101. ... *d'abas*, p. 49.

« Du fond de la mer. » (M.)

102. *Je suis larron pour vous aimer, Madame*, p. 50.

« Pris de Petrarque. » (M.)

103. *Ravi du nom qui me glace en ardeur*, p. 50.

« Quiconque soit celle, pour qui ce Sonnet, & vn autre encore, qui est dans ce liure, ont esté faits, elle a nom Marguerite. » (M.) — Voyez ci-après la note 202.

104. *Charite*, p. 50.

« Grace. » (M.)

105. *Qui l'esmeraude efface de verdure*, p. 50.

« Ainsi Petrarque » (M.) (sonnet 193).

106. *Jamais de toy la pucelle n'approche*, p. 51.

« Pour te cueillir à faire vn bouquet. » (M.)

107. *Comme vn esprit qui fuit de son tombeau*, p. 51.

« C'est vne allusion à ce que dit Platon, que le corps n'est autre chose qu'un tombeau de l'ame. » (M.)

108. ... *drillante*, p. 51.

« Estincelante. » (M.)

109. ... *ma nef*, p. 51.

« Mon esperance. » (M.)

110. ... *flame accorte*, p. 53.

« Gentile, aduisée, subtile. Mot Italien. » (M.)

111. *La Gaillardise*, p. 53.

« Que les Italiens appellent *Leggiadra* : les Latins, *Lasciuia*. » (M.)

112. ... *les freres iumeaux*, p. 53.

« Les Amours. » (M.)

113. ... *gbirlandes*, p. 54.

« Chapeaux de fleurs. Mot Italien. » (M.)

114. ... *Adon*, p. 54.

« Il a dit Adon, pour Adonis, par syncope. » (M.)

115. ... *la doree*, p. 54.

« La belle. Ainsi l'appellent les Grecs χρυσή.

116. *Ma chere neige, & mon cher & doux feu*, p. 55.

« Ce quatrain est prins d'un Sonnet de Bembo,

Viva mea neve, e caro e dolce foco... » (M.)

117. ... *s'écouler*, p. 55.

« Se fondre, s'apetisser. C'est que les Grecs disent τήκω. » (M.)

118. *Et qu'un amour sans frere ne croist point*, p. 55.

« Voy ce qu'en dit Heroët en un petit discours, qu'il en fait apres sa Parfaite amie. » (M.)

119. *D'Amour ministre, & de perséuerance*, p. 56.

« Ce Sonnet est prins en partie d'un de Bembo, qui commence,
Speme, che li accbi nostri vele, e fusi. » (M.)

120. *Dérobant l'or*, p. 56.

« Mettant fin au siecle d'or. » (M.)

121. ... *pour decevoir les hommes*, p. 56.

On lit dans les éditions précédentes : *pour enfieller*... Et, par une inadvertance singulière, on a conservé dans celle de 1584 cette note de Muret relative au texte primitif :

« Pour rendre miel le fiel des hommes. C'est à dire pour mesler quelque amertume parmy les choses qui leur sont les plus agreables. » (M.)

122. *J'ay pour ma lessé un long trait*, p. 56.

« Un trait est la corde, avec laquelle on mene les limiers à la chasse. Mot de venerie. » (M.)

123. ... *bumble-fiére*, p. 57.

« Humble en port & en maintien, mais fiére contre ses prieres. » (M.)

124. *En-dore, em-perle, en-frange*, p. 57.

« Orne. Mots faits à l'imitation de Petrarque. » (M.)

125. *Si ce grand Prince*, p. 57.

« J'ay dit deuant, qu'Apollon fut amoureux de Cassandre. » (M.)

126. *Du feu d'amour*, p. 58.

« Pour entendre cecy, voy l'Arioste au septiesme chant. » (M.)

127. *La fingle*, p. 59.

« La pousse. Mot de Marine. » (M.)

128. *Le Loir*, p. 59.

« Riuere qui passe par Vendome. » (M.)

129. ... *Gastine*, p. 59.

« Nom de forest. » (M.)

130. ... *Braye*, p. 59.

« Autre petite riuere. » (M.)

131. *La Neuffaune*, p. 59.

« Vn bocage appartenant à la maison de l'Autheur. » (M.)

132. ... *Sabut*, p. 59.

« Colline fertile en bons vins, dont le bas est tout reuestu de faules. » (M.)

133. *Deuant le soir finissent ma iournée*, p. 60.

« Auacent ma mort. Imitation de Petrarque. » (M.)

134. *Di l'un des deux, sans tant me déguiser*, p. 60.

« Il prie quelqu'une (ie ne puis penser que ce soit Cassandre : car il ne parleroit pas si audacieusement à elle) de luy accorder rondement ce qu'il demande, ou de luy refuser tout à plat. » (M.)

135. ... *Petrarquiser*, p. 60.

« Faire de l'amoureux transi, comme Petrarque. » (M.)

136. *Si l'on vous dit qu'Argus est vne fable*, p. 62.

« Ce Sonnet n'appartient en rien à Cassandre. » (M.)

137. *Le parangonne*, p. 62.

« Parangonner est égaler. Mot Italien. » (M.)

138. *Douce beauté, meurdriere de ma vie*, p. 63.

« La fin de ce Sonnet est prins d'un Epigramme grec. » (M.)

139. *Comme un oiseau, qui ne peut sejourner*, p. 65.

« Comparaison prinse de Bembo. » (M.)

140. *Sur les plus beaux fantastique un exemple*, p. 66.

« Feins en ta fantasie un portrait sur les plus belles deitez des Dieux. Fantastique, est icy verbe, comme souuent Folaistre est verbe en nostre Auteur. » (M.)

141. ... *ton Loire*, p. 66.

« *Riuere passant par Blois.* » (M.)

Ce n'est pas seulement ici que Ronsard a employé le nom de ce fleuve au masculin. Il a dit plus loin (p. 100) :

Changer ton Loire en sejour de mon Loir.

142. ... *bers*, p. 66.

« *Berceau. Mot Vandomois.* » (M.)

143. ... *en-mannée*, p. 67.

« *Pleine de manne & de douce liqueur.* » (M.)

144. *Heureux les murs naissance de la belle !* p. 67.

« *Blois.* » (M.)

145. *Mais plus beureux...*, p. 67.

« Semblable deduction de propos est en ce que dit Salmacis à Hermaphrodite, au quatriesme des Metamorfoses. » (M.)

146. ... *presagieux*, p. 67.

« Presagir est sentir les choses futures deuant qu'elles aduiennent. De ce Verbe est deriué le nom Presagieux. » (M.)

147. *La Pyralide*, p. 67.

« Pyralides sont petites bestes volantes, qui ont quatre pieds, & se trouent en l'Isle de Cypre, ayans telle nature, qu'elles vivent dans le feu, & meurent dès qu'elles s'en esloignent vn peu trop. Autheur Plin en l'vnziesme liure. » (M.)

148. *Planer*, p. 68.

« Se conuertir en plaines. » (M.)

149. ... *montaigner*, p. 68.

« S'esleuer comme montaignes. Mot nouueau. » (M.)

150. ... *L'angelette*, p. 68.

« Ainsi est souuent nommée madame Laure par Petrarque. » (M.)

151. ... *ie broffay dans le bois*, p. 69.

« Brosfer est courir à trauers les bois, sans regarder à rien qui puisse empescher le cours du cheual. Mot de venerie. » (M.)

152. ... *en-rethé*, p. 71.

« En-rether, prendre & mettre dedans les rethz. » (M.)

153. ... *de ses borgnes foudars*, p. 72.

« Des Cyclopes, qui n'ont tous qu'un œil au front, & forgent les foudres à Iupiter. Voy l'Ode des peintures contenues en un tableau, qui est au second liure. » (M.)

154. *Si tu ne veux contre Dieu l'irriter*, p. 73.

« Ce Sonnet est presque pris d'une oraison de Fœnix, qui est en Homere au neufiesme de l'Iliade. » (M.)

155. *Toujours le Ciel, toujours l'eau n'est venteuse*, p. 73.

« Tel est le commencement d'une Ode à Saingelais. » (M.)

156. *Que toute chose en ce monde se muë*, p. 74.

« Il est certain que ce Sonnet n'appartient en rien à Cassandre. » (M.)

157. ... *soulé*, p. 74.

« Soul, mot Vandomois. » (M.)

158. *Mais deux venins n'estouffent point la vie*, p. 75.

« Et ceste fin, & presque tout ce Sonnet est semblable à un d'un Italien nommé Antonio Francesco Rinieri. » (M.)

159. *Puis que cest œil, dont l'influence baille*, p. 75.

« Semblable presque est le cxcj. Sonnet de la premiere partie de Petrarque. » (M.)

160. *De foins mordans & de foucis diuers*, p. 76.

« Ce Sonnet a esté fait contre quelques petits Secretaires, muguets, & mignons de Court, lesquels ayans le cerueau trop foible pour entendre les escrits de l'Autheur, & voyans bien que ce n'estoit pas leur gibier, à la coustume des ignorans, feignoient reprendre, & mespriser ce qu'ils n'entendoyent pas. Le Poëte donc s'adressant à un, qui estoit leur principal capitaine (auquel il ne veut faire cest honneur que de le nommer) luy dit qu'il desgorge le venin de son enuie tant qu'il voudra, & que, avec tous les siens, il s'efforce de tout son pouvoir à luy nuire: car il se sent suffisant pour foudroyer tous leurs efforts, par la vehemence de ses escrits. » (M.)

161. ... *felleuse*, p. 76.

« Amere comme fiel. » (M.)

162. ... *riagas*, p. 76.

« C'est vne espee de poison. » (M.)

« *Riagal, riagas*. Régal, arsenic rouge. » (LACURNE DE SAINTE-PALAYE.)

163. ... *d'une vaine peinture*, p. 76.

« D'un pourtrait, duquel j'ay parlé deuant. » (M.)

164. ... *en-ionche*, p. 77.

« Tapisse. » (M.)

165. *Or'*, p. 78.

« Ores. » (M.)

166. *Or' que Iupin espoint de sa semence*, p. 78.

« Prins de Virgile au second des Georgiques,

Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt. » (M.)

167. *Et que l'oiseau*, p. 78.

« Le Rossignol. » (M.)

168. *Du Tbracien*, p. 78.

« De Terée. » (M.)

169. ... *les tançons*, p. 78.

« Les querelles, les complaints. » (M.)

170. *MADRIGAL*, p. 78.

Voyez la note 283.

171. *Que n'ay-ie, Amour, cette Fere aussi vine*, p. 79.

« Ce commencement est de Bembo,

La fera, che scolpita nel cor tengo... » (M.)

172. ... *mollette*, p. 80.

« Tendrette, delicate, mignarde. » (M.)

173. *Sus le mestier*, p. 80.

« Mestier, ourdir, trame, font mots prins des tisserans. » (M.)

174. ... *l'Ascrean*, p. 81.

« Hesiode. » (M.)

175. *Mais ie ne puis*, p. 81.

« Pris de Petrarque,

Ma pur je aspre vie, ne je seluagge

Cercar non fo. » (M.)

176. ... *du Grec*, p. 82.

« D'Vlyse. » (M.)

177. ... *la Lote*, p. 82.

« La Lote est vn arbre en Afrique... Voy le neufiesme de l'Odysee. » (M.)

178. *Eussay-ie au moins vne poitrine faite*

Ou de Crystal, ou de verre luisant, p. 82.

« Ainsi Bembo,

Hauejs' io al men d'un bel crystallo il core. » (M.)

179. *Ha, Belacueil, que la douce parole*, p. 82.

« Ce Sonnet est tiré du Romant de la Roë, là où Belacueil meine l'amant dans le verger d'Amour. » (M.)

180. ... *mouffe*, p. 83.

« Non tranchant. » (M.)

181. ... *le foudre criminel*, p. 83.

« Qui punit ceux qui ont commis des crimes & des forfaits. Tel mot en François est actif & passif, comme criminel pour coupable, & Lieutenant criminel, qui punit les crimes. » (M.)

182. *Mon fol penser pour s'en-voler plus haut*, p. 84.

« Vne telle inuention est dans vn Sonnet de l'Arioste, qui se commence,

Nel mio penser. » (M.)

183. ... *le Tibuscan*, p. 85.

« *Petrarque.* » (M.)

184. ... *Sorgue*, p. 85.

« *Rivière passant près d'Auignon.* » (M.)

185. *Et son Laurier*, p. 85.

« *Sa Dame Laure.* » (M.)

186. *O traits fichez iusqu'au fond de mon ame*, p. 86.

« *Vn Sonnet tout semblable est dans Petrarque, qui se commence,*

O passi sparsi. » (M.)

187. ... *d'esperance cassez*, p. 86.

« *Vuides d'esperance. Il prend, cassé, ainsi que les Latins prennent, Cassus.* » (M.)

188. ... *Manes*, p. 86.

« *Manes se nomment en Latin les ames sorties des corps. Il faut naturaliser, & faire François ce mot là, veu que nous n'en avons point d'autre.* » (M.)

189. *Amour & Mars sont presque d'une sorte*, p. 87.

« *C'est vne comparaison des amoureux, & des gendarmes, prise entièrement d'une Elegie d'Ovide, qui se commence,*

Militat omnis amans, & babel sua castra Cupido. » (M.)

190. *Quand vn Centaure*, p. 89.

« *Ainsi appelle-il celui qui menoit sa Dame en croque.* » (M.)

191. ... *relapissez*, p. 89.

« *Pour tapisser, le composé pour le simple.* » (M.)

192. *Puis qu'aujourd'hui pour me donner confort*, p. 89.

« *Il loué des cheueux de sa Dame, qu'elle luy auoit donnez pour en faire des brasselets.* » (M.)

193. *De tels cheueux le Dieu que Dée honore*, p. 90.

« *Il dit que les cheueux d'Apollon, ne ceux de la Royne Bere-*

nice, ne furent iamais si beaux, comme ceux que la Dame luy a donnez. » (M.)

194. ... *la quinte essence*, p. 90.

« La meilleure & plus pure partie. Si tu veux entendre plus amplement que c'est à dire, quinte essence, voy vn liure appellé le Ciel des Philosophes. » (M.)

195. ... *alambique*, p. 90.

« Fay distiller. » (M.)

196. *Mechante Aglaure*, p. 90.

« Il maudit vne qui auoit reuelé quelque sien secret... Aglaure fille de Cecrops... Voy le second des Metamorphoses. » (M.)

197. *En nul endroit*, p. 91.

« Ce Sonnet & le precedent appartiennent à vne mesme. » (M.)

198. ... *comme a chanté Virgile*, p. 91.

« Au quatriesme de l'Eneide,

Nusquam tuta fides. » (M.)

199. ... *qui me ioint*, p. 92.

« C'est à dire, qui me tient en ferre pres du cœur. » (M.)

200. *Quelle langueur ce beau front des-honore?* p. 93.

« Sa Dame estant malade d'une fièvre, il prie Apollon & Esculape de la guerir. » (M.)

201. *Fais amortir le tison de ma vie*, p. 94.

« Oste l'ardeur de la fièvre à celle, de laquelle depend ma vie, comme celle de Meleagre dependoit d'un tison. Voy Ovide au huitiesme des Metamorphoses. » (M.)

202. *Du bord d'Espagne*, p. 94.

« Il loüe celle-là, de laquelle i'ay parlé au Sonnet, qui se commence,

Ravi du nom. » (M.)

Voyez ci-dessus la note 103.

203. ... *Ai Ai du Telamonien*, p. 94.

« La fleur en laquelle sont écrites ces deux lettres A I, qui naquit du sang d'Aïax, fils de Telamon. » (M.) — L'hyacinthe.

204. ... *double richesse*, p. 94.

« Il dit double, parce que le nom Marguerite est le nom d'une fleur, & d'une perle. » (M.)

205. *Au plus profond de ma poitrine morte*, p. 94.

« Ainsi qu'il estoit à deuiser avecque la Dame, un qui auoit autorité sur elle, la vint prendre, & l'emmena : dequoy il se plaint, disant, qu'en s'en allant, elle luy auoit arraché le cœur... Ce Sonnet n'appartient point à Cassandre, non plus que d'autres qui sont en ce liure. » (M.)

206. ... *fermez*, p. 97.

« Arrêtez. Mot Italien. » (M.)

207. *Par sympathie*, p. 97.

« Par une similitude, & conionction de nature qui est entre elle & les cieux. Sympathie est un mot Grec : mais il est force d'en vser, veu que nous n'en auons point d'autre. » (M.)

208. ... *émouloit*, p. 98.

« Aiguifloit. » (M.)

209. *De neige tiède estoit sa face pleine*, p. 98.

« Ces six carmes sont presque traduits de Petrarque,

La testa or fine, e calda noue il volto. » (M.)

210. *Celui qui fist le monde façonné*, p. 98.

« Ce Sonnet est presque traduit d'un de Bembo, qui se commence,

L'alta cagion. » (M.)

211. ... *manie*, p. 99.

« Fureur. Platon au Fædre témoigne, que les anciens estimoyent ce nom là tres-honneste. » (M.)

212. ... *adif*, p. 99.

« Diligent. » (M.)

213. *Le chasse-nue*, ... p. 99.

« Ces trois mots, chasse-nue, esbranle-rocher, & irrite-mer, sont heureusement composés à la manière Grecque. » (M.)

214. *Mugle*, p. 100.

« Mugler se dit proprement du cry des bœufs, *Mugire*. » (M.)

215. ... *ton Loire*, p. 100.

Voyez la note 141.

216. *L'or crepelu*, p. 100.

« La fiction de ce Sonnet est prise de Bembo, au Sonnet qui se commence,

Da que' bei crin. » (M.)

217. ... *le noud*, p. 100.

« Le Poète vît de ces deux mots neud & noud indifféremment en tous ses livres. » (M.)

218. ... *s'effore*, p. 100.

« Mot de fauconnerie. » (M.)

219. *Borte horrible son baleine*, p. 101.

« Horrible, est rendre horrible. Mot inventé par l'Auteur. Il en a vît aussi en l'Ode de la paix. » (M.)

220. *Si blond si beau, comme est une toison*, p. 102.

« Ce Sonnet n'appartient point à Cassandre. » (M.)

221. *Vn seul lanet*, p. 103.

« lanet, peintre du Roy, homme sans controuërle premier-en son art. » (M.)

222. *Douurer*, p. 103.

« De mettre en ourage. » (M.)

223. ... *gaze*, p. 104.

« Gaze est une manière de toile, de laquelle les Dames font à faire leurs ourages. » (M.)

224. ... *vergongner*, p. 104.

« Avoir honte. » (M.)

225. *Du Florentin*, p. 105.

« De Petrarque. » (M.)

226. *De veine en veine, & d'artere en artere*, p. 106.

« La fin de ce Sonnet est de Petrarque. » (M.)

227. *Bien que ton trait, Amour, soit rigoureux*, p. 107.

« Ce Sonnet n'appartient pas à Cassandre. » (M.)

228. ... *du cep*, p. 108.

« Du lien. » (M.)

229. ... *de-rbelé*, p. 108.

« Deslié. » (M.)

230. ... *Hecatombe*, p. 108.

« C'estoient anciennement sacrifices de cent bœufs. » (M.)

231. ... *acoisent*, p. 109.

« Appaisent. Vieil mot François. » (M.)

232. *BAISER*, p. 109.

« Ce baiser est tiré d'un baïser, qui est en Aule Gelle. » (M.)

233. *Mon œil, mon cœur, ma Cassandre, ma vie*, p. 110.

« Par ceste Elegie le Poëte veut rendre sa maîtresse jalouse du commandement que le Roy Henry deuxiesme de ce nom, son maître, luy auoit fait, de ne plus chanter d'Amour, & totalement s'adonner aux vers Heroïques, & décrire les faits de Francus, fils d'Hector, tige primitif des Roys de France. » (M.)

234. *Non Muret, non*, p. 112.

« Si les auteurs, comme j'ay dit au Prologue de ce liure, se fussent rendus familiers de ceux qui les ont commentez, nous n'eussions esté en la peine, où depuis nous sommes tombez, pour les entendre : car facilement ils eussent sceu leurs conceptions. Or le Poëte, comme l'un de mes meilleurs amis, m'a rescrit ceste Elegie, en laquelle il s'efforce de prouver que ce n'est point vice d'aimer. » (M.)

235. ... *le sangler*, p. 112.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer souvent qu'au ^{xvi^m} siècle *bouclier*, *sangler*, *meurtrier*, ne comptaient que pour deux syllabes (voyez *Euvres de Baïf*, t. III, note 35); mais, ce qui est plus rare à cette époque, ici et dans le vers suivant (p. 244):

Le doute qu'Artemis quelque sangler n'appelle,

l'orthographe *sangler* est conforme à cette prononciation.

236. *Plombotent*, p. 116.

« Meurdrissoient : par ce que la chair meurdrie deuient de couleur plombée. » (M.)

237. *Mon Des-Autels, qui auez dès enfance*, p. 117.

« Ce Sonnet s'adresse à Guillaume des-Autels, gentilhomme Charolois, tres-docte en la langue Grecque, Latine, & François, comme assez ses escrits (qui n'ont guere de pareils en science & en perfection de bien dire) le tesmoignent de tous costez. Outre la cognoissance des lettres humaines, esquelles il a dès sa ieunesse esté soigneusement institué, il a diligemment estudié en la loy, iusques à en faire profession. Toutefois il n'a point pour telle estude fascheuse tant oublié les Muses, qu'aux heures superflues il n'escriue tousiours quelque belle poésie en Latin ou en François. Et pource qu'il a fort celebré vne sienne maistresse, qu'il appelle sa Sainte, nostre Autheur le prie, que ce pendant qu'il est en Vandomois, il flechisse sa Callandre. » (M.)

238. *Du iour*, p. 118.

« Depuis le iour. » (M.)

239. *Pein moy, Ianet, pein moy ie te supplie*, p. 119.

« Il prie en ceste Elegie Ianet Peintre tresexcellent (qui pour représenter viuement la nature a passé tous ceux de nostre aage en son art) de pourtraire les beautez de s'amie dedans vn tableau... Il a expressement imité en ceste Elegie deux Odes d'Anacreon, esquelles en l'une il fait peindre s'amie, & en l'autre son mignon. » (M.)

240. ... *fourcy vontis*, p. 120.

Sourcil arqué. C'était une expression depuis longtemps consacrée dans la poésie galante :

*Cheveux ot blons come bacins
La char plus tendre c'vns pouncins,
Front reluisant, forcils vontiz.*

(Roman de la Rose, v. 529.)

241. LE SECOND LIVRE DES AMOVSRS, p. 125.

Le titre complet de l'édition que nous suivons porte :

LE SECOND LIVRE
DES AMOVSRS DE P. DE ROM-
SARD, COMMENTÉ PAR
Remy Belleau.

Après ce titre vient une dédicace. Celle de l'édition de 1560 était adressée : « A M. Fleurimont Robertet, secrétaire des finances du Roy, seigneur de Fresne. »

Voici la reproduction textuelle de celle de 1584 :

A MONSIEVR DE S. FRANCOIS,
CONSEILLER DV ROY EN SON
prin^e Conseil, & Euesque de Bayeux.

« Monsieur, si par la bonté de Nature, mere & meſnagere vniuerselle de toutes choses, iusques aux bestes brutes, il y a quelque intelligence particuliere, par laquelle ils cognoissent les lieux plus asseurez, & plus reculez de la surprinſe des hommes, pour faire leurs petits, & se descharger de leur ventrée : Si par meſme experience les oiseaux cognoissent combien il est plus asseuré de choisir les arbres les plus hauts, pour bastir & façonner leurs nids, à fin que leurs petits esclos, vestus & armez de leurs plumes, pratiquent vn chemin large & moins fascheux, pour desployer plus librement leurs ailes par la grande region de l'air : A plus iuste occasion les hommes, qui sont participans de la raison, de la prudence, & prouidence celeste, doiuent faire choiz de celuy, auquel ils donnent & sacrent ce que leur esprit

a enfanté & produit : à fin que sous ceste assurance, il puisse prendre vie, & demeurer en toute seureté, pour estre sans crainte d'un ignorant moqueur, communiqué entre les hommes de bon iugement. Ce que j'ay voulu faire à l'imitation de la Nature, vous ayant choisi pour vne colonne des plus fermes & des plus assurées de nostre France, pour le seur appuy de ceux qui suivent la vertu, & qui font profession des sciences liberales, à fin de vous faire garde de ce mien petit ouurage, esperant qu'en la faueur des Muses, de l'Autheur & de moy, vous tiendrez nostre party,

*Deffournant les pointes cruelles
D'un siecle mordant & jaloux,
Aspre, rebours, dur & farouche,
Qui nous jette dedans la bouche
Tousjours l'aigre, & jamais le doux.*

Vous priant n'attendre choses grandes, ny dignes de vostre lecture en ce petit Commentaire: mais bien de vous contenter de la recherche que j'ay faite, pour vous remarquer seulement quelques lieux, que l'Autheur a voulu imiter en ce style vulgaire, & du tout different de la maiesté, & docte industrie de ses premiers Sonnets. Ce qu'il n'a voulu faire en ceste seconde partie, propre & particuliere pour l'Amour, tant pour satis-faire à ceux qui se plaignoyent de la graue obscurité de son style premier, que pour monstrier la gentillesse de son esprit, la fertilité & diuersité de ses inuentions, & qu'il sçait bien escrimer à toutes mains des armes qu'il manie. L'assurance que j'ay que prendrez plaisir à recognoistre vne infinité de belles imitations antiques, en ce qui a esté estimé le plus vulgaire, & moins retiré des anciens, me fera vous supplier, Monsieur, de prendre ce mien petit labeur, d'aussi bonne affection, que d'obeissante volonté ie le vous presente.

« Vostre humble & obeissant seruaiteur,
« R. BELLEAU. »

Après cette dédicace, on trouve six vers latins de la neuvième élégie de Properce, un sonnet de G. des Autels, A Remy BELLEAU, où il lui dit :

Tu peux ouurir, Belleau, du grand Ronsard le stile,

et enfin la pièce suivante :

R. GARNIER A P. DE RONSARD.

*Tu granois dans le Ciel les victoires de France,
Et de nos Rois sceptres ta lyre se païssoit,
Quand ce monarque Amour, qu'elle ne cognoissoit,
Eut vouloir de luy faire entonner sa puissance.
Bruslant de ce desir, une flocbe il esclance
Que ta ieune poitrine imprudente reçoit :
Puis comme le trauail en flattant te deçoit,
Tu te plais à chanter le cruel qui l'offence.
Son nom qui ne rouloit sur le parler François,
Maintenant plus enflé par la guillarde voix
Remplist l'air estranger de sa fameuse gloire :
Si que luy amorcé de ce premier bonheur,
Frappe tous ceux qu'il voit dedans Pegase boire,
Pour trouuer (mais en vain) encore vn tel sonneur.*

242. PREMIERE PARTIE. AMOVRS DE MARIE, p. 125.

Nous avons cru devoir ajouter ces deux mentions, qui ne figurent pas dans l'édition que nous suivons. Elles sont d'ailleurs pleinement justifiées par cette indication (p. 207) : FIN DE LA PREMIERE PARTIE DES AMOVRS DE MARIE ANGEVINE.

On a cherché vainement le nom de famille de Marie. « S'il m'était permis de hasarder une conjecture, dit Blanchemain, dans sa *vie de Ronsard* (p. 26), ce nom serait *Marie du Pin*. Ne s'écrit-il pas :

*L'aime vn pin de Bourgueil, où Venus abtendit
Ma ieune liberté...*

et plus loin :

*Si quelque amoureux passe en Anjou, par Bourgueil
Voye vn pin eslevé par dessus le village...*

enfin, dans le voyage de Tours :

*... Pirois insqu'à Bourgueil
Et là, deffous vn pin, couché sur la verdure...*

« Je ne crois pas qu'il en faille davantage pour justifier ma suppo-

sition aux yeux de qui connaît l'esprit du xvi^{me} siècle. » Cette interprétation paraît encore plus probable si l'on se rappelle que Clément Marot a adressé à une autre « Madamoyelle du Pin » une épigramme qui commence par :

L'arbre du pin tous les autres surpasse,

et continue sur le même ton.

243. ELEGIE A SON LIVRE, p. 125.

« L'Autheur, apres auoir longuement chanté sa Cassandre, voyant son seruice n'estre recompensé que de rigneurs & de cruautéz, sans espoir d'autre meilleur traitement, delibera, suiuant les remedes de Lucrece & d'Ouide, prendre la medecine propre & particuliere pour se purger de ce mal, qui est de s'absenter de la personne aimée, & par là se donner occasion d'en perdre du tout le souuenir. Or estant ieune, dispos, & desireux de son ancienne liberté, arriua en Anjou, voulant mettre fin à son malheur, & esteindre (comme il feit) vne vieille & trop ingrate amitié, pour iamais ne s'empestrer és liens d'Amour. Vn iour d'Auril accompagné d'un sien amy, r'alluma plus cruellement que deuant vn nouveau feu dedans son cœur, & deuint amoureux & affectionné seruiteur d'une ieune, belle, honneste & gracieuse maistresse, laquelle il celebre en ceste seconde partie de ses Amours. Et pour autant qu'il s'estoit trouué mal satisfait de la premiere, qu'il auoit chantée si graument, delibera faire preuue, si l'amour luy seroit plus fauorable, changeant de façon d'escrire, estimant son premier stile auoir esté cause de son malheur. Doncques s'accommodant à l'esprit de sa seconde maistresse, laquelle en fin s'est monstrée en son endroit autant ingrate & cruelle que la premiere (soit que cela vienne par le destin particulier du Poëte, soit pour s'adreffer tousiours à quelque Dame de nature reuesche & mal-née à l'amour), il suit ici vn nouveau stile... Il ne se faut esbahir, si l'Autheur a escrit en vers Alexandrins la plus grande part de ce liure, pour-autant qu'il a opinion que ce soyent les plus François, & les plus propres pour bien exprimer nos passions : & si quelqu'un le blasme de sentir leur prose, ce n'est que faute d'estre bien faits, & bien prononcez : mais la pluspart de ceux qui escriuent aujourd'huy ne les sçauent pas animer, ny leur donner la grace qu'il leur faut. Car s'ils estoient composez & forgez par bons artizans, & rufez à la

façon de ces beaux vers, ils changeroient d'opinion. Aussi que les Latins & les Grecs écrivent ordinairement leurs passions amoureuses, en vers Heroïques, bien qu'il ne leur en manque de plus petits, & de plus mignards, comme Hendecasyllabes, Sapphiques, & autres qui semblent estre plus propres au suiet amoureux. Aussi qu'on ne doit prendre garde en quel genre de vers on écrive, pourveu qu'on écrive bien. » (B.)

244. *Mon fils*, p. 125.

« Il appelle son fils sa composition. Ce commencement est pris d'une Epigramme de Martial,

*Argiletanus manis habitare tabernas,
Cum tibi parue liber scrinia nostra vacent.* » (B.)

245. *La mer est bien à craindre, aussi bien est le feu*, p. 128.

« Ces vers sont tirez d'Euripide. » (B.)

246. ... *tançon*, p. 131.

« Courroux, noise, vieil mot François, d'où vient le mot, *Tan-cer*. » (B.)

247. *Tyard, on me blasmoit*, p. 131.

« Il écrit ce Sonnet à Pontus de Tyard, homme des plus doctes de nostre temps, & des mieux versés en toutes bonnes disciplines, principalement es Mathematiques, Philosophie, & Poësie. » (B.)

248. *Docte Butet*, p. 132.

« Ce Madrigal s'adresse à Marc Claude de Buttet, gentilhomme Savoisien, lequel outre la parfaite cognoissance qu'il a de la Poësie (de laquelle il a le premier illustré son pays) est merueilleusement bien versé aux sciences de Philosophie, & pource le surnom de docte luy est ici attribué par nostre Auteur. » (B.)

249. ... *chasse*, p. 133.

« Est la reuefture barbelée, en laquelle le bouton est enclos, appellé des Grecs *καλύξ*. » (B.)

250. *Petite pucelle Angevine*, p. 133.

« Ceste Chançon est prise d'une Epigramme de Marulle, qui se commence,

Puella Hetrusca... » (B.)

251. *Anaxarete en sert d'exemple*, p. 134.

« Pris d'un autre lieu de Marulle,

Parcile tormentis iuuenum gaudere puellæ. » (B.)

252. *Iodelle*, p. 134.

« Il écrit ce Sonnet à Estienne Iodelle, l'un des plus gentils esprits, & des mieux naiz à la Poësie Latine & Françoisé, que nostre France recognoisse pour le iourd'huy... Ce Sonnet est presque vne traduction d'une Ode d'Anacreon, commençant,

Θέλω θέλω φίλῃσαι. » (B.)

253. *Le vingtiesme d'Auril*, p. 135.

« Il descouure par vne gentille allegorie le lieu & la saison, en laquelle il commença à faire l'amour à sa Dame... Par ce Cheureuil il entend sa Marie. Il y a vn semblable Sonnet dedans Petrarque, en semblable allegorie,

Vna candida cerna... » (B.)

254. *Cependant que tu vois le superbe riuage*, p. 135.

« Il adresse ce Sonnet à Ioachim du Bellay, l'un de ses plus parfaits amis, & duquel la France a suffisante preuue, pour confesser qu'il a esté des premiers & des plus gentils esprits, & des mieux accomplis de l'Europe. Il mourut le premier iour de l'an 1559, au grand regret des hommes doctes, & de toute la France. » (B.)

255. *Douce belle amoureuse & bien-fleurante Rose*, p. 136.

« Ce Sonnet est pris d'une Ode d'Anacreon,

Σταφανφόρου μετ' ἥροζ. » (B.)

256. *Mon docte Peletier*, p. 137.

« Il adresse ce Sonnet à Iaques Peletier, docteur en medecine, homme de nostre temps des plus doctes & mieux versez en toutes bonnes disciplines. » (B.)

257. ... *Ceres la blétiere*, p. 138.

« Qui preside aux bleds : mot bien inuenté, & tiré du nom de Blatier, que nous auons, qui signifie vn vendeur de bled. » (B.)

258. *Ecoute, mon Aurat, p. 140.*

« Ce Sonnet est fait en faueur de lean d'Aurat, Poète du Roy és langues Grecque & Latine, par le labeur duquel se sont polis mille gentils esprits à la cognoissance des lettres, ayant esté des premiers, qui a soigneusement recueilly les cendres de la venerable antiquité. Or l'Auteur ayant esté de ses meilleurs disciples, le fauorise de ce Sonnet. » (B.)

259. *Hé n'est-ce, mon Pasquier, p. 140.*

« Il adresse ce Sonnet à Pasquier, Auocat fameux à la Court de Parlement de Paris, fort docte & de gentil esprit, & du nombre de ceux qui meritent bien entreprendre la charge d'une belle histoire, comme y estant des mieux verséz de nostre siecle, & l'un des plus curieux à rechercher les precieux tresors des antiquitez de nostre France... » (B.)

260. *Amour estant marry, p. 142.*

« L'inuention de ce Sonnet est prise d'un Epigramme de Cælius Calcagninus. » (B.)

261. ... *effain d'Auelles, p. 142.*

« Effain c'est le ietton, ou troupe de ieunes mousches volant ensemble. » (B.)

262. *Le vœux me souvenant de ma gentille Amie, p. 142.*

« On peut coniecturer par ce Sonnet, qu'il m'adresse, qu'il auoit desrobé quelque baiser à sa Dame, & pour en celebrer la memoire il delibere de s'esgayer, me priant luy faire compaignie. C'estoit la façon des Poètes anciens en signe de ioye, de s'inuiter à faire bonne chere, & boire autant de fois que le nom de leurs maistresses portoit de lettres. » (B.)

263. *Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton pere, p. 143.*

« L'argument de ce Sonnet est pris d'une reproche que fait Phœnix dedans Homere à Achille, lequel ny pour l'amour de luy qui l'auoit si cherement nourry en son enfance, ny pour les dons que luy promettoit Agamemnon, ne se vouloit armer contre les Troyens. » (B.)

264. ... *lame, p. 144.*

« La pierre qui couure le corps du mort. » (B.)

265. *Fuyon, mon cœur, fuyon*, p. 144.

« L'argument de ce Sonnet est pris d'Ovide en ses Tristes, où il dit ainsi, parlant du palais d'Auguste, duquel estoit sorty la sentence de son piteux bannissement,

Venit in hoc illa fulmen ab arce caput. » (B.)

266. ... *la rou' continuelle*, p. 145.

« La rou' par syncope. Je serois bien d'avis qu'on vsast librement de telle syncope en tous les noms qui se finissent par *ee, oee, oue*, & mille autres, pour eulter vn mauvais son que ces vocales, *ee, oee, oue*, quand elles sont finales, rendent au milieu d'un vers, comme espées, espé's, roues, rou's. » (B.)

267. *Ma maistresse est toute angelette*, p. 145.

« Ce ne sont que mignardises & affections prises de Marulle,

Tota est candida, tota munda... » (B.)

268. *Si le ciel est ton pays*, p. 146.

« Tout est de Marulle, commençant,

Si cælum patria est... » (B.)

269. *Je ne suis variable*, p. 147.

« C'est le contraire du Sonnet,

Marie en me lançant. » (B.)

Voyez p. 141.

270. ... *plumeuse*, p. 149.

« Pource que Morfée est un Dieu couuert d'ailes & de plumes. » (B.)

Vaugelas dit, en 1647, dans la préface de ses *Remarques sur la langue françoise*, au paragraphe xi intitulé : *S'il est vray que l'on puisse quelquefois faire des mots* :

« En voicy un exemple d'un des plus beaux & des plus ingenieux esprits de nostre siecle; » puis il cite ces vers de Desmarets :

Dedale n'auoit pas de ses rames plumeuses

Encore trauersè les ondes escumeuses.

Et il ajoute : « Il a fait ce mot *Plumeuses*, qui n'a jamais esté dit en nostre langue. »

En 1672, *Ménage*, après avoir dit à la p. 341 de ses *Observations sur la langue françoise*, dans le chapitre ccxxv, intitulé : *Inventeurs de quelques mots françois* : « Madame la marquise de Rambouillet a fait *débrutaliser*, & Monsieur Des-Marets *plumeux*, » met à la p. 482, dans les *Additions* : « A l'égard de *plumeux*, son observation (de Vaugelas) n'est pas véritable, Daubigné s'en étant servi longtemps avant M. Des-Marets, dans son livre intitulé : *Le Baron de Feneffe*. » Litré en a donné un exemple tiré de l'*Histoire universelle* du même d'Aubigné, mais aucun lexicographe n'a cité le passage de Ronsard.

271. *Efcumiere Venus*, p. 149.

« Notre Poète l'appelle *Efcumiere* du nom Grec ἀφροδίτη, qui signifie *escume*. » (B.)

272. *Ainfin Endymion*, p. 149.

La forme *ainfin* s'employait devant une voyelle; Cotgrave signale ce mot comme « *Parisien*. »

273. *Bon iour mon cœur*, p. 150.

« Tout est de Marulle,

Salve nequiliæ meæ, Næra... » (B.)

274. *Fleur Angevine de quinze ans*, p. 150.

« Pris de Marulle,

Puella mure delicatior Scytba. » (B.)

275. *Amour (i'en suis tesmoin) ne naist d'oïfueté*, p. 152.

« Il dit contre l'opinion d'Ovide, qu'Amour ne prend sa naissance d'un paresseux repos. » (B.)

276. *Et toute chose rire*, p. 152.

« Ce mot est usurpé des Latins, duquel ils usent souvent, pour dire s'esgayer & se resjouyr, comme *Ridet ager, ridet prata*. » (B.)

277. *Le Printemps n'a point tant de fleurs*, p. 153.

« Pris de Marulle :

*Non tot Attica mella, littus algas,
Montes robora, ver habet colores.* » (B.)

278. *Demandes-tu, chere Marie*, p. 153.

« C'est vne version de Marulle :

Rogas quæ mea vita fit, Neæra. » (B.)

279. *L'aime la fleur de Mars, l'aime la belle rose*, p. 154.

« Il se iouë sur le nom de sa Marie, disant qu'il aime sur toutes les autres fleurs la violette de Mars, parce qu'elle retient ie ne sçay quoy du nom d'elle, & la rose, pour estre sacrée à Venus & à son fils. Plus se vante d'aimer trois oiselets, le naturel desquels est si nayue-ment descrit, qu'on ne peut douter de leurs noms, l'un est l'Aloüette, l'autre la Tourterelle, le tiers le Rossignol. » (B.)

280. *Mars fut vostre parrein quand nasquites, Marie*, p. 154.

« Semblable inuention est sur le nom de *Martia* dedans vne Epigramme de Marulle :

Cur tibi Mars tribuit speciosum Martia nomen? » (B.)

281. *Amour, dy ie te prie*, p. 155.

« Tout est de Marulle,

Cum tot tela die proterue spargas. » (B.)

282. *Si tost qu'entre les bois tu as beu la rosée*, p. 156.

« Le commencement de ce Sonnet est fait à l'imitation d'une Ode d'Anacreon de la Cigalle. » (B.)

283. *MADRIGAL*, p. 157.

« L'Autheur appelle Madrigals les Sonnets qui ont plus de quatorze lignes, comme cestuy-ci qui en a dixhuit. » (B.)

284. *Quand ie vous voy*, p. 158.

« Le commencement de ce Sonet est pris d'un Epigramme de Jean Lascaris :

φεῖ τάλαν, ἀντιάω σοι πότινα, καὶ γυγνάμαι
ἀφρων, καφὸς, ἄνους, ἄπνεος ἑξαπίνης. » (B.)

285. *Mon ail craint plus les vostres*, p. 158.

« Pris de Petrarque,

Io temo fî de begli occhi l'affalto... » (B.)

286. *Mon foin, amoureux esmoy*, p. 160.

Le texte de l'édition que nous suivons et le commentaire de Belleau portent :

Mon foin, mon amoureux esmoy.

Ce qui donne huit pieds à ce premier vers, tandis que tous les autres de la même chanson n'en ont que sept. L'édition de 1560, suivie par Blanchemain, porte :

Mais voyez, mon cher esmoy.

« Ceste chanson est prise entierement de Marulle... Voy l'Epigramme,

*Sic me blanda tui, Neera, ocelli,
Sic candentia colla, sic patens frons,
Sic pares minio genæ perurunt. » (B.)*

287. *C'estoit en la saison que l'amoureuse Flore*, p. 161.

« Il escrit en ce Chant pastoral vn voyage que Iean Anthoine de Baif & luy firent à Tours pour voir leurs maistresses. Ce commencement est pris de la Thalyfie de Theocrite. » (B.)

Dans l'édition de 1560, Ronsard avait lui-même révélé les noms des principaux personnages dans la dédicace suivante :

AV SEIGNEVR L'HVILLIER.

*L'Huillier, à qui Phæbus, comme au seul de nostre age,
A donné ses beaux vers & son luth en partage,
En la faueur icy ie chante les amours
Que Perrot & Thoinet souspirerent à Tours,
L'un espris de Francine, & l'autre de Marie.*

*Ce Thoinet est Baif, qui doctement manie
Les mestiers d'Apollon : ce Perrot est Ronsard
Que la Muse n'a fait le dernier en son art.*

*Si ce grand duc de Guyse, bonneur de nostre France,
N'amuse point ta plume en chose d'importance,
Preste moy ton oreille, & t'en viens lire icy
L'amour de ces pasteurs & leur voyage aussy.*

288. ... *du hameau de Coustures*, p. 161.

« Hameau est vn petit village de vingt ou trente maisons, comme est Coustures, le lieu de la naissance de nostre Auteur. » (B.)

289. ... *Gastine*, p. 161.

« Le nom d'une forest. » (B.)

290. ... *Marré*, p. 161.

« Propre nom d'un village. » (B.)

291. ... *Beaumont la Ronce*, p. 162.

« Le nom propre d'un village. » (B.)

292. ... *Lengrenie*, p. 162.

« Nom d'un petit village. » (B.)

293. ... *sainct Cosme*, p. 162.

« Sainct Cosme est vn Prieuré situé dedans vne isle aupres de Tours. » (B.)

294. *L'onde qui court là bas sous l'obscure valée*, p. 163.

« L'eau de Lethes, l'eau qui fait perdre la memoire de tout ce qu'on a iamais fait en ce monde. » (B.)

295. ... *& l'estrange arondelle*, p. 163.

« Pour dire estrangere, passagere. » (B.)

296. *Quand la Limace au dos qui porte sa maison*, p. 163.

« Les Grecs disent tout ce vers en vn mot, appellant le Limaçon *επισπίτων*, c'est à dire porte-maison. » (B.)

297. *Dès l'heure que le cœur de l'ail tu me perças*, p. 163.

« Cecy est pris de Theocrite en son Amarylle. » (B.)

298. ... *au bourg de Crotelles*, p. 163.

« Crotelles est vn village pres Poitiers. » (B.)

299. *O ma belle Francine, ô ma fiere, & pourquoy* p. 164.

« Qui voudra voir comme nostre Auteur a gentilleement imité Theocrite depuis ces vers icy jusques à la fin de la complainte de

Thoinet, qu'il voye la troisiéme Eglogue, qui s'intitule le Cheurier ou Amarylle. » (B.)

300. *Et de la rouge-fleur qu'on nomme Cassandrette*, p. 166.

« Nostre Autheur pour donner louange immortelle à sa premiere maistresse, ne l'a pas seulement par ses vers celebree, mais aussi il a nommé du nom d'elle, vne belle fleur rouge, qui communément s'appelle de la Gantelee. Du Bellay a fait le semblable, nommant vne fleur blanche, qu'au parauant on souloit appeller la fleur de Nostredame, qui vient au mois de Feurier, Oliuette, du nom de s'amie Oliue. Il dit ainsi auoir nommé du nom de sa Francine vne belle fleur, qui maintenant s'appelle Francinette, au parauant appelée du nom grec Anemoné, ou Coquerets. » (B.)

301. ... *le Ban perilleux*, p. 166.

« Les bans, ce sont de grands monceaux de fable amassez sous l'eau, qui engardent que les vaisseaux ne peuuent passer outre. » (B.)

302. ... *Martinet*, p. 167.

« Est le nom d'un oiseau qui suit les eaux, beau en perfection. » (B.)

303. ... *la Chapelle blanche*, p. 168.

« La Chapelle blanche est un port, où abordent les bateaux de Loire pres de Bourgueil, le lieu de la naissance de s'amie. » (B.)

304. *Je veux soigneusement ce coudrier arroser*, p. 168.

« C'est vne imitation de Theocrite, ia plusieurs fois allegué, en l'Epithalame d'Helene. » (B.)

305. *De Paruanche feuillue*, p. 168.

« Paruanche est vne herbe tousiours verte, qui a les fueilles approchantes de celles d'un Laurier. » (B.)

306. ... *d'Aspic porte-epy*, p. 168.

« C'est ce que les Latins appellent *Spica nardi*, vulgairement Lauande. » (B.)

307. *De Neufard*, p. 168.

« Neufard, ou Neneufard, est vne herbe qui croist au milieu des estangs. » (B.)

308. ... *port Guiet*, p. 170.

« C'est vne maison qui appartient à Marie. » (B.)

309. ... *le tumbeau de Turnus*, p. 171.

« On dit que Turnus, qui fonda Tours, est enterré sous le chateau de la ville, laué des flots de Loire, que lon voit encores aujour-d'huy pres le pont. » (B.)

310. ... *mes souspirs de voile*, p. 171.

« Metaphore trop rude. Il veult entendre que ses souspirs comme vens, souffleront la voile du bateau de Caron. » (B.)

311. *Le iofmin*, p. 173.

Dans la seconde partie des *Recherches italiennes & françoises* d'Antoine Oudin (1642) on trouve les deux formes *Iasmin* et *Iofmin*, chacune à son rang alphabétique, traduites également par *gelsomino*.

312. *Vos yeux estoient moiteux d'une humeur enflammee*, p. 175.

« Marie auoit mal aux yeux : & le Poëte ententiuement la regardant, l'humeur des yeux offenze, comme par contagion, entrant dedans les fiens, les firent malades. Et pource il a nommé Marie Sinope, qui vaut autant à dire, comme gasteant & perdant les yeux. » (B.)

Voilà une autorité sur laquelle Agnès aurait pu s'appuyer lorsqu'elle disait :

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?

(MOLIERE, *École des femmes*, II, 5)

313. *Veu que tu es plus blanche que le lix*, p. 176.

« Il décrit vne beauté telle que les anciens Grecs & Romains ont toujours estimée. Marulle aussi, Grec de nation (duquel l'Auteur a pris cette chanson), l'auoit choisie suiuant la naturelle affection de son pays...

Cùm tu candida fis magis ligustro,

Quis genas minio Neera tinxit ? » (B.)

314. *Cbacun qui voit ma couleur triste & noire*, p. 176.

« Ce Sonnet est tiré d'un de Petrarque :

Laffo, ch'i ardo, e altrui non m'el crede... » (B.)

315. *Quand ie te veux raconter mes douleurs*, p. 177.

« C'est vne traduction d'une Ode de Sapphon. » (B.)

316. *Je suis si ardent amoureux*, p. 177.

« Marulle,

Iadior, dispereo, crucior, trabor hac miser atque hac. » (B.)

317. *Veux-tu sçauoir, Bruez, en quel estat ie suis*, p. 179.

« Il adresse ce Sonnet à Bruez, homme fort docte, & des mieux verséz en la cognoissance du Droit & de la Philosophie, comme il a fait paroître par certains Dialogues qui se lisent auioird'huy. » (B.)

318. *Je tiens tout ie n'ay rien ie veux & si ne puis*, p. 179.

« Ces passions contraires sont prises d'un Sonnet de Petrarque, qui commence,

Pace non trouo, e non ho da far guerra. » (B.)

319. *Ignorez-tu les vers chantez par la Corneille*, p. 180.

« Ceste inuention est prise du troisiéme liure des Argonautes d'Apolloine Rhodian. » (B.)

320. *Comme la cire peu à peu*, p. 181.

« Pris de Marulle :

Ignitos quoties tuos ocellos

In me visa moues... » (B.)

321. *Mais ceste-ci en-roche, en-eauz, en-fouz, en-glace*, p. 183.

« *En-rocher, en-eauz, en-glacer, en-fouz.* Tourner en roche, en eau, en glace, en feu. Mots nouveaux & nécessaires pour enrichir la pauvreté de nostre langue, laquelle ne manqueroit auioird'huy d'une infinité de beaux mots bien inuentez & bien recherchez, si du commencement les enuieux de la vertu de l'Autheur ne l'eussent detourné d'une si louable entreprise... Ce sont mots inuentez par l'Autheur pour la richesse de nostre langue, & fort heureusement composez. Car de feu, tournant le *e* en *o*, vient fouyer, & soulace, qui est vne certaine galette ou tourteau cuit au feu. Puis souz, qui signifie vne grande flame de feu, telle que nous faisons en nos villages la vigile de la S. Jean... Il est certain que nos peres disoyent

eauë, pour eau : tefmoins en font les vieux Romans. Or d'eauë le Poëte a fait le verbe En-eauër, comme de glace, en-glacer. Les François le deuroyent fuiure en telles compositions, pourueu qu'elles fussent bien reiglées, & proprement faites. » (B.)

322. *Pauray tousiours en l'ame attachez les rameaux*, p. 183.

« Ceste inuention est propre à nostre Autheur. » (B.)

323. *Voulant, ô ma douce moitié*, p. 184.

« Pris de Marulle,

Iuravi fore me tuum perenne,

Per me, per caput hoc, per bos ocellos. » (B.)

324. *A Phebus, Patoillet, tu es du tout semblable*, p. 184.

« Il adresse ce Sonnet à Iean Patoillet, l'un de nos meilleurs & plus fidelles amis, homme de grand iugement, de grande lecture, & des mieux versez en la cognoissance des langues, histoires & autres bonnes sciences. Ce commencement est tiré d'une Eglogue de Theocrite, qui se commence,

κύδεν πούττον ἔρωτα. » (B.)

325. ... *enuis*, p. 186.

« Maugré moy : vieil mot François, pris du Latin *inuitus*. » (B.)

326. *Je suis un demi-Dieu*, p. 186.

« C'est la traduction de l'Ode de Sapphon, que ie t'ay cy dessus alleguée. » (B.)

327. *Caliste, pour aimer, ie pense que ie meurs*, p. 187.

« Il escrit ce Sonnet à Caliste, fort docte, bien nay, & bien versé en l'une & l'autre langue, se plaignant à luy de la fièvre amoureuse qui le tient en langueur. » (B.)

328. *Harfoir, Marie, en prenant maugré toy*, p. 188.

« Ceste inuention est diuine, comme sont celles de ce gentil Marulle, & de nostre Autheur, lequel ne l'eust peu si bien imiter, s'il ne fust tombé en pareilles affections... Voy Marulle :

Suauiolum inuitae rapio dum, casta Neera,

Imprudens vestris liqui animam in labiis. » (B.)

Voyez la note 378.

329. *Acoubardant*, p. 191.

« Rendant coïard, mot nouveau inuenté par le Poëte. » (B.)

330. *Qui veut sçauoir Amour & sa nature*, p. 192.

« L'inuention est prinse de Bembo. Il l'adresse à monfieur Nicolas, Secretaire du Roy, personnage remarquable pour ses vertus, bontez, gentillesfes d'esprit, & preud'homnie, & pour l'honneur qu'il porte à ceux qui font profession des bonnes lettres. » (B.)

331. *Quenoille, de Pallas la compagne & l'amie*, p. 195.

« L'inuention est de Theocrite, lequel donna pour present vne quenoille à la femme de Nicias, Medecin, son hôte & son amy. » (B.)

332. ... *Montoire*, p. 196.

« Montoire est vn bourg situé à trois petites lieuës pres du lieu de la naissance de l'Autheur. » (B.)

333. *Aime-laine, aime-fil, aime-estain*, p. 196.

« Ce sont mots nouveaux, composez par l'Autheur. Estain est vne espee de laine escardée & preste à filer. » (B.)

334. ... *maisonniere*, p. 196.

« Pource que la quenoille ne bouge guiere de la maison. » (B.)

335. ... *Palladienne*, p. 196.

« On dit que Pallas inuenta la quenoille. » (B.)

336. ... *enfilée*, p. 196.

« Qui a la teste grosse & enfilée de filace. » (B.)

337. ... *chansonniere*, p. 196.

« Pource que les femmes disent des chansons en filant leurs quenoilles. » (B.)

338. ... *Coufure*, p. 196.

« Coufure est vn village assis en la Varenne du bas Vandomois, où naquit le Poëte, au pied d'un coustau tourné vers le Septentrion, en vn lieu qui de present est nommé la Poissonniere. Si toutes les Dames qui se sont mocquées du simple & peu riche present du Poëte à vne belle & simple fille bien apprise, & non otieuse, estoient aussi preude-femmes qu'elle, nostre siecle en vaudroit mieux. » (B.)

339. *Quand ce beau Printemps ie voy*, p. 196.

« Imitation d'une des chançons de Petrarque. » (B.)

340. *Fameux Vlyffe, bonheur de tous les Grecs*, p. 200.

« Ceste Elegie est prise du douzième liure de l'Odyssée. » (B.)

341. ... *bouquet du bouquet*, p. 203.

« Pris d'un Epigramme,

αὐτὴ δ' ἐλάμπει τοῦ στεφάνου στέφανος. » (B.)

342. *Ma seconde ame à fin*, p. 203.

Il y avait précédemment : *Marie à celle fin*...; et, bien que le texte ait été modifié, la note de Belleau porte encore cette indication dans l'édition que nous suivons.

« Ceste Elegie est presque toute des inuentions de la dixième & douzième Eglogue de Theocrite. » (B.)

343. ... *l'amour mutuelle*, p. 206.

On lisait précédemment : *ardeur*, que Belleau expliquait par « amour, » explication qui, malgré le changement du texte, a subsisté dans l'édition que nous suivons.

344. *Cesse tes pleurs mon liure*, p. 207.

« Cecy est pris d'Ovide sur la fin de ses Elegies, qui dit ainsi, parlant de quelque futur estranger, qui contempera sa petite ville de Sulmo :

*Atque aliquis speñans hospes Sulmonis aquosi
Maenia, quæ campi iugera pauca tenent :
Quæ tantum, dicet, potuistis ferre Poëtam,
Quantulacunque estis, vos ego magna voco. »* (B.)

345. ... *absent*, p. 207.

« Mort, trespassé, à la façon des Grecs & des Latins, qui disent ἀπών, & Absens, pour mort. » (B.)

346. *Mais j'ay grand'peur qu'elle rompit
Le moule, alors qu'elle la fit*, p. 214.

On voit que la réflexion si critiquée de J.-J. Rousseau, au début

de ses *Confessions*: « Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu, » n'était si neuve ni si hardie qu'on l'a cru.

347. *Deux puissans ennemis me combattoient alors*, p. 219.

« Tiré de Petrarque au Sonnet,

*Due gran nemiche infeme erano agiunte,
« Bellezza e Castità. »* (Richelet.)

348. *LES VERS D'EVRYMEDON, ET DE CALLIREE*, p. 229.

Les notes de Richelet et celles de Marcassus, qui vont suivre, ont été tirées de l'édition de 1623.

« Ces vehementes passions qui sont représentées en ces vers sont celles que l'Amour faisoit sentir à Charles IX. en ses ieunes ans pour Mademoiselle d'Atrie de la Maison d'Aquavive, depuis Comtesse de Chasteau-vilain, des plus belles & des plus vertueuses de son temps... — Calliree est du mot καλλος, qui signifie beauté, & ῥέω, qui signifie couler, ce qui peut s'accommoder à Aquavives: & puis Eurymedon est un mot purement grec εὐρομέδων, laté regnans, comme qui diroit grand Roy. » (Marcassus.)

349. *Le bon temps, le vieil temps*, p. 233.

« *Le bon temps*, c'est à dire quand il va viste, & en terme de Venerie on dit, que le cerf va le bon temps quand il n'est pas chargé, & qu'il va viste... *Le vieil temps*, c'est tout le contraire du bon temps; quand la beste est vieille & recreuë, qu'elle ne peut pas aller viste, on dit qu'elle va de vieil temps, ou le vieil temps. » (Marcassus.)

350. *Les gagnages*, p. 233.

« *Gagnages*, champs & jardins, ou bleds, ou pacage, où il y a de l'eau, afin d'aller au viandis. » (Marcassus.)

351. ... *la perche*, p. 234.

« Elle s'appelle le Marrain : ce sont les petits rameaux du bois. » (Marcassus.)

352. ... *espois*, p. 234.

« C'est à dire, les cors. » (Marcassus.)

353. ... *la meule*, p. 234.

« La racine de la corne du cerf autour de la teste. » (Marcassus.)

354. ... *l'embrunisseure*, p. 234.

« Au 22. Iuillet ou enuiron, leurs testes (des cerfs) sechent, & les frayent aux arbres faisant tomber leurs lambeaux, puis les brunissent, c'est à dire, polissent aux charbonnieres, ou en l'argille, c'est à dire, aux lieux sablonneux, d'où il est à cognoistre qu'est ce que c'est qu'em-brunisseure. » (Marcassus.)

355. ... *la grosse perleure*, p. 234.

« C'est à dire, la crouste raboteuse de la perche. » (Marcassus.)

356. *goutieres*, p. 234.

« Ce sont les fentes qui sont tout le long de la perche du cerf. » (Marcassus.)

357. ... *daguas*, p. 234.

« C'est la premiere teste du cerf qui vient au deuxiesme an. » (Marcassus.)

358. ... *broquars*, p. 234.

« Ce sont de petits cerfs qui ont de petites cornes pointues comme des haleines. » (Marcassus.)

359 ... *empaumeure*, p. 234.

« Ou *paumure*, se diët quand en la perche du cerf il y a cinq espois ou plusieurs cors rangez en forme de main d'homme. Le mot est diët de la paume. » (Marcassus.)

360. ... *couronneure*, p. 234.

« Ce sont plusieurs cors rangez en forme de coronne au bout du bois du cerf. » (Marcassus.)

361. ... *for-buer*, p. 234.

« C'est à dire, sonner de la trompe, & corner de fort loin. » (Marcassus.)

362. ... *hardoüers*, p. 234.

« Faire les hardoüers aux arbres, frayer quand il leur demange. » (Marcassus.)

363. ... *frayoirs*, p. 234.

« Ce sont les arbres où le cerf fraye sa teste. » (Marcassus.)

364. *Sebele*, p. 234.

« C'est vne fontaine près de Naples. » (Marcassus.)

365. ... *chiens baux*, p. 235.

« Chiens de Barbarie selon Phœbus, qu'on a appellez Greffiers, d'où sont venux les chiens blancs. Le premier en France s'appella Soûillart : ils sont dits muets baux, pour ce qu'ils sont hardiz & deliberez : muets pour ce que le cerf venant au change ils ne disent mot iusqu'à ce qu'il en est hors. » (Marcassus.)

366. *Corné*, p. 236.

« Jeune fille de Thessalie qui ayant esté forcée par Neptune le pria en recompense de la changer en homme... Voir au sixiesme de l'Eneide de Virgile. » (Marcassus.)

367. ... *Sebelien*, p. 237.

Voyez ci-dessus, note 364.

368. *Ab belle eau vine*, p. 242.

« Parce que sa maistresse estoit de la Maison d'Aquaniue, il en parle comme d'une fontaine dans laquelle il meurt d'enuie d'estancher sa soif. » (Marcassus.)

369. SONNETS ET MADRIGALS POUR ASTREE, p. 245.

A en croire Colletet, dans sa *Vie de Ronsard* (*Œuvres inédites de Ronsard*, recueillies par Prosper Blanchemain. Paris, Aubry, 1855, in-8°, p. 65) : « Les Amours d'Astrée sont de véritables marques de l'ardente passion qu'il conceut pour vne belle dame de cette antienne & illustre famille d'Estree, dont il voulut desguiser le nom par le changement d'une seule voyelle en vne autre. »

370. *Eß-ce le bien que tu me rens*, p. 253.

« Le croy qu'il parle à son iugement qu'il auoit formé avec beaucoup de peine & beaucoup d'estude. » (Richelet.)

371. LE PREMIER LIVRE DES SONNETS POUR HELENE,
p. 259.

Il s'agit, dans ce livre et dans le suivant, d'Hélène de Surgères, que notre poète nomme deux fois (p. 264, sonnet VII, v. 8, et 298). Un érudit plein de goût, M. Pierre de Nolhac, lui a consacré une intéressante notice : *Le dernier amour de Ronsard, Hélène de Surgères, étude historique*. — Paris, Charavay frères, 1882, in-8°, 22 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 septembre 1882).

Les pièces qui forment ces deux livres ont été composées pendant un espace d'environ cinq années. Ronsard en a indiqué le classement et nous a tracé la chronologie de sa passion avec plus d'exactitude qu'on n'a le droit d'en exiger d'un poète lyrique. Au début du 1^{er} livre (sonnet V, p. 261) il nous dit qu'il est amoureux d'Hélène :

Depuis deux ans passez...

Au sonnet XIII (p. 267) :

Trois ans sont ia passez que ton ail me tient pris.

Au sonnet XXX (p. 275) :

*L'Amour & la Raison, comme deux combatans,
Se sont escarmouchez l'espace de quatre ans.*

Au sonnet V (p. 297) :

Cinq ans meritent bien quelque peu d'amitié.

Au sonnet VII (p. 298) :

Sept ans sont ia passez qu'en seruage ie suis.

Il commence ainsi l'Élégie de la fin du second livre (p. 337) :

*Six ans estoient coulez, & la septiesme annee
Esloit presque entiere en ses pas retournée ;*

il la termine en disant :

*Maintenant que voicy l'an septième venir,
Ne pensez plus Helene en vos laqs me tenir.*

Il finit le second livre (p. 340) par ces vers :

*Je chantois ces Sonnets amoureux d'une Helene
En ce funeste mois que mon Prince mourut...*

Si maintenant nous remontons de cette date précise du 30 mai 1574 à un peu moins de sept années en arrière, nous trouvons que c'est vers 1568 que Ronsard a commencé ces sonnets, disposés, comme nous venons de le voir, dans l'ordre même de leur composition. Le seul qui ne paraisse pas rigoureusement chronologique est le LXXII^{me} du 1^{er} livre (p. 292), où il semble qu'il parle un peu prématurément de « *larmes de six ans.* »

372. *Deux Venus en Auril (puissante Deité)*

Nasquirent, l'une en Cypre, & l'autre en la Saintonge, p. 266.

Ronsard nous indique ici le mois de la naissance d'Hélène de Surgères; ailleurs (Liv. I. Sonnet XXXVII, p. 279), plus explicite, il nous en apprend le quantième et se vante de :

Sandifier d'Auril le neufesme iour ;

mais l'année demeure inconnue.

373. *Te regardant affise aupres de ta cousine, p. 268.*

« Le fleur Binet, qui a sceu familièrement l'intention du Poëte, m'a dit, que la primitive conception de ce Sonnet a esté dressée pour la Comtesse de Mansfeld, fille aînée du Marechal de Brissac. Depuis il l'a accommodée à ses amours. » (Richelet.) — Le maréchal avait deux filles, Diane et Jeanne, cousines d'Hélène, qui les trouva auprès de la reine-mère et ne tarda pas à se lier d'une grande intimité avec la plus jeune des deux sœurs. Voyez : PIERRE DE NOLHAC, *Hélène de Surgères*, p. 7.

374. *Qui tires tes ayeuls du sang Iberien, p. 269.*

« Vers le milieu du x^v^{me} siècle une Louise de Clemont, héritière de la baronnie de Surgères, au pays d'Aunis, avait épousé Roderic de Fonsèque, issu de la famille espagnole des comtes de Monterey. » (PIERRE DE NOLHAC, *Hélène de Surgères*, p. 6.)

375. ... *actuelle à refouldre, p. 281.*

« Efficacieuse & propre à diuertir & adoucir : cela s'entend pour soy seulement, non que la poudre ait ceste vertu. » (Richelet.)

376. *Doux desdains, douce amour, p. 283.*

« Ainsi Petrarque,

Dolci ire, dolci sdegni, & dolce paci. » (Richelet.)

377. *Deffus l'autel d'Amour planté sur vostre table*, p. 286.

« J'ay appris du sieur Binet que ce serment fut iuré sur vne table tapissée de Lauriers, symbole d'éternité, pour remarquer la mutuelle liaison de leur amitié procedante de la Vertu, qui est immortelle. » (Richelet.)

378. ... *harfoir*, p. 291.

« *Harfoir*, ou *Herfoir* : par corruption, pour *bier au soir*. Ce mot est usité dans les Provinces d'Anjou & du Maine & de Normandie : Et Ronfard s'en est servi dans un de ses sonnets. Les Italiens disent de même *ierfera*. » (MÉNAGE, *Diſtionnaire étymologique*.)

379. *Ha que la Loy fut bonne & digne d'estre apprise,
Grand Moïse*, p. 298.

« C'est vne allusion à l'amour de Iacob. Au 21. de l'Exode. » (Richelet.)

380. ... *le iardin royal*, p. 301.

« Les Tuilleries. » (Richelet.)

381. ... *Cuſin*, p. 306.

« Cuſin est vne eſpece de moucheron ou d'inſecte, qui bruit & vole, ſous les ſerées de l'Eſté. » (Richelet.)

382. ... *la tombe où Lucrece reſoſe*, p. 325.

« Ceste Lucrece estoit Mademoiselle de Bacqueuille, ieune, belle, ſçauante, des plus parfaites de la Cour, & qui estoit des meilleures amies d'Helene, comme j'ay ſceu du ſieur Binet. » (Richelet.)

383. *Helas! voicy le iour que mon maiſtre on enterre*, p. 340.

« Il mourut le 30. de May, 1574. » (Richelet.)





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Notice biographique sur Ronfard	1
A SON LIVRE	1
VOEV.	3

LE PREMIER LIVRE DES AMOVRS.

AMOVRS DE CASSANDRE.

Sonnets.	3-63
Stanfes	63
Sonnets.	65-69
Chanfon.	70
Sonnets.	72-78
Madrigal	78
Sonnets.	79-96
Madrigal	97

	Pages.
Sonnets.	97-109
Baïser	109
Elegie à Caffandre	110
Elegie à Muret	112
Chanfon.	116
Sonnet	117
Chanfon.	118
Elegie à lanet peintre du Roy.	119
Sonnet	124

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS.

Première partie.

AMOVRS DE MARIE.

Elegie à fon liure.	125
Sonnet	131
Madrigal	132
Sonnet	132
Chanfon	133
Sonnets.	134-136
Madrigal	136
Madrigal	137
Chanfon	137
Sonnets.	140-145
Chanfon	145
Chanfon.	146
Sonnets.	147-149
Chanfon.	150
Chanfon.	150

	Pages.
Sonnets.	151-152
Chanfon.	153
Chanfon.	153
Sonnets.	154-155
Chanfon	155
Sonnets.	156-157
Madrigal.	157
Sonnets.	158-159
Chanfon.	160
Le Voyage de Tours, ou les Amoureux. . . .	161
Sonnets.	171-173
Madrigal.	174
Sonnets.	174-175
Chanfon.	176
Sonnet	176
Chanfon	177
Chanfon	177
Sonnets.	178-180
Chanfon	181
Sonnets.	182-183
Chanfon	184
Sonnets.	184-185
Chanfon	185
Chanfon	186
Sonnets.	186-187
Chanfon	188
Sonnets.	189
Chanfon	190
Sonnets.	192
Chanfon	192

	Pages.
Amourette.	194
La Quenoille.	195
Chanfon	196
Le Chant des ferenes.	200
Chanfon	201
Sonnet	203
Elegie à Marie.	203
Sonnet	207

Seconde partie.

SVR LA MORT DE MARIE.

Sonnet I.	209
Stanfes	210
Sonnets II-III.	215-216
Sonnet v. Dialogue. Le Passant, & le Genie.	217
Sonnets VI-IX	218-219
Elegie	220
Sonnets X-XII	225-226
Sonnet XIII. Epitaphe de Marie	226

LES VERS D'EVRYMEDON, ET DE CALLIRÉE.

Stances	229
Stances	232
Le Baing de Callirée	236
Elegie de Ronfard à Eurymedon.	238
Chanfon par stances	242
Sonnet. Callirée parle contre la chaffe.	243

SONNETS ET MADRIGALS POVR ASTREE.

	Pages.
Sonnets I-III	245-246
Madrigal I.	247
Sonnet IIII	247
Madrigal II	248
Sonnets V-VII.	249-250
Madrigal III	250
Sonnets VIII-XVI.	251-255
Elegie du Printemps. A la sœur d'Astrée	255

LE PREMIER LIVRE DES SONNETS
POVR HELENE.

Sonnets I-VI.	259-262
Chanfon	262
Sonnets VII-LV.	264-288
Madrigal.	288
Sonnets LVI-LXIIII.	289-293

LE SECOND LIVRE DES SONNETS
POVR HELENE.

Sonnets I-V	295-297
Sonnet VI. Anagramme	298
Sonnets VII-LXXII	298-331
Stances de la Fontaine d'Helene.	331
Sonnets LXXIII-LXXIIII	336
Elegie	337
Sonnets LXXV-LXXVII	339-340

LES AMOVRS DIVERSES.

	Pages.
A tres-vertueux Seigneur N. de Neufuille . .	343
Sonnet I. A luy-mesme	348
Sonnet II. A luy-mesme, luy donnant sa Fran- ciade.	349
Sonnet III. A luy-mesme	349
Sonnet IIII. A luy-mesme	350
Sonnets V-IX	350-352
Sonnet X. A Phebus.	353
Sonnets XI-XII.	353-354
Chanfon I.	354
Sonnets XIII-XV	356-357
Chanfon II	358
Sonnets XVI-XVIII	358-359
Elegie I.	360
Sonnets XIX-XX	362
Chanfon III.	363
Sonnets XXI-XXIII	366-367
Elegie II	367
Sonnet XXIIII. Vœu à Venus.	368

FIN DE LA TABLE.



Achevé d'imprimer

LE TRENTE DÉCEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SIX

PAR ALPHONSE LEMERRE

25, rue des Grands-Augustins

A PARIS